Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

University of Illinois Library

L161—H41

UNE CAMPAGNE

1880-1881

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
dans la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume.

LES ROUGON-MACQUART
HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE D'UNE FAMILLE SOUS LE SECOND EMPIRE

La Fortune des Rougon . . . . . 40e mille. 1 vol.
La Curée. . . . . 53e mille. 1 vol.
Le Ventre de Paris. . . . . 50e mille. 1 vol.
La Conquête de Plassans. . . . . 39e mille. 1 vol.
La Faute de l'abbé Mouret. . . . . 59e mille. 1 vol.
Son Excellence Eugène Rougon. . . . . 36e mille. 1 vol.
L'Assommoir. . . . . 162e mille. 1 vol.
Une Page d'amour. . . . . 106e mille. 1 vol.
Nana. . . . . 209e mille. 1 vol.
Pot-Bouille . . . . . 98e mille. 1 vol.
Au Bonheur des Dames. . . . . 82e mille. 1 vol.
La Joie de vivre. . . . . 61e mille. 1 vol.
Germinal. . . . . 127e mille. 1 vol.
L'Œuvre. . . . . 67e mille. 1 vol.
La Terre . . . . . 150e mille. 1 vol.
Le Rêve . . . . . 127e mille. 1 vol.
La Bête humaine . . . . . 105e mille. 1 vol.
L'Argent. . . . . 93e mille. 1 vol.
La Débâcle . . . . . 224e mille. 1 vol.
Le Docteur Pascal . . . . . 97e mille. 1 vol.
Les Personnages des Rougon-Macquart . . . . 6e mille. 1 vol.

LES TROIS VILLES

Lourdes . . . . . 160e mille. 1 vol.
Rome. . . . . 117e mille. 1 vol.
Paris . . . . . 99e mille. 1 vol.

LES QUATRE ÉVANGILES

Fécondité . . . . . 105e mille. 1 vol.
Travail. . . . . 77e mille. 1 vol.
Vérité. . . . . 94e mille. 1 vol.

ROMANS ET NOUVELLES

Contes à Ninon, nouvelle édition . . . . . 1 vol
Nouveaux Contes à Ninon, nouvelle édition . . . . . 1 vol.
La Confession de Claude, nouvelle édition. . . . . 1 vol.
Thérèse Raquin, nouvelle édition. . . . . 1 vol.
Madeleine Férat, nouvelle édition. . . . . 1 vol.
Le Vœu d'une morte, nouvelle édition . . . . . 1 vol.
Les Mystères de Marseille, nouvelle édition . . . . . 1 vol.
Le Capitaine Burle, nouvelle édition. . . . . 1 vol.
Naïs Micoulin . . . . . 17e mille. 1 vol.
Les Soirées de Médan (en collaboration). . . . . 29e mille. 1 vol.

THÉATRE

Thérèse Raquin. — Les héritiers Rabourdin. — Le Bouton de Rose . . . . . 1 vol.

ŒUVRES CRITIQUES

Mes Haines. . . . . 1 vol.
Le Roman expérimental . . . . . 1 vol.
Le Naturalisme au théâtre. . . . . 1 vol.
Nos Auteurs dramatiques. . . . . 1 vol.
Les Romanciers naturalistes. . . . . 1 vol.
Documents Littéraires . . . . . 1 vol.
Une Campagne, 1880-1881 . . . . . 1 vol.
Nouvelle Campagne, 1896 . . . . . 1 vol.
La Vérité en marche . . . . . 1 vol.

CORRESPONDANCE

Lettres de jeunesse. . . . . 7e mille. 1 vol.

Paris. — L. MARETHEUX imprimeur, 1, rue Cassette — 18144.

ÉMILE ZOLA

UNE CAMPAGNE

1880-1881

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1908
Tous droits réservés.

845274
Oct 1908

PRÉFACE

Je réunis, dans ce volume, les articles que j'ai donnés au *Figaro*, pendant ma campagne d'une année. Pourtant, on ne les y trouvera pas tous, car j'ai cru devoir mettre à part les pures fantaisies, les airs de flûte que je jouais entre deux batailles, et que je réserve pour un autre recueil. Je publie les seuls articles de polémique.

Aujourd'hui, me voilà dans la retraite. Depuis quatre mois, j'ai quitté la presse, et je compte bien n'y point rentrer, sans vouloir toutefois m'engager à cela par un serment solennel. C'est un état de bien être profond, ce désintéressement de l'actualité, cette paix de l'esprit appliqué tout entier à une œuvre unique, surtout au sortir de seize an-

212633

nées de journalisme militant. Il me semble qu'un peu de paix se fait déjà sur mes livres et sur mon nom, un peu de justice aussi. Sans doute, lorsqu'on ne m'apercevra plus à travers les colères de la lutte, qu'on verra simplement en moi le travailleur enfermé dans l'effort solitaire de son œuvre, la légende imbécile de mon orgueil et de ma cruauté tombera devant les faits.

En quittant la critique, j'ai voulu mettre sous les yeux du public les faits, c'est-à-dire les études de toutes sortes que j'ai écrites depuis 1865, un peu au hasard des journaux. Ce sont là les seuls documents sur lesquels on devra juger un jour le polémiste en moi, l'homme de croyance et de combat. J'ai donc recueilli ces études, je les ai groupées en volumes; aujourd'hui, voici le dernier, qui porte à sept le nombre de ces volumes : *Mes Haines*, *le Roman expérimental*, *les Romanciers naturalistes*, *Documents littéraires*, *le Naturalisme au théâtre*, *Nos auteurs dramatiques*, *Une campagne*. Tout est là, je n'ai pas retranché une page, même parmi celles qui ont soulevé le plus de clameurs. Si des esprits impartiaux se décident à instruire mon procès, la besogne devient donc pour eux très facile. Qu'ils lisent et qu'ils prononcent. Les terribles pièces sont entre leurs mains : ils ont mes crimes, dont les bâcleurs de copie s'indignent ou se moquent depuis seize ans.

J'ai un orgueil, je l'avoue : c'est, depuis seize ans, d'avoir gardé les mêmes croyances littéraires, d'être allé tout droit mon chemin, en tâchant simplement de l'élargir sans cesse davantage. Jamais je ne me suis dérobé, ni à droite, ni à gauche. Je n'ai pas une ligne à effacer, pas une opinion à regretter, pas une conclusion à reprendre. On ne trouvera, dans mes sept volumes de critique, que le développement continu, et seulement de plus en plus appuyé, de la même idée. L'homme qui, l'année dernière, à quarante-un ans, publiait les articles d'*Une Campagne*, est encore celui qui, à vingt-cinq ans, écrivait *Mes Haines*. La méthode est restée la même, et le but, et la foi. Ce n'est pas à moi de décider si j'ai fait quelque lumière, mais je puis constater que j'ai toujours voulu la lumière par les mêmes moyens, et dans le même besoin de vérité.

On découvrira cela un jour. Je dors tranquille. Comme je l'ai dit ailleurs, je n'ai jamais voulu être que le soldat le plus convaincu du vrai. Sans doute, on a pu confondre le romancier et le critique ; on a vu dans mes études un plaidoyer personnel, lorsque j'étais beaucoup plus modestement le porte-drapeau d'un groupe, ou mieux encore le greffier d'une période littéraire. Mais, je le répète, avec le recul des années, tout se mettra en sa place. On séparera

le critique du romancier ; on établira qu'il a cherché la vérité passionnément, à l'aide des méthodes scientifiques, souvent contre ses propres œuvres ; on le suivra dans son évolution, appliquant les mêmes formules à la littérature, à l'art, à la politique ; on le verra enfin obéir à l'impulsion du siècle, partir de l'insurrection romantique pour arriver au mouvement naturaliste, à un désir d'ordre et de paix dans les lettres, à une nouvelle période classique, retrouvant, sur le terrain de plus en plus solide des sciences, la grandeur simple du génie national.

On m'a reproché ma passion. C'est vrai, je suis un passionné, et j'ai dû être injuste souvent. Ma faute est là, même si ma passion est haute, dégagée de toutes les vilenies qu'on lui prête. Mais, je l'avoue encore, je ne donnerais pas ma passion pour la veulerie complaisante et le misérable aplatissement des autres. N'est-ce donc rien, la passion qui flambe, la passion qui tient le cœur chaud ? Ah ! vivre indigné, vivre enragé contre les talents mensongers, contre les réputations volées, contre la médiocrité universelle ! Ne pouvoir lire un journal, sans pâlir de colère ! Se sentir la continuelle et irrésistible nécessité de crier tout haut ce qu'on pense, surtout lorsqu'on est le seul à le penser, et quitte à gâter les joies de sa vie ! Voilà quelle a été ma passion, j'en suis

tout ensanglanté, mais je l'aime, et si je vaux quelque chose, c'est par elle, par elle seule!

D'ailleurs, elle est la grande force. Malgré les erreurs que j'ai pu commettre, on a entendu ma voix, parce que j'étais convaincu et que j'étais passionné. Dans notre effroyable charivari contemporain, j'ai réussi à me faire écouter, parfois. Refusez-moi tout, discutez et niez : je n'en ai pas moins rendu à la littérature le service de la dégager un moment de ce tas lourd et bête de politique, sous lequel elle râle, enterrée vivante. Quand je n'aurais servi qu'à cela, quand je me serais simplement produit pour allumer des querelles littéraires, pour me faire accabler d'injures, pour tirer les lettres de leur somnolence par ma bataille, eh bien ! j'estime que tous les écrivains, les jeunes surtout, devraient m'en garder un peu de reconnaissance. On vit au moins, lorsqu'on se bat. La passion appelle la passion. Que notre querelle littéraire disparaisse, et vous verrez la masse informe de la politique retomber et s'étaler plus odieusement dans les journaux, tout boucher, tout écraser, au point qu'il faudra un jour y faire des fouilles, pour retrouver les os d'un romancier impénitent ou les cheveux du dernier poète !

Donc, je me retire égoïstement dans mon coin, un peu écœuré je le confesse, et je n'ai plus qu'un

souhait à faire : c'est qu'il nous vienne des critiques passionnés, pour qu'on les injurie et qu'ils nous tiennent en haleine. Le désir de la vérité ne suffit pas, dans nos temps troublés ; il en faut la passion, qui exagère, mais qui s'impose. Allons ! où est le jeune écrivain qui nous sauvera de cette commère braillarde de la politique, qui parlera aussi haut qu'elle, qui plantera dans les décombres le drapeau noble de la littérature, si rudement, que la France oubliera au moins pour un jour les torchons sales des partis !

ÉMILE ZOLA.

Médan, 15 janvier 1882.

UN HOMME TRÈS FORT

C'était vers 1867. Un ami, comme nous passions sur le boulevard, me montra, assis à la porte d'un café, un homme que je ne connaissais pas, même de nom.

— C'est Ranc, me dit-il. Un garçon très fort.

Je regardai M. Ranc. Il me parut petit, la tête solide et l'œil rusé. J'ai toujours eu la religion de la force ; et, puisque celui-là devait être très fort, je logeai son nom dans un coin de ma mémoire, et j'attendis.

Deux ans plus tard, comme je faisais au *Gaulois* la critique littéraire, je reçus un volume de M. Ranc : *le Roman d'une conspiration*. J'avais déjà lu, dans deux ou trois feuilles républicaines, que le volume était d'un homme très fort. Enfin, mon homme allait se révéler ! Je lus cette œuvre, elle me sembla parfaitement médiocre. Mais, en somme, ce n'était qu'un début, il ne fallait pas se montrer sévère et désespérer du premier coup. Je fis donc un article très aimable, puis j'attendis de nouveau.

En 1871, je retrouvai M. Ranc à Bordeaux. Il y occupait une situation assez vague, il y était quelque chose comme chef de la sûreté générale de la République. Les personnes auxquelles j'avais confié ma désillusion sur la force littéraire de M. Ranc, m'avaient répondu qu'il était avant tout un homme d'action, qu'il y avait en lui un policier de génie, et que je le verrais bien, si les circonstances lui livraient la France un beau jour. Or, à Bordeaux, je m'écarquillais les yeux et je ne voyais rien. Les amis politiques de M. Ranc eux-mêmes l'accusaient de toutes sortes de fautes, entre autres de l'arrestation du prince de Joinville. Non, décidément, il n'était pas un policier très fort, et il fallait une fois de plus l'attendre sur autre terrain. J'attendis.

Après la guerre, étant chargé, à la *Cloche*, des comptes rendus de l'Assemblée, je pus suivre quelque temps M. Ranc comme député. Je tenais à mon homme fort et je l'étudiais sur son banc, guettant toujours un éclat, une révélation. Il s'y montrait très tranquille, la face tournée vers la tribune, en écolier qui écoute décemment le professeur. Mais jamais, jamais, entendez-vous ! il n'est monté à cette tribune pour y prononcer une phrase. Il n'a même jamais lancé une interruption. Je crois bien qu'il votait, et là s'est bornée sa force comme député. Ce rôle, au point de vue politique, me sembla tout à fait insuffisant. Il fallait en faire son deuil. M. Ranc n'était ni un orateur ni un homme d'Etat. Mais, grand Dieu ! qu'était-il donc, et où devais-je le prendre ? Je suis patient, j'attendis de plus belle.

Sur ces entrefaites, M. Ranc, dont la conduite pendant la Commune m'avait paru plus prudente que

forte, eut la bonne chance d'être condamné à mort. Cela le tira brillamment de sa médiocrité de député, et comme il avait gagné la frontière avec une habileté qui, jusqu'ici, est la preuve la plus réelle de son intelligence, ses amis recommencèrent à jurer partout que Ranc était très fort. Du coup, je fus repris d'espoir, je me dis que le proscrit allait employer sans doute les années de l'exil à écrire quelque grande œuvre, qui nous imposerait enfin sa supériorité. En effet, que peut faire à Bruxelles un homme supérieur, si ce n'est un chef-d'œuvre ? Et voilà que M. Ranc nous est revenu, pour tout bagage, avec un livre : *Sous l'Empire*, qui est certainement beaucoup plus médiocre que le *Roman d'une conspiration*. Eh bien! non, eh bien! non, cette fois ma patience est à bout. Je n'attendrai certainement pas une minute de plus. Il me faut mon homme fort.

—

Voilà plus de douze ans qu'on me promet un homme très fort. Je ne veux pas qu'on se moque de moi davantage. Où est-il, cet homme très fort? je le veux, je l'exige, j'ai le droit de me fâcher, si on ne me le donne pas. Remarquez qu'il est permis d'être médiocre ; et on peut l'être avec toutes sortes d'agréments. Mais ce qui n'est pas permis, c'est de faire dire ou de laisser dire pendant douze ans qu'on est très fort, lorsqu'on n'est pas fort du tout, et qu'on a avorté publiquement comme écrivain, comme administrateur et comme homme politique.

Je citerai une anecdote bien drôle et bien caractéristique. Avant la chute de l'Empire, dans un café, des républicains causaient, et un d'eux se permit de

discuter M. Ranc. Alors, le plus solennel de la bande se leva; puis, d'un ton grave, lâcha cette phrase :

— On ne touche pas à Ranc!

Et il se rassit, au milieu d'un silence religieux. Tous approuvaient et se soumettaient.

On ne touche pas à Ranc! n'est-ce pas grand comme le monde? Toute la jobarderie républicaine est là, dans ce fétichisme de la médiocrité, dans cette idolâtrie du proscrit, quelles que soient sa valeur et l'utilité de sa besogne. Si un homme d'initiative et de talent se risque, discute, cherche la vérité, on ne le touche pas, on l'assomme, et bientôt il n'est plus qu'un renégat et qu'un mouchard.

Certes, j'accorde à M. Ranc les plus belles qualités du monde. On me dit qu'il est un républicain convaincu, un homme loyal, un caractère énergique. Cela doit être, puisqu'on l'affirme. Et tout serait pour le mieux, si, comme beaucoup d'hommes également convaincus, loyaux et énergiques, il restait dans le rang, sans demander autre chose que notre estime. Mais on veut encore pour lui notre admiration, on nous annonce depuis des années un Messie, on nous tient dans l'attente d'un grand homme. Ah! lorsque Ranc écrira, ah! lorsque Ranc parlera, ah! lorsque Ranc agira! Et toujours Ranc comme un des piliers les plus solides de la République! et toujours Ranc comme un des sauveurs que l'avenir nous garde! A la longue, c'est exaspérant. Il faut en finir avec cet avortement perpétuel.

Les œuvres seules témoignent de la supériorité d'un homme. J'ai dit quelles étaient les œuvres de M. Ranc. L'écrivain, que j'étudierai plus particulièrement tout à l'heure, ne dépasse pas la moyenne or-

dinaire; l'administrateur n'a laissé aucun acte dont on parle et semble d'ailleurs éviter de se faire remettre à l'essai; le député s'est montré absolument nul; reste le journaliste qui ne compte même pas, parmi les maîtres de la polémique. Alors, où est la preuve de la force de M. Ranc? Où est l'œuvre qui me le fasse connaître et qui me l'impose? Je ne puis éternellement le déclarer très fort sur l'unique affirmation de ses amis. Il a quarante ans passés, je crois, et il devrait avoir donné sa mesure. Honnête homme, si l'on veut, mais homme très fort, jamais!

La vérité est que M. Ranc est seulement très fort à faire croire qu'il est fort. C'est une grâce d'état. Né avec le goût des choses de la police, grandi au milieu des conspirations, il a plus ou moins consciemment joué de finesse avec nous, ne se déboutonnant jamais devant l'opinion publique, comme s'il se trouvait devant un juge d'instruction. L'opinion publique, en voyant ce gaillard qui ne dit rien, qui ne fait rien, tout en laissant entendre qu'il va dire et faire des choses extraordinaires, a fini par le respecter et même par le craindre un peu. Quand il se risque à faire quelque chose, et que sa médiocrité crève les yeux, l'opinion se dit : « Comme il est fort! le voilà qui fait la bête. Méfions-nous, ça va éclater. » Ça n'éclate pas, mais le public est tenu en haleine. Et c'est ainsi qu'il est assez commode de se créer une situation d'homme supérieur, avec un peu de malice, en se tenant à l'écart, d'un air de profond calcul, et en mettant sa médiocrité elle-même sur le compte d'un raffinement de diplomatie.

—

Malheureusement, M. Ranc a écrit deux volumes,

qui sont des documents décisifs. J'insisterai d'une façon particulière, me trouvant là sur mon domaine.

Ces livres ne se sont pas vendus du tout. Je crois même que l'auteur a dû faire les frais du second. Certes, le succès ne prouve rien. Stendhal est resté un quart de siècle sans lecteurs. Je nomme Stendhal, parce que j'ai entendu des gens qui osaient lui comparer M. Ranc. N'ai-je pas lu dernièrement encore que ce dernier écrivait en une langue nette et solide, cette langue si française des analystes du dix-huitième siècle ? En vérité, de qui se moque-t-on, et a-t-on résolu de nous faire mourir de rire, avec le talent littéraire de M. Ranc ?

Il écrit proprement, voilà tout ce que j'accorde. Il écrit comme le premier venu peut écrire. Remarquez que je ne lui demande pas nos panaches romantiques, nos musiques et nos peintures. Je le trouve dans une très bonne tradition, la tradition classique et vraiment nationale : seulement, pour qu'un style soit vivant, il lui faut une individualité, une vie personnelle, et du diable s'il y a autre chose chez M. Ranc qu'une eau claire, coulant dans la formule banale de tout le monde ! Cela est quelconque. Quand on a ce style-là, on ne parle pas de son style, on bâcle de la prose, soit dans un volume, soit dans un journal, et on reste toute sa vie un bon employé.

M. Ranc et Stendhal ! Eh ! Seigneur ! Stendhal en aurait pleuré ! Je vois l'auteur de la *Chartreuse de Parme*, ce libre esprit qui poussait dans tous les sens l'analyse humaine, en face de cette phraséologie républicaine du *Roman d'une conspiration* et de *Sous l'Empire*. Quels haut-le-corps devant ces pantins tout d'une pièce, qui ne remuent les membres que lors-

qu'on tire la ficelle des principes, devant ces aventures extravagantes d'héroïnes qui incarnent la République et qui, entre deux caresses de petites filles, causent politique avec leurs amants, comme de vieux conspirateurs ! Il y a là une humanité de carton, un parti pris d'homme de parti, exaspérant, contraire au vrai, contraire à toute littérature.

Et quel ennui, bon Dieu ! Je ne m'étonne pas, si les lecteurs ne sont pas venus. La presse républicaine avait pourtant annoncé largement les œuvres de M. Ranc, l'homme très fort. Mais rien ne prévaut contre l'ennui, et comment voulez-vous que le public morde à une pareille pâte ferme? Le *Roman d'une conspiration* est un drame lent, sans relief, dont pas une figure ne se grave dans la mémoire et qu'encombrent des digressions continuelles sur l'art de conspirer. Cela tient du manuel. Quant à l'autre volume, *Sous l'Empire*, il est encore moins supportable ; il raconte des faits connus de tout le monde, sans rien apporter de nouveau, et en risquant des portraits d'une confusion et d'un effacement tels, qu'il n'y a pas là un seul personnage vivant, même parmi ceux que le romancier a eu la prétention de prendre dans la vie.

Il faut que M. Ranc raye cela de ses papiers : il n'est pas un romancier et il n'en sera jamais un. S'il veut m'en croire, il en restera sur ses deux tentatives. A quoi bon augmenter le nombre des bouquins qui pourrissent sur les quais?

—

Mais, si M. Ranc doit abandonner l'idée de nous prouver sa force dans la littérature, où va-t-il donc

se révéler? car il est jeune encore, et ses amis nous donnent à entendre plus que jamais qu'il nous étonnera un de ces quatre matins.

Dès son retour de Belgique, comme on lui offrait une candidature de député, il s'est empressé de faire dire qu'il ne songeait pas à rentrer à la Chambre. Parbleu! je comprends cette modestie. Qu'irait il faire à la Chambre? S'asseoir sur le même banc, reprendre son attitude de bon élève qui ne souffle mot, subir les discours d'un tas d'avocats médiocres, qui, eux au moins, ont du bagout, et ne point oser seulement lâcher une interruption. Ce serait inutile, même dangereux. Il n'a plus à espérer une condamnation à mort, pour le tirer héroïquement d'affaire. Au bout de quelques mois, on s'étonnerait de son néant : « Tiens! Ranc, que devient il? Il ne bouge seulement pas. Il n'est donc pas fort? » Aussi paraît-il avoir compris que son rôle d'homme supérieur, réduit au silence et à l'inaction, lui serait impossible à tenir longtemps.

Reste l'administration. Mais l'administration a également ses périls. Il faut y payer de sa personne, et un homme y est vite brûlé. Vous venez de voir avec quel entrain M. Ranc, en réponse à une nouvelle fausse donnée par les journaux, a écrit que, si on lui offrait la Préfecture de police, il ne l'accèpterait pas. Depuis des années pourtant, il semblait avoir par sa nature, par ses travaux, posé sa candidature au poste que M. Andrieux occupe aujourd'hui. Les journaux, qui croient à sa force et à son ambition, le désignaient logiquement. Mais lui, recule. Diable! cela demande réflexion. Il ne veut pas se couler d'un coup, perdre en quelques se-

maines l'étiquette de supériorité qu'il a mis douze à quinze ans de patience à se faire coller dans le dos. Peut-être accepterait-il d'être préfet de police, mais le jour où il se sentirait appuyé par un pouvoir ami et absolu, qui le maintiendrait à jamais et quand même.

Je crois donc, pour ma part, que M. Ranc continuera à jouer sa tactique qui est de demeurer journaliste. Il rend dans la presse des services qui sont très appréciés en haut lieu. Certes, c'est là un rôle subalterne, et l'on finira par s'étonner que tous les amis de la première heure aient reçu une part du gâteau, qui une recette générale, qui une préfecture, qui une ambassade, lorsque le seul M. Ranc ne se trouve pas pourvu. Mais ce n'est pas la faute du maître, si M. Ranc est difficile à caser. D'ailleurs, la presse laisse ouverts tous les espoirs et toutes les ambitions. On s'y conserve éternellement neuf pour les affaires. Dans un journaliste de soixante ans, il y a encore l'étoffe d'un jeune ministre.

Je m'imagine M. Ranc à soixante ans, et même à soixante-dix ans, si l'on veut. Il a blanchi, ses dents tombent et ses jambes fléchissent. Mais il donne toujours d'étonnantes promesses de supériorité. Quand on le rencontre, muet, gardant avec amour le mystère de sa nullité, il y a toujours là quelque bon républicain jobard pour vous dire :

— C'est Ranc. Un garçon qui sera très fort !

—

J'ai l'air de m'acharner, mais vraiment je crois faire une œuvre de justice et d'utilité. Dans notre ancienne monarchie où la naissance décidait des

fonctions, un homme politique médiocre était un fait acceptable, d'autant plus que l'éducation suppléait à l'intelligence et qu'il suffisait d'être le conducteur d'une mécanique toute réglée. Mais, dans notre République basée sur le suffrage universel, seuls les hommes supérieurs devraient être appelés aux affaires, comme les plus dignes et les plus intelligents de la nation. Un homme médiocre y est un non-sens, une erreur et un péril.

Or, que voyons-nous? les médiocrités pullulent, il y a une poussée extraordinaire de plats ambitieux, tous les ratés de la littérature et de l'art se précipitent et se partagent la France. Sans doute, au sommet, des personnalités puissantes mènent le mouvement, sans quoi le mouvement ne pourrait être. Seulement, derrière ces personnalités, quelle abominable queue! quels petits hommes et quels féroces appétits! Songez que M. Ranc, qui a échoué dans tout, est encore un des maîtres de la bande. Oui, ce romancier sans talent, cet administrateur et ce député sans histoire, se trouve être une véritable intelligence, si on le compare à ses amis. Son silence prudent finit par être du génie, à côté de la sottise bavarde des autres. On s'explique sa situation d'homme fort, lorsqu'on réfléchit aux infirmes qui l'entourent.

Eh bien! c'est une grande misère et une profonde tristesse. Voici dix ans que nous pataugeons dans l'absurde, et rien ne nous assure que nous n'allons pas y patauger pendant dix ans encore. Nous mourons de politique, de cette politique tumultueuse et encombrante que la bande des médiocres, affamés de bruit et de places, ont tout intérêt à entre-

tenir, pour y pêcher en eau trouble. Je ne vois qu'un salut : supprimer les médiocres, afin de supprimer leur tapage. Sans doute, c'est un peu révolutionnaire; mais, après nos désastres de 1870, j'ai bien entendu M. Ranc et ses amis dire que, pour vaincre, il aurait fallu, comme en 93, dix mille têtes d'aristocrates. A mon tour, pour faire une République intelligente et grande, je demande dix mille têtes de médiocres.

LES TRENTE-SIX RÉPUBLIQUES

Donc, les républicains, mes frères, ne sont pas contents. Ils se fâchent très fort contre mon entrée au *Figaro* et me décrètent carrément de trahison. C'est un flot d'injures et de calomnies, en mauvais style, ce qui aggrave le cas. Je suis bien aise que le grand public qui me lit désormais juge enfin de quel côté sont la bonhomie et la politesse.

Ainsi, me voilà parjure et renégat. J'ai trahi la République.

Un seul mot. Laquelle?

—

Il faut s'entendre, n'est-ce pas? Car, lorsqu'on trahit quelque chose sans le vouloir, on aime à chercher ce qu'on a bien pu trahir.

Je suis très perplexe. Serait-ce la République de M. Gambetta que j'ai trahie, cette République optimiste et satisfaite, qui jouit de sa victoire et répond béatement de l'avenir, au milieu des secousses quotidiennes dont le pays s'exaspère peu à peu?

Serait-ce plutôt la République de M. Henri Rochefort, qui déclare imbécile et infâme la République de M. Gambetta, et qui, chaque matin, mange à la fourchette une tranche grillée du dictateur, en jurant que nous allons à tous les abîmes?

Ou bien encore serait-ce la République de M. Clémenceau que j'aurais vendue pour de forts appointements dans ce journal? La République de M. Clémenceau dévore aussi la République de M. Gambetta, tout en étant secrètement furieuse contre la République de M. Rochefort, dont les drôleries amusantes ont coupé net tout succès aux formules sévères.

Je me tâte, je descends dans les nuances, je me demande si je n'aurais pas fait mon mauvais coup contre la République de l'officieux M. Hébrard, une mixture de protestantisme et de libéralisme à l'usage de la bourgeoisie prudente? ou peut-être contre la République de M. About, un autre officieux, qui est une preuve bien fâcheuse du danger que court le talent d'un romancier à rêver une fortune politique?

Mais, j'y songe! ne serait-ce pas contre la République de M. Victor Hugo, le baiser universel des peuples, la fin des guerres, Hernani en pourpoint abricot bénissant le monde, tout le rêve superbe et innocent d'un bon vieillard? A moins que ce ne soit contre la République de celui-ci, la République de celui-là ou la République de cet autre, car il y en a tant, de ces Républiques, que je me lasserais à les dénombrer, sans espoir de pousser jamais jusqu'au bout mon examen de conscience.

Grand Dieu! quel est mon tourment! comment arriver à connaître ma faute, afin d'en faire publi-

quement pénitence? Il est vrai que je commence à soupçonner une chose : c'est que j'ai peut-être bien trahi toutes ces Républiques-là. Voici qui me consolerait et qui me rendrait quelque estime pour moi-même. Trahir la République, après l'avoir aimée et tout en l'aimant encore, ce serait d'un vilain monsieur; mais trahir les Républiques d'un tas d'ambitieux, diable! cela change la question, et il n'y a plus là que la campagne courageuse d'un homme las et indigné, qui, décidé à ne rien accepter d'aucun gouvernement, peut se donner la joie rare de dire tout haut ce qu'il pense.

—

Eh quoi! voilà des gaillards qui s'exterminent entre eux, qui se jettent leurs Républiques à la tête comme des coups de massue, et il ne me sera pas permis, à moi qui passe tranquillement, de dire que leurs Républiques, casse-tête ou poignard, ne me plaisent pas du tout! Ils trouveront très patriotique de s'égorger mutuellement devant l'Europe assemblée, et ils crieront à la trahison, si un brave homme, exaspéré par leur tapage, tombe sur eux tous pour les séparer ou pour les conduire au poste! Ils prendront, chacun dans son coin, le droit de mettre en poudre la République du voisin, au profit d'une République toute personnelle; puis, si un nouveau venu, par amour de la propreté et de la logique, veut donner un coup de balai général, les renvoyer dos à dos, en se contentant de dire en face à toute la bande les vérités dont ils s'accablent les uns les autres, ils se tourneront en masse contre ce nouveau

venu et voudront le supprimer, parce qu'il est seul et qu'il a du bon sens!

En vérité, soyons de bonne foi. Est-ce que j'écrirai jamais, contre la République de M. Gambetta, les diatribes violentes de M. Henri Rochefort? Est-ce que je me permettrai jamais, contre la République de M. Henri Rochefort, les insinuations perfides des journaux de M. Gambetta? Si je voulais être inconvenant, je n'aurais qu'à reproduire les injures que ces bons républicains échangent. Tous traîtres alors! Tous tapent sur la République, quand elle n'est pas leur République. Eh bien! n'ai-je pas dès lors le droit de taper sur leurs Républiques, si cela me plaît, du moment que leurs Républiques ne sont pas ma République?

A la fin, je m'insurge. Comment! ces gens auront chacun une République à l'usage de ses goûts et de ses ambitions, une jolie petite République bien cultivée, grassement fertile comme une ferme en Beauce; et je ne pourrai pas honnêtement avoir aussi ma République, une République qui soit bien à moi, et dont je ferai ce qu'il me plaira! Cela, par hasard, me serait-il défendu, parce que je ne suis ni député, ni ministre, ni Président? Pour avoir sa République à soi, faut-il déposer chez le commissaire de son quartier un papier où l'on s'engage à ambitionner au moins une place de garde champêtre? Est-il absolument nécessaire de compromettre le pays, de rêver des révolutions et des guerres, et ne saurait-on être un brave homme de républicain, sans vouloir mettre la France dans sa poche?

Mon Dieu! je sais bien que je suis très ridicule. Imaginez-vous que je voudrais une République des

supériorités; moins de gâchis, moins de petits hommes et des appétits moins gros. Je voudrais encore que l'ambition de certains personnages nous laissât enfin respirer, après dix ans de secousses; je voudrais jouir de notre République actuelle, sans être bousculé tous les trois mois, pour de simples questions de personnes, et lorsque la France n'a rien à y gagner. En un mot, je voudrais qu'on établît scientifiquement la nation sur la base solide du gouvernement républicain, après avoir déterminé ses besoins, d'après la race, l'histoire et le milieu contemporain.

C'est là une République d'une telle drôlerie, que mes frères et amis, pour me l'avoir entendu réclamer une fois, s'en tiennent encore les côtes, au bout de deux années de plaisanteries et de ricanements. Comment? monsieur, vous ne voulez pas de portefeuille, et vous vous occupez de ces choses? Vous apportez une solution dans laquelle vous ne seriez rien, pas même Président? Mais, c'est le comble de la démence! Commencez par être député; jetez-vous dans les discussions les plus passionnantes, de façon à entraver les affaires; brouillez tout, afin d'être ministre, et quand vous serez ministre, tenez la France à la gorge pour garder votre portefeuille; puis, comme vous n'auriez plus aucune raison d'être, si le calme renaissait, arrangez-vous de façon à ce que nous vivions toujours sur un pied de guerre à l'intérieur. Voilà, monsieur, la République dont on ne rit pas.

—

Je les connais, les boutiques républicaines, où l'on m'accuse de n'être pas resté.

Il y a la boutique républicaine opportuniste. Maison grave, et où il est défendu de rire, car les fortes têtes du parti ont compris que, pour avoir tous les badauds de France, il fallait lutter d'ennui solennel avec les antiques organes des gouvernements déchus. On y épluche soigneusement les articles des rédacteurs, on y fait la guerre aux virgules qui ne seraient pas parfaitement orthodoxes. Certes, on peut y assommer les intransigeants de toutes les nuances, pourvu que ce soit en prose compacte; mais il y est défendu, sous peine de mort, de toucher au maître, au dieu et à la ribambelle de ses saints, dont l'espèce est extraordinairement nombreuse et variée.

Il y a la boutique républicaine intransigeante. Là, permission entière de mettre en compote le dieu et son paradis; même obligation absolue de le faire au moins trois fois par semaine, ce qui dégénère en corvée désagréable. L'allure y est plus libre, débraillée même. Seulement, on jure, avant d'entrer, de s'agenouiller chaque matin devant le peuple et de le déclarer très grand, très beau, très bon, la perfection et l'immensité même. C'est une religion, une de ces idoles hindoues aux mille bras dont il faut baiser toutes les mains. Je connais des garçons d'esprit qui sont devenus enragés à pratiquer cette religion.

Il y a la boutique républicaine romantique. Un autre bon dieu y trône sur un piédestal de granit. Des hommes d'armes l'entourent, des malins qui vivent de lui comme des brahmanes de leur temple. Ceux-là ont simplifié les choses : ils n'acceptent dans leur comptoir que des commis plus médiocres

qu'eux, de façon à rester les seuls forts devant le public. D'ailleurs, ils exigent, aux pieds de leur bon dieu, un tel aplatissement, que tout garçon de quelque fierté se révolte et les lâche. L'époque actuelle les déborde, ils ont pris une tactique de silence qui, après avoir été très habile, devient désastreuse, car on les oublie. Au fond, je crois qu'ils demandent uniquement à achever leur grosse fortune.

Il y a la boutique républicaine doctrinaire. On y vend des sièges au Sénat et des fauteuils à l'Académie. Mais il faut être bien sage. En littérature, le gris y est de rigueur ; une traduction de quelque roman anglais illisible y réussira toujours beaucoup plus qu'une de nos œuvres vivantes. En politique, on y réalise des miracles d'équilibre, on a la prétention d'y représenter cette excellente bourgeoisie française, qui flotte de la révolution à la réaction, sans savoir exactement ce qu'elle veut, si ce n'est de gagner de l'argent, quand elle n'en a pas, et de le garder, quand elle en a. Au fond, je soupçonne les doctrinaires d'être, sauf peut-être quelques rares convaincus, d'aimables sceptiques qui ont mis en coupe l'éternelle jobarderie de notre belle France.

Il y a la boutique républicaine pédagogique. Gare les coups de férule ! Il en pleut dans tous les articles de ces pions devenus journalistes. Ce sont des coupeurs de cheveux en quatre, des hommes très fins, si fins qu'on ne les voit plus à l'œil nu. Ils n'ont pas de génie, parce que cela manque de goût. Le meilleur d'entre eux a heureusement pour lui un tempérament moins délicat, ce qui lui permet

d'être quelqu'un. Le pis est qu'en entrant là, on est obligé d'épouser toutes sortes d'opinions plus ou moins légères à porter, et de professer publiquement que le patron de l'endroit a encore un talent qui, hélas! me semble être resté enseveli sous les décombres de l'Empire.

Je ne parle pas des autres boutiques, des succursales républicaines, où règnent des dieux plus petits, et où l'on vend des opinions plus avariées. Derrière, il y a toujours ou un financier ou un homme politique qu'il faut encenser. La vérité n'y est permise que lorsqu'elle ne gêne ni les actionnaires ni les fermiers d'annonces. Quand on y a égorgé les adversaires de l'homme qui paye, et présenté cet homme, souvent imbécile, comme l'unique sauveur possible de la France, on peut d'ailleurs y défendre toutes les libertés.

—

Eh bien! j'avais une vieille idée dans un coin de ma cervelle, une idée folle de poète, qui était de dire un beau jour la vérité à tout le monde. Je sais bien que c'est malhonnête et incongru, mais que voulez-vous? on ne se refait pas. S'il me plaisait d'écrire ce que je pense sur les opportunistes, j'avoue qu'il m'était dur d'acheter ce droit en m'interdisant de m'exprimer avec la même liberté sur les intransigeants. Et ainsi de suite, je n'aurais pu trouver une seule maison républicaine qui tolérât ma campagne. C'est ainsi que, pour contenter ma vieille idée, j'ai accepté l'hospitalité large du *Figaro*, à la suite de circonstances que je n'ai pas provoquées et que j'ai

dû subir. Toute l'histoire de ma grande trahison est là.

Mais que pensez-vous de ce traître qui lâche la République, juste à l'heure où la République commence à donner des dividendes? Hein ! quel affamé, quel homme de lucre et de pillage ! Pourquoi ne dit-on pas que j'ai médité mon coup, que depuis dix ans je projette de m'en aller, dès que les autres se mettraient à remplir leurs poches?

Vous voyez d'ici le calcul. Chaque matin, des républicains, qui ne trahissent pas, ceux-là, font queue à la porte des ministères et attendent les rations comme des pauvres à la porte d'un couvent. On se rue, on se pousse à l'assaut des places. C'est l'heure mauvaise où la conscience des hommes les plus honnêtes fléchit sous la fièvre chaude de l'ambition. De toutes parts, des transfuges arrivent ; on renie l'Empire, on crache sur la Monarchie, parce que la République est là, les mains ouvertes, disposant des fortunes. Et c'est alors que le fameux traître, pour le seul plaisir de dire la vérité, abandonne sa légitime part du butin et s'expose de gaieté de cœur aux injures et aux calomnies de la bande triomphante. Voilà un rusé gaillard qui mérite d'être pendu !

Aussi faut-il voir leurs airs effarés. Quelle faute ! Lorsque tant de gens feraient tout pour effacer d'un trait leur passé de réactionnaires, on ne comprend pas qu'un républicain quitte la table dès le potage. Cela ne peut être qu'un méchant homme, et son manque d'appétit devient une grave insulte pour tous ceux qui ont faim. Puis, il y a les naïfs qui m'accusent de manquer de reconnaissance, moi

que les républicains auraient fait ce que je suis. La bonne histoire ! Quand donc les républicains, je parle du tas, ont-ils compris quelque chose à la littérature ? et que peut attendre de leur part un libre esprit, si ce n'est une persécution en règle ? J'ai mon grenier plein de leurs injures.

—

Au demeurant, je n'ai pris aucun engagement, et comme on ne m'a rien donné, je ne dois rien. Puis la querelle est plus haute, je ne la rapetisse pas à mon humble personnalité. Dans notre époque de trouble, il est bon que des hommes de courage se lèvent et qu'ils disent ce qu'ils pensent. Si, au milieu de beaucoup d'erreurs, ils propagent une seule vérité, ils auront bien mérité de la patrie.

Il est une vérité qu'il faut dire aujourd'hui sur les hommes qui nous gouvernent. Je vois que leur ambition a besoin de la France, mais je ne vois pas du tout que la France éprouve le moindre besoin de leur ambition.

Et, s'ils m'accusent encore de trahir la République, je leur dirai de s'entendre d'abord et de fonder la République. On ne peut trahir ce qui n'existe pas. Quant à leurs trente-six Républiques, elles se massacrent trop gaillardement entre elles, pour qu'un passant ne leur donne pas à toutes le coup de grâce, par charité.

LE PARTI DE L'INDIGNATION

Ce ne sont ni les républicains, ni les légitimistes, ni les bonapartistes qui ont la majorité en France : ce sont les indifférents. Le grand parti de l'indifférence, quelque chose comme trente-cinq millions d'habitants sur trente-six, se compose de la masse énorme des citoyens qui ne vivent pas de la politique, qui n'en espèrent rien de réel ni de solide, qui la redoutent comme un ennui et comme une ruine.

Certes, les indifférents peuvent avoir un idéal politique. Il y a parmi eux des bonapartistes, des légitimistes, surtout des républicains. Mais, comme beaucoup de catholiques tombés au doute, ils ne pratiquent pas, soit qu'ils méprisent les hommes, soit qu'ils aient mis leur gouvernement dans une justice et une liberté trop hautes, soit enfin que, par intérêt ou par tendresse, ils préfèrent un coin de paix et de silence. Je veux dire qu'en dehors des quelques ambitieux qui rêvent le pouvoir, et de la poignée de naïfs qui attendent du gouvernement de

leur choix le bonheur universel, la nation presque tout entière ne demande que de la tranquillité. Nous voulons vivre.

Questionnez le grand et le petit commerce, dans les villes, il vous répondra : « Ah ! monsieur, si vous saviez le tort que nous fait la politique ! A chaque crise, c'est une alerte nouvelle. Nous ne sommes jamais certains du lendemain. Il est vraiment à souhaiter que la République se fonde sérieusement, de façon à nous éviter toutes ces secousses. »

Questionnez les paysans, dans les campagnes, et ils vous diront : « La République nous a promis la paix, nous votons pour la République. Mais nous voulons, en retour, qu'elle fasse nos affaires, qu'elle ne se mette pas en travers de nos ventes par des aventures continuelles. Le meilleur gouvernement est celui qui ne fait pas de bruit. »

Questionnez les rentiers et les propriétaires, questionnez les artistes et les écrivains : partout vous trouverez cette aspiration au calme réparateur, à une existence de repos pour les uns et de travail pour les autres. La France, d'une seule voix, réclame le libre exercice de son intelligence et de son activité, à l'abri de ces questions de principes et de personnes qui, chaque mois, remettent en péril la prospérité nationale.

Tel est le grand parti de l'indifférence. Il désespère de la perfection et subit les gens qui mettent la main sur le pouvoir ; seulement, il exige qu'en échange, ces gens lui donnent au moins la paix ; et s'ils ne sont pas assez adroits pour le satisfaire, un jour arrive fatalement où les moutons de l'indifférence deviennent enragés et dévorent les loups qui, depuis

trop longtemps, les fatiguent à hurler dans leurs oreilles.

—

Voyez l'histoire de ces dix dernières années. Je ne parlerai que de nos désillusions, à nous républicains théoriques, qui aurions voulu du coup une République des supériorités, grande, honnête, juste libre.

Après nos désastres, dans la bataille ardente des partis, les républicains au pouvoir nous ont dit qu'ils se trouvaient réduits à l'impuissance et qu'il nous fallait attendre le jour où ils seraient les plus forts. C'était une réponse raisonnable; nous avons attendu, on sait au milieu de quel tapage et de quels bouleversements quotidiens.

Puis, après six ou sept ans de ce charivari affreux, les républicains ont eu enfin la majorité. Grande joie de notre part: nous nous imaginions être au bout de nos peines, nous rêvions de nouveau une République équilibrée, rendant au pays le train régulier des États solides. Et pas du tout, une terrible guerre de personnes s'est déclarée, dans laquelle la France râle encore.

On connaît la tactique des ambitieux qui aspirent à nous gouverner. Chez nous, le manuel du parfait homme d'État se réduit à un seul précepte : Usez-vous les uns les autres. C'est simple et commode. Depuis M. Thiers, ils sont comme cela une queue à la porte de la présidence, chacun attendant pour entrer d'avoir usé le rival qui le précède. Nous avons vu le maréchal de Mac-Mahon user M. Thiers, puis M. Grévy user le maréchal; maintenant, nous

voyons M. Gambetta user M. Grévy ; demain, nous verrons M. Clémenceau user M. Gambetta, après quoi pourra venir le tour de M. Félix Pyat ; et cela jusqu'à la fin des siècles. Les présidents ne sont plus que de vieilles paires de bottes qu'on jette au coin d'une borne, quand on les a éculées.

Et cette tactique de l'usure réglementaire règne du haut en bas. Elle est la caractéristique même de l'époque. C'est ainsi que, pour chaque ministère, il y a d'un côté le tas des vieilles bottes percées en plus ou moins de temps, et de l'autre la file des bottes neuves qui attendent d'être essayées et déformées. Certains portefeuilles ont trois ou quatre destinataires, rangés par ordre de résistance, selon que le monsieur semble devoir être avachi plus ou moins vite. Les malins cèdent leur tour, en pensant que l'heure n'est pas venue où la France trouvera chaussure à son pied. De là, toutes nos bousculades, tout le malaise dont nous souffrons ; car il faut, paraît-il, que l'heure des malins arrive, pour qu'ils fassent notre bonheur, ce bonheur promis et attendu depuis dix ans.

Et si les malins, quand l'heure sera venue, étaient usés aussi vite que les autres? Et si, quand on les aura à leur tour jetés au coin de la borne, nous devions de la sorte passer éternellement de main en main, tiraillés dans tous les sens?

—

Dix années! songez donc que nous avons déjà eu une patience de dix années, subissant les catastrophes, faisant la part du feu, comprenant qu'on ne

peut fonder un État comme on plante un pommier. Seulement, il semble qu'un gouvernement de dix années devrait déjà être un grand garçon, fortement constitué, promettant une longue vie de santé et de sagesse.

Eh bien ! pas du tout. Les intransigeants reviennent au bout des dix ans, regardent la République et s'écrient : « Ça, une République? allons donc ! Il n'y a rien de fait, absolument rien. C'est à nous de vous donner la vraie République. »

Comment! il n'y a rien de fait! Pendant dix ans, nous aurons subi toutes sortes d'opérations douloureuses; on nous aura bousculés, étourdis, claquemurés, et ceux-ci arriveront pour recommencer l'expérience sur de nouveaux frais! Ah! misère, quelle vie! Sans doute, eux aussi, vont nous demander dix années pour s'emparer du pouvoir et nous accommoder à leur sauce. Après quoi, rien ne prouve qu'une nouvelle couche de républicains ne se produira pas, en disant de la République intransigeante : « Ça, une République? allons donc! Il n'y a qu'une République, la nôtre, et il faut que nous l'expérimentions. » Toujours alors! nous ne serons plus que de la chair à expérience, nous nous en irons dans les siècles, au gré d'une tempête éternelle, sans jamais nous fixer sur le terrain solide d'une formule scientifique.

On a dit que la République était justement par son essence une formule sociale toujours ouverte et toujours en discussion. Voilà qui nous promet du plaisir! Le jour où les réactionnaires pourraient persuader cela à la France, le jour où ils prouveraient au pays que la République ne saurait leur

donner un état stable et définitif, ils trouveraient vite une majorité en faveur de la monarchie ou de l'empire. Heureusement, il n'y a là qu'une fantaisie romantique. Pour moi, comme pour beaucoup d'autres, j'espère, la République est une conséquence logique, qui s'impose d'après des lois fixes. On ne fait pas d'un peuple ce qu'on veut, pas plus qu'on ne peut transformer à son gré la structure d'un oiseau ou d'un poisson. Ce sont les seules forces de la nature qui mènent l'humanité, et dès lors il n'y a plus qu'à leur obéir et à les appliquer, si l'on ne veut pas faire une besogne inutile.

Mais j'entends rester dans la théorie ; car je n'ai pas de République personnelle à pousser dans le monde, n'ayant aucune ambition politique à satisfaire. Je crois que si l'État républicain se fonde en France, ce sera malgré les hommes et grâce à la logique sociale, l'heure scientifique étant venue. Seulement, je fais bon marché de ces croyances absolues, je descends dans le relatif de nos efforts quotidiens, j'accepte la République qu'on voudra, à la seule condition que cette République assure la tranquillité de la nation. En un mot, je ne suis plus qu'une unité, la plus humble, du grand parti des indifférents ; et, à ce titre, je me fâche, je demande si les tortures qu'on nous impose vont continuer, si l'on n'a pas bientôt fini de nous faire passer des mains de celui-ci dans les mains de celui-là, pour l'unique satisfaction des ambitieux qui vivent de notre tolérance.

—

Oui, voilà où nous en sommes, au bout de dix

ans : le parti de l'indifférence devient le parti de l'indignation.

Depuis quelques années, je passe huit mois dans un trou perdu, au milieu des paysans; et, à chaque nouvelle crise ministérielle, à chaque nouvelle aventure, c'est une étude pour moi, que de voir l'effarement de ces braves gens. Ils ont voté la République, ils s'imaginent que la République est faite ; aussi ne comprennent-ils plus. Paris n'est qu'à neuf lieues, mais il semble reculé au bout de la terre, dans le pays de l'extravagance. Qu'ont-ils donc? Que veulent-ils, là-bas? Encore un ministère? L'autre n'était donc pas bon? Alors, pourquoi l'ont-ils pris? Et celui-là, il ne vaudra pas davantage sans doute, puisqu'on annonce sa chute avant qu'il soit installé? Et les paysans haussent les épaules, et ils commencent à se fâcher, et demain, si on les tracasse toujours avec ces ambitions dont le sens leur échappe, ils finiront par rêver d'un roi ou d'un empereur.

Dans les villes, le grand et le petit commerce, la masse considérable des indifférents qui ont intérêt au silence de la politique, pénètrent mieux les raisons du tapage qui nous assourdit ; ils voient bien que, s'il y avait moins d'hommes pour se partager la République, les choses s'arrangeraient tout de suite; et cela les irrite d'autant plus. Eux aussi, ont longtemps haussé les épaules. Allons, bon, voilà le sabbat qui recommence ! M. Gambetta, une fois de plus n'est pas content. Que veut-il donc? Eh ! qu'on lui donne ce qu'il veut, et qu'il nous laisse la paix ! Puis, arrive le terrible charivari des intransigeants. La place n'est plus tenable ; il faut se boucher les oreilles et s'enfermer chez soi. Mais, dès lors, l'in-

différence devient impossible. L'homme le plus sceptique, le plus tolérant, sent monter une fureur en lui contre ce vacarme du pavé. Taisez-vous donc, ou nous allons descendre !

Oui, taisez-vous, en voilà assez ! Nous sommes las de notre indifférence, las de subir tant de médiocrité bruyante, au nom du salut de la nation. Nous voulons la République, mais nous la voulons tout de suite, sans ces interminables chinoiseries, sans ce banquet qui n'en finit plus, et où chacun de vous prend sa part, avant que le pays lui-même puisse se mettre à table. Que nous importent M. Ferry qui tient le morceau, et M. Floquet qui entend succéder à M. Ferry, et M. Challemel-Lacour, un des officiers de M. Gambetta, qui s'apprête dès aujourd'hui à étrangler M. Floquet ! Puisqu'ils doivent finir par se manger les uns les autres, ils devraient commencer par là, s'avaler en deux bouchées, pour que la place soit nette. En quelques coups de dents, nous aurions la République.

Est-ce pratique ? Je m'en moque ! Je répète que je n'apporte pas de solution. Ce que j'apporte, c'est l'indignation d'un homme de vérité que la comédie politique de ce temps a mis peu à peu hors de lui. J'en parle en observateur, pas davantage. Il est faux que des principes soient en question ; d'ailleurs, il n'y a que des lois. Il est faux que ces gaillards-là songent à notre bonheur. La vérité est qu'ils font passer leur personne avant la France, et que, s'ils veulent la République, ils la veulent par eux et pour eux. Peut-être tous les gouvernements en sont-ils là. Seulement faut-il encore qu'un gouvernement, s'il vit du pays, en vive en homme

paisible. Mangez-vous proprement, ou encore un coup nous nous révoltons!

—

Comment ! nous sommes trente-cinq millions d'hommes de paix et de bonne volonté, et nous nous laisserions ennuyer par un million de farceurs qui abusent de notre bêtise! Encore suis-je trop large, en admettant que la politique nourrit ou amuse un million de Français.

Nous sommes trente-cinq millions qui voulons travailler tranquillement, qui nous donnons un gouvernement pour qu'il assure l'ordre, et nous subirions une poignée de politiqueurs dont le métier est de vivre de désordre, comme celui des avocats est de vivre de chicane! Nous les laisserions raffiner, jouer des crises en virtuoses, se donner le régal de passer tous à la queue leu-leu par les ministères, nous entretenir dans le gâchis pour avoir le plaisir de nous sauver trois fois par semaine et d'avoir droit à notre reconnaissance! Non, décidément, c'est trop bête!

L'heure est venue. Dix années de patience ont assez prouvé que nous sommes de braves gens. Qu'un de nous se lève et que, du grand parti de l'indifférence, il fasse le grand parti de l'indignation. Il parlera au nom de la majorité écrasante que la politique assomme. Il apportera le vœu de la France tout entière, qui est un besoin immense de paix, une volonté absolue de s'entendre, penser et travailler, à l'abri de la dispute vide et imbécile des partis. Il exigera qu'on jouisse enfin de notre République, aussi honnêtement qu'on le pourra ; et soyez cer-

tains qu'on devra compter dès lors avec nous, et que, si nous n'obtenons pas une paix, qui, hélas! n'est pas de ce monde, les hommes politiques réfléchiront avant de trop nous bousculer.

Puis, s'ils s'entêtaient, s'ils dépassaient toute mesure, eh bien! il faudrait en finir. Ce serait beau, la révolution des sceptiques, des indifférents indignés! Aux armes! aux barricades! Nous sommes trente-cinq contre un, nous n'avons qu'à descendre dans la rue pour les supprimer. Plus de républicains, plus de légitimistes, plus de bonapartistes, rien que des citoyens libres qu'on a trop ennuyés et qui ont fait justice! Ah! l'heureuse nation!

L'ENCRE ET LE SANG

On veut que la bataille soit entre la littérature et la politique. De tous temps, elles ont fai très mauvais ménage, et il est bon, en effet, de vider la querelle. Je dirai donc pourquoi, nous les écrivains, nous avons un grand dédain des hommes politiques, aussi bien des ambitieux triomphants que des ratés crevant de rage.

Notre orgueil vient de ce que nous sommes dans le seul absolu qui soit au monde, la pensée pure; tandis qu'ils se débattent misérablement au milieu du relatif des choses humaines, garrottés par des nécessités de toutes sortes, condamnés à la ruse, à la bêtise et au crime. Mais cette affirmation resterait vague, si je ne l'appuyais sur des exemples.

Voyons les faits.

Justement, dans le tas de prose dont on m'accable, se trouve un article de M. Paul de Cassagnac, où je vais puiser de précieux arguments.

Cet article m'a beaucoup frappé ; il est le seul qui signifie réellement quelque chose, car il a été écrit

par un homme qui est un tempérament. J'aime les gens carrés dont les opinions sont absolument contraires aux miennes. Au moins, on sait à quoi s'en tenir ; il n'y a pas d'hypocrisie possible, et l'on va vite en besogne.

—

Donc, M. Paul de Cassagnac se fait de l'homme politique l'idée d'un gaillard très brave, très fort à l'épée, toujours sur l'œil, qui présente au premier mot la poitrine à ses adversaires; et cet homme politique n'est pour lui digne du pouvoir que lorsqu'il s'en empare à main armée et qu'il le garde, comme les voleurs romantiques s'emparaient d'une valise et la gardaient, à l'âge d'or des diligences.

C'est évidemment une façon énergique d'entendre la politique. Au fond, il n'y a peut-être même que cette façon de sérieuse. Mais je voudrais savoir ce que pensent de la théorie les républicains dont M. Paul de Cassagnac prend la défense, en adversaire bien élevé qui envoie une carte de visite après un duel. Voyez-vous les hommes politiques de l'opportunisme et de l'intransigeance déclarés très forts, parce que les uns étranglent la France et que les autres la guettent, pour venir lui sucer le sang, quand elle sera morte! Jamais on ne leur a porté un tel coup de massue. C'est de la politesse terrible. Les voilà supérieurs, du moment où ils savent se battre et où ils n'hésitent pas, lorsque sonne l'heure, à planter un couteau dans la gorge de la France Eh! grands dieux! où sont donc les immortels principes, et que feront-ils sur les monuments de la devise sublime : Liberté, Égalité, Fraternité?

M. Paul de Cassagnac met tout l'homme politique dans le caractère. Qu'on ne lui parle pas du talent. A quoi bon, le talent? Un homme de talent n'est qu'une poule mouillée, qui fait la plus piteuse mine sur le terrain. Les penseurs gâtent tout dans la politique; il faut des soldats. Soyez bête, si vous y êtes forcé, mais ayez une bonne poigne. N'allez plus à l'école, fréquentez les gymnases et les salles d'escrime.

Certes, comme observateur, comme romancier analytique, je tiens grand compte du caractère. Seulement, le caractère tout sec, cela me paraît vague; encore faut-il s'entendre sur le caractère et l'accompagner au moins d'une épithète. Troppmann était un caractère, Abadie est un caractère. Voilà des gaillards qui savaient ce qu'ils voulaient et qui n'ont point hésité à aller jusqu'au bout. Ils ont joué carrément leur tête comme le premier homme politique venu; et, si l'on me permet de pousser la comparaison plus loin, je dirai qu'entre eux et un conquérant quelconque je ne vois qu'une question de scène plus ou moins vaste et d'appétit plus ou moins large. Pourtant, on m'accordera que tout en ayant beaucoup de caractère, Troppmann et Abadie auraient fait d'étranges hommes politiques.

J'en veux arriver à ceci : que si, au bout du caractère, il n'y a pas le talent, je dis l'intelligence dans la force de sa raison et de sa logique, l'homme reste simplement une brute dangereuse, qui volera et qui tuera avec plus ou moins d'héroïsme Être fort, dans le beau sens, ce n'est pas uniquement vouloir et pouvoir, car tous les bandits en sont là; c'est vouloir et pouvoir avec génie, c'est laisser une création

de justice et de vérité. A tous les sommets, flamboie l'intelligence, et il n'y a pas d'homme, pas de grand homme sans elle.

M. Paul de Cassagnac me laisse entendre que, si son homme à caractère volait le pouvoir au coin d'un bois, il me fusillerait comme un petit lapin. Eh bien ! il me fusillerait, et après ? Ce ne serait qu'une goutte de sang de plus versée par l'imbécillité humaine. Mais son homme à caractère ne serait pas pour cela un homme fort. En mourant, je lui crierais : « Tu n'es pas fort, tu n'es qu'une brute ! »

—

En somme, je vois bien où va la querelle. Elle s'établit entre l'encre et le sang.

Les grands mépris de M. Paul de Cassagnac, qui se pose en homme politique, sont pour nos encriers. Fi ! les vilains ! qui trempent leurs doigts dans l'encre et qui jettent leurs encriers à la tête des gens d'épée ! A-t-on jamais vu de pareils croquants ! Aux siècles derniers, on les bâtonnait. Et il nous traite de Vadius. Mon Dieu ! nous pourrions l'appeler Matamore, et nous serions quittes de comparaisons classiques.

Mais la question est plus grave. Je ne réponds pas ici pour avoir le plaisir de croiser ma plume avec une épée ; je réponds pour faire de la vérité, si je puis.

Dites-moi, je vous prie, quel empire le sang a fécondé ? Où sont les conquêtes faites par le glaive ? Où l'empire d'Alexandre ? Où l'empire de Charlemagne ? Où l'empire de Napoléon ? Tout ce déluge de

sang a trempé la terre, sans hâter seulement l'écolsion d'une idée. A chaque guerre, le sol est pourri pour des siècles. Rien ne pousse où le sang a coulé, et les champs de bataille restent maudits et empoisonnés, soufflant un vent de peste sur les cités voisines.

Et passez à l'encre maintenant, cette encre que vous méprisez si fort. Si l'encre tache, elle ne pourrit pas. C'est l'encre qui féconde, c'est elle qui est la grande force de la civilisation. Pas une idée n'a poussé sans être arrosée d'encre. Une continuelle floraison s'élance et déborde de l'encrier des savants et des écrivains, la floraison superbe du génie de l'homme. Tandis que Napoléon nous noyait dans le sang, sans profit aucun, l'encre de Lavoisier et de Gay-Lussac créait une science, l'encre de Chateaubriand et de Victor Hugo accouchait d'une littérature. Je défie qu'on puisse signaler un progrès humain qui n'ait pas grandi dans une goutte d'encre.

Vous voyez donc bien que cela n'est pas si laid, d'avoir les doigts tachés d'encre. Cela prouve tout au moins qu'on travaille, et cela signifie encore qu'on a l'ambition de donner une poussée au monde. Notre siècle de science, où l'intelligence fait l'aristocratie, n'est plus un siècle de féodalité, où la force physique seule déterminait la supériorité. Nous admirons plus que personne le courage ; mais, outre qu'il y a toutes sortes de courages, et que l'écrivain assis à sa table est souvent un héros, nous estimons que l'humanité a plus besoin d'intelligence que de bravoure, à l'heure actuelle. Arrosez d'encre la jeune génération dans les écoles, avant de l'arroser de sang sur les champs de bataille : noter

France sera grande, car en 1870 elle a été uniquement battue par la science.

Quant à M. Paul de Cassagnac qui parle avec dédain des coups d'encrier, il a vraiment tort. C'est une mauvaise blessure, et on doit se méfier. Beaucoup de gens sont morts d'un coup d'encrier reçu au visage. Demandez à Voltaire. On guérit souvent d'un coup d'épée, tandis qu'on ne guérit jamais d un coup de plume, lorsqu'il a porté. C'est que l'épée n'est que l'arme des muscles et ne prouve absolument rien; tandis que la plume est l'arme de l'intelligence et qu'elle fait œuvre de vérité.

—

J'entends bien que les hommes politiques se fâcheront et qu'ils refuseront de se reconnaître dans ce portrait du parfait duelliste. Ils voudront ajouter quelque chose au caractère, un peu d'esprit et beaucoup d'adresse. Et si nous plaisantons, ils se poseront comme des hommes d'action, en nous traitant de plumitifs.

Voilà le grand mot lâché : ces messieurs sont des hommes d'action et nous sommes des hommes de cabinet. Eh bien! j'accepte cela. Voyons un peu.

Un homme est dans son cabinet. Il ne bouge pas, il reste assis, pendant des heures. Devant lui, il n'a qu'un encrier, une plume et du papier. Un silence absolu, pas un acte. Mais cet homme est Rabelais, cet homme est Molière, cet homme est Balzac. Et, dès lors, dans cette mort apparente des membres, il y a une action formidable, une action qui va bouleverser le monde, hâter les siècles, mûrir l'humanité,

car c'est ici le cerveau qui agit et qui travaille pour l'immortalité.

Un homme est au pouvoir, dans les Chambres ou dans la rue. Il se donne un mouvement terrible, mène à coups de fouet un troupeau, se dépense en paroles et en actes de toutes sortes. Il est dans les faits, et non dans les idées, il a la prétention de faire un peuple. Cet homme, c'est Casimir Périer, c'est Guizot, c'est Thiers. Et, quand il a bien piétiné, quand il a empli son époque de son agitation, il disparaît tout entier avec son œuvre, il ne laisse que la mémoire d'un fantôme, comme les grands comédiens.

Je veux dire que la seule action réelle et durable se trouve dans la pensée écrite, et que les hommes politiques, si hauts qu'ils soient, meurent à la tâche, tandis que leurs châteaux de cartes coulent sur le sable toujours mouvant de l'histoire. Les plus justes comme les plus criminels laissent à peine un nom. Nous ne pouvons même plus les juger, car leurs œuvres ont disparu, et elles ont d'ailleurs été bâties dans le relatif des choses humaines, qui leur enlève toute certitude.

Oui, nous sommes dans nos cabinets, et du fond de notre silence et de notre immobilité, je vous assure que nous faisons des gorges-chaudes, en regardant vos fameuses besognes d'hommes d'action. Sautez et valsez, suez à la peine, essoufflez-vous à satisfaire vos appétits : vous ne serez jamais, pour nous autres observateurs, que des pantins dont la mécanique est plus ou moins bien réglée. Quant les empires d'Alexandre, de César et de Napoléon sont tombés en poudre, quand cent années d'histoire

tiennent dans les quelques pages d'un volume, quand les plus grands des tribuns et des ministres sont jugés en une ligne, sur laquelle les historiens ne s'entendent même pas, je vous demande un peu ce que peuvent peser vos républiques personnelles, avec leurs étiquettes d'un jour! Au panier, la république opportuniste! Au panier, la république intransigeante! Ce ne sont là que des secondes dans la vie d'un peuple, et ce qui vous passionne si fort, ne fera pas seulement tourner la tête à nos neveux. Nous sommes dans nos cabinets, et si un de nous a le génie d'écrire un chef-d'œuvre, lui seul immortalisera la France. De Rome disparue, il reste Virgile.

Le plus drôle, c'est que M. Paul de Cassagnac nous dit gravement que nous ne valons pas les hommes politiques et que nous ne les comprenons pas. Ah! de grâce, mes amis, tenez-moi ferme, de peur que je n'éclate de fou rire! Nous voyez-vous ne pas comprendre ces messieurs, parce qu'ils sont trop profonds sans doute, et que notre enfantillage de poètes ne peut se hausser à leur caractère d'hommes d'action! A quoi bon les nommer? il n'y en a pas un de la troupe, depuis le premier rôle jusqu'aux utilités, en passant par le valet et par le traître, dont nous ne connaissions les ficelles grosses comme des câbles. Eh! c'est notre métier de fouiller les cerveaux et les cœurs, d'analyser le cadavre humain. Donnez-nous un homme, le plus adroit, le plus ambitieux, le plus brave, nous le mettrons sur la dalle de notre amphithéâtre et nous vous dirons ce qu'il a dans le crâne. De la fumée, du son, et pour les meilleurs une fêlure.

—

Nous sommes donc la grande force avec notre encre et nos plumes. Les hommes politiques le savent bien, et c'est pour cela qu'ils affectent tanf de mépris. Nous tenons les oreilles et nous tenons les cœurs. Quand un artiste se lève, un frisson passe sur le peuple, la terre pleure ou s'égaye : il est le maître, il ne mourra plus, les siècles sont à lui.

Sans doute, cet écrivain terait peut-être une mauvaise figure au pouvoir. Il a parfois négligé l'escrime et l'équitation, ce qui le rendrait gauche, les jours de revue. D'ailleurs, il confesse qu'il n'a aucune puissance politique, à ce point que s'il se présentait comme député, on lui préfèrerait certainement quelque imbécile. Les gardes champêtres eux-mêmes refusent de lui obéir. Comme il n'a persuadé à personne que le salut de la France est dans son précieux individu, il peut se moucher à son gré, changer de linge et d'opinions, sans ébranler la patrie. En un mot, il ne compte pas dans la machine gouvernementale, il n'a pas d'action immédiate sur le présent. Mais quelle revanche, le lendemain !

Allons, messieurs, gouvernez, faites de l'histoire! Nous sommes là, comme greffiers, et nous écrivons. Seulement, prenez garde! A Rome, nous nous appelons Juvénal, et nous écrivons des satires. Sous la Restauration, nous signons nos pamphlets du nom de Paul-Louis Courier; et, au 2 décembre, nous sommes Victor Hugo, nous souffletons l'Empire naissant du cri sublime des *Châtiments*.

Eh bien! à la place de nos gouvernants, je serais plein d'inquiétude. Il y a, parmi les hommes politiques du jour, trop de grotesques et trop de petits hommes. Cela finira par tenter quelques bonnes plu-

mes. Vraiment, on n'abuse pas à ce point de la médiocrité, on n'apporte pas des sujets d'une drôlerie si extraordinaire, lorsqu'on affecte la haine de la littérature. Tremblez de ne pas mourir tout entiers et de vivre par nous !

Disparaître à jamais, tomber dans ce gouffre de l'histoire où de plus grands que vous dorment de l'éternel oubli, c'est encore le rêve le plus doux que vous puissiez faire. Vous nous appartenez, et si nous vous prenons, vous resterez cloués dans nos œuvres. Nous ne sommes rien, vous nous dédaignez parce que nous ne disposons pas même des voix d'une commune. Enfants que vous êtes ! nous disposons des peuples, et c'est nous qui donnons la gloire. Achille, le bouillant, et Ulysse, le politique, ne seraient pas, si Homère ne les avait chantés.

Ah! de tout mon cœur, de toute ma volonté, je voudrais mettre l'intelligence sur le plus haut sommet et l'adorer. Je voudrais lui sacrifier le corps, je voudrais l'imposer dans la forme de la pensée écrite, qui est la forme la plus réelle et la plus durable. Je lui ai donné toute ma vie, j'en ai vécu et j'en mourrai. Si je suis injuste parfois, c'est que je l'aime trop, et si je vaux quelque chose, c'est aussi qu'elle me consume de passion. Il n'y a que la pensée écrite. Le reste n'est qu'agitations vaines, que visions d'une heure emportées par le vent.

—

Ce n'est plus un Messie, c'est la Vérité, qu'attendent les nations modernes. Et les nouveaux pro-

phètes qui en annoncent la venue, ne donnent plus leur sang, dont nous n'avons que faire ; les nouveaux prophètes, savants et écrivains, donnent leur encre, qui féconde notre intelligence.

VICTOR HUGO

Un jeune poète me disait, en parlant de Victor Hugo :

— Nous voulons qu'il s'endorme dans son rêve de souveraineté littéraire, dans la pensée que les lettres françaises ont uniquement préparé sa venue, et qu'après lui elles s'arrêteront. Nous voulons qu'il se croie jusqu'à la dernière heure le seul bon, le seul grand, le seul impeccable, le seul éternel. Nous voulons qu'il ne se doute jamais lui-même de ses défaillances, qu'il ne se sente pas vieillir; et plus il baissera. plus nous l'envelopperons d'une telle chaleur d'enthousiasme, que son agonie sera comme une résurrection.

Rien de plus touchant. C'est l'histoire d'un père de famille adoré des siens. Quand l'âge est venu, on lui cache, on lui facilite les infirmités. Tous s'immolent, les garçons et les filles se plaignent de leurs vingt ans, pour exalter ses trois quarts de siècle. Chacune de ses paroles est acclamée. C'est l'aïeul, et l'on jette sur sa misère humaine le manteau des

fils de Noé, on respecte en lui l'honneur et la gloire de la famille, jusqu'à mentir. Mensonges pieux, injustices attendrissantes, abnégation filiale du présent devant le passé.

Et voilà comment Victor Hugo a, aujourd'hui, cette situation d'aïeul dans notre littérature. Lui seul reste debout d'une époque disparue. On ne lui tient pas compte seulement de sa gloire, on voit en lui toute la gloire de son âge. Sans parler des admirations intéressées qui se chauffent à ses rayons, nous l'adorons tous, dans un orgueil patriotique. Sa longue vie a désarmé ses adversaires. A quoi bon le discuter encore? Il n'entendrait pas, et tout doit être toléré à son continuel labeur et à son grand âge. Les passions politiques se taisent, les passions littéraires patientent. Il n'a plus autour de lui que ses enfants et ses petits-enfants, très respectueux, évitant de lui parler de leurs idées et de leurs passions nouvelles, l'approuvant toujours, même dans l'absurde, remettant au lendemain de sa mort l'affirmation de leur personnalité et de leur volonté.

Certes, dans cet accord tacite de notre famille littéraire, dans ce complot de religieuse tendresse, c'est un rôle cruel que de se lever pour réclamer au nom de la vérité outragée. Ainsi, je viens de lire l'*Ane*, la dernière œuvre de Victor Hugo. Sans doute, je pourrais me taire ; mais, dans ma bataille, me taire, c'est accepter. Et si je parle, devrais-je mentir à tout ce que je sens, à tout ce que je crois? L'aïeul disparaît, je ne vois plus qu'un homme d'erreur dont l'influence menace aujourd'hui l'intelligence française.

Je me révolte qu'on ait étranglé sur l'autel de cet homme tous les autres poètes, et Musset, et Lamartine. Chateaubriand, dont il est le fils, n'est plus qu'un escabeau sous ses pieds. Quant à Balzac, il fait sourire les dévots. Victor Hugo, et c'est assez. Il incarne tout. On le sacre grand poète, grand dramaturge, grand romancier, grand critique, grand philosophe, grand historien, grand politique, ou, pour mieux dire, on lui donne le siècle de haut en bas, de long en large; il serait à lui tout seul le dix-neuvième siècle. Je ne raille pas, je résume une opinion courante.

Eh bien! le respect m'échappe, devant cette énormité. J'aime mieux passer pour un mauvais cœur et rester un homme de bon sens. Si, dans une vingtaine d'années, quelqu'un me relit, je ne veux pas qu'il éclate de rire. Et puis meurent les convenances, les égards, les sentiments, meurent nos orgueils et nos gloires, pourvu que la vérité soit! Il n'y a que la vérité. Il faut aller à elle quand même, en marchant sur les siens, et dans la mort de tout ce qu'on a aimé.

—

Victor Hugo l'homme du siècle! Victor Hugo le penseur, le philosophe, le savant du siècle! et cela au moment où il vient de publier l'*Ane*, cet incroyable galimatias, qui est comme une gageure tenue contre notre génie français! Mais, en vérité, aux plus mauvaises époques de notre littérature, dans les quintessences de l'hôtel de Rambouillet, dans les périphrases de l'école didactique, jamais, jamais, entendez-vous! on n'a accouché d'une œuvre plus ba-

roque ni plus inutile. Tant pis! je romps le pacte, je dis à voix haute ce que tout le monde se contente de penser très bas.

Voyons l'homme du siècle, dans cet *Ane* phénoménal. Le poème est quelque chose comme un conte philosophique. Un âne s'est mis à l'école et a épuisé toutes les sciences. Je dis cela en une ligne; mais le poète s'étale avec un luxe débordant d'érudition, de cette érudition qui déterre des noms et des faits inconnus aux bourgeois. C'est ce que j'appellerai encore l'érudition romantique. Connaissez-vous Salian, Euctemon, Alirune, Batiras, Chiffletius, Plancarpin, Pitsœus, Boctoner, Théétète, Brovius, Xénarchus, Sabbathius, Molaribus? Non. Eh bien! Victor Hugo les connaît, et c'est une supériorité évidente qu'il a sur la presque totalité de ses lecteurs. Son âne a donc tout lu, tout étudié; il a passé par toutes les écoles, a reçu des leçons de toutes les intelligences; et cet âne est pris d'une grande irritation contre le savoir humain, qu'il nie carrément, avec une amertume de bête dérangée dans la sérénité heureuse de son ignorance.

Mon Dieu! c'est là une fantaisie comme une autre, d'une originalité et d'une distinction douteuses, mais qu'en somme un écrivain pouvait se permettre. La Fontaine en aurait fait une jolie fable et Voltaire se serait amusé à en tirer un conte exquis d'une dizaine de pages. Le malheur est que Victor Hugo ne l'entend point ainsi. Quand il tient son âne, il ne le lâche plus. Son âne devient la bête de l'Apocalypse elle-même; il enfle son âne jusqu'à en emplir l'espace. Et voilà la bête monstrueuse lancée dans un galop d'éléphant, écrasant tout, faisant de l'esprit à tout effondrer. Ce

n'est plus le joli petit âne de nos campagnes, si gai et si brave, d'un comique bon enfant; c'est une mécanique énorme, bourrée de mots, dont on entend grincer les rouages, et qui n'a pas même la naïveté d'un jouet d'enfant.

Comment donner une idée du long discours de cet âne, quelque chose comme deux mille vers, la matière d'un drame en cinq actes? Imaginez tous les lieux communs, qui, depuis des siècles, traînent contre le néant de la science et contre les infirmités de l'homme; cousez ces lieux communs ensemble, au hasard; ajoutez les digressions les plus saugrenues, répétez pendant trois pages la même vieille idée, dans des vers de plus en plus stupéfiants. Et vous obtiendrez cette œuvre, qui est le comble de l'extravagance dans la banalité. Il faut dire courageusement ces choses, pour tirer l'esprit français d'un pareil guet-apens.

Le procédé du poète est simple. Il ramasse les rengaines dont aucun de nous n'oserait se servir. Par exemple, son âne se fâche contre les pédants, les collèges, les grimoires qui abêtissent les enfants; il tonne contre les livres, les gros livres surtout, beaucoup plus coupables, paraît-il, que les petits livres; il déblatère sur l'attitude que la foule prend à l'égard des hommes de génie; il juge enfin avec sévérité la conduite de l'homme vis-à-vis de la création, de la société et de lui-même. Tout cela est d'une nouveauté douteuse, je le répète, et le pis est que l'âne n'apporte aucune idée, aucun argument.

Nous pataugeons en plein rabâchage Seulement, le poète intervient et nous donne du rabâchage sublime. Les choses les plus plates prennent des

allures tonitruantes. Calino se double d'Isaïe. Cela serait très médiocre, si c'était dit simplement; mais, comme le poète dit les choses avec une enflure extraordinaire, cela devient absolument illisible. Je défie une femme d'aller jusqu'au bout. C'est consternant. J'ai cru entendre *Malbrough s'en va-t-en guerre*, joué dans les trompettes du jugement dernier.

—

Et j'arrive au penseur, au philosophe, au savant. Nous connaissons l'opinion de l'âne : l'homme est un infirme, la science est un poison. Sans doute, c'est une bête qui pense de la sorte; mais il faut entendre que le poète se sert de cette bête pour dire ses propres pensées. Cela se sent à la façon complaisante dont il fait parler son âne; il lui prête son style et l'approuve de la tête.

Dès lors, quel étrange testament philosophique nous donne là ce fameux homme du siècle, cet esprit qui résume, dit-on, notre époque! Comment! nous luttons, nous travaillons, nous avons conquis la méthode et nous avançons à pas de géant dans toutes les connaissances! Comment! en cent années à peine, des sciences se sont créées et ont grandi. une évolution superbe a lancé l'humanité à la conquête du vrai!.Et c'est justement l'heure que cet homme choisit pour lâcher son âne et lui faire insulter la science! Mais cet homme n'est pas des nôtres! Mais il n'est pas même du siècle. lui qu'on veut nous présenter comme l'homme unique du siècle, l'incarnation du génie moderne! Il appartient au moyen âge'

il n'entend absolument rien à nos croyances et à notre labeur.

Sans doute, le poète n'en reste pas aux négations irritées de l'âne. J'ai oublié de dire que les discours de la bête s'adressaient au philosophe Kant; aimable symbole qui met aux prises la métaphysique et la brute gorgée de savoir. Lorsque l'âne est retourné avec volupté à ses chardons, voilà Kant plongé dans la tristesse, ébranlé et honteux. Et c'est alors que le poète intervient pour dire le dernier mot, pour se prononcer entre l'animal et le philosophe. Écoutez l'Évangile selon Victor Hugo. Ceci est ce que nous devons croire et ce que nous devons espérer.

Oh ! ma tête, ma tête ! Le poète appelle cela : sécurité du penseur. Il est vraiment facile à rassurer, si des croyances aussi vagues lui suffisent. Après avoir déclaré que nul, hors Socrate et le Christ, n'a encore compris « l'ascension ténébreuse de l'homme », ce qui semble indiquer que lui, troisième, a compris cette ascension, il nous déclare solennellement que « le bleu sort de la brume » ; il ajoute que « pas un pli du rideau du temple n'est perdu » ; puis, dans le cas où il n'aurait pas été compris, il nous crie : « Laisse passer l'éclipse et tu verras l'étoile. » Maintenant, si vous le poussez encore, il pourra vous dire que « le verbe a pour racine obscure les algèbres » ; et il daignera même vous apprendre que « du fond de l'idéal, Dieu serein nous fait signe. » Mais, cette fois, il faut que vous soyez convaincu, car je ne trouve plus que cet argument : « un chaos est l'œuf noir d'un ciel », et cet autre : « l'ange a pour chrysalide une hydre ». Voilà !

En vérité, de qui Victor Hugo prétend-il se mo-

quer ? Après avoir fait le procès au savoir humain, il vient tranquillement nous offrir comme solution je ne sais quelle migration des âmes d'astre en astre, quelle métempsycose doublée de panthéisme et accommodée au jus romantique de 1830. Et il se dit plein de sécurité, et il semble nous prendre en pitié, parce que nous nous adressons à la science pour connaître les vérités de l'homme et de la nature ! Mais encore un coup, cet homme n'est pas des nôtres ! Qu'on nous dise de quel monastère du douzième siècle il sort avec son déisme nuageux, ses cauchemars de moine secoué de fièvre mystique !

—

Victor Hugo veut-il savoir quelle aurait été la conclusion du véritable homme du siècle ? Le penseur, le savant accepterait son âne, si cet âne représente, non pas la science, mais l'indigestion des connaissances fausses et des disputes inutiles. Il accepterait également le philosophe Kant, si le poète a voulu incarner en lui la vanité de la métaphysique. Mais, à la dernière page, la scission serait complète, car le penseur, le savant ne parlerait pas, en style de sybille, des échelons de nuit et des marches de lumière qui conduisent de l'ombre affreuse à la sphère céleste. Il dirait beaucoup plus simplement à l'âne et à Kant :

« Renoncez à l'empirisme, brûlez les vieux bouquins qui procèdent du surnaturel, remettez-vous à l'étude de l'homme et de la nature, et n'ayez plus que deux outils : l'observation et l'expérience. Tout le siècle est là. Peut-être nous trompons-nous en-

core, mais il serait lâche de le croire. Puisque notre loi est le travail, allons devant nous courageusement. Les résultats sont déjà superbes, nous entrons dans la vérité, grâce à la méthode scientifique appliquée en tout et partout. Les faits seuls doivent exister pour nous, c'est par la connaissance exacte des faits que nous serons libres et forts. »

Tel est le langage d'un homme du siècle. Certes, Victor Hugo est une âme tendre, lorsqu'il rêve le baiser universel des peuples, la fin des guerres, l'arrivée de l'humanité dans une cité de lumière où tout le monde vivrait en pleine béatitude. Mais cette vision du poète montre combien peu il a le cerveau d'un penseur et d'un savant. A mesure que l'âge est venu, il est tombé davantage dans une humanitairerie de bon vieillard. C'est ce que j'appellerai le gâtisme humanitaire. Il a pleuré sur les petits enfants en grand-père attendri. Il a pleuré sur les peuples, il a pleuré sur la République, il a pleuré sur Dieu. Il est devenu le pleur ou plutôt le sanglot universel, car il est resté tumultueux. Et je comprends qu'il tienne en pitié les savants, car il a une solution toute prête et bien simple : c'est de monter les uns et les autres dans le soleil et de nous y embrasser. Pourquoi ne faisons-nous pas cela ?

Ah ! l'étrange philosophe, l'incroyable penseur, qui en est à l'attitude symbolique de Dante, et que des farceurs voudraient nous faire accepter comme l'expression de notre génie moderne ! Allons donc ! est-ce que nous avons besoin de nous planter sur un rocher et de jouer les prophètes, quand nous croyons avoir aujourd'hui une vérité à dire ! Les prophètes sont morts avec le surnaturel ; il ne reste que des

observateurs et des expérimentateurs. Claude Bernard n'a pas chevauché un aigle pour annoncer la bonne parole. Le cas de Victor Hugo est purement physiologique. Il y a eu quelque lésion du génie dans ce crâne. L'homme s'est cru dieu, et il annonce gravement, comme autant de vérités, les incroyables enfantillages de ses rêveries séniles.

Ce que je ne comprends pas, c'est que des républicains positivistes écoutent de pareilles choses, sans éclater de rire. Je me suis promis de ne jamais aborder la question religieuse dans ce journal, et je me contente de signaler l'attitude singulière de quelques gaillards de ma connaissance, qui s'aplatissent devant Victor Hugo, lorsqu'ils traquent Dieu et ses Saints. Ils ont la mauvaise foi de l'exalter comme penseur, tout en pensant eux-mêmes radicalement le contraire de ce qu'il pense. La vérité est que Victor Hugo, qu'il le veuille ou non, est un croyant des anciens âges, un chevalier d'autrefois, parfaitement perdu dans notre siècle de science, dont il ne comprend ni la vraie besogne, ni la vraie force.

Je ne serai pas assez cruel pour conseiller à quelqu'un de lire l'*Ane*. Mais, si quelqu'un s est risqué, de bonne foi qu'il dise ce qu'il a bien pu en tirer. Cela échappe même à toute discussion sérieuse. C'est colossal et vide. Nostradamus semble avoir passé par là. Et, au milieu de ce pathos, de ces encombrements de mots, parfois un grand vers lyrique s'envole avec un bruit sublime. Le poète de génie s'est réveillé ; car voilà son lot, sa gloire immortelle : il a été et restera notre plus grand poète lyrique.

Penseur, philosophe, savant, jamais ! Mais rhétoricien prodigieux, poète roi ! Si la pensée du siècle

n est pas à lui, il a empli son âge d'une musique de mots retentissante, telle que les hommes n'en avaient peut-être jamais entendue de semblable. Aujourd'hui encore, dans ces livres de sa vieillesse qui nous consternent, on retrouve quand même le formidable forgeron d'hémistiches, dont le marteau sonne avec un vacarme de bronze et d'or.

—

Et voilà mon triste devoir rempli. La jeunesse nous écoute, elle a plus besoin de vérité que de respect. Il faut lui enseigner la haine des idoles, surtout des idoles de rêverie humanitaire. Cela ne suffit pas, de prêcher un idéal de bonté et de concorde, et il y a danger à attendre un avenir de poésie qui ne se réalisera jamais. Le vrai courage est de se mettre à l'œuvre pour conquérir le possible, dans les réalités de ce monde. Telle est la besogne de notre siècle. Telles sont aussi les raisons qui me forcent à me lever devant ce grand vieillard, si plein de gloire, et à protester contre son enseignement. L'avenir me jugera.

IMPUISSANCE DE LA CRITIQUE

N'est-ce pas un des créateurs, un des maîtres de la presse contemporaine qui soutient l'impuissance radicale des journaux, en matière d'opinion publique? Cette théorie a un grand poids, venant d'un polémiste dont la vie entière s'est passée dans les batailles du journalisme. Eh bien! on pourrait dire, avec autant de raison, que la critique littéraire est absolument impuissante, qu'elle n'a pas de prise sur les lecteurs, et qu'en fin de compte elle ne fait ni le succès ni l'insuccès des écrivains.

Seulement, il faut s'entendre. Je donnerai ici ma façon de voir personnelle, et je m'en tiendrai à une vérité de M. de la Palisse. Ces belles vérités de M. de la Palisse ont pour elles d'être l'évidence même et de n'entrer dans la pratique de personne. Tout le monde les accepte comme des bêtises qui vont de soi; mais ils sont rares, ceux dont le cerveau s'accommode des bonnes grosses naïvetés, nettes et simples. Donc, selon moi, la critique se trouve impuissante, toutes les fois que, par hypocrisie ou

sottise, elle reste dans l'erreur ; au contraire, elle devient une arme terrible, dès qu'elle fait la lumière sur une œuvre ou un homme, dès qu'elle constate ce qui est, avec une rigueur scientifique.

C'est ce que je veux démontrer aujourd'hui.

—

Voyez ce qui se passe dans nos journaux. Nous avons toute une bande d'écrivains médiocres, que la critique couvre d éloges. Il y a unanimité sur leur compte, on les déclare sympathiques, et dès lors il est entendu qu'on encouragera leur petit commerce avec des sourires paternels.

Cela s'explique très bien. Les médiocres, d'abord, ne gênent personne ; on peut les pousser, sans craindre d'être jamais bousculé par eux. Puis, ce sont d'ordinaire d'aimables hommes, très souples, distribuant des poignées de mains, ayant trop besoin de tout le monde pour courir le risque de se créer un seul ennemi. Il est donc fort naturel que la critique se montre tolérante pour des auteurs qui font métier d'être inoffensifs et de vivre en bons compagnons.

Aussi est-ce chose réglée. Quand un de ces médiocres fait jouer une pièce ou publie un roman, on peut prévoir à l'avance le jugement de la critique. Il y a des clichés tout prêts. On parle du talent honnête de l'auteur, du grand succès de l'œuvre ; et cela sans discussion aucune. Un critique qui s'aviserait de protester, étonnerait et indignerait ses confrères. A quoi bon? n'est-il pas convenu que l'auteur a du talent, ne le dit-on pas dans tous les journaux, depuis

des années ? Il est inutile et dangereux de changer les choses établies.

Maintenant, je ne prétends pas que tous les critiques soient des imbéciles. Beaucoup savent parfaitement à quoi s'en tenir. Au fond, ils ont souvent peu d'estime pour l'écrivain dont ils font un grand éloge. Mais, que voulez-vous ! il y a tant de circonstances à ménager ! On est camarade, on appartient au même journal, on dîne dans les mêmes maisons ; sans compter qu'il s'agit parfois de soutenir un coreligionnaire politique. Ajoutez la volonté de ne pas troubler sa vie, en remuant des questions qui intéressent très peu de monde et en affichant la sotte prétention de dire la vérité, lorsque tout le monde l'enguirlande pour la mieux cacher. Rien ne semble plus facile que de dire la vérité ; pourtant, c'est là une besogne très rude, puisque si peu de gens osent y risquer la paix de leur existence.

Il semblerait donc que les médiocres bons enfants, soutenus par toute la presse, qui tambourine leurs succès et jette des matelas sous leurs chutes, devraient être les écrivains les plus aimés du public. Si la critique avait par elle-même la moindre puissance, il est évident qu'elle imposerait les médiocres, en faisant acheter leurs livres et en emplissant les salles où se jouent leurs pièces. Mais pas du tout, c'est ici que nous constatons une première fois l'impuissance absolue de la critique, lorsqu'elle ment.

Elle a beau enfler ses louanges, s'entendre d'un bout de la presse à l'autre pour duper les lecteurs et les spectateurs ; même ceux-ci, cédant d'abord à cette pression, ont beau faire, dans les premiers

temps, un semblant de succès à l'œuvre : bientôt la vérité éclate avec une force invincible. La presse continue à applaudir ; mais l'opinion s'est fixée; silencieuse, inexpugnable. Elle peut mettre vingt ans à triompher au grand jour, elle n'en existe pas moins dès lors, et elle ne cessera plus d'agir pour la victoire du vrai.

De là vient, sous les mensonges de la réclame, l'insuccès réel, irrémédiable des médiocres. En somme, leurs livres ne se vendent pas, leurs pièces ne font pas d'argent. Tout le tapage des critiques amis se meurt dans un silence glacé. Du jour au lendemain, l'oubli se fait. C'est que le public se désintéresse, et seul le public donne la gloire. Telle est donc, dans ce premier cas, l'impuissance de la critique, impuissance radicale à donner du talent aux gens qui n'en ont pas, impuissance à faire vivre des œuvres sans vie, qui tombent tout de suite au néant.

—

Passons à un autre cas, moins fréquent, mais décisif.

Voici à présent un écrivain qui se produit avec un tempérament original et fort. L'accent personnel de ses œuvres déroute et inquiète ; cela, ne ressemblant à rien, paraît monstrueux. En outre, cet écrivain est un solitaire ; il vit en dehors des camaraderies. sans songer à se ménager des amis dans la presse. Parfois même, passionné de vérité, il lui arrive de juger ses confrères avec une franchise trop rude. Quelle va être l'attitude de la critique, à l'égard de cet écrivain ?

Mon Dieu ! c'est une vieille histoire. Tous les grands écrivains y ont passé, Corneille avec le *Cid*, Molière avec *Tartufe*, Racine avec *Phèdre*, Balzac avec ses romans, Hugo avec ses premières poésies et ses drames. L'attitude de la critique a été et sera éternellement la même.

C'est un effarement. D'abord, pourquoi cet écrivain pense-t-il et exprime-t-il d'une façon autre que tout le monde ? Cela fait sauter les gens, les tire désagréablement de leurs sensations habituelles. Puis, il se permet des audaces abominables, il va au fond du cadavre humain, il ose dire tout ce qui est; et l'indignation arrive contre un homme qui ne garde pas les convenances des médiocres. Enfin, s'il pousse la prétention jusqu'à ne pas se laisser égorger sans crier ; si, comme Corneille, il défend son *Cid* en écrasant les impuissants qui l'attaquent, c'est un haro universel, une levée générale de boucliers, au milieu d'un vacarme affreux.

Alors, toute la critique emboîte le pas et marche au solitaire. De même que, tout à l'heure, elle s'entendait pour couvrir les médiocres de ses pâles fleurs, des formules clichées de son admiration ; de même, pour abattre l'écrivain original, elle emploiera les éternels lieux communs, qu'elle se passe de main en main, sans les renouveler jamais Dès qu'un tempérament littéraire paraît, la presse, dérangée et inquiète, l'exécute sans étude, sans analyse aucune, en trois ou quatre phrases ; et, à partir de ce moment, le ton est donné, chacun à la file répète les trois ou quatre phrases, pas un n'a l'idée de revenir aux documents et d'avoir une opinion par lui-même. C'est une grêle d'injures, toujours semblables, un

galop de troupeau tombant à la file dans le même trou. La bêtise du Paris spirituel s'en mêle, des mots très fins circulent, le coup de folie devient navrant.

Sous ce furieux assaut de toute la presse, quel est le sort de l'écrivain ? Le pauvre homme doit être écrasé, n'est-ce pas ? Songez qu'il a tout le monde contre lui, les gens d'esprit comme les imbéciles. On le blâme pour ce qu'il écrit et pour ce qu'il n'écrit pas ; on lui prête les intentions les plus saugrenues et les plus honteuses ; on le juge en l'air, d'après le mannequin qu'on s'est fait, sans jamais le lire ; on l'égorge avec les légendes absurdes qui circulent sur ses œuvres et sur lui-même. C'est évidemment un homme perdu ; il ne saurait sortir en vie d'un tel massacre. Eh bien, nullement : l'écrivain reste souriant et debout. A chaque nouvelle volée de projectiles, de pavés et de poignées de fange, on est stupéfait de le voir gai et fort sous le soleil, sans rien de cassé, sans même rien de sali.

Que se passe-t-il donc ? Mon Dieu ! une chose bien simple. C'est que pas une des armes de la critique ne porte, parce que pas une ne vise logiquement l'écrivain. Elles passent toutes à droite, à gauche, ou plutôt elles tombent dans la boue, à ses pieds. Il ne suffit pas d'accuser un homme des forfaits les plus épouvantables ; encore faut-il que cet homme ait commis ces forfaits, pour qu'il soit un gredin. Or, la critique se montre d'une bien grande naïveté, quand elle semble croire qu'il lui suffira de nier le talent d'un homme, pour que cet homme n'ait réellement pas de talent. Les faits la démentent, et le public finit toujours par obéir aux faits.

Ainsi, nouvelle impuissance de la critique, dans ce second cas. Si elle ment, si elle ne rend pas à un écrivain la justice qui lui est due, elle se suicide elle-même, elle perd toute son autorité sur les lecteurs. Dès lors, elle tombe dans le mépris, elle n'est plus que du tapage dont profitent ceux mêmes qu'elle veut étrangler.

—

Tels sont les faits. Impuissance de la critique à faire d'un auteur médiocre un auteur de génie ; impuissance toute aussi grande à faire d'un auteur de génie un auteur médiocre. Dès qu'on se trompe ou qu'on veut tromper, on n'a plus aucun pouvoir. La conclusion est aisée : seule, la critique qui dit la vérité, toute la vérité, prend une puissance énorme et décisive.

Vous avez un écrivain à juger. N'écoutez pas ce qu'on a pu écrire sur lui, ne tenez pas compte de l'opinion courante. Lisez ses œuvres avec soin, en prenant des notes ; tâchez de connaître son tempérament, ses habitudes, ses goûts. Et, quand vous aurez épuisé les documents, faites l'anatomie de l'homme et des œuvres, constatez ce qui est. Cela suffit. Votre étude restera, si vous avez tout dit, parce que les faits restent forcément.

Et c'est ici qu'apparaît la puissance terrible de la critique. Vous pouvez être le seul de votre avis ; si vous avez mis le doigt sur une vérité, si vous avez porté un jugement juste, rien ne saurait l'effacer, ni les hommes, ni les siècles. Cela est, cela restera ainsi. Nous ne sommes plus là dans la fantaisie des

chroniqueurs, dans les partis-pris des critiques graves et effarouchés, dans les calembours des reporters; nous sommes dans le vrai, et l'on peut huer, se fâcher, remuer la boue pour troubler l'eau, le vrai demeure inébranlable et victorieux.

Je n'entre pas dans les nécessités du journalisme. Des garçons de beaucoup d'esprit prennent le soin de compter avec leurs lecteurs. Ils prétendent connaître leur public. Pour garder leur influence sur lui, pour soigner leur succès, ils s'arrangent de façon à le flatter, en disant comme lui, ou du moins en le ménageant dans ses goûts. De là viennent des attaques ou des éloges qui nous surprennent parfois, nous qui sommes dans la coulisse. Nous nous étonnons que tel critique, homme de bon sens et d'aimable scepticisme, ait pu écrire des pages étranges, où nous ne retrouvons rien de lui. L'explication est simple: le gaillard a voulu faire plaisir aux abonnés de son journal.

Eh bien, j'estime que les abonnés ne lui en savent pas gré. Ces complaisances finissent toujours par tourner mal. Il ne faut pas croire le public avide de mensonges. Les vérités le bousculent, et il arrive qu'il proteste et s'emporte d'abord; mais laissez-le réfléchir, les vérités s'imposent et le ravissent. Personnellement, je m'imagine que les lecteurs aiment à être remués, dans le train-train quotidien de leurs idées; cela les passionne, les instruit, les pousse en avant. Et c'est pourquoi je n'ai jamais hésité à dire tout ce que je pense, même lorsque je me doute que beaucoup de mes lecteurs ne pensent pas comme moi. Je crois agir en honnête homme et même en homme habile.

Oui, le mot est lâché : c'est être au fond très habile que de dire toujours la vérité. D'abord, on ne sait pas combien cela est commode. Partez avec cette idée : « Jamais je ne mentirai », et aussitôt votre route va tout droit; aucune incohérence, aucune contradiction à redouter. Puis, le succès est quand même au bout. Cela est mathématique. Le savoir, l'esprit, la souplesse, demandent une culture pour réussir. La vérité triomphe par sa propre force. Écrivez une page vraie, elle est éternelle.

—

Voilà ce que dit M. de la Palisse, et ce que tout le monde trouvera d'une évidence bête. Le malheur est qu'il faut, à chaque instant, démontrer cette évidence.

Ah ! le triste spectacle que nous offre journellement la presse, avec sa critique de mensonge et de radicale impuissance ! C'est un drame dont la critique acclame la première représentation et qui tombe misérablement devant le public. C'est une lecture faite à grand tapage dans un salon littéraire, accueillie avec un enthousiasme de commande, que les lecteurs ne comprennent plus, quand ils ont l'œuvre entre les mains. C'est le poème d'un grand poète vieilli, que tout le monde trouve illisible, mais que tout le monde met au rang des anciens chefs-d'œuvre, à la stupéfaction des quelques naïfs de bonne foi. C'est ainsi, à chaque heure, des compromis, des complaisances, des injustices qui salissent la critique et qui la font choir dans le dégoût des honnêtes gens.

Comment voulez-vous que le public vous écoute et vous respecte, s'il est obligé de casser ainsi chacun de vos jugements? Vous célébrez les œuvres qui l'ennuient, vous assommez celles qui le passionnent. Vous vous mettez à deux ou trois douzaines pour étrangler les hommes de mérite, tandis que vous cherchez à imposer la nullité des hommes médiocres. Et vous vous démentez les uns les autres, et vous n'avez personnellement aucune base, aucune méthode solide, et vous cédez à toutes les influences, individuelles, mondaines, politiques! Voilà pourquoi la critique est impuissante, voilà pourquoi vos articles ne peuvent rien pour le succès ni pour l'insuccès des œuvres. Ce sont des feuilles sèches que le vent emporte.

La critique n'a d'action que dans la vérité. Une œuvre est inférieure: elle la tue en le constatant, sur des preuves. Une œuvre est grande: elle la consacre, en établissant le comment et le pourquoi de ses qualités. Si elle sort de cette besogne de franchise, la critique n'est plus qu'une prostituée qui se vend ou qui se donne aux caprices des passants.

FUTUR MINISTRE

Parmi nos ambitieux politiques qui montent péniblement au mât de cocagne du pouvoir, il en est un que je suis avec amour, depuis bien des années. C'est M. Charles Floquet.

Celui-là n'a rien d'un bohême. Peut-être bien, à l'époque déjà lointaine de ses premiers appétits républicains, a-t-il fréquenté les cafés où l'on se partageait la France; car il est homme de tactique à ne négliger aucune occasion d'assurer son succès. Mais il est de sang bourgeois, il doit avoir l'horreur des irréguliers, et je m'imagine qu'il s'est juré à lui-même d'arriver par la seule force de sa médiocrité. Pour le peindre d'un mot, il est médiocre avec une rage froide. C'est de l'obstination dans de la nullité.

Étudiez la tête. On dirait le masque de Robespierre écrasé et fondu dans celui de M. Prudhomme. Le front se renverse, le menton avance, avec cette carrure insolente des gens qui n'ont jamais douté d'eux. Tout ce visage sre l'idée entêtée de tenir

de la place, et il garde la pâleur livide des fringales du pouvoir, si lentes à satisfaire. L'homme n'est rien et il veut être tout : voilà ce qu'on lit dans les yeux clairs et vides, dans la bouche contractée, dans les traits durs, amollis par une secrète ruse.

M. Floquet n'a pas connu la misère, les terribles débuts des jeunes hommes pauvres que la province jette sur le pavé parisien. Né en 1828, à Saint-Jean-Pied-de-Port, il appartient à la bourgeoisie riche, il a toujours vécu une vie facile et large. Il n'est pas de ceux qui ont rêvé, dans le froid et la nudité d'une mansarde, des galas ministériels, avec de bons cigares, d'aimables dames et le reste. Lui, dédaigneux des jouissances au milieu desquelles il a grandi, veut le pouvoir pour le pouvoir. Un petit homme en rage, lorsqu'il se trouve à côté d'un homme grand. Il se hausse sur la pointe des pieds, pâle d'impuissance, et il n'est satisfait que s'il peut monter sur une borne, pour dire : « Tu vois, je suis plus grand que toi ! »

Je ne pense pas que M. Floquet ait jamais eu un abandon. Sa jeunesse a dû être maussade et circonspecte. Pour m'en tenir au seul domaine de l'intelligence, il n'a certainement pas fait l'école buissonnière, à l'heureux âge où le cerveau et le cœur battent la campagne. J'ai vainement cherché dans sa jeunesse un cadavre littéraire ; pas un vaudeville, pas une ébauche de roman, pas un sonnet ; rien, absolument rien !

Ainsi, M. Floquet n'est pas même un de ces ratés littéraires qui se sont jetés dans la politique, après avoir rêvé le livre et le théâtre. C'est un médiocre

sans fantaisie, une ambition têtue de nain qui a passé chaque heure de sa vie à ne pas perdre un pouce de sa taille. Dès le berceau, il a voulu être ministre, et il sera ministre demain, parce qu'on est toujours ministre à un moment donné, quand on le veut et qu'on n'a pas de génie.

—

Voyez cet homme à l'œuvre. C'est fort instructif. Il semble qu'on a, sous le microscope, un infiniment petit vivant de quelque grand corps.

Il a employé les deux armes actuelles : la presse et le barreau. Comme je l'ai dit, aucun écart, ni à droite, ni à gauche; aucun besoin d'être aimable, de gagner les gens par de la bonhomie et des grâces. Son instinct d'insecte le conduit seul, le fait avanço ous terre, grâce aux deux lames tranchantes donts il est pourvu. Il plaide et il écrit des articles. Cela suffit à le pousser.

Le pis est que tout semblait contre lui, à ses débuts dans la notoriété. On se rappelle son fameux cri de : Vive la Pologne ! sur le passage du Czar. Après la première stupeur, Paris entier éclata de rire. Cela semblait profondément comique. On crut à un besoin furieux de tapage. Il y avait bien un peu de ça, sans doute; mais le cri me paraît plus naïf encore que calculé. M. Prudhomme aurait parfaitement crié : Vive la Pologne ! dans une de ses heures d'exaltation démocratique et humanitaire. On trouve là un fond de solennelle bêtise.

Dès lors, M. Floquet entra dans le ridicule. On le plaisanta terriblement sur la Pologne. Puis, on s'at-

taqua aux chapeaux et aux redingotes qu'il portait, des chapeaux à larges bords, des redingotes à grands revers, qui le costumaient d'une façon théâtrale, en géant de la Révolution. A cette époque, chacun de nos républicains avait choisi son grand homme dont il copiait le profil ; l'un était Robespierre, l'autre Danton, un troisième Marat. Si quelqu'un avait alors prédit que M. Floquet serait un jour en passe de devenir ministre, Paris se serait tordu d'un fou rire et l'aurait envoyé à Charenton. Les amis politiques de M. Floquet le tenaient eux-mêmes en admiration médiocre. Je me souviens de l'avoir entendu juger cruellement dans le parti.

Mais, au fond, cette notoriété, si ridicule qu'elle fût, était le commencement du succès. M. Floquet dut le comprendre. Il ne se démonta pas. Plus que jamais il portait la tête en arrière, d'un air conquérant. Le journaliste et l'avocat continuèrent leur besogne.

Que dire du journaliste? Cela n'existe pas. On ignore généralement que M. Floquet a collaboré à un assez grand nombre de journaux. Après avoir fait ses débuts dans les petites feuilles volantes du quartier Latin, il a donné des articles à l'*Europe*, au *Courrier de Paris*, au *Temps;* mais, si l'on veut le connaître, il faut surtout le chercher dans le *Siècle*. Je crois même que, vers 1874, il fonda un journal à un sou : *Le Peuple*, qu'il ne put faire vivre. C'est bien le polémiste le plus gris, le plus lourd, le moins correct qu'on puisse rencontrer. Les idées de tout le monde se bousculent dans des phrases monotones et désespérantes de longueur. Au demeurant, le vide, des cendres froides, et pour unique person-

nalité cet accent aigre qui est l'homme tout entier.

Si nous passons à l'avocat, nous retrouvons la même voix revêche. Il n'en est pas, au Palais, qui sonne avec plus de sécheresse. C'est une de ces voix exaspérantes jusqu'à faire condamner un innocent. D'ailleurs, M. Floquet appartient à cette école où le salut du client n'est rien et où l'ambition de l'avocat est tout. Il s'agit uniquement de poser sa candidature à a députation, la première marche du pouvoir. Aussi le voit-on dans tous les procès politiques : il débute dans le procès de l'Hippodrome et de l'Opéra-Comique, paraît plus tard dans le procès des Treize, puis dans la retentissante affaire de Victor Noir. C'est une tactique. La fortune de M. Gambetta a tourné les têtes, au Palais, et de même qu'après Napoléon, tous les ambitieux rêvaient l'épaulette de sous-lieutenant, de même aujourd'hui les ambitieux se voient tous à la barre, enlevant la mort d'un client aux applaudissements de la France.

—

Journaliste sans talent, avocat sans éloquence et sans autorité, M. Floquet n'en faisait pas moins son chemin, prenant son rang dans le parti démocratique, comme une non-valeur qui, un jour, serait utilisée ; car, dans tous les partis, il faut de ces hommes pour boucher les trous, en attendant que les forts, s'il y en a, veulent bien accepter les responsabilités.

Notre journaliste et notre avocat ne se servait donc de la plume et de la parole que pour arriver à la Chambre. C'est une ambition de longue date ; il s'est

dit : « Je serai député », comme d'autres se disent : « Je serai poète ». En effet, sous l'empire, nous le voyons fonder le Comité consultatif électoral, avec MM. Garnier-Pagès, Carnot, Ferry, Hérold, etc. ; histoire de se faire connaître des électeurs. Puis, en 1863 et 1869, il se risque, il se présente dans l'Hérault, où il est battu par le candidat officiel. Enfin, au 4 septembre, sonne l'heure si attendue ; le voilà adjoint au maire de Paris, puis délégué à la Commission des barricades ; et, le 8 février 1871, Paris le nomme député.

Merci, mon Dieu ! la France est sauvée ! Cependant, elle a manqué ne pas l'être du premier coup, car M. Floquet crut devoir donner sa démission, lors de la lutte de Versailles avec la Commune. Il partit alors pour un voyage d'agrément à Biarritz, fut un instant emprisonné à Bordeaux, revint à Paris se faire nommer conseiller municipal, et rentra à la Chambre en février 1876. Il n'en est plus sorti. Depuis ce temps, la France est tranquille.

Nous retrouvons l'avocat dans le député. A la tribune, c'est la même face pâle, jetée en arrière, avec ses yeux vides et sa bouche crispée ; c'est surtout la même voix sèche et irritante, qui plonge l'auditoire dans un vague malaise. Aujourd'hui, la Chambre s'y est un peu habituée ; mais, les premières fois on l'écoutait avec une sourde exaspération, à ce point que la gauche redoutait de le voir monter à la tribune, car il compromettait les meilleures causes, dès qu'il s'avisait de les défendre.

Comme orateur, il est désagréable, et n'a pas d'autre originalité. Il n'a ni la lucidité de M. Thiers, ni la puissance de M. Gambetta, ni l'onction lettrée de

M. Jules Simon, ni l'argumentation scientifique de M. Clémenceau. Il plaide sur une question, sans chaleur, sans méthode, un peu au hasard des arguments. Cela est quelconque. Je connais des avocats, en province, qui parlent beaucoup mieux. Et le pis est que la forme est d'une incorrection stupéfiante. Non, jamais on n'a lâché devant une Chambre française un pareil galimatias ; cela devient drôle, à force d'être mauvais. Ouvrez la collection du *Journal officiel*, lisez n'importe quel dicours de M. Floquet, comptez les *qui* et les *que*, les répétitions, les tournures baroques, et surtout, dans ce massacre de la langue, tâchez de comprendre.

Je sais bien qu'un député n'est pas tenu de savoir parler français. Où en serions-nous, si l'on exigeait quelque littérature de nos hommes politiques ! Les plus forts, ceux dont la puissance est indéniable, ont ce mépris de la rhétorique et même de la syntaxe. Mais, dans ce cas, lorsqu'on prononce des discours mal écrits, encore faut-il, pour être quelqu'un, que ces discours aient une action grande et indiscutable sur la Chambre. Or, M. Floquet parle mal et n'exerce aucune action. Il est resté dans le troupeau. Il n'a affirmé aucune force personnelle. Lui ou un autre, cela n'importe pas. C'est le néant.

—

Et cet homme sera ministre demain ? Mais sans doute.

Comment ! ce journaliste qui n'a pas marqué, cet avocat et ce député sans grammaire et sans puissance, ce type de la médiocrité satisfaite, dont Paris

hier encore se moquait, arrivera un de ces matins à gouverner la France, par l'unique force de son obstination ? Eh ! oui ! vous êtes vraiment naïf de vous en étonner.

Cela est dans la logique des événements actuels. Le pouvoir est à ceux qui savent le prendre. Les gaillards qui le tiennent aujourd'hui, entendent naturellement le garder, et ils mettent en avant leurs créatures, pour la figuration. M. Floquet est dans le corps des figurants. Lorsque son tour viendra, il traversera la scène, puis il rentrera dans la coulisse. Toute l'histoire est là.

Et le comique de l'aventure, ce que vous ne voudrez peut-être pas croire, c'est que M. Floquet fait des façons pour accepter un portefeuille. Du moins, les journaux qui travaillent à son avènement, laissent entendre qu'il refuse d'être un instrument, qu'il veut vivre au pouvoir, et qu'il n'acceptera donc rien, tant qu'un cabinet ne sera pas certain d'une majorité à la Chambre et au Sénat. Cette attitude, si elle est vraie, est celle de M. Gambetta lui-même.

Mais j'estime que M. Floquet, dans sa confiance, joue là un jeu dangereux. S'il se réservait trop longtemps, il pourrait rester sur la paille, comme un fruit trop mûr. Il lui faut se résigner à n'être qu'un outil dans la main de M. Gambetta. Il le sent bien, malgré ses hésitations. Aussi rien n'est-il plus intéressant que de suivre sa tactique de petit homme qui tremble d'être écrasé par les grands et gros hommes ; il se démène, il va en province promener des discours et des conférences, il rend des comptes à ses électeurs, il se fait tambouriner dans deux ou trois journaux.

N'importe ! il agira sagement en prenant demain la place toute chaude de M. Cazot ou de M. Constans, s'il ne veut pas tomber du haut de ses efforts, après trente ans de médiocrité obstinée.

Personne n'échappe à son rôle. Celui-ci est né comparse. Il aura beau abuser du malaise qu'il produit à la tribune, cela n'élargira pas sa personnalité et ne le rendra pas nécessaire. Toutes les situations solides sont prises pour aujourd'hui et pour demain ; il ne reste plus que les trous à boucher. M. Floquet est destiné à entrer dans un ministère par une porte et à en sortir par une autre ; car je ne le crois ni sur la liste sérieuse de M. Gambetta, ni sur celle des autres prétendants. Et, quand il aura été ministre une heure, la farce sera finie, il pourra souffler la chandelle et se coucher.

—

C'est là notre consolation, à nous autres qui sommes assez bêtes pour nous laisser gouverner par de tels hommes. Lorsque nous nous révoltons contre les scandales et les ordures de la politique, on nous répond : « Pourquoi vous en occupez-vous ? C'est bien simple, enfermez-vous et ne lisez plus de journaux. » Le conseil a du bon. Je me suis donc enfermé chez moi, dans un trou perdu ; je n'ai plus ouvert une feuille, j'ai tâché d'oublier jusqu'aux noms des gens au pouvoir. Eh bien ! malgré tout, je sentais dans l'air leur médiocrité qui m'étouffait ; ils étaient là, sur la toiture, avec leur mauvais français et leurs idées imbéciles, qui alourdissaient mon existence privée. Et puis, est-ce une vie, si, maintenant, pour

respirer à l'aise, il faut renoncer à ouvrir nos fenêtres, de peur d'être empoisonné par les émanations de la politique?

Non, on ne parvient pas à les ignorer, même quand on ne s'occupe pas d'eux. Ils nous prennent notre air et notre soleil, nous ne pouvons vivre dans leur ombre. La seule joie qu'ils nous donnent est de s'empiffrer à la table du pouvoir et de crever d'indigestion. Aussi fais-je des vœux pour que l'on nomme M. Floquet ministre le plus tôt possible, parce que j'aurai tout de suite le plaisir de le voir se casser les reins.

UN BOURGEOIS

Dernièrement, je tâchais de prouver l'impuissance radicale de la critique, lorsqu'elle n'est pas une arme de bon sens et de vérité. Et voilà que, tout de suite, des preuves m'arrivent : un livre paraît, qui est un document décisif appuyant ma thèse. Je veux parler du nouveau volume de M. Barbey d'Aurevilly : *Gœthe et Diderot*.

C'est surtout M. Barbey d'Aurevilly critique, que j'étudierai aujourd'hui. Son cas est vraiment caractéristique. Il y a bien trente ans, — je pourrais mettre cinquante, je crois, — que cet écrivain juge dans les journaux plus ou moins lus nos contemporains et leurs œuvres ; il y a bien trente ans qu'il bataille à grands coups d'épée, en s'excitant par des cris féroces ; et tous les gens qu'il a massacrés, se portent fort bien, et le public qu'il croit avoir étourdi, ne l'a même pas entendu. Jamais plus de tapage n'est tombé dans plus de silence. Beaucoup de bruit et pas de besogne.

C'est que M. Barbey d'Aurevilly, en critique, ap-

partient au groupe des jongleurs et des faiseurs de tours. Il étale son bout de tapis usé au pied d'un auteur, grand ou petit, et crie son boniment : « Mesdames et messieurs, vous allez voir ce que vous allez voir. Je vais avaler cet homme et le rendre en étoupes enflammées. Attention ! » Et les exercices commencent. Il lance l'auteur en l'air et le reçoit sur le nez. Il l'escamote, le retrouve dans la poche d'un des assistants. Il se déhanche, fait des grâces, marche sur les mains, baise ses pieds, finit par avaler son homme comme il l'a dit, la bouche ouverte, jetant de la fumée et des étincelles. Puis, la farce jouée, il salue le public avec des révérences de danseuse.

Certes, le spectacle a parfois une certaine drôlerie. Quelques curieux se sont approchés et ont pensé que le gaillard ne manquait ni de muscles ni de bagout. On regarde ça dix minutes ; puis, lorsqu'on sent l'ennui venir, on s'en va. Et l'on s'en va bien tranquille, les mains dans les poches, parce que les culbutes d'un disloqué ne laissent rien après elles. Le faiseur de tours pourrait, en place publique, avaler toute notre littérature, qu'on rirait de son adresse, sans s'inquiéter autrement de cette gloutonnerie ; car on sait qu'il avale les gens pour rire, pour montrer le nu de son maillot et subjuguer les passants par ses charmes personnels. Quand le tour est fait, la place se vide.

Et voilà pourquoi M. Barbey d'Aurevilly est un critique aussi tumultueux qu'impuissant. Il joue du bâton, il connaît la savante et la boxe ; mais il n'en use que pour le plaisir d'être vu et applaudi. Un volume à juger est un tremplin qu'il choisit pour stupéfier le gens par quelque saut périlleux. Il est toujours,

en spectacle, il cabotine, il fait la roue, il tend la hanche, il prend des attitudes d'ogre et de mousquetaire. La vérité, qu'est-ce cela ? une platitude, bonne pour les petites gens sans imagination. Ce dont il s'agit, c'est d'être beau devant les dames !

Ah ! le pauvre homme ! Je me l'imagine, au coin de son feu, un soir d'hiver, jetant un regard sur toute cette agitation stérile. Trente années de galop ans ce ci rque de la critique d'hippodrome ! Il a tourné en rond, sans jamais arriver, au milieu des fanfares et des clauqements de fouet. Et les pas de son cheval n'ont pas même marqué sur le sable mouvant de la piste.

—

Il ne serait pourtant pas juste de dire que M. Barbey d'Aurevilly se moque absolument de la vérité. Il a une vérité à lui, ce qui revient à peu près au même tellement sa vérité est extraordinaire. C'est une vérité d'invention romantique, qu'il faut disséquer, si l'on veut la comprendre.

D'abord, le génie pour lui est une flamme que le ciel allume sur certains fronts. Il y entre du divin et du diabolique ; cela, selon ses expressions, doit être spontané, jaillissant. Surtout, pas d'études, pas de méthode ; un homme d'équilibre, qui apprend et qui classe, n'est jamais qu'un pleutre de talent. Le mot d'investigation le met particulièrement en fureur. Comment ! vous n'écrivez pas sous la dictée d'une voix céleste, vous êtes assez bon pour consulter des documents et vous livrer à une enquête sur la nature de l'homme ? Mais alors vous n'êtes pas

fort du tout ! Que diable ! il n'y a qu'à ouvrir la fenêtre et à laisser Dieu entrer !

Remarquez que, si M. Barbey d'Aurevilly se fait cette idée du génie, c'est qu'il pense tout simplement avoir ce génie-là. Il se croit extrêmement jaillissant et spontané, et il se pique d'avoir quotidiennement sa crise d'inspiration, comme les dames ont leur crise de nerfs. Quant à la méthode, Dieu merci ! elle ne l'a jamais gêné. Il méprise la nature, au point de la caricaturer sans cesse. Ce singulier convulsionnaire qui massacre les romantiques, en est resté à toutes les farces lyriques de 1830 sur la révélation littéraire, le coup de foudre du génie fracassant les crânes, pour en tirer des pages sublimes. De là ses romans que je ne veux pas juger ici, mais qui n'ont jamais été que du Balzac épileptique, et qui resteront comme des documents curieux du détraquement d'une cervelle.

Eh bien ! nous avons changé ces choses. Nous croyons beaucoup moins à l'inspiration et beaucoup plus au travail, depuis le jour où les prétendus inspirés nous ont paru être des farceurs qui se fouettaient eux-mêmes pour crier plus fort. Il nous a semblé très grand de nous mettre à l'étude de la nature ; en tout cas, cela est plus honnête et plus utile, que de se planter devant les dogmes, en exécutant des fantaisies avec une canne de tambour-major. Je ne veux introduire dans le débat ni Dieu ni l'Église ; mais j'estime que M. Barbey d'Aurevilly compromet plus encore la religion que nous, avec son dandysme catholique qui déjeune au paradis et qui soupe avec Satan en partie carrée.

Acceptons encore le coup de foudre de l'inspiration dans le roman. C'est une bonne plaisanterie qui

nous donne au moins des livres drôles. Seulement, où la chose devient plus grave, c'est lorsqu'on a la prétention de faire de la critique inspirée. Et M. Barbey d'Aurevilly entend être un critique de génie, du fameux génie qui entre par les fenêtres, quand le temps le permet. Pas d'études, pas d'investigation surtout ; et au large la nature, cette radoteuse qui n'est faite que pour troubler les penseurs !

Voici un homme et une œuvre à juger. Nous autres, qui sommes des critiques sans génie, nous tâchons de connaître l'homme, nous étudions l'œuvre, et toute notre besogne consiste à dire ce que nous avons vu, ce qui existe, ce qui doit rester comme document. M. Barbey d'Aurevilly, lui, hausse les épaules de pitié ; il ne prise dans le critique qu'une qualité, l'invention ; belle malice de dire ce qui est ! le sublime, c'est de dire ce qui n'est pas, ce que l'auteur n'a pas fait et qu'il aurait dû faire. Que voulez-vous répondre à un homme de cette imagination ? Il n'y a qu'à lui laisser danser sa danse de Saint-Guy, pendant qu'on travaille raisonnablement de son côté.

C'est comme son idée de la vie, dans une œuvre. Pour lui, ce qui vit, c'est ce qui n'existe pas. Ainsi, il trouvera vivantes les héroïnes de Walter Scott, et il déclarera que madame Bovary n'est pas vivante. Il détraque les mots, comme il détraque les idées ; il met la vie dans le surnaturel, dans l'abstraction, dans le symbole. Ce qui se passe dans la rue, chimère ! ce qui gambade dans ses cauchemars, réalité ! Et, naturellement, sa démence lyrique est à ses yeux la beauté et la morale, tandis qu'une observation exacte devient le dernier degré de la laideur et de l'ordure.

Toujours le faiseur de tours qui marche sur les mains, la tête en bas.

—

Voyons maintenant à l'œuvre la critique d'inspiration. Le procédé de M. Barbey d'Aurevilly est d'ailleurs toujours le même. Cette fois, c'est une fantasia qu'il va exécuter à grand orchestre, devant les statues de Gœthe et de Diderot.

Gœthe d'abord. Il le nie comme auteur dramatique, comme poète, comme philosophe, comme romancier, comme artiste et comme savant. C'est de la haute école, le cheval lancé au grand galop et le critique, à chaque obstacle, crevant un rond de papier, sans lâcher sa cravache. Gœthe, tour à tour, est un badaud, un caméléon, un savetier littéraire, un Turcaret littéraire, un levrier scientifique, une momie morale, une gélatine figée, un patapouf. Au demeurant, aucun génie ; un traducteur et un romancier, pas davantage. Après avoir déclaré qu'il est plus un caractère qu'un génie, le critique trouve qu'il est aussi plus un œil qu'un cerveau : arrangez cela et comprenez. Vous n'ignorez pas, d'ailleurs, que Gœthe a vécu uniquement de plagiats. Il a volé tout le monde et a particulièrement dépouillé Shakspeare. C'est complet. J'attendais l'accusation de plagiat, qui est la marque caractéristique de la critique d'inspiration.

Je n'ai pas à défendre Gœthe. J'avoue même ne m'en sentir aucune envie. La grande colère de M. Barbey d'Aurevilly vient de ce que la France aurait trop travaillé à la gloire mensongère de Gœthe. Il semble croire qu'il doit tuer Gœthe en nous. Eh bien ! je lui

affirme que son livre retarde d'une bonne trentaine d'années. Gœthe préoccupe fort peu ma génération. Il est simplement dans le musée des grands écrivains que nous saluons, et le massacre furieux de M. Barbey d'Aurevilly nous surprend d'autant plus, que la question ne nous passionne pas du tout Seulement, nous ne pouvons nous empêcher de rire, lorsque nous entendons un critique déclarer que la seule femme vivante de Gœthe est Marguerite, parce qu'elle est catholique.

Diderot, il est vrai, nous tient d'avantage au cœur. Il est, comme dit M. Barbey d'Aurevilly, un des pères de « la déjection », dont nous sommes. L'exercice recommence ; même fantasia que pour Gœthe. Diderot est un charlatan chaud, un saltimbanque, un cuistre brillant, un pédant malpropre, un jocrisse de l'impiété, une bonne à tout faire. Et les négations absolues reviennent : ni philosophe, ni auteur dramatique, ni romancier, ni rien ; c'est tout au plus s'il est un critique par moments, lorsqu'il croit en Dieu. Après lui avoir accordé la verve en rechignant, le critique le met bien au-dessous de Sterne. Puis, le coup de poing réglementaire : Diderot, lui aussi, n'a vécu que de plagiats. Tout à l'heure, Shakspeare était la massue pour casser le crâne de Gœthe ; maintenant, c'est Bacon qui sert à écraser Diderot.

Cela est drôle sans doute, mais cela n'a pas même le mérite de la difficulté. Il n'est point d'homme plus facile à « éreinter » que Diderot, cette intelligence fumante où tant de contradictions se heurtent. Seulement, le créateur de l'Encyclopédie diminuera-t-il d'un pouce, quand on l'aura chicané sur les inégalités et les confusions de ses œuvres ? Il restera un

des plus grands remueurs d'idées, l'homme le plus nouveau, le plus en avant du dix-huitième siècle. Je sais bien que le crime, aux yeux de M. Barbey d'Aurevilly, est justement d'être un homme nouveau ? Est-ce que cela porte des bottes molles et se confesse en chapeau tyrolien ?

Au fond, voulez-vous savoir la faute de Gœthe et de Diderot ? Tous deux sont des esprits scientifiques, qui, dans le grand mouvement naturaliste de notre époque, ont employé des premiers les méthodes d'observation et d'expérimentation. Dès lors, il est tout simple que M. Barbey d'Aurevilly, qui ne croit pas à la nature, mais qui croit au diable, les assomme l'un et l'autre de la terrible injure de bourgeois. Des bourgeois, ô douleur ! voilà des hommes morts !

—

Et le plus amusant, ce qui fait le haut comique de cette farce, c'est l'attitude guerrière de M. Barbey d'Aurevilly. Il se croit extraordinairement courageux en touchant à Gœthe et à Diderot. Rien d'adorable comme le passage où il s'attend à un combat effroyable, à propos de son livre. Il se voit déjà déchiré pour son audace, dévoré par les naturalistes, furieux des vérités dont il les écrase.

Mais non, nous ne sommes pas furieux du tout ! Le livre nous égaye beaucoup, au contraire. Certes, nous croyons à la puissance de la critique, lorsqu'elle procède de l'analyse et qu'elle s'appuie sur des faits indiscutables. Seulement, nous sommes gens d'assez d'esprit pour comprendre la plaisanterie, et nous savons goûter avec un sourire la haute voltige de la critique d'inspiration.

Que M. Barbey d'Aurevilly dorme donc tranquille. Je lui jure que personne ne se fâchera, qu'on rira peut-être un brin comme moi, mais que demain il se fera un beau silence sur son livre. Ces pages de critique iront rejoindre les centaines de pages qu'il a déjà enterrées dans l'indifférence parfaite de ses contemporains. Il a raison d'être un homme du passé, car il n'entend rien au présent, et la façon stupéfiante dont il le juge, suffit à l'isoler et à lui ôter toute action sur son siècle. Il ne se doute seulement pas de l'inanité de sa critique. Parce qu'il crie très fort, il croit qu'on l'écoute ; parce qu'il se singularise et qu'il s'encarnavale, il croit qu'on s'attroupe ; et il ignore qu'un seul fait observé, qu'un seul jugement déduit avec logique, révolutionne tout le monde, suffit à la gloire d'un homme, lorsque trente ans de cabrioles ne font pas retourner une tête et laissent le cabrioleur oublié sur le pavé.

M. Barbey d'Aurevilly, après une longue vie de travail, est donc seul, sans autorité, sans action aucune, avec ces tristesses aigries des vieux écuyers, qui commencent à sentir le vide de leurs exercices. Il faut l'entendre parler amèrement de Sainte-Beuve, un critique « arrivé ». Jamais, d'ailleurs, il ne comprendra que la force de Sainte-Beuve a été dans sa passion du vrai, malgré l'entortillage des moyens.

Et il n'y a pas que le critique qui se trouve isolé, au milieu de notre littérature ; le romancier lui aussi doit être mis dans une petite niche à part, devant laquelle les lecteurs ne vont guère faire leurs dévotions. On dit que ses œuvres sont trop exquises pour être comprises de la foule ; je dis, moi, qu'elles sont trop bizarres et pas assez humaines pour prendre et

retenir les cœurs. M. Barbey d'Aurevilly en est resté, dans Balzac, à la *Femme de trente ans ;* et, en grand naïf qu'il est, malgré ses prétentions féroces et diabo liques, il a fait son maître de Balzac, pour la carcasse monarchique et catholique de la *Comédie humaine*, purement factice, sans même avoir conscience un instant du naturalisme absolu du fond.

Je ne sais pourquoi chaque fois que je nomme M. Barbey d'Aurevilly je songe à Cyrano de Bergerac. Rassurez-vous, je n'ai pas l'intention d'écrire un parallèle. Mais il me semble que Cyrano de Bergerac, que Théophile Gautier a mis dans ses *Grotesques*, est un ancêtre de M. Barbey d'Aurevilly. Ce dernier aussi restera un grotesque de notre littérature ; je prends ce mot dans le bon sens, un profil singulier et à part, une gargouille de sculpture grimaçante et très travaillée, sans humanité aucune d'ailleurs, perdue dans un coin de cathédrale.

—

Une seule colère me reste. M. Barbey d'Aurevilly, à la longue, devient terriblement agaçant à traiter les gens de bourgeois. Nous sommes tous des bourgeois. Gœthe, bourgeois ! Diderot, bourgeois ! Eh ! monsieur, bourgeois vous-même, puisque bourgeois est une injure !

Oui, bourgeois, et, qui plus est, bourgeois de province ! Mais vous retardez de cinquante ans ! mais vous n'êtes qu'un tardigrade ! A Pézénas, entendez-vous ! on ne s'habille plus comme vous vous habillez ; on chercherait vos pantalons et vos redingotes dans les derniers villages des Landes, qu'on ne les trouve-

rait pas. Et il n'y a aujourd'hui que les coqs de Brive-la-Gaillarde qui, en débarquant à Paris, osent risquer vos effets de cuisse. Bourgeois ! bourgeois !

Puis, qu'est-ce que c'est que cette idée de vouloir nous étonner? Ça ne se fait plus, c'est vieux jeu, il n'y a que les bourgeois qui posent de nos jours. Le dandysme, puisque dandysme il y a, ne s'enterre pas dans une mode. Vous, monsieur, vous avez les manies, les tics, les religions de cette horrible classe bourgeoise qui ne peut rien faire simplement et qui s'endimanche, quand elle mange un melon. Bourgeois ! bourgeois !

Vous ignorez tout de l'heure actuelle, vous ne savez même pas que nous sommes les artistes, nous autres qui avons renoncé aux guenilles de 1830, et qui vivons simplement, sans carnaval, tout entiers dans nos œuvres. Visitez les ateliers de nos peintres, ne vous en tenez pas aux quatre pauvres jeunes écrivains que vous fascinez de vos yeux d'aigle, renseignez-vous, apprenez au moins où est l'art de l'époque. En vérité, je vous le dis, vous avez l'ahurissement d'un bourgeois, les ignorances d'un bourgeois, l'obstination et le rabâchage d'un bourgeois. Bourgeois ! bourgeois !

Call Number

Overdue books are subject to a fine of 2 cents a day.

Author.....

Title.....

.....

Name.....

Address.....

University of Illinois Library
CALL SLIP

100M—10-30—9206-E

UNE STATUE POUR BALZAC

Balzac est mort en août 1850. Et Paris ingrat, à une époque où les statues poussent en une nuit sur le pavé comme des champignons, n'a point encore songé à honorer le grand romancier du siècle, un des plus illustres enfants de la France. Pas même un buste sur une de nos maigres fontaines, pas même une plaque de marbre rappelant une date de sa vie. On lui a fait l'aumône d'une rue, et c'est tout.

Le puissant créateur de ce monde qui se nomme *la Comédie humaine* aura eu pour destinée d'être méconnu et traqué, même dans la terre. Ses contemporains l'écrasèrent sous toutes les médiocrités de son temps. Il faut lire, dans sa correspondance, son cri d'amère douleur, lorsque la presse et le public lui préféraient un Frédéric Soulié ou un Eugène Sue. Ses livres se vendaient à peine, ce ne fut que très tard qu'il obtint un succès de feuilleton, avec les *Parents pauvres*. Dans sa bataille quotidienne contre la dette, il en était réduit à un travail hâtif, mal ré-

tribué, qui le clouait d'un bout de l'année à l'autre devant sa table de travail. Et, je le répète, aucune consolation, pas un de ses rêves de luxe satisfait, toute la critique le traînant dans la boue.

On peut dire qu'il tomba à la veille du succès, lorsque son mariage allait enfin lui permettre de travailler à ses heures. En 49, il écrivait de Russie à sa sœur qu'il n'était encore arrivé à rien, qu'il avait sa position à faire : aveu terrible et navrant, dans la bouche de ce grand écrivain, dont toute l'œuvre était déjà publiée.

Et comparez un instant à cette existence, celle de Victor Hugo. Balzac est seul, sans chapelle, sans dévots, sans ambitions voisines pour le pousser et le défendre ; il lutte dans un grenier, souvent assiégé par le doute, ayant besoin de tout l'orgueil solitaire qu'on lui a reproché, pour se tenir debout. Victor Hugo marche, précédé de trompettes sonnant des fanfares, suivi par une queue qui l'encense et l'acclame. Que de fois Balzac a dû regarder passer le cortège de ces braillards, le cœur gros de sa supériorité !

Comparez même sa vie à celle d'Alexandre Dumas. Ici, la production était également formidable et les créanciers attendaient aussi à la porte les feuilles toutes fraîches ; mais quelle production heureuse et facile, au milieu d'une popularité souriante ! Dumas, satisfaisant tous ses caprices, jetant l'argent dans des fantaisies princières, n'a jamais eu un doute sur son œuvre et a pu se croire le roi du roman, en abandonnant à Hugo l'empire de la poésie. L'Europe le dévorait et l'applaudissait ; il suffisait de son nom pour enrichir les journaux ; et, certes, si jamais un

romancier lui donna de l'inquiétude, ce ne fut pas Balzac, ce fut Eugène Sue.

Je sais bien que cette injustice imbécile des contemporains est réparée de nos jours. La bande romantique de Victor Hugo s'est éclaircie; et, pendant que le poète vieilli voit son école débandée et agonisante, toute une génération de vigoureux romanciers a poussé sur la tombe de Balzac. Le siècle reste à Balzac, le roman est son domaine, il y règne en maître absolu ; tandis que, d'autre part, Alexandre Dumas ne nous semble plus qu'un amuseur, dont les petits-fils ont sombré dans la pure fabrication, avec Ponson du Terrail et les feuilletonnistes actuels, que je ne veux pas nommer. Il faut mesurer un écrivain à l'école qu'il laisse et à son action sur l'intelligence générale de son siècle.

Aujourd'hui, voilà donc Balzac très grand, le plus grand. Écoutez le retentissement de son nom et voyez avec quelle puissance son œuvre s'est emparée de nous tous. Et rien! pas un buste, pas une plaque de marbre ! La postérité lui marchande une statue, comme ses contemporains lui marchandaient du talent. Singulier sort du génie, même lorsqu'il a triomphé et qu'il est reconnu, d'être sacrifié à la simple verve, à cet esprit amuseur, aisé à comprendre et d'une digestion facile pour tout le monde !

—

Je songeais à ces choses, en apprenant qu'on allait élever une statue à Alexandre Dumas. Le conseil municipal a donné un des plus larges emplacements de Paris, un comité a été formé, des articles excellents

et très émus ont paru ici même. Tout cela est bon. Mais Balzac !

M'est-il permis, à mon tour, de traiter cette question, avec mon indépendance habituelle? Le *Figaro* est une tribune ouverte, et l'on veut bien y tolérer depuis quelque temps mes façons de voir. Je tâcherai, d'ailleurs, de ne blesser personne.

Au lendemain de la mort d'Alexandre Dumas, il y a dix ans, on songea, m'a-t-on dit, à faire une édition définitive de ses œuvres complètes, une de ces éditions qui sont comme le monument de bronze d'un grand écrivain. Mais, après une première étude, on dut y renoncer. Outre la quantité effroyable de prose laissée par Dumas, outre la difficulté qu'on aurait eue à démêler ce qui lui appartenait en propre de ce qui appartenait à ses collaborateurs, on reconnut sans doute que les meilleurs de ses romans n'avaient pas assez de consistance pour supporter la publication solennelle d'une édition définitive. Ces romans ont amusé toute une époque, il est possible qu'ils amusent encore quelques personnes aujourd'hui, mais il est certain qu'ils iront prochainement rejoindre les romans de la Calprenède et de mademoiselle de Scudéri.

L'idée d'une édition complète abandonnée forcément, le projet d'une statue devait tôt ou tard se produire. Je le guettais, je trouve même que le fait prévu s'est fait attendre. Paris est un « gobeur, » qui a besoin d'être diverti. Il faut songer que Dumas a été son enfant gâté, pendant près d'un demi-siècle. Paris était à l'aise avec lui, riait de ses mots, lui tapait sur le ventre, gardait la reconnaissance du gros rire dont il l'emplissait. Ajoutez l engouement de la

presse pour un esprit sans profondeur, mais d'une verve intarissable. On adore toujours les gens qui ne vous forcent pas à penser, qui ne vous heurtent pas par un tempérament trop personnel, et dont l'heureuse nature vous entretient dans un doux état d'hilarité.

Tenez! un exemple. Dernièrement, meurt un petit journaliste de quelque esprit, Xavier Aubryet. Il avait beaucoup souffert, paraît-il, et sa longue agonie méritait une larme. Mais il appartenait au groupe des amuseurs, à la franc-maçonnerie des « blagueurs » parisiens ; et voilà toute la presse partie, et voilà des lamentations comme on n'en a certainement pas poussé à la mort de Balzac. Pendant quinze jours, l'étranger a pu croire que notre littérature venait de faire une perte irréparable. On nous assassine encore des mots drôles de Xavier Aubryet, qui ne sont pas drôles du tout. Pure affaire d'engouement.

Eh bien! décuplez cet engouement, élevez-le à la plus forte puissance, et vous comprendrez comment Paris peut être pris de l'impérieux besoin d'élever une statue à Alexandre Dumas, lorsqu'il n'a jamais songé une seconde à en élever une à Balzac. Je suis même certain que ma réclamation va étonner bien du monde. Une statue à Balzac, mais pourquoi faire? En voilà une idée! Il n'était pas drôle, il n'amuse pas, et même il s'est parfois montré très grossier pour les journalistes. Puis, c'est un homme de génie, il a le temps d'attendre ; il obtiendra bien sa statue tout seul ; tandis qu'il faut se hâter de couler en bronze les amuseurs, si l'on veut que le temps ne les mette pas en poussière.

Il y a encore une raison qui explique la statue d'Alexandre Dumas; et c'est à mes yeux la raison décisive. On érige cette statue à M. Alexandre Dumas fils dans la personne de son père. Supposez Dumas mort, sans laisser derrière lui un fils qui est devenu la coqueluche de Paris, et Paris ne penserait pas plus à lui qu'il ne pense à Balzac. Je propose, non une statue, ce qui n'est pas suffisant, mais un groupe, le grand Dumas conduisant par la main le petit Dumas âgé de sept ans, tous les deux en bronze.

—

O Paris, Ville-Lumière comme t'a nommée le poète, ou plus simplement, comme nous t'appelons nous-mêmes, ville de toutes les intelligences et de toutes les vérités, as-tu bien songé à cela? Le jour où tu éprouves le besoin d'honorer le roman, de mettre en face de Molière, le génie de ton théâtre, en face de Voltaire, le génie de ta raison et de ton esprit, un prince littéraire d'une taille égale, le génie même de ton roman moderne, tu vas choisir un producteur qui certes a eu sa gloire, mais qui a sombré dans la production et que notre génération ne lit déjà plus !

Eh quoi ! il n'y a pas sur tes places un seul romancier en bronze ou en marbre, et le premier qu'il nous faudra saluer, ce sera un simple conteur où nous ne retrouvons rien de nous, rien de notre art, rien de notre philosophie, rien de notre avenir. Serait-ce un essai du suffrage universel en matière de statue, car le peuple, les illettrés et les badauds vo-

teraient sans doute ; mais je doute que les délicats et les artistes donnent leurs voix.

Mettons même pour un instant Balzac à part. Pourquoi ne prends-tu pas Stendhal ? Il est moins populaire que Dumas, ayant eu plus de génie Celui-là est un esprit supérieur. Il a laissé des études profondes, qui, au lieu de vieillir, grandissent et s'élargissent chaque jour. Jamais il ne deviendrait un embarras sur une de tes places, car il durera autant que la littérature française.

Pourquoi ne prends-tu pas Gustave Flaubert ? Dire que nous allons, à grand'peine, obtenir pour lui un buste à Rouen, sur une fontaine, lorsque toi, Paris, tu élèveras une statue monumentale à Alexandre Dumas, au centre d'un de tes quartiers les plus riches. L'auteur des *Trois Mousquetaires* traité en roi, et l'auteur de *Madame Bovary* relégué mesquinement en province, comme une gloire de département ! Tous les cœurs littéraires bondissent à cette idée.

Et si tu dédaignes les romanciers, si tu n'en trouves pas d'assez hauts, pourquoi ne prends-tu pas un historien, Michelet par exemple ? Celui-là aussi attend son marbre. Prosateur, il a été un de nos plus grands poètes. Je sais bien que c'est à lui qu'on attribue cette phrase : « Dumas est une force de la nature, » phrase obscure comme il les aimait parfois. Cette force est-elle le vent qui passe à grand vacarme et qui tombe ? Dans ce cas, nous serions d'accord.

Puis, voici tes poètes, ô Paris ingrat ! S'il te faut des gloires littéraires, où est la statue de Musset, ce grand poète du siècle, le plus humain et le plus vi-

vant? où celle de Théophile Gautier, cet artiste parfait, qui valait dans son petit doigt tout Alexandre Dumas, comme écrivain? où celle de Baudelaire, cet esprit rare et personnel, dont l'unique volume de vers pèsera plus, dans la balance de la postérité, que les cinq cents volumes de l'auteur de *Monte-Cristo?*

Et tes peintres, tu les oublies donc également? Je n'en vois pas un seul sur tes places publiques. Ni Ingres qui fut un grand dessinateur, ni Delacroix qui fut un grand peintre, tous deux superbes de conviction, et qui sont morts de la passion de leur art. Et Courbet, le dernier de nos maîtres, le plus sain et le plus fort, celui qui eut un jour l'idée bête de vouloir renverser la colonne? Tu as manqué d'esprit, ô Paris, en ne lui élevant pas une statue, le lendemain de sa mort!

Préfères-tu un musicien? Prends Berlioz que tu as sifflé, tant qu'il a vécu, et que tu acclames comme un génie, maintenant qu'il dort dans la terre? Aimes-tu mieux un savant? Prends Claude Bernard, dont les grands travaux ont montré que la méthode expérimentale est l'outil même du siècle. Et, si décidément tu revenais à la littérature et qu'il te fallût un critique, prends Sainte-Beuve, qui ferait encore bonne figure sur un piédestal, car il a aimé la vérité avec ferveur et parfois il a même osé la dire.

Mais vois-tu, ô Paris, les étrangers s'arrêter devant la statue d'Alexandre Dumas, et ne trouvant dans tes murs que ce romancier de bronze, s'écrier : « Voilà donc le plus grand de leurs romanciers! » Eh bien! non, eh bien! non, cela n'est pas vrai! Il y en a dix avant lui. Je demande que tout au moins tu

mettes sur le socle les raisons de ton engouement : A Alexandre Dumas, parce qu'il était bon enfant, parce qu'il nous a amusés, parce qu'il est le père d'Alexandre Dumas fils.

—

J'imagine qu'un matin Balzac quitte la froide terre et qu'en visitant ce Paris qu'il a tant aimé, il aperçoive tout d'un coup un gigantesque Alexandre Dumas de bronze, au milieu d'une vaste place. Quelles ne seraient pas sa surprise et son amertume? « Eh ! quoi, c'est lui qui est là haut, ce n'est pas moi ! » Tel serait le cri de son cœur.

Voici ce qu'il écrivait à la comtesse Hanska, le 21 décembre 1844 : « Je comprends, chère comtesse, que vous ayez été choquée des *Mousquetaires*, vous si instruite, et sachant surtout à fond l'histoire de France, non seulement au point de vue officiel, mais jusqu'aux moindres détails intimes des petits cabinets du roi et du petit couvert de la reine. On est vraiment fâché d'avoir lu cela, rien n'en reste que le dégoût pour soi-même d'avoir ainsi gaspillé son temps. »

Est-il besoin de mettre aujourd'hui face à face l'auteur de la *Comédie humaine* et celui des *Trois Mousquetaires*, pour faire à chacun sa part dans notre littérature? Il ne s'agit plus d'auteurs vivants, sur le compte desquels les passions du jour peuvent égarer. Tout le monde est d'accord, Balzac est le maître indiscuté du roman contemporain. M. H. Taine, dans la belle étude qu'il a écrite sur lui, a dû, pour trouver une homme à sa taille, remonter jusqu'à

Shakspeare. Oui, notre Shakspeare français, ce n'est pas Victor Hugo, dont les figures sont de pures imaginations, toutes coulées dans le même moule ; c'est Balzac, qui a créé un monde, ainsi que le grand tragique anglais. Eux deux seuls ont tiré de leur cerveau des centaines de créatures distinctes, ayant chacune sa vie propre ; et leurs œuvres sont ainsi restées des magasins de documents humains, les plus vastes que l'on connaisse

Si l'on veut savoir le fond de ma pensée, je dirai que je suis d'avis de n'élever de statue à personne. Pour les écrivains surtout, les œuvres sont là qui suffisent comme monument. Si vous laissez des œuvres grandes, à quoi bon une statue qui paraîtra toujours plus petite ; et si vos œuvres sont médiocres, si vos flatteurs pensent les hausser en mettant un bronze dessus, ce bronze, trop grand pour vous, vous rapetissera encore devant les générations. Seulement, lorsqu'on dresse des statues, encore faut-il qu'on les dresse avec quelque logique et quelque justice.

Nous ne repoussons pas Alexandre Dumas. Nous demandons simplement que Balzac passe le premier. C'est de l'équité littéraire, rien de plus. Une Académie peut être injuste ; une grande ville comme Paris ne saurait l'être.

Et c'est uniquement ici l'appel d'un écrivain, d'un fils dévoué de Balzac, qui n'a entre les mains aucun moyen d'exécution et qui laisse à d'autres toute la besogne matérielle. Qu'on cherche des journaux, qu'on forme un comité, qu'on obtienne du Consei. municipal un emplacement, le plus large et le plus central qu'on pourra trouver. Il me suffira d'avoir

rétabli les rangs et empêché une œuvre de suprême injustice.

—

Je m'inscris pour mille francs.

Je donnerai cent francs pour la statue d'Alexandre Dumas, lorsque j'aurai donné mille francs pour la statue de Balzac.

GAMBETTA

Un homme plaide, un homme est nommé député, se trouve mêlé à des catastrophes publiques, monte au pouvoir ; et voilà qu'en dix années cet homme grandit démesurément, emplit la France, emplit l'Europe, occupe le monde de sa personne, beaucoup plus que Corneille, au moins autant que Voltaire. Chaque matin, il n'est pas de journal qui ne sonne la fanfare de son nom. Un de ses gestes est discuté pendant huit jours. Il ne peut tousser ni se moucher, sans que des flots d'encre coulent. C'est un dieu, je veux dire qu'il règne et qu'il semble devoir disposer à jamais de nos destinées.

Voilà un fait, et nous autres, critiques, observateurs et expérimentateurs, nous restons surpris et embarrassés devant ce fait. D'où vient cette gloire? d'où vient cette toute-puissance? Nous ne sommes ni les amis ni les ennemis de cet homme, nous ne voulons pas plus lui prendre sa place que nous ne comptons obtenir de lui les miettes de sa desserte. Notre seule curiosité de savant serait de le démonter

et de le remonter, afin de voir comment il fonctionne. Simple problème de mécanique humaine, à résoudre sans passion, pour l'unique plaisir du document.

Et c'est justement ce problème qui n'est pas commode. Quand nous jugeons un écrivain, rien de plus aisé : des œuvres écrites sont là, qui expliquent tout. Victor Hugo est le grand poète lyrique du siècle, comme Balzac en est le grand romancier ; et on le prouve par des documents indiscutables. Sans monter si haut, qu'on prenne le premier écrivain venu, ses livres diront quelle est sa taille. Mais, avec un homme politique, tout s'effondre, il n'y a plus d'œuvre stable, on en est réduit à juger sur un sable mouvant que chaque événement déplace.

Ainsi, je prends aujourd'hui M. Gambetta comme le type de ces gloires retentissantes qui assourdissent brusquement une grande nation. Pourquoi est-il là? Pourquoi lui plutôt qu'un autre ? Où est son œuvre, une œuvre personnelle assez large, qui légitime la place considérable qu'il occupe ? En un mot, devant quelle sorte de phénomène nous trouvons-nous, quand nous voyons une fortune si rapide et si haute, faite avec des matériaux dont la qualité et la solidité nous échappent, à nous hommes de style et d'analyse humaine.

—

On va justement publier, en plusieurs gros volumes, les discours de M. Gambetta. J'ai là, sur mon bureau, les épreuves du premier volume, et c'est après les avoir lues, que je suis tombé dans une grande songerie.

Eh quoi ! est-ce possible, voici dans l'œuf la fortune de M. Gambetta ? Qu'on ne s'y trompe point, son seul titre sérieux, jusqu'à ce jour, est la puissance de sa parole. Il y a un fait indiscutable, c'est son action oratoire sur un public, soit dans la rue, soit à la Chambre. Cela serait à analyser, et il faudrait savoir pour combien y entrent les qualités et les défauts ; mais, que ce soit par la force même de la logique et de la conviction, ou par une possession toute physique, l'orateur s'impose avec une irrésistible autorité. Dès ses débuts devant les chambres correctionnelles et au Corps législatif, il a eu cette maîtrise. Souvent, depuis la guerre, je l'ai entendu parler à l'Assemblée, et chaque fois j'ai vu ce phénomène se produire, même au milieu des hostilités les plus bruyantes : il s'empare d'un auditoire en quelques phrases, et pèse si tyranniquement sur l'attention, que ses collègues n'aiment pas à parler après lui.

Et voilà aujourd'hui ses discours imprimés. On les lit, on reste stupéfait. Comment ! ce n'est que ça ? C'est avec ces phrases qu'il a épouvanté l'Empire, combattu la Prusse, conquis la toute-puissance ! On les étudie de plus près et on les trouve quelconques, pas plus logiques, pas plus éloquentes que celles de deux ou trois cents avocats dont l'ambition a égalé la sienne, sans être si heureuse. Le plus souvent, ce sont les lieux communs des journaux politiques cousus les uns aux autres ; pas la moindre idée nouvelle, pas une de ces poussées originales qui ouvrent brusquement l'avenir. Cela flotte entre la déclamation et la prétention scientifique.

Je dois dire, cependant, que j'ai été frappé d'un

fait : les premiers discours, entre autres le discours contre le plébiscite, prononcé le 5 avril 1870, m'a paru de beaucoup supérieur aux discours de ces dernières années. M. Gambetta s'observait-il, s'appliquait-il davantage, devant une majorité intolérante? Cela est possible. Aujourd'hui, la phrase s'est empâtée, le mauvais goût domine, comme dans les quelques paroles, fâcheuses au point de vue du style et du simple bon sens, qu'il a dites ces jours-ci sur la tombe d'Albert Joly.

Notre étonnement, à nous autres écrivains, est donc sans bornes, lorsqu'on nous met sous les yeux des documents pareils, qui rentrent dans notre compétence, et qu'on ajoute : « Voilà le monument, jugez de la grandeur du dieu. » Eh bien ! nous jugeons que, dégagée de son action oratoire indéniable, du magnétisme qu'elle exerce sur un public, l'éloquence de M. Gambetta est fort ordinaire, une éloquence comme on en trouverait beaucoup dans nos Assemblées contemporaines. Guizot, Thiers, Jules Favre parlaient mieux ; et, aujourd'hui encore, on citerait au moins sur le même rang M. Jules Simon et M. Clémenceau.

Les preuves sont là, tout le monde peut les étudier. Lisez, comparez et jugez. Prenez ces discours, non plus dans leur utilité politique, mais dans leur absolu intellectuel, et dites quelle est la qualité du cerveau de M. Gambetta. Imaginez que le silence se soit fait sur nos bousculades, et déterminez son rang parmi les intelligences de cette seconde moitié du siècle. Si nos petits-fils n'ont, pour se prononcer, que le recueil de ses discours, l'unique document qui puisse rester, je crains bien qu'ils n'arrivent pas à

comprendre la place immense, hors de toute mesure que M. Gambetta tient parmi nous.

—

On dira que je juge en écrivain, que les discours d'un homme politique ne sont pas des œuvres, mais des armes. Ainsi, l'œuvre de M. Gambetta serait, d'abord la haute situation qu'il occupe, et ensuite la République qu'il aide à fonder en France.

Certes, quant à sa situation, il y a là, en effet, une œuvre prodigieuse dont il doit être content. J'ai lu quelque part que ses ambitions premières, aux heures difficiles des débuts, se bornaient au rêve d'une préfecture. En tous cas, il eût frissonné comme Macbeth, sur la lande déserte, si la vision de l'avenir se fût dressée devant lui. Il faut admettre que, dans nos catastrophes, les événements ont servi un homme de son tempérament. Mais ces événements se sont produits pour tous les ambitieux, et lui seul a su les utiliser avec cette carrure, pour monter au pouvoir suprême. Il a montré une souplesse dans la violence, qui le caractérise et explique tout. Son ambition satisfaite est donc, à ce point de vue, une des œuvres les plus travaillées et les plus réussies, devant lesquelles puisse s'arrêter un curieux des phénomènes humains.

Pour la République, c'est une autre affaire ; l'œuvre devient singulièrement discutable. Je n'entends pas étudier ici les théories politiques de M. Gambetta ; mais voyez au milieu de quelles furieuses attaques ses créatures tâchent péniblement de les appliquer ; et ce ne sont pas seulement les anciens partis qui

protestent, toute la jeunesse démocratique se fâche, les hommes les plus intelligents et les plus nouveaux démontrent le gâchis où nous pataugeons, et réclament hautement, au nom des sciences politiques et sociales. D'ailleurs, une œuvre politique, un empire ou une république à fonder, ne se juge définitivement que lorsque cette œuvre est accomplie et qu'elle a donné des résultats, bons ou mauvais. Jusque-là, aucun fait décisif n'en prouve l'excellence. Donc, il faudrait tout au moins attendre.

Ce n'est pas que la fameuse formule de l'opportunisme me déplaise. Je ne hais que ce mot « opportunisme », si laid, si vague, qui embourgeoise l'idée de la politique expérimentale. Je suis avec M. Gambetta, s'il pense qu'une grande nation comme la France n'est pas un corps brut dont on dispose à son gré, qu'on fait passer brusquement de la monarchie à la république, après des siècles d'habitude. Je suis encore avec lui, s'il croit que les faits dominent tout, qu'il n'y a pas de principes, mais des lois, et qu'un homme de gouvernement est celui qui donne à son pays l'État pour lequel le pays est fait, quitte à faciliter le progrès, sans détraquer la machine, en y introduisant des dogmes révélés, réactionnaires ou révolutionnaires. Seulement, ce qui me fâche, c'est l'hypocrisie sous laquelle nos gouvernants semblent cacher cette politique expérimentale ; c'est aussi de ne pas sentir, dans tous leurs actes, l'amour de l'intelligence, le grand souffle de la liberté.

M. Gambetta n'a pas la passion de notre monde moderne : tel est, au fond, mon véritable reproche, ce qui me laisse plein de malaise et d'incertitude devant lui. C'est encore un Grec et un Romain dé-

guisé. Il se croit certainement à Athènes ou à Rome ; sa république a deux mille ans, et quand il songe à se récréer, il se voit, couronné de roses, un manteau de pourpre aux épaules, buvant des vins sucrés en compagnie de Phryné et d'Aspasie. Il fera bien des phrases de rhéteur sur nos sciences, mais l'esprit ne l'en a pas pénétré, et il en reste à la conception latine d'un gouvernement dogmatique, à l'idée d'un beau absolu, régi par une métaphysique peut-être inconsciente.

On me dit, par exemple, que M. Gambetta, en peinture et en sculpture, dédaigne fort notre école française. Il ne jurerait que par l'antiquité et la renaissance. De même, en littérature, il s'enfermerait dans les classiques, il serait à ce point de vue plus bourgeois que le bourgeois M. Thiers. Eh bien ! cela me suffit, l'homme est jugé. Il n'est pas avec nous, les modernes et les croyants. Je lui accorde toute l'intelligence qu'on voudra, mais je lui refuse le sens du siècle ; et on le verra plus tard. Sa République n'est encore qu'un monument d'apparat, une construction monarchique, un empire de carnaval, où le cœur de la France du vingtième siècle ne saurait battre.

—

Nous retombons sur le tribun, et nous sommes forcés de nous en tenir à lui, puisque l'œuvre définitive, le résultat politique ne saurait être jugé. Alors, la question se pose avec plus de force : s'il n'y a en lui, jusqu'à ce jour, qu'un orateur de talent, pourquoi est-il monté si haut? pourquoi lui plutôt qu'un autre, M. Jules Simon ou M. Clémenceau, par exemple ?

Voyez M. Jules Simon. C'est un écrivain qui, littérairement, vaut vingt fois M. Gambetta. Il parle correctement et avec un goût très fin. S'il réunissait ses discours, les lettrés y trouveraient un régal, et ces morceaux mériteraient de rester tout au moins par la forme. Pourtant, M. Jules Simon est tombé dans l'impopularité ; il ne satisfait aucune de ses ambitions politiques ; il en est réduit à se rapprocher des légitimistes et des bonapartistes, sous une pluie battante d'injures.

Prenez ensuite M. Clémenceau. Celui-là est un esprit scientifique de la plus réelle valeur. Il marche avec le siècle, je le mets, parmi les hommes nouveaux, au premier rang. A la Chambre, il est un de ceux qui parlent la vraie langue de l'orateur moderne, une langue de netteté, de précision et de logique. Pour moi, je trouve ses discours supérieurs à ceux de M. Gambetta, justement parce qu'ils restent simples et qu'ils ne se noient dans aucune rhétorique. N'importe, M. Clémenceau est à peu près isolé, sans autorité sur ses collègues. Je suis sûr que M. Floquet, ce médiocre, montera au pouvoir avant lui.

Voilà le problème posé. N'est-il pas intéressant ? Entre M. Jules Simon, qui caractérise le présent, une politique de moyen terme, et M. Clémenceau, qui représente l'avenir, une politique positive et de progrès, M. Gambetta arrive et fait son trou, un trou énorme. Il est ce qu'est M. Jules Simon, mais il l'est avec les apparences de ce que serait M. Clémenceau. C'est un esprit dogmatique qui s'est collé dans le dos l'étiquette d'un esprit scientifique. Il parle au nom de la France moderne, mais en clignant l'œil, de façon à faire entendre qu'il ne veut bousculer personne;

et, pour tranquilliser tout le monde, il jouit de son triomphe en bourgeois satisfait. Quand les révolutionnaires de la veille sont casés et jouissent, ils ne font plus peur, ils rassurent le troupeau des timides ils deviennent à leur tour une arche sainte, l'arche de la bombance publique.

Je n'explique pas autrement la grande fortune de M. Gambetta. Par son action de tribun sur les foules, il a su profiter des événements, et il s'est emparé de l'autorité, grâce à son tempérament fait de souplesse et de violence. Puis, il correspondait à une majorité dans le pays, ce qui lui a permis de durer et d'asseoir définitivement sa haute situation. Après M. Thiers, qui a été le premier échelon, il est le second échelon de la République; et, à ce point de vue, son rôle a été d'une utilité évidente. Sa valeur intellectuelle n'est ici pour rien. Dans l'histoire, on voit souvent les faits prendre ainsi un homme et le mettre en avant, pour combler un fossé. Un jour, l'homme tombe, après avoir rempli sa fonction. L'humanité passe, et l'homme reste écrasé, comme une de ces pierres qui consolident les routes.

—

Et demain? quel sera l'inconnu de demain pour M. Gambetta?

Ici, je le répète, il faut attendre. Les amis de M. Gambetta nous affirment qu'il y a en lui un homme de gouvernement, un administrateur, un organisateur, un réformateur. Nous verrons cela; pour le moment, nous n'en savons absolument rien. M. Gambetta a choisi un rôle qui nous laisse dans le doute.

On dit bien qu'il dirige tout de la coulisse où il se cache avec obstination ; mais, outre que le gâchis où nous sommes ne lui ferait pas honneur, on ne peut logiquement attribuer à cet homme des actes dont il ne paraît pas vouloir prendre la responsabilité. Tel acte est-il de lui ou d'un autre? la nuit est complète. Donc, pour nous, M. Gambetta ne gouverne pas, n'a jamais gouverné, et nous ne saurions dire s'il sera capable de gouverner un jour.

Il y a bien sa dictature de quatre mois en province. Seulement, les temps étaient si troublés, et les faits sont restés si confus, qu'il est sage de ne pas conclure, dans l'intérêt de la vérité stricte. On peut admirer dans M. Gambetta le patriote exalté, on ne saurait voir dans ce patriote l'homme de gouvernement, pondéré et ferme, qu'on nous promet.

Plus tard, il n'a toujours procédé qu'à coups de discours. Ce ne sont pas des actes qui l'ont fait, ce sont des phrases. Il a battu ses adversaires avec des phrases. Il a conquis son autorité avec des phrases. Je le dis une fois encore, le tribun seul demeure, quand on l'analyse. S'agit-il pour lui de faire un pas en avant? il parle; s'agit-il de conjurer un péril? il parle; s'agit-il de faire sentir son autorité? il parle encore, il parle sans cesse et partout. C'est son arme d'ambitieux, comme l'arme de Bonaparte était l'épée. Nous assistons à la conquête de la France par la parole, après avoir souffert et sangloté de sa conquête par l'épée.

Et, justement, c'est demain que commenceront les grandes difficultés pour M. Gambetta. Par la répugnance qu'il montre à accepter le pouvoir effectif, on devine la peur qu'il en a. Je sais bien ce qu'il attend,

une majorité plus intelligente dans la Chambre, une majorité plus docile dans le Sénat. Mais admettons que demain il soit enfin sûr de ces majorités. Si cela doit lui rendre plus commode la dure besogne de gouverner, il ne s'en trouvera pas moins dès lors en pleine action, c'est-à-dire avec toutes les responsabilités sur les épaules, et sous la menace continuelle d'un écroulement.

Il faut attendre ce jour-là, pour dire s'il n'est qu'un tribun, d'une réthorique discutable, qu'un ambitieux dont la tactique a réussi et qui s'est contenté jusqu'à présent des agréments du pouvoir, sans consentir à en courir les risques. Pour nous, spectateurs, hommes d'analyse sans passion politique, nous ne voyons encore qu'un Gambetta ordinaire, nous restons dans la continuelle attente du grand Gambetta, dont les trompettes de ses clients annoncent la venue.

—

Oui, telle est ma conclusion. Si le bruit qui se déchaîne autour de lui, est pour le Gambetta actuel, ce bruit est disproportionné et tombe dans le ridicule. Seul, notre détraquement cérébral peut expliquer une pareille idolâtrie. Mais, si le bruit est une simple entrée de trombone et de grosse caisse, qu'on fait au Gambetta de demain, au génie politique qui doit fonder l'avenir, nous tendons le cou et nous attendons le prodige. Toutefois, il ne faut pas qu'on nous assourdisse longtemps encore dans la position gênante où nous sommes, car nous finirons par nous apercevoir qu'on se moque de nous.

Les peuples sont prêts. M. Gambetta n'a plus qu'à avoir du génie.

BÊTISE

Eh bien ! voilà de la bonne besogne, et la semaine n'a pas été perdue ! Pendant huit jours, la France entière a été bouleversée par la question de savoir si une certaine lettre de M. Rochefort avait été remise à M. Gambetta (1).

Grand Dieu ! quel problème ! et en saisissez-vous tout de suite l'importance capitale ? La Chambre est en train de discuter le budget ; mais la lettre de Rochefort, monsieur ! L'hiver est doux, les cultivateurs sont dans l'inquiétude ; mais, monsieur, pensez vous que la lettre n'aurait pas été volée dans les pa-

(1) La lettre en question était une lettre que M. Henri Rochefort aurait écrite à M. Gambetta pour le prier d'intervenir en sa faveur, lorsqu'il était en prison, après la Commune, sous la menace d'une condamnation à mort. M. Henri Rochefort expliquait que cette lettre, écrite seulement en brouillon, d'après le conseil de son avocat, M. Albert Joly, n'avait jamais été remise sur une décision postérieure et formelle de sa part ; tandis que les amis de M. Gambetta affirmaient que le défenseur du prisonnier l'avait portée à son adresse, et cela sur la prière de celui-ci. La querelle éclata au lendemain de la mort de M. Albert Joly.

piers d'Albert Joly! Voici les étrennes, il est à souhaiter que les affaires marchent bien; mais rien ne prouve après tout, monsieur, que Gambetta ait reçu cette lettre, en 1871, comme ses créatures l'affirment!

Eh! à la fin, fichez-moi la paix avec M. Gambetta et M. Rochefort! En quoi les affaires privées de ces messieurs peuvent-elles intéresser le pays? Est-ce que cela dégrèvera les impôts, favorisera les récoltes, activera le commerce? Nous sommes bien avancés, quand on nous a prouvé avec un luxe de preuves inutile que M. Rochefort est un grand enfant et que M. Gambetta entend supprimer tous les obstacles, quels que soient les moyens. Huit jours, ô misère! huit jours perdus à démontrer qu'il fait clair en plein midi huit jours à piétiner, à potiner, à se prendre aux cheveux comme des crocheteurs, à donner au monde l'exemple d'une nation de badauds regardant deux hommes se massacrer dans la boue!

La France regarde et écoute. Le travail s'arrête, des curieux se mettent aux fenêtres, on ne parle que de la rixe d'un bout du pays à l'autre, comme s'il s'agissait de Troppmann ou de Menesclou. C'est la folie du commérage qui souffle. Dans la presse, le vacarme est affreux. Sur leurs trois pages, les journaux en consacrent deux à l'aventure, avec des commentaires sans fin, des analyses, des raisonnements, une passion croissante; si bien que la bataille devient générale et que des gifles s'égarent sur tous les visages. Demain, un chef-d'œuvre littéraire peut paraître, une grande découverte scientifique peut être faite : c'est à peine si les journaux lui donneront dix lignes, par charité!

Ô bêtise!

—

Puis, quand les coups de poing ont cessé, de lassitude, on se ramasse avec peine, on essuie la poussière et la boue de ses vêtements, pris d'une grande honte. Tout le monde a attrapé des meurtrissures et de la crotte. Un silence embarrassé se fait brusquement, devant les voisins qui s'amusaient et qui s'en vont en ricanant et en haussant les épaules. On se sent très sale, très laid et très bête. On n'a plus qu'une envie, celle de se cacher et de dormir.

Alors, commencent les malaises et les regrets des lendemains d'ivresse. Les gens raisonnables se tâtent et s'interrogent. A quoi tout cela rimait-il? Qui diable pouvait avoir intérêt à une pareille crise de rage imbécile ?

Le pays s'y trouve compromis ; la politique y apparaît plus sotte et plus vide encore ; l'intèlligence française y perd sa vieille réputation de courtoisie et d'esprit. Restent les journaux dont le tirage a monté pendant quelques jours. Il est certain que, pour une feuille qui ne se vend guère et qui semble menacée d'une prochaine déconfiture, c'est une véritable aubaine que de lancer un scandale pareil. Tout d'un coup, la vente double ; on bourre le journal de documents et d'extraits, à le faire éclater ; on emploie des caractères d'affiche, on spécule tant qu'on peut et jusqu'au bout sur l'affolement public. Mais le bénéfice reste assez piètre, car le tirage baisse de nouveau, dès que le scandale cesse.

En somme, nous y perdons tous, M. Rochefort et M. Gambetta qui se sont mal conduits devant nous, et nous qui avons eu le mauvais goût de nous intéresser à ce vilain spectacle. Un seul homme a le droit d'être ravi. Je veux parler du jeune écrivain qui a publié la lettre et qui a fait, ce jour-là, plus pour sa célébrité, qu'il n'en fera certainement dans toute une vie de sérieux labeur. On dit que ce jeune écrivain a eu de grands succès universitaires, qu'il est des plus intelligents et des plus actifs, qu'il sera un homme très remarquable. A quoi bon tout cela? N'étudiez donc pas, ne soyez pas intelligent, puisque vous devenez illustre d'un coup, en publiant les petits papiers d'un homme politique ! Quel magnifique lançage pour les discours de M. Gambetta, dont je parlais lundi dernier, et que le jeune maître, entré cette semaine dans la gloire, est justement chargé de présenter au public !

Au demeurant, une réclame de librairie et un nom nouveau jeté à la notoriété : tel est le bénéfice net et certain de l'aventure. Mettez en balance l'encre et le papier perdus, la France emplie de honte et de dégoût.

O bêtise !

—

Remarquez que M. Rochefort et M. Gambetta sortent de cette équipée tels qu'ils y sont entrés, ni diminués, ni grandis. Pour eux, le résultat est nul, ils demeurent ce qu'ils étaient hier, aux yeux des spectateurs attentifs et impartiaux. Et tout le monde en conviendra, dans quelques jours, lorsque le vacarme se sera apaisé.

En vérité, il faut que la politique soit un agent bien actif d'aveuglement, pour qu'on ait pu s'étonner de la lettre écrite par M. Rochefort. Elle est toute naturelle, cette lettre, et l'histoire en est claire. Je suis même certain que M. Rochefort dit la stricte vérité, lorsqu'il affirme qu'après l'avoir écrite, il a hésité à la faire remettre ; et il est fort possible que, si Albert Joly l'a réellement remise, il ait pris sur lui cette démarche. Mais admettons même que M. Rochefort ait écrit et envoyé la lettre de son propre mouvement, il n'aurait aujourd'hui qu'un tort, celui de ne pas l'avoir reconnu tout de suite et de s'être laissé emporter par la passion dans des explications confuses.

Ne le connaissez-vous donc pas, depuis quinze ans qu'il occupe Paris? Il est très brave, très loyal, tout le monde en convient. Mais il est aussi très nerveux, et ses amis les plus dévoués ne cachent pas que sa tête tourne à tous les vents. C'est un tempérament d'écrivain, rien de plus. Ce qui arrive devait fatalement arriver, au milieu des contradictions de sa conduite et des facilités de sa camaraderie. L'étonnant est que cela ne se soit pas produit plus tôt, et qu'on ne déterre pas d'autres documents, où son cœur donne des démentis à sa raison.

Quand on s'attaque en lui à l'homme politique, cela fait sourire ; car l'homme politique n'existe guère. Un reproche plus grave, le seul grave, est celui d'ingratitude. Seulement, on en parle vraiment à son aise. Soyez donc déporté, allez à des milliers de lieues, évadez-vous en risquant vingt fois votre vie, rentrez en France au bout de dix ans, et là assistez au triomphe d'anciens amis, devenus des

adversaires, et dont le tempérament diffère absolument du vôtre. Cette question des tempéraments explique tout ici. M. Rochefort et M. Gambetta s'exècrent, parce qu'ils ne sentent rien de la même façon, qu'ils sont deux forces opposées et qu'ils devaient forcément se heurter un jour.

M. Rochefort est donc, dans le cas présent, ce que l'analyse devait le donner. Je cherche à expliquer logiquement les faits ; mais imaginez qu'il ait tous les torts, en quoi cela l'entame-t-il ? Sa force n'est pas dans la rectitude de sa ligne politique, elle est dans sa verve. Croyez qu'il n'a rien perdu de sa popularité. Demain, il reprendra ses violences et se sauvera quand même par les qualités de son tempérament d'écrivain.

Ah ! la faute de M. Rochefort est plus ancienne. Le jour où il s'est compromis à jamais, le jour où il a fait une chute mortelle, c'est le jour où il est tombé dans la politique. Comment ! monsieur, vous étiez une intelligence littéraire, vous aviez un style personnel, et vous avez consenti à jouer le rôle niais d'un homme de parti, vous avez accepté de gaieté de cœur les âneries et les malpropretés de la politique ! Passe encore pour M. Gambetta, dont l'ambition ne saurait être que là ; il n'est pas né écrivain, il n'a pas le don des lettres et y aurait végété misérablement. Mais vous, vous qui étiez quelqu'un déjà, vous qui pouviez être un observateur et un artiste ! En vérité, ignorez-vous donc que quiconque a le respect de son intelligence, ne doit se résoudre à faire de la politique que lorsqu'il s'est reconnu absolument incapable de faire quelque chose de plus propre !

Ces jours-ci, je lisais justement votre dernière œuvre : *le Palefrenier*, et j'étais très irrité contre vous, en songeant au romancier que vous auriez pu être, si une popularité bruyante n'était venue détraquer vos nerfs, et si vous n'aviez pas derrière vous l'amertume de dix années d'exil. Aujourd'hui, quelle pitié ! vous voilà condamné à ces polémiques affolées qui nous attristent, nous qui aimons votre esprit. Vous ne vous appartenez plus, vous devez parfois regretter en rêve le tranquille cabinet de travail où vous écririez des œuvres qui resteraient.

O bêtise !

—

Quant à M. Gambetta, il aurait tort d'être satisfait, car l'apparente victoire qu'il vient de remporter, est faite pour déconsidérer autant le vainqueur que le vaincu. Outre que son adversaire reste debout, plus enragé et plus dangereux qu'auparavant, lui-même se trouve atteint par l'arme qu'il a cru devoir employer. La publication d'une lettre intime est toujours chose délicate, et cette publication devient plus blessante encore, lorsqu'elle semble préméditée de longue main, et qu'elle est faite par un étranger, qui n'avait rien à voir dans la querelle. D'habitude, on lave ce linge sale en famille. Tout galant homme éprouvera un malaise devant des procédés pareils.

J'ajoute que je ne m'étonne pas ; car, au fond de tout acte, il n'y a jamais que le fait d'un tempérament. M. Gambetta, comme Louis XIV, pourrait se plaindre de sa grandeur qui l'attache au rivage. Il est monté si haut, et ses amis le haussent encore à un tel point, que de bonne foi il doit lui paraître

impossible de se commettre avec un simple journaliste. De là ces façons de grand roi qui confie à son plus jeune lieutenant une besogne qu'il ne saurait faire lui-même, sans sortir de l'étiquette. Jamais les princes n'ont coupé le cou des gens; ils ont toujours eu des serviteurs pour leur éviter le désagrément de cette besogne.

Du reste, vilaine affaire. Dans cette voie des vieux papiers, on peut aller loin. Déjà on parle d'une lettre que M. Gambetta aurait écrite anciennement à M. Baroche pour lui demander une place de substitut. Toutes les folies de jeunesse y passeront. Attendons-nous à ce qu'on publie les confidences aux amis, les déclarations aux femmes, toutes les confessions qu'on ose à peine se murmurer à soi-même. Qui n'a pas dans sa vie le cadavre d'une ambition ou d'une faiblesse?

Cette campagne manque donc de dignité : violence folle, d'une part, et indélicatesse sournoise, de l'autre. Mais lorsque tout croule, lorsqu'un détraquement général brouille au fond des cervelles les idées du vrai et du faux, lorsqu'on ne sait où se tourner pour se reposer enfin dans une certitude, comment voulez-vous que le pays entier ne soit pas pris de fièvre chaude?

Un fait entre mille. L'autre jour, M. Gambetta parlait à la Sorbonne, à l'occasion du cinquantenaire de l'Association polytechnique. Applaudissements frénétiques, enthousiasme, pâmoison des dévots. Le lendemain, on lit le discours, et on le trouve fort ordinaire, délayant dans un déluge de phrases molles et quelconques cette idée toute simple que l'Association polytechnique fait de la bonne

besogne en instruisant les ouvriers, et qu'elle hausse de la sorte le niveau intellectuel de la démocratie. Cela a été dit, imprimé, répété cent fois. Mais il suffit que M. Gambetta le répète une cent-unième fois, et beaucoup moins littérairement, pour qu'on tombe dans l'extase, comme devant une vérité inconnue, superbe de nouveauté et d'audace.

Ce n'est rien encore. M. Gambetta nomme Auguste Comte et l'appelle le plus grand penseur du siècle. Du coup, c'est du délire, voilà le positivisme révélé par un dieu et lancé dans le monde. Quelle immense farce! quelle tristesse mortelle pour les penseurs et les savants! Tout de suite, j'ai songé à M. Littré, cette réelle et grande intelligence, qui, depuis plus d'un demi-siècle, travaille et lutte pour ce qu'il croit être la vérité, pour ce positivisme que son labeur incessant n'a pu élargir encore. Qui connaît M. Littré? Qui se soucie de ce qu'il apporte? La presse le plaisante avec un goût douteux sur le fameux singe, notre ancêtre commun, opinion qu'il n'a jamais soutenue d'ailleurs. Mais que M. Gambetta, sans préparation aucune, dans un simple but de tactique politique, lance le nom d'Auguste Comte, et voilà la France remuée, et voilà des imbéciles, une foule d'imbéciles, qui vont se déclarer positivistes! J'en enrage!

O bêtise!

—

Moi-même, je me tâte, j'ai peur de devenir stupide. Des amis m'arrêtent et me disent : « Quoi? que vous arrive-t-il? Pourquoi criez-vous si fort? Mais c'est la vie elle-même qui vous fâche! Misère à

gauche, misère à droite, et infirmité partout : c'est dans l'ordre ! »

Il est bien ridicule, en effet, de vouloir que l'intelligence règne. Des délicats se sont mis à l'écart et goûtent une volupté particulière à se savoir très intelligents et très ignorés. Leur théorie est que seule la médiocrité est populaire. Eh bien ! cela me gonfle le cœur de tristesse et de honte. Je crois à la force du génie, je voudrais le voir triompher en tout. Et, à chaque échauffourée de la sottise publique, à chaque tapage idiot qui emplit les rues et la presse, je suis révolté du temps perdu et des idées fausses lancées dans la circulation, sans avoir d'ailleurs l'espoir naïf de jamais changer le train de ce bas monde.

Mais quelle ballade à la bêtise humaine ! Bêtes, ceux qui tiennent le pouvoir et qui, pour le garder, finissent par se prendre à leurs ruses et à leurs mensonges ! Bêtes, ceux qui, rêvant le pouvoir, tombent dans le cloaque de la politique et y laissent le meilleur d'eux-mêmes, leur talent, leur vie et jusqu'à leur dignité ! Et bête moi-même, qui oublie chaque fois la puissance de la bêtise, et qui enrage dans mon coin, parce que les vieux papiers, les chiffons sans intérêt de MM. Rochefort et Gambetta occupent davantage la France que le roman posthume de Gustave Flaubert !

O bêtise ! bêtise !

MONSIEUR LE COMTE

M. le comte Armand de Pontmartin vient de publier la vingtième série de ses *Nouveaux samedis*, recueil où il réunit les articles de critique qu'il donne chaque semaine à la *Gazette de France*. Et me voilà ramené à ma thèse de l'inutilité et de l'impuissance radicale de la critique, lorsqu'elle a derrière elle une passion politique ou religieuse, et qu'elle n'est point une arme d'absolue vérité.

J'avoue, en commençant, que ma position est assez délicate, en face de M. le comte Armand de Pontmartin. Il s'est montré, en maintes pages, si agressif, et si — comment dirai-je pour ne pas blesser les convenances du monde dont il se flatte d'être? — si violent contre mes œuvres et même contre ma personne, qu'il m'est désormais très difficile de le juger librement, sans paraître vouloir lui rendre injure pour injure.

Pourtant, je ne reculerai pas, et j'en serai quitte pour être très poli. Mon Dieu ! oui, on verra de quelle façon un croquant de mon espèce, un zin-

gueur, un ouvrier de nuit à grosses bottes, comme il m'appelle, sait se conduire en société, lorsqu'il a l'honneur de s'occuper d'un gentilhomme, et quelles que soient les manières déplorables que ce gentilhomme ait pu se permettre dans un moment d'oubli.

Ainsi, voici d'abord pour mes œuvres : « Une littérature infecte s'est produite à la faveur des triomphes de la démocratie et du radicalisme, comme ces couches d'insectes puants et malfaisants qui pullulent dans la vase et en augmentent la pestilence, après les débordements. » Ailleurs, il parle « du succès de toutes les variétés du mal, du désordre, du venin, du fiel, de la destruction, de la perversion, de la turpitude, de l'infamie sociale et morale. » Ah! monsieur le comte, un pareil langage se peut-il souffrir? Que voilà donc des « insectes puants » qui sont de mauvais ton! et, de grâce, épargnez-nous tout ce venin et tout ce fiel entassés! La petite marquise en a des haut-le-cœur. Palsembleu! tenez-vous, ne vous lâchez pas de la sorte devant les dames!

Voici maintenant pour ma personne. Remarquez qu'il me compare à mon bon camarade Alphonse Daudet, avec la pensée traîtresse de nous fâcher. « Et il (Alphonse Daudet) abdiquerait sa personnalité charmante, sa physionomie originale, son fin profil de camée, en l'honneur d'une grosse figure bouffie d'orgueil, couturée de prétentions, gonflée d'annonces, ballonnée de réclames? » Tudieu! monsieur le comte, quelle délicatesse dans la touche, quel pastel! Hélas! je ne suis peut-être pas joli, joli; mais où diantre prenez-vous qualité pour le dire dans les salons? Cela est du dernier vilain. Je

n'ai pas l'honneur d'avoir jamais rencontré à la cour M. le comte Armand de Pontmartin ; mais il aurait le nez de travers, — et c'est ici une supposition purement gratuite, dont je le prie fort de m'excuser, — il aurait le nez de travers, que je ne me permettrais même pas de m'en apercevoir dans mes livres.

Ah ! mesdames, ah ! messieurs, quelle singulière chose que notre machine ronde ! Je passe pour un homme fort grossier, vaniteux et jaloux, tombant sur mes confrères en portefaix. Eh bien ! je défie qu'on découvre dans mes études critiques, en dehors de mes sévérités de logicien, un seul des gros mots, une seule des poignées de boue que monsieur le comte me jette au visage. Depuis trois mois que j'écris à cette place, peut-être les lecteurs du *Figaro* commencent-ils à trouver le diable moins noir.

—

Au fond, je n'ai pas de colère, j'ai beaucoup de tristesse, car M. le comte Armand de Pontmartin me fait de la peine. Si je n'étais bien élevé, le découragement et la résignation où je vois un homme de son âge me rendraient respectueux et me feraient marcher sur la pointe des pieds, autour du fauteuil où il repose.

Songez que tout craque sous lui. Depuis dix-huit ans, il écrit à la *Gazette de France;* depuis dix huit ans, il se mêle d'y prophétiser sur les destinées de notre littérature, et il suffit qu'il annonce une chute pour qu'un succès immense se déclare. Quand il dit : « La littérature passera à droite, » immédiate-

ment la littérature passe à gauche. Quand il écrit : « Balzac sera oublié dans dix ans, » Balzac tout de suite se met à grandir et, au bout des dix ans, devient un colosse. Naturellement, ces plaisanteries des faits, qui s'amusent à le démentir, ont fini par désespérer et aigrir monsieur le comte ; et cela est tellement humain, que je suis tout ému moi-même d'une mauvaise chance si entêtée. Pensez donc! écrire un article par semaine pendant dix-huit ans, ce qui fait neuf cent trente-six articles de douze colonnes, et n'avoir jamais eu raison, et n'avoir jamais été écouté, et laisser derrière soi vingt volumes de critique qui ne pèsent absolument rien dans le mouvement littéraire de son temps !

Un jour, le 8 août 1880, le sentiment de son impuissance a fait enfin éclater en larmes M. le comte Armand de Pontmartin. Il s'en est pris à ses lecteurs eux-mêmes, aux gens de son monde, et il a sangloté la phrase suivante : « En dehors de toute subtilité, de toute puérilité d'amour-propre, si vous saviez comme c'est cruel pour un critique qui croit être dans le vrai, qui ne demande rien pour lui-même, qui persiste dans les conditions les plus pénibles, qui pourrait bientôt célébrer (hélas ! à lui tout seul!) son cinquantenaire, d'avoir à traduire chaque semaine, pour son usage, le *telum imbelle sine ictu*, de se briser contre un parti pris d'insouciance et de nonchalance, de savoir d'avance que ses efforts sont perdus, que sa tâche est stérile, que ses avis tombent dans le vide, que pas un écho ne lui renverra ses essais de littérature familière, et que, si on ne lui fait pas payer, comme jadis, les frais de la guerre, c'est que désormais on ne le traite plus

comme un combattant, mais comme un invalide. »

Quel cri de misère! Il m'a remué jusqu'aux entrailles. On voit dans son coin le critique vieilli, l'auteur des *Jeudis de madame Charbonneau*, qu'autrefois du moins on injuriait, et auquel aujourd'hui on ne fait même plus l'aumône d'une insulte, malgré ses attaques désespérées et furibondes. Cet invalide si distingué me navre, et c'est pourquoi je me suis promis de le ragaillardir, en m'occupant ici de ses études critiques. Il existe, puisque je lui réponds. Mais, d'honneur! monsieur le comte, je ne puis le faire que poliment!

—

C'est un bien étrange style que le style de M. le comte Armand de Pontmartin. Il appelle cela de la littérature familière; soit, familière, je le veux bien; mais alors d'une familiarité singulièrement imagée et dégingandée. J'ai cité plus haut une des phrases à longue queue, où les mots s'entassent à la pelle, et qui caractérisent sa façon d'écrire. Il n'a jamais assez de comparaisons, les plus inattendues l'enchantent. On croirait que l'encre le grise.

Par exemple, il veut dire que les ouvriers n'achètent pas certains romans. Le voilà qui part : « Ce n'est pas, j'imagine, le porteur d'eau, le cocher de fiacre, le ramasseur de bouts de cigare, le commissionnaire auvergnat, le gavroche ouvreur de portières, le pipelet de la rue aux Ours, le zingueur endetté chez le mastroquet (ô quelle langue, monsieur le comte!), le maçon limousin, l'électeur bellevillois, qui achètent ces livres à trois francs cinquante centimes. » Et

les colonnes s'emplissent, et l'on reste étourdi, sans comprendre, comme si un enfant, près de vous, tapait sur un chaudron. Ailleurs, il repart, après avoir énuméré les sujets d'article que je pourrais traiter dans le *Figaro*. « Que de texte pour une plume vengeresse! Que de lanières pour un fouet! Que de provisions pour un grenier à sel! Que de tisons pour un fer rouge! Que d'épaules pour une flétrissure ! Que de trésors pour un Juvénal en rupture de ban républicain! » Eh ! là, doucement, arrêtez vous, j'ai compris! Quelle grêle d'images, bon Dieu ! j'en ai le crâne battu. M. le comte Armand de Pontmartin m'a pris mon argot, et je m'abstiendrai d'apprécier d'un mot les fuites de son style.

D'ailleurs, monsieur le comte, dans ses moments de belle humeur, pousse jusqu'au calembour. Sans m'arrêter à une aimable comparaison : « des larmes de crocodile délayées dans du sucre, » j'arrive à ce trait d'esprit ; il parle de certains romans, et ajoute : « Je les ai vus madame, dans votre boudoir, et vous ne les bouquiez pas ! » Ah! exquis, monsieur le comte, permettez que je le cueille ! C'est un rien, je le sais; mais, vertudieu ! que cela est donc galant!

Attendez, il y a mieux. En étudiant nos romans, il nous reproche avec raison l'emploi trop répété de certains mots. Ainsi nous abusons du mot « buée ». Du coup, il cligne les yeux, il pince les lèvres dans un fin sourire, et il dit : « Evidemment, quand ces romanciers peignent des arbres, leur peinture ne procède ni du Poussin, ni de Ruysdaël, ni d'Hobbéma, mais de *cime à buée*. » Non, cette fois, c'est trop drôle! un peu tiré par les cheveux peut-être, mais si drôle ! Vous avez donc juré

de nous faire mourir de rire, monsieur le comte!

Encore plus fort. M. le comte Armand de Pontmartin est dans son château, près d'Avignon. Il fait très chaud, les éditeurs l'accablent d'envois, et il déclare ceci : « Le seul auteur dont il me serait possible de parler aujourd'hui en parfaite connaissance de cause, c'est Eugène *Sue*, et il est mort depuis longtemps. » Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! tenez-moi, j'étouffe! On prévient les gens, quand on a tant d'esprit. La petite marquise en a cassé une baleine de son corset. Un mot si fin! mais il est risqué. Oui, en y songeant, il est risqué. Décidément, monsieur le comte, malgré tous les égards que je veux y mettre, je ne le trouve pas même propre!

—

Soyons sérieux. Dix-huit années de critique, dans le même journal, pour aboutir à ce cri de misère : « On ne m'écoute pas, on ne me lit pas, et mon obstination n'est égalée que par mon impuissance! » Dans cette aventure, ce qui me surprend le plus, c'est que M. le comte Armand de Pontmartin ne paraisse nullement se douter des causes de cette impuissance. Il accuse les abonnés de son journal, les gens de son monde et de son parti. Eh! qu'il n'accuse que lui!

C'est très simple. Il croit être dans le vrai ; eh bien! il n'y est pas, voilà tout ; et quiconque n'est pas dans le vrai, finit par perdre toute action sur le public. Le jour où monsieur le comte confessera qu'il se trompe en littérature, ce jour-là il sera bien près de se faire écouter.

Comment voulez-vous que ses arrêts soient justes

et s'imposent aux intelligences? Il ne les rend que dans des crises de rancunes politiques et religieuses. Ce ne sont pas les lettres qui lui tiennent au cœur, ce sont la religion et la monarchie. Certes, rien de plus respectable que ses croyances; mais elles n'ont rien à voir ici, elles détraquent ses jugements, elles le font démentir à tous coups par les faits, et, dès lors, le voilà presque ridicule, niant les talents les plus indiscutables, résistant, lui chétif et isolé, à la formidable évolution qui emporte le siècle.

Ainsi, pour m'en tenir au roman contemporain, il en est encore à se signer devant Balzac. J'ai dit comment il a prophétisé autrefois que la *Comédie humaine* tomberait dans l'oubli avant dix ans. Les dix ans sont passés, et vous savez où nous en sommes. Forcément, après ce beau jugement qui l'engageait, il s'est enragé contre les continuateurs de Balzac. Il faut voir, dans la vingtième série de ses *Nouveaux Samedis*, comme il s'acharne après Gustave Flaubert, qu'il travestit et qu'il diminue, sans pouvoir seulement l'entamer. Pauvre monsieur le comte, vilaine campagne! Vous avez été battu, et aujourd'hui vous voilà écrasé. Il serait plus sage de vous rendre.

Je crois qu'il faut également faire la part du grand âge de M. le comte Armand de Pontmartin. Il appartient à une génération disparue. Nos ambitions, nos croyances, nos espoirs lui échappent. Il perd toute mesure, nous couvre de boue, se conduit dans ses articles comme un crocheteur ne se conduirait pas dans la rue. Et cela est triste, car un homme de son instruction devrait juger avec quelque politesse des écrivains dont les idées générales peuvent différer des siennes, mais qui ont pour la vérité et pour les

lettres un amour absolu, au moins digne d'être constaté. Il sait parfaitement que nous n'avons pas les mains sales, que nous sommes d'aussi bonne compagnie que lui, que nos livres sont des actes de foi comme ses propres livres, que nous y mettons toute notre passion d'artiste, tout notre ardent désir d'immortalité. Lui et nous, différons simplement de philosophies, et l'époque semble lui donner tort : voilà tout. Alors, par la mordieu ! monsieur le comte, pourquoi n'êtes-vous pas poli, quand nous le sommes

—

Un dernier mot. M. le comte Armand de Pontmartin s'étonne de mon entrée au *Figaro* et demande ce que je suis venu y faire. Attaquer la République ? mon Dieu ! non : je suis républicain. Défendre le trône et l'autel ? pas davantage, car je ne suis pas légitimiste. Ma besogne est plus haute, je suis écrivain et je défends les lettres.

Voici mon acte de foi. Au-dessus des partis, au-dessus des querelles politiques et religieuses, je mets l'intelligence humaine. La littérature n'est rien, elle doit être tout. Elle seule importe, elle seule vit et demeure. En dehors d'elle, il n'y a que culbutes dans la médiocrité et dans la folie. Je suis injuste, j'en conviens ; mais je veux être injuste. C'est ma passion.

Eh ! que m'importe le reste ! Soyez blancs, soyez rouges, pour peu que cela vous amuse ; seulement, ayez du génie, et je vous adore. Si je suis au *Figaro*, c'est que je n'ai pu résister à la tentation d'entrer en campagne contre la bêtise, au nom des lettres

Tenez! ma besogne, cette semaine, c'est de vous montrer ce beau spectacle : deux hommes jouent au billard, l'invincible Vignaux et le redoutable Slosson; Paris, et la France, et l'Europe en sont bouleversés ; la presse entière retentit du choc des billes ; et là, derrière une porte vitrée, M. Grévy et M. Gambetta se passionnent. Or, au même instant, on recevait un académicien, à l'Institut : M. Grévy et M. Gambetta n'y étaient pas. Tous les soirs, il y a des premières représentations : M. Grévy et M. Gambetta n'y sont pas. Parfois, on fait des lectures, dans des salons républicains : M. Grévy et M. Gambetta n'y sont pas. La vérité est qu'ils se moquent absolument de la littérature et qu'ils aiment le billard. Si vous voulez passionner l'opinion publique et avoir pour vous les autorités, faites des carambolages, ne faites pas des chefs-d'œuvre.

Monsieur le comte a-t-il daigné comprendre? Le jour où l'on me sortirait de ma bataille littéraire, je n'aurais plus qu'à prendre mon chapeau et à m'en aller.

LE NATURALISME

Eh bien ! oui, parlons-en ! Mais, avant tout, je tiens à faire remarquer quelle discrétion exagérée j'y ai mise. Voici quatre mois que je suis en représentations au *Figaro*, et pas un mot encore du fameux naturalisme ! Mes articles se sont succédé, et si je me décide à écrire celui qu'on s'attendait, paraît-il, à me voir lancer dès le premier jour, comme une profession de foi, c'est tout bonnement que la semaine a été très pauvre et que je n'ai pas trouvé d'autre sujet. Mon Dieu ! oui, parlons du naturalisme, puisque nous n'avons rien de mieux à faire.

D'ailleurs, je n'apporterai aucun argument nouveau. Je me suis expliqué cent fois, je ne puis que me répéter. Seulement, je donnais alors mes explications dans des caves opportunistes, d'où le grand public ne m'entendait guère. Aujourd'hui que je m'adresse aux cinq cent mille lecteurs du *Figaro*, l'occasion me semble bonne pour plaider l'affaire une dernière fois et tâcher d'avoir raison.

Je veux donc étaler mes turpitudes. On va voir

jusqu'où je pousse l'extravagance de ma folie. Personne n'ignore que je ne puis dire deux mots sans lâcher une incongruité, que ma littérature et ma critique sont aussi bêtes que sales. Toute la presse est d'accord là-dessus. Pourtant, je rassure les dames et leur affirme qu'elles peuvent rester : il n'y a pas lieu de plaider l'affaire à huis-clos.

—

Sans remonter au déluge, voici quelques faits pris dans notre histoire littéraire.

A la fin du dix-huitième siècle, l'ancienne formule classique craque de toutes parts. Voltaire, le grand démolisseur, y touche pourtant très peu ; au contraire, il la conserve et la défend. Mais, près de lui, Diderot et Rousseau se produisent et lancent les lettres dans des voies nouvelles. Avec Diderot, qui est l'ancêtre de nos positivistes d'aujourd'hui, naissent les méthodes d'observation et d'expérimentation appliquées à la littérature. Avec Rousseau, le catholicisme tourne au déisme, la passion lyrique se déclare et chante l'âme du monde. Sous toute question littéraire, il y a une question philosophique. Le panthéiste Rousseau allait devenir le père des romantiques; tandis que le positiviste Diderot, malgré ses contradictions, est le véritable aïeul des naturalistes, car il a réclamé le premier la vérité exacte au théâtre et dans le roman.

Certes, je néglige les nuances. Je résume ici, et à grands traits. Mais suivez la filiation des deux écrivains. Tous deux sont révolutionnaires et attaquent la tradition classique, le personnage abstrait, taillé

d'après le dogme, pure intelligence dégagée du corps et du milieu. Seulement, leurs descendances restent distinctes et finiront par se combattre. Pendant que les romantiques gardent les types, les abstractions généralisées de la formule classique, et se contentent de les costumer autrement, les naturalistes reprennent l'étude de la nature aux sources mêmes, remplacent l'homme métaphysique par l'homme physiologique, et ne le séparent plus du milieu qui le détermine.

Le premier fils de Rousseau est Chateaubriand. Il ne faut pas s'arrêter aux divergences apparentes des opinions religieuses. Chateaubriand est plus encore un déiste qu'un catholique, un poète qu'un croyant. C'est lui qui a réellement inventé le romantisme avec Mme de Staël, l'art chrétien opposé à l'art antique. On sait que Boileau refusait aux poètes le droit de mettre en œuvre le christianisme, comme une chose inconvenante, au point de vue de la religion et de la littérature. La grande querelle des anciens et des modernes, qui a occupé le dix-septième siècle et le dix-huitième, se livrait précisément sur ce terrain ; et lorsque, dans la première moitié de notre siècle, les romantiques et les classiques s'égorgèrent, c'était toujours la même bataille, dont les combattants renaissaient sous des noms différents. N'est-il pas singulier que le grand mouvement social du christianisme n'ait trouvé son expression complète, en littérature, que dix-huit cents ans après la mort du Christ ?

Chateaubriand a enfanté Victor Hugo. On fait aujourd'hui du poète l'initiateur du siècle, le père de la littérature moderne, et l'on oublie qu'il a trouvé

cette littérature toute formulée par Chateaubriand. Il n'a pas eu à inventer le romantisme, qui existait déjà dans *Corinne* et dans le *Génie du Christianisme*. Ce qu'il a réellement apporté, c'est sa rhétorique personnelle et son génie lyrique. Lui aussi est un déiste comme Rousseau. Sainte-Beuve disait souvent : « Hugo serait depuis longtemps rentré dans le giron de l'Église, si son orgueil ne l'en empêchait. »

Puis, il faudrait citer toute la queue romantique. Dans le roman, je me contenterai de nommer George Sand, cette fille attendrie et rêveuse de Rousseau, qui a l'adoration passionnée de la nature, mais qui ne la voit jamais, comme son père, qu'à travers les imaginations les plus chimériques. La filiation s'est ainsi continuée jusqu'à nos jours, puissante triomphante ; elle a régné pendant toute la première moitié du siècle, et ce n'est guère que dans ces trente dernières années qu'elle s'est heurtée contre la filiation de Diderot, qui aujourd'hui est en train de triompher à son tour.

—

En effet, pendant que les romantiques s'imposaient par un éclat de style extraordinaire, les naturalistes, de leur côté, accomplissaient dans l'ombre leur besogne. Il était logique que les rhétoriciens eussent d'abord plus de puissance sur la foule que les analystes ; sans compter que le mouvement social avait voulu, au lendemain de la Révolution, la victoire de Chateaubriand et de Victor Hugo.

Stendhal fut le premier fils de Diderot. Je n'indi-

que toujours pas les nuances, ce qui m'entraînerait trop loin. Il faut se souvenir que Stendhal naquit en 1783 et qu'il relie le dix-huitième siècle au nôtre. La chaîne est ininterrompue. Adversaire de l'antique formule littéraire, Stendhal fut un romantique de la première heure ; je veux dire qu'il se rua contre les classiques ; mais il ne tarda pas à se séparer des fils de Rousseau, lorsqu'il les vit se noyer dans la rhétorique et reprendre tous les mensonges, sous de nouveaux masques. Il s'en tint à l'analyse exacte, sèche et vive, et n'eut d'ailleurs aucun succès de son temps.

Ensuite parut Balzac, ce génie tumultueux et qui a eu si souvent l'inconscience de sa vraie besogne. Sous les enflures de son style, qu'il outrait désespérément pour lutter d'éclat avec les poètes lyriques de son époque, il travaille à la même évolution que Stendhal : c'est un observateur, c'est un expérimentateur, qui a pris le titre de docteur ès-sciences sociales et humaines. Il a pu professer ouvertement des opinions catholiques et monarchiques, toute son œuvre n'en est pas moins scientifique et démocratique, dans le sens large du mot. S'il n'a pas inventé le roman naturaliste, pas plus que Victor Hugo n'a inventé le lyrisme romantique, il est certainement le père du naturalisme, comme Victor Hugo est le père du romantisme.

Puis, je nommerai Gustave Flaubert, qui s'est rencontré au confluent de Balzac et d'Hugo ; Edmond et Jules de Goncourt, les moins classiques de nos écrivains contemporains, ceux qui n'ont pas d'ancêtres, qui se sont fait une originalité avec des notes du dix-huitième siècle, senties et vécues par desra-

tistes du nôtre ; et enfin nous, les cadets, qui sommes encore trop dans la bataille, pour être classés et jugés froidement.

On le voit donc, les deux filiations sont très nettes. Je sais bien que, pour mieux me faire entendre, je systématise un peu les personnalités. Mais, en somme, si j'ai pris comme ancêtres Diderot et Rousseau, c'est, je le répète, afin de démontrer que le naturalisme et le romantisme partent tous deux du même sentiment de rébellion contre la formule classique. Seulement, au lendemain de la victoire, romantiques et naturalistes se sont trouvés face à face, comme nos opportunistes et nos intransigeants d'aujourd'hui.

Philosophiquement, les romantiques s'arrêtent au déisme ; ils gardent un absolu et un idéal ; ce ne sont plus les dogmes rigides du catholicisme, c'est une hérésie vague, l'hérésie lyrique d'Hugo et de Renan, qui mettent Dieu partout et nulle part. Les naturalistes, au contraire, vont jusqu'à la science ; ils nient tout absolu, et l'idéal n'est pour eux que l'inconnu qu'ils ont le devoir d'étudier et de connaître ; en un mot, loin de refuser Dieu, loin de l'amoindrir, ils le réservent comme la dernière solution qui soit au fond des problèmes humains. La bataille est là.

—

C'est fort ennuyeux, tout ce que je viens d'écrire ; et c'est pourquoi je ne me hâtais pas de l'écrire dans le *Figaro*. On voit que le naturalisme n'a pas même l'intérêt d'être une polissonnerie.

Hélas ! il n'agite que des questions de philosophie et de science.

Mais le pis est que je disparais complètement dans tout ceci. On doit comprendre si ma vanité en souffre, cette vanité légendaire qui fait tant rire mes amis : Mon Dieu ! oui, je n'ai rien inventé, pas même le mot naturalisme, qui se trouve dans Montaigne, avec le sens que nous lui donnons aujourd'hui. On l'emploie en Russie depuis trente ans, on le trouve dans vingt critiques en France, et particulièrement chez M. Taine. Je le répète un beau jour, à satiété il est vrai, et voilà tous les plaisantins de la presse qui le trouvent drôle et qui éclatent de rire. Aimables farceurs !

Si je n'ai pas inventé le mot, j'ai encore moins inventé la chose. Il n'y a que les poètes lyriques, comme Victor Hugo, qui s'imaginent avoir trouvé une littérature dans leur poche. Les romanciers analystes de mon espèce savent trop bien que ce sont les sociétés qui font les évolutions littéraires, et qu'un écrivain, quel que soit son génie, est un simple ouvrier apportant sa pierre et continuant, selon ses forces, le vieil édifice national. On est toujours le fils de quelqu'un, disait Musset, un vrai poète qui restera par la profonde humanité de ses œuvres, lorsque des œuvres plus retentissantes verront leurs côtés factices tomber en poussière. De tout l'entassement orgueilleux de Ronsard, il ne reste que quelques strophes attendries.

Donc, je ne suis pas un chef d'école, et je raye gaiement cela de mes papiers. J'ai trente-six mille pères avant Diderot ; et, depuis Diderot, je compte des maîtres illustres. Avez-vous vu un brave homme

qu'on veut faire chef d'école malgré lui ? Non. Eh bien ! regardez-moi ! J'ai eu beau crier sur les toits qu'il n'y avait pas plus d'école que d'élèves, les sourds de la presse ont continué leur plaisanterie. Ils la trouvent spirituelle sans doute ; c'est vraiment qu'ils ne sont pas difficiles.

La vérité est pourtant bien simple. Je suis un critique, pas davantage. Comme critique, j ai étudié notre littérature contemporaine, et je me suis forcément inquiété d'où elle venait et où elle semblait devoir aller. Dans mes études, ce qui m'a intéressé surtout, c'est l'évolution générale des esprits, ce grand courant qui se produit dans une société, sous l'influence des circonstances humaines et historiques. Et j'ai été amené ainsi, en partant du dix-huitième siècle, à constater l'évolution naturaliste, qui s'est déclarée d'abord par l'insurrection romantique, et qui aujourd'hui paraît aboutir à l'emploi, dans les lettres, des méthodes scientifiques d'observation et d'expérimentation.

Lisez attentivement Sainte-Beuve et voyez quel est son cri de misère, lorsqu'il s'aperçoit de l'avortement brusque du romantisme. Il s'était battu au premier rang, il avait cru entrer dans une renaissance des lettres, dans plusieurs siècles de santé et de force littéraires ; puis, tout d'un coup, en quelques années, le romantisme croulait, tombait à la caricature et à la démence. Sainte-Beuve, effaré, se rejeta dans les siècles classiques. Il ne comprit pas Balzac, il nia l'avenir. Eh bien ! l'avenir est à Balzac et à ses continuateurs, voilà tout. Je me suis toujours contenté d'affirmer ce fait. Mon credo est que le naturalisme, j'entends le retour à la nature, l'es-

prit scientifique porté dans toutes nos connaissances, est l'agent même du dix-neuvième siècle. Et j'ajoute que le romantisme, la première période, affolée et lyrique, doit nécessairement conduire au naturalisme, la seconde période, nette et positive. Ce n'est qu'une question d'ordre : un Etat solide doit sortir de toute insurrection, sous peine d'effondrement final.

—

Et les gros mots, et les ordures, et le naturalisme des reporters et des chroniqueurs ? Il est plus amusant, il fournit des scènes aux revues de fin d'année et des fantaisies aux articles de tête. C'est le naturalisme de la blague parisienne. Il faut bien que Paris ait un joujou.

Ce qui m'égaye, dans mon coin, c'est lorsqu'un simple amuseur prend tout d'un coup un air très grave, affecte de comprendre et se lance dans l'esthétique la plus folle, à propos du naturalisme. Il distingue : il y a le bon naturalisme et le mauvais naturalisme ; c'est comme si l'on disait que la science est une question de convenances : un corps qui se combine chimiquement avec un autre corps, est prié de ne pas le faire trop vivement devant les dames. Mais, par grâce, comprenez donc une bonne fois ! Le naturalisme n'est qu'une méthode, ou moins encore, une évolution. Les œuvres restent en dehors.

Maintenant, tombez sur mes romans, s'ils vous choquent. Ils sont répugnants, odieux, abominables : c'est tant pis pour moi ! Le naturalisme n'a rien à voir là-dedans. Je n'ai pas l'outrecuidance

d'incarner une littérature. Quelle est donc cette rage de tout rapetisser, de vouloir juger dans ma pauvre personne une évolution littéraire qui s'opère depuis cent ans ! Eh ! que diable, j'écris ce que je crois devoir écrire ; on me jugera. Mais, si je n'accepte pas la responsabilité des œuvres qu'on publie à côté des miennes, je n'entends pas imposer la responsabilité de mes œuvres aux lettres de mon temps.

Le critique, en moi, constate donc l'évolution naturaliste qui s'est dégagée du romantisme, et qui triomphe aujourd'hui. Cette évolution est indéniable. Quant au romancier, en moi, il ne croit absolument qu'au talent. Les évolutions passent et se succèdent, les œuvres restent. Ayez beaucoup de génie, tâchez de dire la vérité de votre siècle : l'immortalité est là. Et si l'on me poussait davantage, j'avouerais que mon seul rêve d'orgueil, dans notre anarchie littéraire, serait d'être le pacificateur des idées et de la forme, un des soldats de l'ordre, un classique travaillant à la fondation d'un Etat solide et définitif, basé sur la science.

LA FILLE AU THÉATRE

L'autre soir, en voyant le *Mariage d'Olympe* au Gymnase, je songeais aux singuliers rôles que la convention théâtrale fait jouer à la courtisane sur notre scène française, depuis cinquante ans. Je demande à indiquer ici, dans les grandes lignes, ce chapitre intéressant et instructif de notre histoire sociale et littéraire.

—

C'est d'abord, dans le coup de lyrisme du romantisme, l'apothéose de la fille transfigurée par l'amour. Nos pères, des gens de gaîté et de santé qui riaient de l'adultère et n'en avaient pas encore fait le thème larmoyant et féroce exploité par nos auteurs dramatiques, connaissaient bien la courtisane amoureuse et écrivaient même sur elle de fort jolis contes, d'une humanité pénétrante et attendrie ; mais jamais ils n'auraient eu l'étrange idée de sanctifier la courtisane, en la tirant de son plaisir et de son cœur de femme qui a beaucoup aimé. Après les déclamations super-

bes de Rousseau, la folie lyrique se déclare et nous donne logiquement Marion Delorme, redevenue vierge dans les bras de Didier.

Voilà désormais le thème que la littérature va développer, tant qu'une réaction violente ne se produira pas. Remarquez que la réhabilitation de la courtisane devait fatalement se trouver dans le programme du romantisme. Il arrivait au théâtre pour remplacer la tragédie par le drame, et opposait le moyen âge à l'antiquité, l'action aux récits, la passion au devoir. Du moment que la passion triomphait quand même sur le devoir, le plus grand triomphe était de relever les filles tombées dans la boue et de les baiser au front comme des saintes. L'antithèse, cette figure de rhétorique qui a suffi au génie de Victor Hugo, s'épanouissait là, avec un éclat extraordinaire.

Naturellement, il ne faut pas chercher ici un document humain, exact et observé. Le romantisme se moquait bien de la vérité humaine, telle que nous la coudoyons dans la vie de chaque jour ! Il procédait par idées générales, ou plutôt par sensations générales. Il employait toujours les personnages abstraits de la tragédie, des êtres métaphysiques et conventionnels ; seulement, il les costumait d'une autre façon. Marion, par exemple, n'était pas une courtisane étudiée dans son tempérament et dans son action propre, faite par le milieu et agissant sur ce milieu. Elle était la courtisane, c'est-à-dire un type généralisé ; elle représentait une idée, la sainteté de l'amour, le pardon par l'amour ; elle devenait un argument lyrique en faveur de la toute-puissance de la passion.

Victor Hugo a écrit là-dessus des vers admirables

et a fait un drame qui gagnerait à être mis en musique. Mais cela est nul comme valeur d'observation. On sourit, on hausse les épaules. Le fameux vers : Ton amour m'a refait une virginité, » est devenu une plaisanterie courante. Le pis est que notre littérature dramatique en est restée faussée pour longtemps. La fille divinisée, mourant d'amour, se poignardant ou crachant le sang, est une des bonnes plaisanteries du lyrisme romantique dont le siècle a sangloté.

—

Ensuite, M. Alexandre Dumas fils est venu et a embourgeoisé *Marion Delorme* dans *la Dame aux Camélias*. Au fond, les deux sujets sont identiques ; d'un côté comme de l'autre, c'est le rachat de la fille par la sincérité de son amour et par la lutte qu'elle doit soutenir contre son passé. Seulement, M. Dumas, tout en gardant le thème, a fait plus vulgaire et par conséquent plus vrai.

Entendons-nous, ce vrai-là n'est que relatif, car l'observation est encore absente. Marguerite Gautier, pas plus que Marion Delorme, n'est une fille, une des vingt mille filles qui emplissent Paris. L'auteur a voulu une histoire particulière ; il l'a choisie, il l'a surtout arrangée pour la plus grande émotion des spectateurs, ce qui était son droit. Son œuvre peut être une œuvre remarquable, celle où il a mis le plus de jeunesse et plus de cœur. Mais elle n'a toujours pas le son de la réalité, elle est banale à force d'être attendrissante, elle reste du lyrisme en peignoir et en redingote.

Armand rencontre Marguerite, et tous deux sont

ravis sur les sommets de l'amour romantique; arrive le père d'Armand, sentencieux et pleurard lui aussi, qui décide Marguerite à quitter le jeune homme pour ne pas compromettre son avenir; et voilà Marguerite qui, dans un accès de dévouement aussi sublime que ridicule, feint de retomber dans le ruisseau, et voilà Armand qui l'insulte en lui jetant de l'argent à la figure, et voilà Marguerite qui en meurt de la poitrine, entre ses bras!

On comprend l'action énorme d'une pareille histoire sur le public. Mais comparez un instant *Manon Lescaut* à la *Dame aux Camélias*, et voyez combien Manon est vivante en face de Marguerite, combien elle est jeune et vraie, justement parce qu'elle reste une fille, jusque dans la sincérité de ses tendresses. C'est que l'abbé Prévost n'a pas été gêné par l'idée romantique du rachat de la courtisane, de la fameuse virginité retrouvée dans l'amour, tandis que M. Dumas, malgré lui peut-être, déifie Marguerite, s'arrange pour qu'elle n'ait plus d'hommes après Armand, et se hâte de la tuer, de la transfigurer dans le martyre de sa passion. Aussi Manon, avec toutes ses fautes, avec son existence de fille folle de sa chair, demeure-t-elle l'éternelle jeunesse, et Marguerite n'est-elle à côté qu'une héroïne lamentable, qu'une figure voulue par l'auteur et poussée dans un certain sens, en dehors des documents exacts.

Certes, je sais qu'il faut tenir compte à M. Dumas des obstacles qu'il devait rencontrer au théâtre. Il eut toutes les peines du monde à faire représenter son drame, qui parut aux contemporains de la plus grande hardiesse. Déjà Victor Hugo avait dû attendre la Révolution de 1830 pour que *Marion Delorme*

fût jouée. Cette question de la fille au théâtre a longtemps révolté la censure, même lorsque les auteurs faisaient de la fille une sainte. D'ailleurs, M. Dumas, qui a beaucoup osé sur les planches, professait et professe encore, je crois, le respect de certaines conventions, qu'il déclare inexpugnables. Ainsi, il prétend, dans une de ses préfaces, que jamais le public ne tolérera une femme ayant deux amants à la fois, ou passant de l'un à l'autre ; ce qui rend la peinture de la fille impossible, car elle n'existe qu'à la condition de se donner ou de se vendre. Et voilà sans doute pourquoi personne, pas plus M. Dumas que Victor Hugo, ne nous a montré la fille dans son rôle de fille ; ils ne nous donnent que le passé de la fille, ils la prennent quand elle cesse précisément d'être une fille, et ils la transforment alors d'un coup de baguette magique, pour nous forcer à l'applaudir dans la fantasmagorie de la rédemption. Que ce soit nécessité scénique ou besoin de lyrisme, il y a là, devant nos réalités quotidiennes, un tour d'escamotage.

Je crois donc que les scrupules du public de son temps auraient pu gêner M. Dumas dans l'expression complète de la vérité. Mais j'ajoute qu'il ne me paraît pas avoir voulu cette vérité, car l'idée même de la *Dame aux Camélias*, cette idée de la fille rachetée par l'amour et la mort, exclut l'étude vraie de la femme galante, telle que nous la connaissons. Pour conclure, ce n'est là qu'une histoire sentimentale quelconque, dans laquelle on a malheureusement vu l'avènement de la fille au théâtre.

—

Alors, se produisit une réaction fatale. On était en

1852. *La Dame aux Camélias*, à vingt et un ans de distance, reprenait le thème lyrique de *Marion Delorme*. Notre littérature s'emplissait de filles éplorées, qui se traînaient aux pieds de leurs amants et qui se mouraient de la poitrine; c'était une rédemption générale, une purification des cœurs dans les flammes de la passion; si bien que tout ce lyrisme à faux, toutes ces plaisanteries trempées de larmes, finirent par exaspérer des gens de tempérament plus net et plus honnête. On les ennuyait avec ces contes mensongers et dangereux, l'heure était venue de renfoncer les filles dans la boue, d'autant plus profondément qu'on venait de les hausser plus haut!

Et les *Filles de Marbre* furent écrites, et on les joua au Vaudeville en 1853. C'était une réponse. Victor Hugo et M. Dumas avaient déclaré que le cœur de la fille était assez plein d'amour pour lui mériter tous les pardons. Théodore Barrière et Lambert Thiboust répondaient que le cœur de la fille était de pierre et que quiconque avait la folie de l'aimer mourait d'un anévrisme. Ce n'était plus Marguerite qui agonisait sur les planches, au grand larmoiement du public; c'était l'amant, c'était Raphaël qui faisait couler des flots de larmes, en venant rendre l'âme entre sa mère et sa fiancée. La situation se trouvait retournée, simplement; et les bons spectateurs que les filles poitrinaires avaient si fort attendris, ne marchandaient pas davantage leur émotion aux pauvres amoureux atteints d'une maladie de cœur; ce qui prouve, par parenthèse, que le public se moque absolument des thèses et qu'il demande uniquement aux auteurs de le faire rire ou pleurer.

D'ailleurs, Théodore Barrière et Lambert Thiboust,

au point de vue de l'observation vraie, étaient aussi profondément dans le faux que Victor Hugo et M. Dumas. Eux aussi, partaient de leur volonté personnelle, d'une idée arrêtée à l'avance, au lieu d'interroger d'abord la réalité des faits et d'accepter les documents. Ils plaidaient : leurs confrères avaient dit blanc, eux disaient noir, violemment, pour protester ; et, entre ces deux affirmations, de pur caprice, et qui n'envisageaient chacune les choses que d'un côté, la nature tranquille continuait son œuvre. Leur Marco, avec son persiflage, son indifférence glacée, son grandissement de statue, est aussi peu humaine, aussi arrangée que Marion et Marguerite, avec leurs extases et leurs tendresses affolées. Il y a quelques scènes vigoureuses dans les *Filles de Marbre*, des mots terribles, de belles cruautés. Mais comme tout le reste sonne le mensonge, et quelle étrange imagination que d'avoir poussé Marco au mélodrame, jusqu'à lui faire disputer Raphaël à Marie ! Je ne parle pas de cette Marie, une réduction de Mignon, qui est d'une bien étonnante fantaisie, dans un drame tout moderne. Si l'on reprenait les *Filles de Marbre*, je crois que l'œuvre paraîtrait terriblement vieillie.

Ainsi, pas de milieu : ou la fille au théâtre est un ange, ou elle est un démon. Les uns en ont fait une repentie qui gagne tous les cœurs ; les autres ont riposté en en faisant une traîtresse qu'ils exécutent aux applaudissements du public. Voilà ce que les auteurs ont voulu. Quant à la vérité, à ce qui existe, tant pis ! personne ne s'en inquiète.

—

J'arrive au *Mariage d'Olympe*. M. Émile Augier, à

son tour, étudie la fille, et, de parti pris également, se montre plus rude encore que Théodore Barrière et Lambert Thiboust. C'est toujours la même thèse, la thèse opposée à celle de Victor Hugo et de M. Dumas : une fille ne peut être qu'un monstre, une femme sans cœur et gâtée Seulement, il pousse la logique de son paradoxe jusqu'à vouloir qu'on tue ces femmes comme des chiens, lorsqu'elles ont réussi par la ruse à s'installer dans une honnête famille.

On connaît l'histoire de cette Olympe Taverny qui se fait épouser par un grand dadais et qui aspire à entrer dans le vrai monde, où bientôt elle se conduit comme une pas grand'chose. Jusque-là, c'est parfait, MM. Meilhac et Halévy, avec leur analyse si finement parisienne, auraient tiré trois actes charmants de cette donnée. Mais où l'aventure se gâte, c'est lorsque M. Émile Augier tourne au terrible, fait d'Olympe une atroce coquine qui veut déshonorer les demoiselles bien élevées, et se met ainsi, de lui-même, dans la nécessité de l'abattre au dénouement d'un coup de pistolet. Eh ! grand Dieu ! où a-t-il pris ces faits? Si l'histoire est vraie, elle est bien exceptionnelle. Ce n'est plus, dès lors, l'étude de la fille dans notre société; c'est simplement l'étude d'une gredine quelconque.

Que M. Émile Augier regarde autour de lui. Nos Olympe se marient souvent, et parfois avec des comtes de Puygiron. Je ne dis pas que ces mariages tournent pour le mieux et que les maris soient longtemps enchantés de leurs femmes. Mais n'est-il pas d'une observation constante que les Olympe, dès leur entrée dans le monde, n'ont plus qu'un désir,

celui de se faire accepter, de jouer à la grande dame, de donner le pain bénit ; même elles deviennent souvent d'une pruderie féroce. Peut-être ont-elles certains besoins de débauche ; seulement, elles se cachent, et si elles s'oublient avec leurs laquais, personne n'en sait rien. Voilà ce que donne la généralité des faits.

Certes, le *Mariage d'Olympe* reste une œuvre dramatique puissante. Mais cette œuvre est, selon moi, d'une observation souvent fausse, surtout dans sa brutalité voulue. Et, qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est point parce qu'elle est hardie que toujours le public s'est cabré devant elle ; c'est parce qu'elle n'est pas humaine, parce qu'elle sent le parti pris d'un auteur qui veut prouver quelque chose et qui dès lors se moque du vrai. Si *la Dame aux Camélias* et *les Filles de Marbre* ont passionné Paris, malgré leur mensonge, cela s'explique par leur côté sentimental ; tandis que *le Mariage d'Olympe*, sec, froid, volontairement et faussement cruel, n'a pas l'émotion nécessaire pour dissimuler son paradoxe sous les larmes. Une salle peut bien applaudir la vérité, du moins je veux le croire ; mais il est certain que, si elle applaudit un mensonge, il faut que ce mensonge soit aimable ou attendrissant.

L'insuccès relatif du *Mariage d'Olympe* m'avait toujours préoccupé. Est-ce que réellement le public refusait une peinture vraie de la courtisane ? J'ai vu la pièce à la scène, et je suis certain que le public refuse simplement un réquisitoire blessant dans son obstination. Malgré sa valeur littéraire, l'œuvre est condamnée, parce que, sous son apparente crudité d'analyse exacte, elle est mensongère. En tout cas,

Olympe est une traîtresse du boulevard du crime, elle n'est pas la fille moderne.

—

Voilà donc la fille au théâtre, dans les œuvres maîtresses de notre temps. On a fait asseoir la fille sur la sellette dramatique, et tandis que, d'un côté, Victor Hugo et M. Dumas plaidaient le pardon par l'amour, de l'autre Théodore Barrière, Lambert Thiboust et M. Émile Augier réclamaient la tête de la coupable, en la noircissant de tous les crimes. Je vois bien là des avocats, la défense et l'accusation. Mais où donc sont les savants et les observateurs, qui, après avoir étudié sérieusement la fille, nous diront la vérité sur elle ?

Mon Dieu, oui ! c'est là ce que je réclame. Je crois le théâtre mûr pour la vérité, j'estime que si M. Dumas refaisait *la Dame aux Camélias*, il ne serait plus obligé de mentir, car le public commence à comprendre que la morale n'est pas dans l'erreur. Prenez la fille moderne, et étudiez-la. Elle n'est pas plus Marion et Marguerite qu'elle n'est Marco et Olympe. Presque toujours, elle se présente comme une force inconsciente; si elle corrompt et désorganise, ce n'est pas comme une traîtresse de mélodrame, mais comme un ferment de pourriture, que la société dépose elle-même et qu'elle laisse ensuite germer et grandir. Le milieu fait la fille, qui plus tard, par une action réflexe, gâte le milieu. Tout le problème scientifique de la prostitution est là, et pas ailleurs.

On me dira : « Pourquoi étudier la fille ? Cela est sale et répugnant. » Sans doute. Mais Victor Hugo

et les autres ont bien commencé, et ils n'ont eu que le tort de mentir, car le mensonge, même quand il est noble, n'est jamais bon. Ensuite, il me paraît lâche de reculer devant certains problèmes, sous le prétexte qu'ils sont troublants. C'est l'égoïsme heureux, c'est l'hypocrisie satisfaite, érigés en système : laissez faire, cachons le mal, célébrons la vertu absente et buvons frais. Je comprends la morale d'une autre façon. Elle n'est pas dans la déclamation lyrique, elle est dans la connaissance exacte des faits. Et c'est là ce naturalisme, qui soulève tant de rires et que l'on couvre de boue si bêtement.

Je finirai par ces grandes paroles de Claude Bernard : « On a compris qu'il ne suffit pas de rester spectateur inerte du bien et du mal, en jouissant de l'un et en se préservant de l'autre. La morale moderne aspire à un rôle plus grand : elle cherche les causes, veut les expliquer et agir sur elles ; elle veut, en un mot, dominer le bien et le mal, faire naître l'un et le développer, lutter avec l'autre pour l'extirper et le détruire. »

NANA

Lorsque toute la presse a parlé, j'aime à résumer les questions. Par exemple, la critique entière vient de discuter furieusement *Nana*, le drame joué ces jours-ci à l'Ambigu. Eh bien ! je demande la permission de conclure sur ce sujet, que je connais parfaitement et à propos duquel je puis donner des notes intéressantes. Certes, mon humble personnalité disparaît dans tout ceci. J'entends n'y étudier qu'un cas littéraire curieux et instructif.

—

D'abord, il paraît que j'ai commis une action abominable en autorisant M. William Busnach à tirer un drame de mon roman. Sur ce point, la critique est unanime à m'écraser de ses foudres. Ma dignité, affirme-t-on, m'obligeait à faire le drame moi-même.

C'est ici que commencent mes effarements. Eh quoi ! j'aurais commis cette première abomination

sans m'en douter! Mais, pour ne citer qu'un grand exemple, il me semblait que Victor Hugo avait permis à Paul Foucher de mettre *Notre-Dame-de-Paris* à la scène; et je me souviens même qu'il y a deux ans, après le succès de l'*Assommoir* à l'Ambigu, les amis de l'illustre poète eurent l'idée de battre monnaie avec cette vieille adaptation, qu'ils portèrent au Théâtre des Nations. Seulement, elle était si ridicule, qu'il fallut la retaper; on y voyait, au dénouement, la Esméralda sauvée par Phœbus, lequel se trouvait être le propre frère de Trouillefou, le chef des Truands, qui lançait ses hommes contre le bourreau. Personne alors ne songea à accuser Victor Hugo de vénalité et de vilenie littéraires. On ne lui jeta pas à la tête son œuvre défigurée. Ce fut à peine si l'on osa sourire devant cette pièce détestable.

Avec moi, tout change. Je n'ai ni conscience ni dignité. Pendant quinze ans, j'ai crevé la faim, et l'on me méprisait pour l'argent que je ne gagnais pas; aujourd'hui que mes livres se vendent, après tant de souffrance et tant de travail, on m'injurie pour cet argent qui vient à moi, par la force même des choses, sans que je le veuille. Cela contrarie donc bien du monde, que je ne mange plus mon pain sec? Et comme ces bonnes gens me connaissent, quand ils font de moi un homme de lucre! Questionnez donc mes amis, demandez-leur quel est mon dédain. Hélas! je n'ai pas même un vice.

Mais, fait-on remarquer, ma position est particulière. Je me serais posé en chef d'école, j'aurais nié les œuvres de nos grands hommes, en promettant de les remplacer par des œuvres supérieures. Eh! bon Dieu! vous m'épouvantez! Ai-je jamais dit ces folies?

Je tremble vraiment devant la situation qu'on me fait, en confondant sans cesse mon rôle de producteur et mon rôle de critique. Comme critique, j'ai pu dire la vérité aux plus grands, j'ai pu souhaiter de voir disparaître les conventions et naître des chefs-d'œuvre. Mais, comme producteur, je n'ai cessé de repousser ce rôle ridicule de chef d'école, j'ai répété vingt fois que je cherchais, que je tâtonnais toujours mécontent de la page écrite, désespérant de me satisfaire jamais. Ah ! le pauvre orgueilleux, ravagé par son sens critique, et qui ne peut se relire sans pleurer des misères de sa création humaine !

L'histoire du drame tiré de *Nana* est pourtant bien simple. J'ai expliqué ailleurs dans quelles circonstances j'avais accordé à MM. Busnach et Gastineau l'autorisation de mettre l'*Assommoir* au théâtre. Lorsque *Nana* parut, M. Busnach vint me demander de faire également la pièce pour l'Ambigu. Cela allait de soi. On n'a pas assez remarqué que, philosophiquement, les deux drames se tiennent et se complètent; ce sont les deux faces d'une même idée. Si je ne l'avais pas choisi, non seulement je me serais montré ingrat envers M. Busnach, qui avait obtenu un si beau succès avec l'*Assommoir*, mais encore j'aurais nui à la logique que je voyais entre ce premier drame et *Nana*, qui en est la conséquence.

Reste la grosse question de savoir si j'ai collaboré à la pièce et dans quelle mesure. En vérité, MM. Dumas fils et Sardou ne sont-ils pas dix fois restés dans la coulisse, sans qu'on leur en ait fait un crime. J'estime que je n'ai pas à répondre. On ne m'a pas nommé, cela doit suffire. Cherchez les causes, dites que j'ai

juré de ne jamais rien signer en collaboration, ajoutez que *Nana* pourrait bien être une expérience et un acheminement, imaginez encore que je veux un autre terrain. Et il y a de grandes chances pour que vous soyez dans la vérité. Mais ce sont là des suppositions. Un fait seul demeure : on ne m'a pas nommé, je ne suis pas de la pièce.

N'ai-je donc pas le droit de mener ma vie littéraire comme je l'entends ? Soyez tranquilles, le jour où un drame sera de moi, vraiment de moi, je le signerai, et tous les sifflets du monde ne m'y feront pas changer un mot. Je répète que ma situation est terrible, on veut que j'aie promis un chef-d'œuvre effaçant les chefs-d'œuvre contemporains. Mon Dieu, je ne donnerai jamais que ce que je pourrai, une œuvre où j'aurai mis mon effort, une tentative plus ou moins heureuse. Seulement, qu'elle tombe ou qu'elle réussisse, on me trouvera debout ce soir-là pour accepter toutes les responsabilités, comme on m'a trouvé le soir de *Thérèse Raquin*, comme on m'a trouvé le soir du *Bouton de Rose*.

—

Quelle étude il y aurait à faire sur le public qui s'est rué à la première représentation de *Nana* ! Jamais la honte et la bêtise d'une foule ne s'est étalée à ce point. Filles sur le retour, souteneurs en gants blancs, hommes de plaisirs et hommes de finance tombés au trottoir parisien, tous les personnages du drame étaient dans la salle, multipliés, grandis, pâles et ricanant devant leur propre pourriture. Et ce public gâté apportait avec lui une telle préoccu-

pation des saletés humaines, qu'il mettait des indécences monstrueuses sous les phrases les plus simples et les plus innocentes. Oui, ces dames et ces messieurs se sont livrés publiquement à des allusions ignobles qu'une chambrée de soldats ne se permettrait pas

On leur avait promis des ordures, disaient-ils, ils venaient pour des ordures. Un joli public, comme on voit, ce public des alcôves et des tripots de Paris! Qui donc, grand Dieu ! leur avait promis des ordures? Leur imagination sans doute, leur besoin de scandale. Ils espéraient sur la scène les libertés du roman, et c'est là que leur bêtise égale leur corruption. Pour eux, l'audace au théâtre serait de déshabiller entièrement mademoiselle Massin. Ils ne mettent pas l'audace dans les franchises de l'analyse, dans la vérité humaine, mais dans la nudité plus ou moins risquée d'une actrice. Et ils n'ont pas même l'air de se douter que s'il se rencontrait un auteur, un directeur et des artistes consentant à faire une maison publique d'un théâtre, il existe une censure qui interdirait immédiatement la pièce.

La censure est comme les Jésuites auxquels on a reproché leur casuistique. Elle connaît le fond abominable des foules et elle voit des indécences dans chaque mot. Ce qui s'est passé, l'autre soir, à l'Ambigu, lui donne presque raison. Sait-on qu'elle s'est montrée particulièrement sévère pour *Nana*, qu'elle a fait effacer le mot «nuit» partout où il se trouvait, très innocemment d'ailleurs? Sait-on qu'elle a témoigné de vives inquiétudes pour l'idylle du petit Georges et de Nana, et qu'elle voulait absolument supprimer la scène entre Nana et le comte, scène

de tentation vingt fois mise au théâtre ? Elle tremblait surtout devant le consentement de Nana, le « oui » qui termine le tableau ; elle aurait voulu un « nous verrons », d'un ridicule parfait.

Et c'est avec la censure, c'est avec nos mœurs dramatiques que des gens plus bêtes encore que pourris se rendent à un de nos théâtres, en espérant y voir à nu les tableaux d'un Juvénal, Paris glissant dans les cloaques de Sodome et de Lesbos ! Ils osent se plaindre qu'on n'ait pas mis tout le roman au théâtre ! Parbleu ! le roman est libre, le théâtre ne l'est pas. Pour le dramaturge, le problème n'était pas de transporter sur les planches certains tableaux impossibles, mais d'y tenter la plus grande somme permise de vérités, dans le cadre mélodramatique de l'Ambigu ; et j'estime que ce problème a été résolu par M. Busnach.

J'arrive ainsi à cette autre moitié des spectateurs qui venaient à *Nana* comme à une bataille littéraire. Eh ! qui leur avait donné ce rendez-vous ? pas moi certainement, puisque je ne signais pas la pièce. En vérité, c'est trop aisé de battre les gens, quand les gens restent tranquillement dans leur cabinet, au coin de leur feu. Puis, quelle étrange attitude dans cette partie du public, criant elle aussi à la déception, voulant qu'on lui ait promis un chef-d'œuvre d'audace révolutionnant le théâtre, et déclarant ensuite que la pièce est répugnante, d'une vérité basse et crapuleuse !

Il était pourtant bien aisé de prendre la pièce pour ce qu'elle est. Je ne signais pas : donc il n'y avait pas à demander une bataille en règle au nom des théories littéraires que j'ai pu défendre. M. Busnach si-

gnait et acceptait la responsabilité : donc on avait devant soi un homme de théâtre, qui tirait de *Nana* le meilleur parti possible, tout en faisant la plus large part à l'originalité. J'ajoute qu'on était à l'Ambigu, dans un théâtre où la nécessité des grands décors s'impose, où il faut frapper fort si l'on veut frapper juste. On a parlé de spéculation. Citez-moi donc une vaste machine comme *Nana*, qui ne soit pas une spéculation ? Toutes ces colères sont enfantines. Il est certain que, si l'on allait à la Comédie Française pour y voir des gymnastes, et aux Folies-Bergère pour y entendre du Molière, on en sortirait absolument indigné.

Et si l'on me demande pourquoi j'ai voulu cela, je répondrai simplement comme les femmes : « Parce que ! »

—

Quelques critiques commencent à comprendre. Ils ont avoué, dans leurs articles, que le succès de l'*Assommoir* avait porté un terrible coup au mélodrame. Un d'entre eux a même confessé que l'indifférence si caractéristique du public pour *Diana* venait de là. Eh bien ! laissez *Nana* s'imposer à son tour, et nous verrons si les planches ne seront pas entièrement déblayées pour le naturalisme triomphant.

N'est-ce pas de bonne guerre, d'aller attaquer le mélodrame chez lui, à l'Ambigu, avec des pièces qui le tuent ? Et si le terrain que nous choisissons nous force à des compromis, si nous sommes obligés d'emprunter à la convention des armes que nous retournons contre elle, le pas fait en avant n'en sera pas moins énorme, lorsqu'on le constatera. J'ai souvent

répété que les pièces tirées des romans, découpées en tableaux, me semblaient excellentes pour habituer le public à l'évolution naturaliste, malgré leur infériorité certaine comme unité d'action et comme puissance dramatique.

Soyez persuadés que *Nana* vient à son heure. Elle apporte ce qu'elle doit apporter et fait la besogne qu'elle doit faire. Peu importe l'aveuglement plus ou moins volontaire de la critique qui joue le dédain ! Le public est là pour sentir et pour marcher. Malgré toutes les concessions, la pièce restera le premier essai de la fille vraie au théâtre. Et je parle de la fille dans son rôle de fille, avec le débraillé de sa vie, le galop de ses amants, ses coups de cœur et ses cruautés, son inconscience des catastrophes qu'elle détermine à chacun de ses pas. Là est l'originalité, que pas un critique n'a voulu voir.

Je finirai en cherchant une querelle à M. Sarcey. On sait que M. Sarcey est un délicat ; il se plaît aux spectacles aimables. L'agonie de Nana l'a donc absolument bousculé dans ses goûts, et il déclare, en toutes lettres, qu'il a fermé les yeux, lorsque mademoiselle Massin a sauté du lit, le visage tuméfié par la petite vérole.

Diable ! voilà une singulière façon de regarder pour un critique ! Je sais que M. Sarcey aimerait mieux mademoiselle Massin dans un déshabillé galant. Mais, en vérité, il n'était pas venu à l'Ambigu pour ça. J'imagine qu'il y était pour voir et pour dire ce qu'il y verrait. Eh bien ! la meilleure façon de voir, jusqu'ici, n'est pas de fermer les yeux, mais de les ouvrir.

Et je vous assure, monsieur, que vous trouverez rarement l'occasion de les ouvrir davantage. Com-

ment! vous vous fâchez chaque semaine dans votre feuilleton, vous constatez qu'il n'y a plus de grands acteurs; et le soir où une grande actrice se révèle, juste au moment où elle va être acclamée par tout Paris, vous fermez les yeux! Permettez-moi de dire que c'est comique.

Savez-vous que nous aurions lieu d'être très fiers? Voilà mademoiselle Massin, voilà une artiste que M. Sardou, pour en citer un, a eue entre les mains, et dont M. Sardou n'a absolument rien su faire. Nous la rencontrons et nous en faisons une comédienne de premier ordre. Lorsque ni l'Odéon ni la Comédie-Française ne révèlent des talents nouveaux, l'Ambigu révolutionne les théâtres et arrache un cri d'admiration au public blasé des premières, en produisant un vigoureux talent, près duquel les hommes les plus habiles ont passé, sans le pressentir. Le même fait s'était produit pour madame Hélène Petit, dans l'*Assommoir*. L'Ambigu, à deux reprises, a été plus utile à l'art dramatique que tout le Conservatoire réuni

Eh bien ! cela suffirait à la gloire de l'*Assommoir* et de *Nana*. Ce sont les grands rôles qui font les grandes artistes. Ce rôle de Nana est superbe, car il tient tout le clavier humain. Je conseille à M Sarcey de retourner voir le dernier tableau, et d'ouvrir les yeux, de les ouvrir très grands, lors même que Nana mourante devrait troubler à jamais la douceur de ses nuits.

COMMENT ELLES POUSSENT

On s'est beaucoup occupé des filles, dans ces derniers temps. J'ai moi-même fait un article, et à ce propos on m'a écrit un grand nombre de lettres. De toutes les questions qu'on m'a posées, il est ressorti pour moi que peu de gens savent dans quel fumier spécial pousse la fille à Paris. Je risquerai donc, si l'on veut bien me le permettre, une étude d'observateur et de moraliste sur ce chancre de la prostitution parisienne, qui nous dévore.

Il faudrait d'abord consulter les statistiques. Sur les vingt à trente mille filles qui vivent de leur corps, — et ce chiffre doit être au-dessous de la réalité, — il n'y a pas certes que des Parisiennes. L'étranger, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie surtout, nous expédient d'assez beaux échantillons de leur corruption, pour nous prouver qu'elles n'ont rien à nous envier. La province fournit aussi une large part : filles séduites des petites villes qui viennent cacher leur honte, femmes enlevées et lâchées ensuite par un amant sur nos trottoirs, simples noceuses fuyant

les ennuis d'un milieu pauvre, sans compter la foule des paysannes envoyées comme bonnes et que leur beauté ou leurs appétits jettent plus ou moins vite dans le vice. Mais ce sont là les accidents. Je veux m'en tenir à la grande majorité des filles nées à Paris, grandies à Paris, corrompues par le sol même de Paris pour la débauche de Paris.

—

Allez dans un de nos faubourgs, à Charonne, au quartier Saint-Marceau ou au Gros-Caillou, et promenez-vous, étudiez les maisons, montez et visitez-les.

Ce sont de vastes bâtisses, le plus souvent avec une cour centrale, divisées en une quantité de petits logements, qui s'ouvrent sur des corridors interminables de prison. Les ouvriers, chassés du centre par la cherté des loyers, s'y entassent; je connais une de ces maisons où deux cent soixante et quelques ménages pourrissent en commun.

Beaucoup de logements n'ont qu'une chambre, un cabinet noir où l'on couche les enfants, et un trou pour la cuisine. On mange, on dort, on fait tout dans la chambre. A travers les murs et les planchers minces, à droite, à gauche, en haut, en bas, on sent le grouillement humain, la fermentation de ces hommes et de ces femmes mis en tas. L'été, la puanteur des corridors, l'empoisonnement de la cour entrent par la porte e tpar la fenêtre. L'hiver, un poêle ronfle devant la cheminée, décuplant les odeurs de cuisine, dans une chaleur suffocante. C'est un milieu empesté, sans air et souvent sans lumière, un lazaret

du travail où les ménages pauvres sont comme en quarantaine, les uns sur les autres, se gâtant fatalement, dégageant un poison, ravagés par des épidémies de scrofules et de vices.

Maintenant, une fille naît dans cette chambre. Elle pousse sur le carreau nu, dans la poussière des continuels coups de balai, entre le poêle qui lui donne une chair de cire et le plomb du corridor qui l'habitue à toutes les nausées. Les parents couchent la petite dans le cabinet noir ; mais, comme elle se plaint d'y étouffer, ils doivent laisser la porte ouverte. Et voilà cette enfant, lorsqu'elle prend de l'âge, qui s'élève dans la promiscuité de son père et de sa mère. Elle entend et voit tout. Aucune vilenie, dans ces choses ; affaire d'habitude et nécessité de logement, pas davantage. Les parents auraient beau être les plus prudents du monde : ils n'ont pas de place, ils sont obligés de vivre devant leur fille, et ils finissent par y vivre librement, sans scrupule.

Mais, parfois, naissent d'autres enfants. Ce sont des sœurs, ce sont des frères. Tout ça doit coucher dans le cabinet noir. On met jusqu'à trois mioches sur le même lit. Ils sont si petits, ça ne tire pas à conséquence. Seulement, ils grandissent, et on les oublie ; d'ailleurs, où les mettre ? toujours la question de place. Plus tard, on se contente de dédoubler les matelas, un pour les filles, un pour les garçons. Le cabinet est grand comme la main, les matelas se touchent. C'est l'inceste.

Ah ! quelle enfance ! Demandez aux commissaires de police, demandez aux médecins qui entrent parfois dans ces misères abominables. Les crimes inconscients y poussent d'eux-mêmes. Il faudrait de

l'espace, de l'air, du soleil. Si vous laissez les misérables en tas, aigris par tous les désirs et toutes les privations, si vous les poussez dans un coin où ils ont besoin d'avoir chaud et de s'aimer, comment voulez-vous que des lèpres ne se déclarent pas et ne les rongent, comme la pourriture se met aux pommes qu'on oublie au fond d'un grenier ?

Et ce n est pas tout, le ménage souvent tourne à l'ivrognerie et à la paresse. L'homme rentre soûl quatre fois par semaine, la femme se relâche, ne donne même plus un coup de balai. Alors, c'est un enfer dans de l'ordure, des gifles, des jurons, des mots ignobles, toute une école de crapuleuse abjection. Et la gamine est là qui ne perd rien. A huit ans, elle est femme, elle sait ce que les petits bourgeois n'apprennent que plus tard dans les collèges. Elle parle cette langue, elle a déjà le déhanchement canaille. Voilà, pour elle, l'éducation de la famille.

—

Je n'ai encore parlé que de la vie dans l'étroit logement du ménage ; mais il y a la maison, il y a la rue.

Comme la chambre est toujours encombrée, et que la petite tombe à chaque minute dans les jambes de la mère, celle-ci lui crie : « Tu m'embêtes, va jouer sur le carré ! » Sur le carré, tous les enfants de la maison grouillent. Du haut en bas, ils emplissent l'escalier d'un charivari assourdissant. Puis, l'escalier ne suffit plus, ils descendent dans la cour, vont dans les coins noirs, se cachent dans les caves.

C'est encore une école détestable. Les petits gar-

çons et les petites filles se mêlent, et il y a là des enfants de tous les âges. Je n'insiste pas sur un sujet si délicat, je me contente d'indiquer les raisons nombreuses des précoces débauches. Et ce sont ici des faits que pourraient certifier tous ceux qui, par misère, ont dû habiter une de ces grandes bâtisses de nos faubourgs, peuplées d'ouvriers. L'enfance y est livrée à elle-même, sans surveillance aucune, lâchée au milieu des curiosités mauvaises, sollicitée par des corruptions déjà grandes.

Enfin, la rue elle-même prend la gamine. Elle n'a pas six ans, lorsque la mère, trop occupée, l'envoie faire toutes les commissions. Comme on achète les provisions par deux et trois sous, c'est d'un bout de la journée à l'autre un continuel va-et-vient. « Ah! j'ai oublié le beurre, va chercher deux sous de beurre. — Tiens! ton père n'a pas de tabac, va chercher trois sous de tabac. » Et la petite descend chaque fois, court les rues, s'oublie chez les fournisseurs. Allez dans un quartier pauvre, le matin, à l'heure du déjeuner, et vous verrez sur les trottoirs des petites femmes de sept ou huit ans qui portent dans leurs bras de grands pains, ou qui tiennent, enveloppée de papier gras, de la charcuterie, une saucisse, une côtelette panée, deux sous de fromage d'Italie. La rue en est pleine, elles traînent leurs savates, de l'air déjà éreinté de filles avachies par l'existence.

C'est là que la gamine complète son éducation. Elle s'habitue au ruisseau, aime d'abord à y patauger innocemment, puis en recherche la boue. Tant qu'elle est petite, elle ne court guère que le risque d'être écrasée par les voitures. Mais, quand elle a grandi, que les querelles de ses parents et que les

excitations de ses camarades l'ont instruite, la rue achève de la dépraver. Elle s'arrête de plus en plus aux étalages, regarde les images, cause chez la fruitière et le boulanger. Pour aller chercher le beurre ou le tabac, elle reste une heure dehors. Sa mère a beau tempêter, elle répond tranquillement qu'il y avait du monde à servir avant elle. Parfois, on la croit perdue, on descend à sa recherche, et on la trouve plantée devant un chanteur ou très intéressée par une bataille d'ivrognes. Ce sont des commérages dans les coins, des infamies apprises, de sales spectacles regardés, tout ce que le pavé de Paris peut charrier de troublant devant la curiosité éveillée d'une enfant perverse.

—

La petite a grandi, elle vient d'avoir quinze ans. Depuis quelque temps déjà, elle apprend un métier, dans un atelier où l'on enferme une vingtaine d'ouvrières, qui ont eu la même enfance gâtée. Et c'est là qu'elle finit de se mûrir avec les autres, comme des nèfles sur de la paille.

Chez ses parents, la vie est de plus en plus intolérable. Il n'y a pas de pain, chaque soir on se bat. Souvent, elle empoigne des gifles égarées. Mais ce qui l'exaspère, c'est d'avoir toujours là même robe, qu'elle est obligée de raccommoder sans cesse. Puis, elle est lasse de gros mots, lasse de misère et de saleté; des délicatesses de jolie fille lui poussent, elle a des appétits rageurs de luxe, de vie heureuse. N'ayant plus une ignorance, l'esprit défloré depuis le bas âge, sans devoirs, elle souffre simplement de ne

pas contenter un seul des besoins de sa jeunesse.

Alors, un beau matin, elle disparaît. Comme elle le dit, l'existence n'était plus possible, on la rendait trop malheureuse. Ce sont les parents qui l'ont voulu. Un homme, n'importe lequel, s'est trouvé là, elle s'est donnée, pour manger tous les soirs, pour avoir du linge propre. Paris compte une fille de plus.

Maintenant, tâchez de faire la part des responsabilités. Je n'ai pas parlé des parents qui vendent leurs filles ; le cas est encore fréquent. Je reste dans la généralité, j'affirme que, sur dix gourgandines de notre pavé parisien, huit au moins ont eu cette enfance. Elles sont filles d'ivrognes, elles ont grandi sur le fumier des faubourgs. L'hérédité et le milieu les ont faites.

A qui donner tort? Prenez le père et la mère. Presque toujours ce sont de braves gens, détraqués il est vrai par une vie de misère et de boisson, mais pleins de bons sentiments et de tendresse. Lorsque leur fille se sauve, ils sanglotent. Et si vous leur reprochiez alors l'effroyable éducation qu'ils lui ont donnée, ils vous regarderaient avec étonnement, ils vous demanderaient comment ils auraient pu faire, sans un sou, pour l'élever en demoiselle. La misère entraîne une déchéance. S'ils jurent, s'ils se battent, si l'enfant les a vus dans leur nudité et dans leur grossièreté, c'est que la vie les pousse à ces choses, c'est que des fatalités physiologiques et sociales pèsent sur eux. On a tort de croire que l'idée de morale est la même partout.

Quant à la fille, elle a aussi de bonnes excuses, que j'ai déjà données. A seize ans, il est dur de crever de faim et de recevoir des calottes tous les soirs. Puis,

sa perversion vient de loin, elle a été savante trop jeune. Si l'on ne voulait pas qu'elle tournât mal, on aurait dû en dire et en faire moins long devant elle. Dans ces conditions, il n'y a absolument que les filles trop laides qui ne tombent pas au pavé. J'ai beaucoup étudié la question, je n'ai vu échapper au vice que certains tempéraments froids, des têtes solides, des natures prudentes et économes, se refusant aux hommes qui passent, pour réaliser le rêve ancien d'un mariage et d'une existence réglée. En dehors de ces exceptions, on peut poser comme règle absolue que toute fille jolie, poussée dans la misère et dans la promiscuité d'un ménage de nos faubourgs, est déflorée au moins d'esprit dès l'enfance, et se perd vers seize ans, si des circonstances particulières ne la tirent pas du bourbier.

Tout un côté du problème de la fille est là pour moi, dans cette misère et cette promiscuité. Comment se fait-il que la bourgeoisie fournisse, en somme, peu de prostituées? Question d'éducation, question de milieu, simplement. Les durs travaux jettent l'ouvrier dans l'alcool, puis l'ivrognerie des parents et les ordures de la vie en commun jettent l'ouvrière dans le vice. Ce serait toute la condition sociale d'une classe à refaire.

—

Pour finir, je voudrais parler de la bêtise des filles. Je ne sais dans quel rayonnement d'esprit on veut les mettre. On nous parle des courtisanes de l'antiquité. Celles-là sont mortes, nous ne les avons pas connues, n'en parlons donc pas. Mais nous connais-

sons les filles d'aujourd'hui, et tous nous pouvons dire qu'elles suent la bêtise. Plus elles sont belles, plus elles sont bêtes.

Avez-vous fréquenté des filles? Avez-vous jamais soupé avec elles? Eh bien! soyez franc, elles sont moins drôles que les honnêtes femmes, elles déconcertent par leur stupidité. Rien n'est plus lourdement ennuyeux que leurs fêtes. A trente ans, un homme raisonnable en sort imbécile, et il n'a plus qu'un expédient : se marier, pour retrouver un peu de son intelligence.

Je ne nie pas le « bagou » des filles. Toutes celles qui ont grandi sur le pavé parisien, ont le diable au corps de nos voyous. Elles jacassent parfois comme de jolies perruches. Mais ça, de l'esprit! allons donc! C'est du ressemelage, c'est du vieux neuf, des mots qui ont traîné partout comme elles, et qu'elles ont ramassés dans tous les ruisseaux. Certaines peuvent avoir un ton personnel; seulement, la note est unique, elle ne s'appuie sur aucun fond solide et fatigue bientôt. Toutes, des toilettes voyantes, avec du linge sale dessous!

On met en avant des exceptions. Celle-ci a reçu des Altesses; celle-là a fréquenté des diplomates qui prenaient ses avis sur le sort de l'Europe; cette autre s'est frottée pendant quarante ans à des chroniqueurs et à des hommes de théâtre. Eh bien! grattez le vernis, grattez les phrases volées, les grands airs pris dans un contact quotidien, et vous trouverez la grossièreté et la sottise originelles. Il est certain que la femme se hausse vite à sa fortune, chez nous. Elle sait jouer le personnage de son milieu. Des filles ont des trains de reine, des diamants, des den-

telles, des réceptions où elles trônent. Mais, quand le monde n'est plus là, écoutez donc à la porte de la chambre à coucher, et dans la fille qui ôte sa distinction avec sa chemise, reparaîtra l'enfant des faubourgs, bête comme une oie, ignoble comme un charretier.

D'ailleurs, que prouverait une exception? Nous avons bien des grandes dames qui sont des filles. Ce qu'il faut dire, c'est que le vice est stupide, autant, sinon plus que la vertu. On compte, à Paris, trente mille prostituées dont les folles nuits sont lamentablement tristes. Tout ce vice que l'on dore, que l'on chante, que nos journaux veulent nous donner comme énormément spirituel, est au fond d'une imbécillité noire. Avouez-le donc bien haut, car je ne connais rien de plus agaçant ni de plus immoral que cette légende de l'esprit chez la courtisane. Cela réhabiliterait le loto. Oui, certes, un loto en famille est plus gai qu'un souper avec des filles, dans un restaurant de nuit!

L'ADULTÈRE DANS LA BOURGEOISIE

Si, dans le peuple, le milieu et l'éducation jettent les filles à la prostitution, le milieu et l'éducation, dans la bourgeoisie, les jettent à l'adultère.

Me permettra-t-on d'accrocher un pendant, à côté du tableau esquissé par moi à cette place, lundi dernier? Le mal social est partout, l'observateur et le moraliste doivent étudier et dénoncer les plaies de toutes les classes. En face de la fleur perverse, grandie sur le fumier de nos faubourgs, il faut montrer la fleur malsaine, poussée dans l'étouffement chlorotique et les vanités imbéciles des petits appartements bourgeois.

Et, par ce mot de bourgeoisie, j'entends surtout cette classe vague et si nombreuse, qui va du peuple aux intelligents et aux riches de ce monde. Ce sont les employés, les petits commerçants, les petits rentiers, tous ceux qui s'agitent dans des situations médiocres, et qui se battent furieusement pour la maigre satisfaction de leurs appétits. Si le peuple compte pour un tiers à Paris, cette bourgeoisie-là

représente un autre tiers, le plus âpre à la vie.

Je risque là, je le sais, des dissections cruelles, faites pour troubler et attrister. Mais la logique veut que les deux tableaux aillent de pair. Puis, il est bon de se mettre résolûment en face de ces problèmes sociaux ; si l'on ne peut les résoudre, on les pose, et c'est plus tard aux législateurs à agir sur les mœurs.

—

La famille habite, au quatrième étage, un logement composé de cinq pièces étroites, où l'on mange et où l'on dort, en serrant les coudes. Le père est employé quelque part, vend de quelque chose dans une boutique, mange de petites rentes qui le forcent de compter sou à sou ; en tout cas, son existence enfermée, ses besognes de bête tournant toujours la même roue, ses préoccupations basses et maniaques lui ont appauvri le sang et l'intelligence, comme elles avaient déjà appauvri son père et son grand-père. La mère est également un lointain produit de l'étouffement du milieu et des soucis enragés du lucre ; elle a une âcreté du sang qui lui bleuit la face de coupe-rose ; ou bien, rongée d'anémie, elle se traîne avec des blancheurs de cire. C'est une race atrophiée par les plafonds bas, par l'obscurité des bureaux et des arrière-boutiques, par la perversion des besoins de la vie, qui les fait se priver de vin pour offrir chaque semaine un thé à des amis.

Une fille naît dans l'étroit logement. Ce n'est plus ici la misère ni la débandade des ménages ouvriers ; c'est moins de liberté et moins de santé à la fois, les courants d'air surveillés, la chambre transformée en

serre chaude, à peine une promenade d'une heure, quand il fait beau. La petite pousse chétivement. En elle, s'aggravent encore l'abêtissement du père et la chlorose de la mère. Souvent, toute gamine, elle est déjà une détraquée, qu'il faut soigner pour la sauver de la crise de ses quatorze ans. Elle a des convulsions, des langueurs, des étourdissements qui se terminent par des saignements de nez. La névrose couve.

On la marie, et brusquement voilà une femme fantasque qui désole son ménage. Jeune fille, elle paraissait très douce, un peu délicate. On plaisantait même là-dessus, on disait que le mariage la remettrait. Pas du tout, le mariage achève de la détraquer, c'est une malade. Le jeune homme qui l'a épousée a eu tort de ne pas consulter un médecin, car il va souffrir les ennuis, les tortures d'une femme au sang appauvri, aux nerfs exaspérés, élevée très honnêtement et qui le trahira avec le premier sot venu.

Je n'examine pas le cas de la corruption par les domestiques. Il est pourtant assez fréquent, et l'on vient d'en avoir un exemple terrible, dans le procès de Bordeaux; les petites bourgeoises vicieuses se perdent à la cuisine, comme les petites filles du peuple se corrompent dans la rue. J'admets que la mère ait réussi à élever l'enfant dans une ignorance complète. C'est une vierge que le mari épouse ; mais le voilà bien loti, si cette vierge est une créature dégénérée, dont le mal héréditaire éclate, dès qu'elle se trouve lâchée dans l'existence.

Oui, l'hystérie ravage la classe bourgeoise ; seulement, il faut s'entendre sur ce mot d'hystérie, auquel on donne couramment un sens anti-scientifique.

D'après les derniers travaux des physiologistes et des médecins, l'hystérie est une névrose dont le siége serait dans l'encéphale, un diminutif de l'épilepsie, qui n'entraîne pas forcément des crises de fureur sensuelle ; ces crises sont le propre de la nymphomanie, distinction qui ne me paraît pas avoir été faite avec assez de netteté par les experts de ce procès de Bordeaux, dont je parlais tout à l'heure. L'hystérie, dans dix cas contre deux, n'est donc qu'une perturbation nerveuse qui se produit le plus souvent héréditairement, chez des femmes de nature froide, et qui pervertit surtout les sentiments et les passions.

Notre cas, dès lors, est parfaitement déterminé. La jeune femme a eu tous les bons exemples sous les yeux ; en outre, elle est d'un sang pâle qui ne la tourmente d'aucun désir. Seulement, si ses parents ont veillé à la préserver des spectacles corrupteurs, ils n'ont pu lui donner l'équilibre d'une santé forte. Elle porte en elle la déchéance de la race et du milieu, elle paie pour les générations qui se sont mal nourries, dans des rez-de-chaussée humides, et qui sont tombées au rachitisme, en feuilletant des livres de compte-courant ou en passant des journées à gratter du papier. Ce n'est plus une plante de plein air, de plein soleil ; c'est une créature abâtardie, dont les crises peuvent aussi bien tourner au vice qu'à la vertu.

Le jeune ménage se querelle presque tout de suite. Madame s'ennuie, change d'humeur vingt fois en un jour, rit et pleure sans raison ; si bien que monsieur, haussant les épaules quand elle se plaint d'avoir mal partout et d'étouffer, finit par devenir brutal. La désunion s'accentue, à moins que l'homme ne plie

l'échine et ne consente à être la victime résignée de la femme. Un beau soir, celle-ci tombe dans les bras d'un amant; non pas qu'elle y soit poussée par le moindre appétit sensuel, mais parce qu'elle souffre, qu'elle est folle. C'est l'adultère, l'adultère physiologique par le déséquilibrement des névroses héréditaires, l'adultère qui sévit surtout dans les classes moyennes, et si fréquent, que, sur dix cas, on en compte au moins quatre dus à cet état morbide de la femme.

—

Reprenons l'enfant dans son intérieur mesquin, entre son père et sa mère que brûle l'envie de paraître, cette lèpre moderne de la bourgeoisie nécessiteuse. On mange mal, des portions rognées, de la viande inférieure accommodée au beurre rance, pour pouvoir ajouter des rubans aux toilettes de madame et de mademoiselle. Le père laisse faire et pousse même parfois à cette dépense d'étalage, parce que son axiome est qu'il faut arriver. Il gagne trois mille francs, et la famille semble vivre sur un pied de sept ou huit mille, grâce à tout un système savant de privations, une lésinerie et une saleté féroces, sous une affectation de dehors mondains.

Dès lors, l'enfant s'élève dans cette cuisine. Elle apprend la vénération de l'argent, en voyant les vilenies que l'on commet pour paraître en avoir. On lui enseigne que les riches seuls sont respectés qu'il vaut mieux mentir que d'avoir l'air pauvre, que le souverain bonheur est d'être bien mise, à ce point qu'on peut porter des jupons douteux, pourvu qu'on les cache sous une robe de soie. Et ce ne sont ainsi

que des trip o'ages d'argent, des querelles pour l'argent, des envies furieuses à l'idée de l'argent.

Mais elle grandit, et la bataille devient plus âpre. On veut la marier. Alors, c'est terrible. Une chasse de sauvages, sans arrêt, sans pitié, commence. Depuis qu'ils font pour elle des frais de toilette, les parents n'ont qu'une idée, la placer avantageusement, c'est-à-dire trouver un garçon très riche, qui l'épousera sans dot ; et ils sont décidés à mal se conduire, à prendre le jeune homme au piège, à le tromper par des dehors luxueux et gais. Un père et une mère, dans la petite bourgeoisie, deviennent absolument capables de tout, quand l'heure critique sonne où il leur faut caser leur demoiselle.

Dès sa seizième année, on part à l'affût. Sa mère la conduit dans les réceptions de leur entourage. On économise les trois francs cinquante de voiture, en allant et en revenant à pied. Les robes sont retapées tous les deux mois avec des garnitures neuves, pour qu'on ne les reconnaisse pas. Et, dans ces réceptions, sous les paroles gentilles, les moues aimables, les petits rires, il y a une rage d'impatience qui s'accroît à mesure que la jeune fille se mûrit. Quand elle a vingt-deux ans. la mère la jetterait dans les bras d'un monsieur, afin que le monsieur l'épouse ensuite. Le cas est fréquent.

Belle éducation que l'enfant prend là pour son futur ménage ! Il faut entendre comment la mère parle des hommes, ces va-nu-pieds dont pas un ne songe à lui apporter une fortune. Dans ses heures d'amertume, elle les « débine » à sa fille, de façon à l'en dégoûter pour jamais ; et même elle n'épargne pas le père, un égoïste comme les autres, qui ne se

remue pas, qui l'a trompée sur ses capacités, et que certes elle n'épouserait plus, si c'était à refaire. Puis, elle enseigne à la petite comment on empaume un jeune homme. Elle lui donne des révérences et des clins d'œil, des pâmoisons de gorge, tout l'art du libertinage reconnu nécessaire et autorisé par les familles. C'est un véritable cours de prostitution décente.

Enfin, les parents trouvent un niais qu'ils mettent dedans ou un plus malin qu'eux qui les roule. La voilà jeune femme, avec son éducation sur l'argent et sa pratique de « faire » les hommes. Huit fois sur dix, son mari ne la satisfait pas. Ce qu'il gagne ne peut soutenir le train de la maison, car elle ne veut rien abandonner de ses toilettes, de ses visites, de ses réceptions. Élevée pour un mariage riche, avec le goût et le besoin des choses chères, jetée hors de sa condition, elle fera tout pour garder ce qu'elle appelle son rang. Il lui faut de l'argent quand même ; si son mari ne peut lui en apporter, elle en cherchera ailleurs. Et la chasse recommence, non plus au mari, mais à l'amant.

Même tactique, d'ailleurs. Sa mère lui a appris le métier. Il faut paraître belle, bien portante, aimable. Il faut se laisser prendre la main, soupirer, aller jusqu'aux caresses innocentes. Elle va plus loin. C'est fait. Après le premier amant, un second. Elle entretient d'abord son luxe de cadeaux ; puis, elle accepte de l'argent. Aucune sollicitation des sens dans tout cela ; de la vénalité, pas davantage. C'est un autre cas de l'adultère, très fréquent aussi, l'adultère de la femme sortie de sa classe, gâtée par les appétits de son milieu, élevée par une mère respectable et prude

dans cette idée que les hommes sont mis au monde pour fournir des robes aux femmes, autant qu elles en veulent.

—

Mais je crois que l'adultère le plus commun, dans la bourgeoisie, est l'adultère par bêtise.

C'est encore une affaire de milieu et d'éducation. Le père et la mère élèvent leur fille, comme si elle devait vivre dans une contrée vague, qu'ils ne connaissent pas bien eux-mêmes, la contrée de l'innocence et de l'honnêteté. Alors, ce sont des soins extraordinaires. On calfeutre les portes et les fenêtres, pour que le dehors n'entre pas. Quand elle sort la petite, la mère la surveille d'un œil terrible; le père, à la maison, met sous clef *Paul et Virginie*, et ne laisse pas traîner un seul journal. Ils veulent que la jeune personne soit pure, et cela présente, à leurs yeux, une somme d'ignorance et de niaiserie incalculable.

Lorsque l'enfant grandit, elle a des maîtresses qui lui apprennent des choses expurgées, prodigieusement plates. On déforme pour elle la langue et la nature. C'est une éducation et une instruction bonnes pour une poupée de carton, qui doit passer sa vie au fond d'une boîte, dans le tiroir d'une commode; et l'on se demande avec terreur ce que la pauvre enfant va devenir, le jour où on la poussera dans la rue, au bras d'un homme, elle qui ne sait même pas que le soleil existe. Ah! que ne lui ouvre-t-on l'existence toute large, en lui en ménageant une à une les misè-
trop rudes, pour en faire une vraie femme!

Le pis est que, au milieu de ces sévérités, on lui

permet les romances. Elle chante au piano des choses où il y a des petits oiseaux et des gondoliers. Sa bêtise s'attendrit, ses ignorances nagent dans le bleu des amours idéales. Elle ne sait rien du monde, et ce qu'on l'autorise à en rêver est d'une sentimentalité fausse, à gâter la cervelle la plus solide Parfois, quand elle touche à ses vingt ans, son père pousse la tolérance jusqu'à fermer les yeux, s'il la trouve un soir en train de lire *Ivanhoé*. Dès lors, son éducation de jeune fille innocente est complète. Les mères la donnent en exemple. Elle croit qu'on trouve les enfants sous les choux, et elle attend un mari qui viendra demander sa main, une plume au chapeau, sur un grand cheval noir, plus rapide que le vent.

Le mari vient. C'est un employé à dix-huit cents francs, ou un jeune gaillard de province qui va s'établir horloger ou papetier. Le mariage est pour elle un viol, dont elle sort écœurée et stupéfaite. Pourtant, elle accepte tout, parce qu'elle est obéissante. Mais, à chaque pas nouveau, l'existence la surprend et la blesse. Ce serait une éducation à refaire, que par paresse elle ne tente même pas; il restera toujours des trous, elle ne sera jamais dans la vie.

La voilà donc sans défense, avec le vide ennuyé de sa cervelle. Pendant des journées, son mari la laisse seule. Alors, elle reprend ses romances, elle relit *Ivanhoé*. S'il y a, de l'autre côté du palier, un homme qui ait des moustaches, il n'a qu'à entrer et qu'à ouvrir les bras : elle tombera sur sa poitrine en pleurant. Ce sont les jeunes filles trop pures, qui, plus tard, font les femmes coupables trop faciles. On les a élevées dans une telle imbécillité, qu'elles n'ont pas même l'esprit d'être honnêtes.

Tel est l'adultère par bêtise, le cas le plus fréquent à coup sûr, l'adultère sentimental, où la chair n'est encore pour rien, et qui n'est jamais que la faute de la sottise du milieu et de l'étrange conception de l'honnêteté chez les parents.

—

Ainsi, dans le peuple, l'air malsain et les promiscuités jettent la jeune fille aux bras du premier homme qui passe : c'est la prostitution immédiate, avant le mariage. Dans la bourgeoisie, la jeune fille est gardée pure jusqu'au mariage; seulement, après le mariage, l'effet du milieu gâté et de l'éducation mauvaise se produit et la jette aux bras d'un amant : ce n'est plus la prostitution, c'est l'adultère, il n'y a que le mot de changé.

Car, il faut bien insister, l'adultère est la plaie de la bourgeoisie, comme la prostitution est celle du peuple. Si l'on pouvait établir une statistique, on verrait qu'il y a certainement autant de femmes coupables que de filles perdues. Les appétits sensuels n'y sont presque pour rien, pas plus que dans la débauche libre, d'ailleurs. Mais qu'elles tombent par bêtise, par besoin de luxe, ou par détraquement nerveux, elles n'en sont pas moins un ferment de corruption dans la société.

Les vices se retrouvent dans toutes les classes, étant le fond même de l'homme. Ils s'y produisent simplement avec des manifestations particulières, dues au sol où ils poussent. Comme je l'ai dit lundi dernier, ce serait encore ici toute la condition sociale d'une classe à refaire.

FEMMES HONNÊTES

On m'accuse d'avoir été dur aux femmes de notre bourgeoisie. C'est qu'on m'a sans doute mal compris. J'ai simplement essayé d'établir, par des documents exacts, que l'adultère, dans les classes moyennes, est surtout un produit du milieu et de l'éducation ; ce qui me paraît être une défense plutôt qu'un réquisitoire.

D'ailleurs, j'ai d'autres documents. La vie est souple et large. On a tort de croire que nous voulons y voir seulement les plaies, les hontes et les misères. Si la maladie nous préoccupe forcément davantage, nous connaissons aussi l'état de santé. Il est certain, par exemple, que nos femmes de France sont les plus intelligentes et les plus vaillantes du monde. A Paris surtout, je les ai vues actives et sensées à l'égal de leurs maris, de vraies héroïnes, des combattantes dans la simple vie de tous les jours. Je parlerai aujourd'hui de nos femmes des classes moyennes, des épouses travailleuses, moins en homme galant qu'en observateur qui les a souvent regardées à l'œuvre.

—

Elle est fille de petits marchands. Elle a grandi dans un coin obscur, assistant du matin au soir à la dure bataille du pain quotidien. Aussi est-elle chétive, maigre et pâle, avec un joli sourire triste de fillette mûrie trop vite. Ses yeux gris et clairs disent seuls l'obstination à vivre qu'elle a prise dans le continuel spectacle de ses parents, acharnés pendant des heures pour des gains de dix sous.

D'ailleurs, à peine deux mille francs de dot. Elle épouse le fils d'une voisine, ouvrier horloger, un métier propre. Lui, apporte près de quinze cents francs et un mobilier. Ils ont causé longuement, ils ont tout débattu avec une prudence de gens qui se méfient des aventures. Alors, ils osent tout risquer, certains l'un de l'autre, étroitement unis par leur fortune commune. Une boutique est louée, un trou de trois mètres carrés, dans une rue peu fréquentée, où les rez-de-chaussée sont à bas prix. Et le ménage s'installe.

Lui, s'assied dès le lendemain à son établi, une petite table posée devant la vitrine, le seul endroit de la boutique où il y ait assez de lumière pour son travail délicat. Là, tant qu'il fait jour, on peut le voir fouillant dans des mouvements, regardant des rouages à la loupe ; il se crée peu à peu une clientèle, il répare bientôt toutes les montres et tous les vieux coucous du quartier.

Elle, d'abord, a essayé de donner un air coquet à la boutique. Tâche ingrate. Elle a beau frotter les carreaux à moitié descellés, laver les boiseries dont le temps a mangé la peinture; comme ils ne veulent pas se lancer dans des réparations coûteuses, la boutique reste triste et enfumée. A l'unique vitrine, sur deux planches, elle a étalé les mille à quinze cents

francs de marchandises achetées sur sa dot : des bagues, des boucles d'oreilles, des broches, de minces bijoux de pauvres, que les petites filles curieuses seules regardent en allant faire des commissions. La nuit, tremblant d'être volée, bien qu'ils couchent dans l'arrière-boutique, elle enferme toutes ses marchandises dans une ancienne boîte à pastilles de chocolat, grande comme la main, et cache la boîte sous le traversin, entre elle et son mari, avant de s'endormir. Leur fortune commençante est là.

Mais le travail arrive, elle n'a plus une minute à elle. Comme lui, toujours à sa table, ne peut quitter ses raccommodages, qui les font vivre, c'est elle qui est forcée de sortir. Alors, se révèle la vaillante, la femme dévouée et infatigable. Durant des journées entières, elle bat Paris, le plus souvent à pied pour éviter les six sous d'un omnibus. Elle reporte l'ouvrage, des montres dans ses poches, des pendules dans son panier ; elle procède aux rentrées d'argent difficiles, retournant pendant des mois pour une pièce de cent sous chez les clients mauvaise paie, ne se lassánt point et finissant quand même par toucher ; ou bien ce sont des courses pour des fournitures, des pièces d'horlogerie à aller chercher au diable, des marchandises achetées en commission, des bijoux de dix francs sur lesquels elle en gagne deux, et que les caprices de l'acheteur l'obligent à reporter des trois et quatre fois.

Dans ces durs débuts, on la rencontre filant vite le long des maisons, toujours chargée d'un paquet. Le mariage, qui développe les belles filles, n'a rien valu à son sang pauvre ; elle a jauni, ses yeux se sont creusés, les voisines disent qu'elle court comme un

chat maigre. Elle-même en plaisante, d'ailleurs, sans coquetterie, brûlée du seul besoin d'aider son mari, afin d'arriver tous deux à quelque chose, comme ils disent. C'est une passion, où elle met toutes les forces nerveuses de son être.

Quand elle n'est pas en course, elle s'occupe à la boutique. Lui, dès les premiers jours, l'a chargée des nettoyages. Elle savonne les bijoux d'or, fait reluire les boitiers des montres et les bronzes des pendules. Puis, peu à peu, elle s'occupe même d'horlogerie, finit par connaître le mécanisme d'un mouvement, fait ce miracle de savoir le métier par dévouement à son ménage. D'ailleurs, la vitrine s'est garnie, elle a acheté un coffret de bois pour déménager chaque soir les bijoux de l'étalage ; et ne pouvant plus le glisser sous le traversin, elle le cache sous le lit. Ils ont fait repeindre la boutique qui flamboie ; des clients sérieux sont venus. C'est la fortune enfin, une fortune de gagne-petit, qui leur permettra, au bout de trente ans, de se retirer avec un morceau de pain.

Oui, trente années de cette rude existence, toute une vie de femme donnée à ces fatigues et à ces soucis du menu commerce. Ajoutez que des enfants arrivent presque toujours, et qu'elle est condamnée alors à des prodiges, si elle veut à la fois mener les affaires au dehors et tenir propre son petit monde, sans prendre une bonne. Dès lors, il n'y a pas de place pour un vice, l'adultère est supprimé par les faits. La femme devient une volonté et une force, au même titre que l'homme.

—

Cette autre a eu cinquante mille francs de dot. Elle est fille de commerçants, qui lui ont fait donner de l'instruction, dans un pensionnat. Elle ne s'y est pas trop gâtée, grâce à l'équilibre de son tempérament. C'est une tête solide, qui entend la vie, et dans laquelle les appétits commerciaux des parents se sont affinés, en prenant une sorte de grâce sérieuse.

A vingt-deux ans, déjà femme, elle a épousé le fils d'un épicier en gros, qui fait chaque année un fort chiffre d'affaires sur le marché de Paris. Brusquement, au lendemain des noces, le père meurt, et la voilà avec son mari à la tête d'une maison considérable, demandant une surveillance de toutes les heures. Elle l'aide d'abord à se débrouiller, dans la confusion des premiers jours. Puis, naturellement, autant par goût que par nécessité, elle continue à partager sa besogne; chacun prend son rôle, la maison dès lors semble conduite par deux associés. Et quels associés ont des intérêts plus étroits, une entente plus intime, des liens plus forts et plus tendres?

Lui, est toujours dehors, allant aux gares, courant les entrepôts, forcé souvent de se rendre au Havre ou à Marseille. Mais il part sans crainte, il sait qu'il laisse derrière lui un autre lui-même qui surveille la vente et tient la caisse.

Elle, avec son beau visage grave, est toujours là, à l'ouverture des magasins. Dès six heures, elle descend, serrée dans son corset, vêtue d'une simple robe noire ; ses bandeaux corrects semblent collés à ses tempes, son col blanc passe dans la poussière des sacs vidés et jetés, sans jamais être sale. Elle a un carnet de premier commis ; parfois elle glisse sa plume derrière son oreille et l'oublie là, pendant des

heures. C'est elle qui reçoit les marchandises, comptant les caisses, les tonneaux, les paniers qu'on décharge des camions, veillant à l'emmagasinage, donnant des ordres de sa voix mesurée. Ses grands yeux clairs intimident les hommes de peine; elle voit tout, et ils filent plus doux avec elle qu'avec le patron, bien qu'elle ne se fâche jamais, l'air simple, les gestes souples. Du matin au soir, on la rencontre ainsi dans la maison, marchant sans bruit le long des étroites ruelles ménagées entre les ballots, sans accrocher une seule fois sa jupe noire.

Ce n'est pas tout, elle tient les écritures. On l'aperçoit continuellement dans le cabinet vitré, où il faut, pour voir clair, allumer le gaz dès trois heures. Elle écrit des lettres, vérifie des factures, reste penchée sur des registres. Quand son mari revient, c'est elle qui le met au courant, car elle a fini par mieux connaître que lui les affaires intérieures de la maison. Souvent, ils s'enferment pour s'entendre en bons associés.

Mais l'heure des conversations sérieuses est surtout le soir, lorsque les magasins sont fermés et que tous deux se trouvent seuls. La lampe est allumée; l'enfant, quand il y en a un, joue sur le tapis; et ce sont alors, dans cette paix recueillie du ménage, de longues causeries sur les intérêts de la maison, causeries qui parfois reprennent au lit, lorsque la lumière est éteinte. Ils tombent d'accord, ils ont décidé les achats du mois suivant, un baiser les endort aux bras l'un de l'autre. Ceux-là s'entendent et se resteront fidèles; ils sont trop occupés, ils ont trop d'intérêts communs. Lui, la traite en égale, avec une nuance de respect pour son activité. Elle, cesse d'être

une femme, lorsqu'elle est en bas ; et, si un homme se montre galant, elle demeure surprise, oublieuse de la beauté pleine, de la santé superbe de ses trente ans.

Et ce n'est point ici une exception. Allez dans les quartiers de la vente en gros, vous la verrez partout, avec sa robe sombre, sa correction de bourgeoise bien tenue, sa peau blanche et ses grands yeux ; vous la verrez à l'œuvre, dans les magasins et aux écritures, toujours alerte et soigneuse, portant simplement les plus lourdes responsabilités Elle pousse spécialement sur notre pavé de Paris, elle est l'intelligence française. Je ne crois pas qu'on la rencontre chez aucun autre peuple, avec cette verdeur au travail et cette souplesse à tout comprendre, à tout s'assimiler.

—

Je veux monter encore. Le cas devient plus rare, mais il existe.

Une jeune fille de la haute bourgeoisie épouse un grand industriel, un maître de forges. Elle a reçu l'éducation et l'instruction de son milieu, dans un couvent à la mode. On a fait d'elle une poupée aimable, pleine d'agréments, très ignorante au fond. Son mari, qui l'aime pour sa délicate beauté, est résigné en l'épousant à lui voir manger le double de sa dot pour son train personnel de maîtresse de maison.

Mais une surprise les attend tous les deux. Il arrive que la jeune femme est une intelligence saine qui a résisté à son milieu. Elle apporte cela peut-être d'une hérédité lointaine et compliquée. Très gaie, très

mondaine même, elle a un fonds résistant de sagesse et de raison, sur lequel le mari sent bientôt qu'il peut s'appuyer sans crainte. Après les adorations de la lune de miel, les deux amoureux deviennent deux amis; et, dès lors, le bonheur du ménage est indestructible.

A mesure qu'il se confie à elle davantage, elle, chaque jour, prend une place plus large. Il lui parle de ses affaires, elle s'y intéresse, elle finit par s'en occuper. Mais ce n'est plus l'association avouée devant tous, la femme mettant publiquement la main à la besogne; c'est une collaboration cachée, une aide discrète, un appui et des conseils qui soutiennent l'homme dans les heures difficiles. Si parfois, quand il est à ses forges, le commis principal des bureaux de Paris se trouve pris d'une hésitation, il consulte bien madame, chez elle seulement, et sans qu'elle paraisse jamais devant les employés. Elle joue alors le rôle d'une véritable régente, conduisant tout de son petit salon, entretenant avec son mari une correspondance quotidienne qui lui permet de le remplacer. Elle est ainsi, pendant son absence, la main invisible qui dirige.

Jamais il n'entreprendrait rien sans la consulter, car il a une foi entière dans son jugement. Comme elle aime le plaisir, malgré ses préoccupations nouvelles, souvent il ne la trouve pas, lorsqu'il débarque à Paris, le soir. Elle dîne en ville, elle s'attarde dans un bal. Vers minuit, elle rentre enfin, rieuse, amusée, avec son air fou de jolie femme. Mais, dès les premiers mots, son gai visage devient très sérieux; elle écoute, comprend, et tout de suite, avec la netteté d'un esprit bien portant, elle dit le mot décisif.

S'il hésite à accepter son avis, elle le persuade par toutes sortes de bonnes raisons. Jamais, d'ailleurs, il ne s'est repenti de l'avoir écoutée.

En somme, et tout simplement, c'est une femme d'intelligence, qui aime son mari. Il n'en faut pas davantage, dans un ménage, pour qu'on soit heureux, en haut comme en bas. La vie doit être mise en commun, aussi bien les intérêts que les sentiments; car l'argent gagné à deux fait seul les fortunes solides. Seulement, ici, ce qui est délicieux, c'est le bon sens de la Parisienne, caché avec une sorte de pudeur dans le brouhaha du monde, et réservé pour le mari seul, dans les tendresses de l'intimité. On lui croirait une cervelle d'oiseau, elle rit et bavarde, elle donne uniquement aux autres le bruit de son luxe; puis, à son foyer, la voilà très raisonnable, ouvrant à la fois sa raison et son cœur, livrant tout à l'homme qu'elle aime. Elles sont encore nombreuses, à Paris, les femmes qui, après avoir dansé une nuit entière, décident le matin de la fortune de leur ménage.

Beaucoup de besogne et peu de bruit. Elle adore ses enfants comme son mari, sans étalage. C'est, dans toutes les occasions de l'existence, une volonté qui mène les faits avec des mains de velours. Et rien d'une héroïne de roman, pas même l'allure un peu garçonnière de la femme de commerçant dont j'ai parlé. Elle reste une vraie femme, elle fait du bonheur autour d'elle, parce qu'il suffit pour en faire d'être bien portante et intelligente.

—

Voilà donc mes documents. Comme je l'ai dit,

l'adultère ici n'a plus de prise, car il n'est jamais que le résultat d'un détraquement amené par diverses causes, dont les principales sont la bêtise et l'oisiveté.

Dans tous les ménages honnêtes que j'ai connus, la femme vivait étroitement la vie du mari. La moralité du mariage est uniquement là.

LE DIVORCE ET LA LITTÉRATURE

Le divorce vient d'être repoussé à la Chambre, par trente et quelques voix seulement; c'est dire que M. Alfred Naquet gagnera sa cause devant la Chambre de demain, lorsque la question aura mûri davantage. On peut donc considérer comme prochaine l'époque où l'homme et la femme mal assortis, tombés aux gifles ou à l'adultère, n'auront qu'à prendre leur chapeau et à s'en aller, chacun de son côté.

J'avoue que cette question du divorce, dont on nous rebat furieusement les oreilles depuis de longs mois, ne m'a jamais passionné. La logique peut le réclamer, et il y aura là sans doute un progrès dans le juste équilibre de nos lois. Qu'on rétablisse donc le divorce, je crois que ce sera une mesure sage. Seulement, si la raison y gagne, je doute fort que le bonheur de l'espèce en soit augmenté le moins du monde.

Quand on est marié, le mieux, à mon sens, est de s'arranger dans son coin, pour être le mieux marié possible. Cela dépend absolument de l'homme et de

la femme. Il faut qu'ils sachent se tolérer, la cohabitation continue de deux êtres étant le plus souvent désagréable. La vie est triste, la bêtise et la scélératesse sont partout. Dès lors, on doit s'en tenir à son lot, tâcher de l'améliorer par le plus de raison possible, se dire surtout qu'à droite et à gauche les souffrances sont les mêmes, et qu'il n'y aurait par conséquent aucun avantage réel à tenter ailleurs la félicité parfaite. Imaginez un malade qui se tourne et se retourne dans son lit, sans arriver a trouver une position vraiment agréable. Eh bien ! ce malade, c'est la pauvre humanité dans le mariage.

Oui, je suis absolument convaincu que la question du bonheur en ménage ne saurait être résolue que par la tolérance des époux. Améliorez les lois, faites-les très justes, très logiques : elles restent de pures abstractions, elles ne sont jamais qu'un mécanisme plus ou moins ingénieux ; et, comme elles ne peuvent réglementer les passions humaines, elles laissent, sous le fonctionnement apparent de la machine sociale, tout le flot effroyable de nos douleurs, nos larmes, nos catastrophes, nos désespoirs. Si vous travaillez pour l'amour de la logique, votez le divorce ; si vous travaillez pour le bonheur du genre humain, dites aux hommes et aux femmes de s'en tenir à leur première rencontre, car plus ils se remueront, et plus ils souffriront. Il n'est pas d'enfer conjugal, à moins d'avoir affaire à des fous, qui ne devienne supportable, quand de part et d'autre on a un peu de bon sens et beaucoup de pitié.

Les avocats du divorce ont gagné leur cause en racontant une foule d'histoires, prouvant combien on est malheureux dans le mariage indissoluble. Laissez

rétablir le divorce, et avant dix ans on pourra citer des faits aussi lamentables, dûs à l'application des lois nouvelles. C'est, encore un coup, que l'on confond l'idée de justice avec le fait du bonheur. Je veux bien que les législateurs prennent feu, à la pensée de perfectionner le Code. Mais je plains sincèrement les hommes trompés et les femmes giflées qui se passionnent, en s'imaginant qu'ils éviteront les trahisons et les gifles, s'ils changent d'alcôve. L'âne a beau changer de moulin, il y a toujours un bâton derrière la porte.

—

Donc, je ne m'intéresse nullement à la pratique du divorce, persuadé que chacun doit attendre le bonheur de sa raison, et non des lois existantes. Une seule question me touche, dans le divorce, la question littéraire.

Depuis des années, depuis que des maris en larmes nous exposent leurs cas, depuis que des femmes affolées nous montrent leurs bras meurtris, depuis que des conférenciers et des députés touchent les cœurs sensibles en étalant les dossiers de tous les adultères de France, je pense, au coin de mon feu, en romancier égoïste, que ces gens partis en guerre vont singulièrement bouleverser le champ de nos observations. Savez-vous bien que, le jour où le divorce sera rétabli, il y aura un véritable cataclysme dans notre littérature? Personne ne semble avoir songé à cela. Aucun de mes confrères ne s'en est ému. C'est pourtant diablement grave!

Voyez la situation, dans dix ans. La loi nouvelle

fonctionne, une trahison ou simplement une querelle un peu vive rompt le mariage devant les tribunaux. On se quitte comme on s'est pris, et personne ne s'en étonne; même ce serait une stupeur, si un autre dénouement se produisait. Alors, que deviennent les romans et surtout les drames écrits jusqu'à ce jour? Ils n'ont plus aucun sens, ils tombent dans le ridicule, car ils sont tous plus ou moins bâtis sur l'adultère, et ils ont tous des dénouements inacceptables, coups de couteau, coups de fusil, violences inutiles et odieuses Du moment qu'on pourra lâcher sa femme, je compte qu'il ne sera plus permis de la tuer. Sous le régime du divorce, un époux qui assassinerait son épouse, même prise en flagrant délit, devra passer aux assises et être guillotiné. Il faut qu'un député introduise cet article dans la loi.

Voilà donc notre répertoire détruit. Jamais, par exemple, on n'osera reprendre la *Femme de Claude*. Lorsque Claude tirera sa femme comme un pigeon, la salle entière s'indignera de cette brutalité abominable. Presque toutes les pièces de M. Dumas fils seront ainsi gravement atteintes, car elles sont généralement basées sur la lutte dans le mariage indissoluble. Il en est de même pour certaines œuvres de M. Émile Augier et de M. Sardou, sans compter le nombre considérable de pièces qui traitent de la même matière. Depuis une trentaine d'années, en effet, on n'a guère mis au théâtre que le problème social de l'homme et de la femme, envisagé sous les faces diverses : question de l'adultère, question de la paternité, question des enfants, questions multiples de la famille allant du salon à l'alcôve. Or, ces pièces reposaient toutes sur l'idée de la famille indestruc-

tible. Si l'on introduit le divorce, elles se détraquent et ne sont plus que des documents poudreux, dont on sourit.

Et remarquez que je ne parle pas seulement des œuvres écrites pour plaider la cause du divorce. Il est évident que, le divorce rétabli, ces œuvres disparaissent, de même que les plus belles plaidoiries pâlissent, quand le procès est gagné. Je citerai *Madame Caverlet*, qui est une œuvre très remarquable de M. Émile Augier : elle perdra beaucoup de son intérêt, elle ne sera plus qu'une curiosité, le jour où l'on divorcera aussi aisément en France qu'en Suisse.

Je parle des mille pièces où nos auteurs montrent les personnages acculés dans l'impasse du mariage, tel qu'il existe aujourd'hui, et ne pouvant en sortir que par des moyens violents. Les spectateurs futurs devront faire un effort pour comprendre A quoi bon toutes ces complications, diront-ils, puisqu'il est si facile de se quitter. Il y aura deux répertoires : le répertoire avant le divorce, et le répertoire après le divorce; et le premier ne sera plus guère qu'un musée dramatique, où l'on ira voir des mœurs anciennes, comme on va voir des bijoux historiques au Louvre.

—

Mais la révolution que le divorce apportera dans les mœurs, et par suite dans la littérature, ne vieillira pas seulement les œuvres écrites, elle modifiera encore les œuvres à écrire.

On pourra même reprendre les sujets traités, pour les employer à nouveau, avec les péripéties neuves

que la pratique du divorce fournira. Remarquez que ce sera un renouvellement complet de ce terrain du mariage et de l'adultère, sur lesquels nos auteurs dramatiques les plus connus piétinent depuis longtemps. Nous ne pouvons même aujourd'hui en prévoir la richesse, car nous ne nous doutons pas des cas intéressants que l'usage du divorce déterminera dans la vie sociale. Pour moi, je m'attends à des situations absolument neuves, comme on dit au théâtre. Toutes les questions resteront debout, seulement elles se présenteront d'une façon nouvelle : la question de la femme, la question du mari, la question des enfants. Terrain vierge, vaste champ à moissonner pour les observateurs et les analystes.

Le divorce nous a même déjà donné une de ces pièces de l'avenir. Je veux parler de *Divorçons!* l'œuvre de M. Sardou qui a un si joli succès et qui prouve combien cet écrivain, de tant d'esprit, a eu tort de vouloir se hausser à la grande comédie littéraire et philosophique, avec *Daniel Rochat*. Eh bien! tous nos auteurs referont *Divorçons!* mais sérieusement, sans avoir besoin d'employer d'ingénieuses ficelles. Poussez la farce aimable du Palais Royal au drame, ou bien voyez-la à la Comédie-Française, très étudiée et très écrite, et vous aurez certainement les pièces qu'on jouera à nos fils dans un demi siècle, lorsque le divorce aura modifié profondément le mariage et la famille. Je m'amuse simplement à prévoir ici une évolution logique, qui se produira à coup sûr.

Voyez quelle influence décisive le mouvement social de 89 a eu sur le mouvement littéraire de notre siècle. Notre roman et notre théâtre sont sortis du Code nouveau qui a fait une société nouvelle. Les

écrivains les plus idéalistes subissent leur temps et leur milieu. C'est pourquoi la bourgeoisie d'abord, et plus tard le peuple, ont conquis leur droit de cité, dans le livre et sur les planches, d'où ils ont même chassé peu à peu les grands de ce monde. Ce mouvement continue, chaque loi votée par les Chambres doit modifier plus ou moins les mœurs et aura dans l'avenir des conséquences littéraires. Or, la loi sur le divorce est certainement une de celles dont l'action sera énorme, car elle touche à cette matière des rapports de l'homme et de la femme, qui fait vivre les romanciers et les dramaturges.

Voilà donc sous quel point de vue intéressé le divorce nous passionne, nous autres écrivains. C'est ce la bonne besogne qu'on nous prépare. Quand une nouvelle maladie paraît, le cœur des médecins peut saigner; mais ils n'en retroussent pas moins gaillardement leurs manches, avec une joyeuse curiosité d'intelligence. A cette heure, nous avons cet appétit de l'observation, cette joie de la découverte, en face du divorce qui va souffler. Attention! aiguisons nos plus fins scapels, préparons nos plumes et notre papier! Que se passera-t-il dans les pantins dont nous fouillons éternellement la poitrine? Ce sera bien toujours le même drame, la misère humaine, la maladie et la mort au bout; mais le mal ira-t-il à gauche ou à droite, et dans un hoquet, dans un tressaillement, ne surprendrons-nous pas un coin du mystère de la vie, cette continuelle espérance qui seule nous donne la force du travail?

—

Je conclûrai, en établissant que le rôle véritable du

grand écrivain n'est pas de plaider des causes sociales; son rôle est d'étudier l'humanité et de la peindre.

Tout à l'heure, je disais combien pâliront les œuvres de ceux qui ont argumenté pour ou contre le divorce, lorsque le divorce sera dans nos mœurs. Il en est de même, chaque fois qu'on reste dans le relatif des problèmes d'une époque. Voyez ce que la postérité retient de Rousseau : elle lira toujours les *Confessions*, où tout l'homme s'est donné; elle bâille déjà sur l'*Emile*, où elle ne sent plus que le moraliste à systèmes. Eh bien ! j'ai grand'peur que les œuvres les plus applaudies de nos écrivains célèbres d'aujourd'hui, disparaissent de la sorte, avec le moment historique qui les a fait naître C'est justement parce qu'elles passionnent la foule à cette heure, grâce à leur actualité, que plus tard elles seront à peine comprises, lorsqu'elles se trouveront en face d'un public dont les idées et les besoins auront changé.

A la place de M. Dumas fils, par exemple, je tremblerais pour mes pièces à thèse, pour celles qui ont le plus remué les contemporains. Les thèses vieillissent vite. Chaque siècle a les siennes, qui font sourire le siècle suivant. Dès qu'on sort de l'observation pour entrer dans le plaidoyer, on renonce à élever un monument de marbre et d'airain. Rien n'est étroit, en somme, comme cette éternelle question du mariage, envisagée au point de vue social Faut-il tuer la femme? Faut-il tuer l'amant? Faut-il tuer le mari? On a retourné la question de cent manières, on a sauté sur place dans cette « toquade » de notre temps, que le dix-huitième siècle a ignorée et qui fera hausser les épaules du vingtième.

Ce qu'il faut dire, c'est que les sociétés passent et que l'homme reste. Toute la littérature qui n'est que sociale, humanitaire, progressive, devient illisible et ridicule au bout d'un demi-siècle ; tandis que les œuvres écrites sur l'homme sont éternelles, comme l'humanité elle-même. Est-ce que Homère, Shakspeare, Molière, Balzac, ont eu l'étrange idée de vouloir modifier le mariage de leur temps? Est-ce qu'ils ont bâti des œuvres de l'imagination la plus voulue et la plus apprêtée, pour prouver qu'on devait tuer ou ne pas tuer les femmes coupables? Non, certes! Ils se sont contentés de mettre debout l'homme éternel, en l'étudiant dans la société de leur époque. On trouve chez eux le mariage tel qu'il était à un certain moment; ils ne donnent que des documents humains, ils ne les défigurent pas par un plaidoyer, et c'est plus tard aux législateurs qu'il appartient d'intervenir, si les lois ne sont ni justes ni logiques.

Nous ne sommes que des greffiers. Tuez-vous ou divorcez, nous dresserons le procès-verbal. Et les plus grands d'entre nous ne seront pas ceux qui vous auront voulus meilleurs, mais ceux qui vous auront peints dans votre vérité.

UN CADAVRE RÉCALCITRANT

Il paraît que tous les cœurs littéraires doivent bondir d'allégresse. Il vient de se rencontrer un homme qui s'est donné la haute mission de ressusciter le drame.

C'est du moins là ce qu'affirment les reporters, les chroniqueurs et les critiques les plus autorisés, comme on dit dans les feuilles locales. M. Larochelle — saluez, jeunes gens! — n'aurait pris à bail le théâtre enguignonné de la Gaîté que pour renouveler e miracle du Christ au tombeau de Lazare. Il dirait au drame, au bon vieux drame chenu et cassé de 1830 : « Lève-toi et marche ! »

Et rien ne lui coûterait, ni sa fortune, dont il a fait l'entier sacrifice, ni sa santé, qu'il est bien résolu à perdre. Le drame ne mourra pas, ou M. Larochelle mourra, sans même laisser de quoi se faire enterrer d'une façon décente.

M. Sarcey l'a écrit, de sa plume infaillible : « Jeunes gens, faites des drames, un directeur a paru qui a pris le solennel engagement de tous les jouer. »

—

Depuis longtemps, je suis M. Larochelle avec in-

térêt. C'est un homme habile, un excellent administrateur doublé d'un directeur de flair. Il a commencé sa fortune dans son entreprise des théâtres de la banlieue, une exploitation qui, certes, n'avait rien de littéraire, mais qui dénotait chez lui un sens très intelligent, très pratique du négoce des spectacles, chez un peuple bon enfant et gâté comme le peuple de Paris. Diriger à la fois cinq ou six petites scènes de nos faubourgs, réduire ses dépenses au strict nécessaire, inventer et manœuvrer un roulement ingénieux de sa troupe d'artistes, enfin varier les affiches, gorger le bon populaire de tout ce qu'il aime, ce n'était pas une petite besogne, et le succès a été un véritable triomphe. On raconte que M Larochelle a gagné là ses premiers cinq cent mille francs.

Ce fut plus tard seulement, à son entrée au théâtre Cluny, que certaines circonstances le posèrent en gourmet de littérature. Placé à la lisière du quartier Latin, il rêva d'attirer la jeunesse des Écoles, et il eut la bonne fortune de jouer les *Inutiles*, cette pièce charmante et médiocre, sur le succès de laquelle il a plus vécu que l'auteur lui-même ; car M. Cadol est à peu près enterré, tandis que voilà aujourd'hui M. Larochelle en passe de ressusciter le drame, gloire immense! S'il n'avait pas joué les *Inutiles*, le rêve ambitieux de l'Odéon n'aurait jamais troublé ses nuits, et M. Sarcey ne le regarderait pas aujourd'hui comme l'unique sauveur possible des vieilles formules qui lui sont chères. Il y a de ces minutes décisives dans la vie. D'ailleurs, l'affaire du théâtre Cluny fut excellente pour M. Larochelle, qui se retira au bon moment, lorsque cette petite scène se démodait.

Après la guerre, on le retrouve associé avec M. Ritt, dirigeant tous deux le théâtre de la Porte-Saint-Martin, nouvellement reconstruit. Et ce fut à ce moment qu'on annonça une première fois, avec toute la pompe voulue, qu'il allait ressusciter le drame. La critique le bénissait, les jeunes frémissaient d'un noble désir. Pour bien affirmer son intention formelle, pour déployer son drapeau, il inaugura la nouvelle salle par une reprise de *Marie Tudor;* il poussa même les choses, si j'ai bonne mémoire, jusqu'à acquérir le droit exclusif de jouer les œuvres de Casimir Delavigne. C'était du dévouement; à la vérité, il n'abusa pas de ce droit. Le malheur fut que *Marie Tudor* et les autres drames, aussi bien ceux d'autrefois que ceux d'aujourd'hui, faisaient en moyenne de très maigres recettes. Certes, M. Larochelle restait sur la brèche, énergique, inébranlable; mais son caissier soupirait; et, comme un beau matin M. d'Ennery passait avec le manuscrit du *Tour du Monde en* 80 *jours* sous le bras, on le pria de monter. Hélas! la résurrection du drame fut remise; le cadavre se montrait trop récalcitrant, ce serait pour une autre fois. M. Larochelle dut se résigner à empocher des bénéfices énormes. Puis, cette opération l'ayant sans doute dégoûté, il s'en alla encore au bon moment, flairant les « fours » du lendemain, laissant M. Paul Clèves se débattre au milieu d'une situation très compromise.

Aujourd'hui, sonnez fanfare! voilà que le miracle à faire, comme dirait M. Sarcey, revient sur l'eau. On nous promet que le cadavre va être beaucoup plus commode à la Gaîté. M. Larochelle, qui n'a pu avoir l'Odéon, s'est juré d'être plus utile à la littéra-

ture que M. de La Rounat. Noble ambition, monsieur! Vous pouvez y aller gaiement, à la ruine et la mort : nous compterons les coups.

—

Veut-on mon opinion toute franche? Eh bien! je ne crois pas à l'héroïsme de M. Larochelle. Il est beaucoup trop malin pour être un héros. Il tient trop à son pauvre argent, si adroitement gagné ; il a une trop jolie maison à Meudon, qu'il serait lamentable de revendre. Savez-vous que, lorsqu'on veut un peu sérieusement ressusciter le drame, il faut avant tout être résolu à la faillite! C'était bon pour un Marc Fournier, pour un Hostein, ces rêveurs, ces mangeurs de millions, criblés de dettes, se jetant dans les aventures en capitaines qui n'ont que leur peau à perdre et qui en font le sacrifice pour la joie d'une idée. Mais M. Larochelle, cet administrateur, cet homme équilibré qui a toujours et quand même battu monnaie avec le public, ce nez exquis qui a le flair et la terreur de la chute, jamais, jamais! Ressusciter le vieux drame, la *Tour de Nesle*, compliquée de *Lazare le Pâtre* et mâtinée de la *Grâce de Dieu :* pour tenter cela, voyez-vous, il faut être fou à lier ou ne pas s'en mêler! Qu'on se rappelle le coup de pistolet du malheureux Jean Bertrand, au Théâtre des Nations.

Mon Dieu ! il me semble assez facile de prédire ce qui va se passer à la Gaîté. Nous allons avoir un recommencement de la tentative faite par M. Larochelle, il y a sept ou huit ans, à la Porte-Saint-Martin. Le départ est le même : il vient de donner

Lucrèce Borgia, comme il avait donné *Marie Tudor*. Sans doute il ne se risquera plus à reprendre Casimir Delavigne; mais il pourra reprendre Ponsard, si le cœur lui en dit. Ensuite, il donnera quelques drames nouveaux, plus ou moins maladroitement coupés sur les anciens. Puis, comme tout cela ne fera pas le sou, il sera bien forcé de tenir compte, par humanité, de la sombre tristesse de son caissier; et, la mort dans l'âme, il montera une grande machine à spectacle, pour rattraper ses pertes et faire ajouter une aile à sa maison de Meudon. Après quoi, il se retirera, laissant derrière lui, sous les décombres, quelque associé, qui ne s'en tirera pas à moins d'une jambe ou d'un bras cassé.

Certes, je ne mets pas une minute en doute les excellentes intentions de M. Larochelle. Il est très décidé à ressusciter le drame, s'il y a là dedans de l'argent à gagner. Mais, en bonne conscience, on ne peut pas lui demander de ressusciter le drame à ses frais. Soyez certain qu'il tentera le miracle avec toute l'intelligence imaginable : il mettra les places à bon marché pour attirer le peuple ; il réduira autant que possible ses frais de décors et de costumes, en ayant l'art de déguiser sa lésinerie; il aura des idées, il administrera son théâtre avec une rigueur mathématique. Seulement, si le drame s'obstine à rester mort, un mouvement d'humeur de sa part sera bien excusable, devant ce comble de l'entêtement. « Eh! va te promener! une momie du temps des Pharaons serait plus touchée de mes soins. Qu'on l'enterre à la fin, ce mort encombrant, et qu'on appelle Grévin pour me dessiner les costumes d'un ballet! »

Donc, si nous ne pouvons exiger la ruine de M. La-

rochelle, si nous ne comptons pas sur son héroïsme, la question devient très simple. Il s'agit bonnement pour lui de trouver des auteurs, des acteurs et un public. Petit problème, en vérité. Tout manque à l'heure actuelle, et le pis est qu'on parle de ressusciter, et non de créer. C'est là que j'enrage

—

Ressusciter! est-ce qu'on ressuscite jamais rien dans une littérature ? Qu'on me cite un exemple, qu'on me montre une formule morte remise à neuf et vivant une nouvelle vie ? On crée, entendez-vous! On donne à un public nouveau des pièces nouvelles, jouées par des artistes nouveaux. Ce sont les sociétés qui font leurs littératures, comme elles font leurs gouvernements.

Le drame historique, romantique, lyrique est mort. Eh bien ! laissez-le mort, car aucune puissance au monde ne saurait le tirer de la terre où il sommeille. Ceux qui parlent de faire ce miracle, ne peuvent être que des farceurs ou des niais. Ne dites donc pas que vous allez ressusciter le vieux drame, car cela n'a aucun sens ; dites que vous allez aider à la naissance du jeune drame, de notre drame à nous, gens de 1881, et vous serez au moins logiques.

Voyez ce qui se passe. On a souri l'autre soir, à *Lucrèce Borgia*, malgré les circonstances qui solennisaient cette reprise. *Lazare le Pâtre* est plus mal écrit, mais n'est certainement pas plus déraisonnable. Le théâtre de Victor Hugo nous semble à cette heure du Bouchardy à prétentions philosophiques, et il ne restera, — je parle des pièces en vers, — que par la

merveilleuse orfèvrerie lyrique dont l'illustre poète l'a vêtu. Et il en est de même des drames de Dumas; on n'ose reprendre *Antony*, la *Tour de Nesle* est usée, les drames d'aventures tels que la *Reine Margot* ne font plus recette. Encore ne sont-ce là que des reprises, des pièces d'ouverture, des bouche trou, dont nos théâtres ne sauraient vivre. Il leur faut des œuvres nouvelles, sous peine de fermer leurs portes. Or, vous imaginez-vous des œuvres taillées sur ce patron de 1830. On a bien essayé, à la Porte Saint-Martin; mais je crois que les directeurs n'ont pas envie de recommencer l'expérience. M. d'Ennery lui-même reste tout endolori de l'étrange chute de *Diana*, ce drame vieux jeu acclamé par le public des premières, et dont n'a pas voulu le bon public gobeur qui paie sa place. C'est un effarement. S'il y a encore des auteurs, ils se risquent de moins en moins à écrire des drames, complètement déroutés, avouant qu'ils ignorent ce que le public leur demande.

Ainsi, pas d'auteurs, pas de public pour le vieux drame. J'ai ajouté pas d'acteurs. Allez voir *Lucrèce Borgia*, à la Gaité. Certes, madame Favart est une artiste du plus grand talent : les romantiques dévots ne parlent pas moins d'elle avec une sourde colère; ils l'accusent de jouer la terrible Lucrèce en bourgeoise, et ils ont raison. De même pour Dumaine, de même pour tous les interprètes. Nos artistes n'ont plus le sens des grandes phrases échevelées ; ils ne se tordent plus les bras, ils ne roulent plus les yeux, de sorte que, si les drames de la première moitié du siècle ne devenaient pas impossibles par eux-mêmes, il faudrait les abandonner, faute de comédiens pour

les rendre. C'est que chaque formule dramatique apporte et emporte ses interprètes. Ressusciter le vieux drame ! par qui et pour qui ? il n'y a personne pour l'écrire, personne pour le jouer, personne pour l'entendre. J'admets toutes les exceptions qu'on voudra ; demain, certes, un drame romantique peut encore réussir ; mais le mouvement littéraire n'est évidemment plus là, ce sera une surprise qui coûtera même cher au théâtre, car il voudra recommencer l'heureuse expérience et tombera ensuite de chute en chute. Non, l'ancienne formule est épuisée, tout le démontre. Le public veut un nouveau drame

Ici, nous entrons dans l'inconnu. On ne peut que prévoir et souhaiter. Donnez au drame de demain le nom qu'il vous plaira : naturaliste, moderne, peu importe. Je crois que ce drame ira à plus de vérité et à plus d'humanité, à une humanité toute fraternelle et contemporaine. Nous sommes las des guenilles de l'histoire, las des mensonges lyriques las des seigneurs empanachés et des victimes sentimentales. Une simple histoire, un homme qui souffre ce que nous souffrons, qui a nos douleurs et nos joies, nous touche profondément, nous bouleverse ; tandis que nous devenons froids et railleurs devant le poison des Borgia et les gaillardises de Marguerite de Bourgogne. Nous commençons à exiger au théâtre notre vie à nous, dans nos chambres, sur nos places publiques. Et que de beaux décors, pour nos grandes scènes à spectacle : nos rues, nos promenades, nos halles, nos gares, nos fêtes privées et publiques, sans compter le luxe ou simplement les mobiliers caractéristiques de nos appartements ! Il y a là toute une création du milieu exact à faire, qui suffira à emplir

les plus vastes cadres, si la pièce elle-même tient la largeur de la scène par une action puissante. Mettez une de nos foules à la Gaîté, et vous verrez si elle n'y prendra pas une vie autrement intense que toute la ferblanterie bossuée du Moyen Age !

—

Au demeurant, puisque M. Larochelle est décidé, dit-on, à ressusciter le drame, nous attendons le résultat de l'expérience avec la plus vive curiosité. Faites, monsieur : vous nous intéressez au delà de tout ce que nous pouvons dire. La littérature a les yeux sur vous.

Voulez-vous simplement me permettre de répéter ma prédiction, pour conclure ? Si vous vous entêtez à jouer des *Lucrèce Borgia*, anciennes ou retapées, vous vous ruinerez plus ou moins vite. Seulement, vous êtes trop intelligent pour vous entêter, et avant un an vous monterez un *Michel Strogoff* quelconque. Je dépose cette prédiction chez un notaire, si l'on veut. Les faits doivent me donner raison.

Il y aurait autre chose à tenter. Mais quoi ? Où sont les auteurs, où les pièces, où les artistes ? Hélas ! notre génération est bien lente à se lever et à faire son œuvre au théâtre. Nous sentons que le public se lasse de nos aînés, et nous n'avons pas encore eu la virilité de prendre leur place. C'est notre faute, en somme, si le drame est mort, car nous seuls pouvons le ressusciter sous une forme nouvelle. Allons, qui de nous va avoir du genie ? L'heure presse.

EDMOND DE GONCOURT

Mes souvenirs datent de loin déjà. C'était après *Henriette Maréchal*. Pour la première fois, j'allais déjeuner dans cette maison d'Auteuil, sur laquelle Edmond de Goncourt vient de publier deux volumes, tout chauds d'une passion d'artiste et d'une dévotion de collectionneur.

Les deux frères, alors, l'emplissaient de leur gaieté au travail de leur fièvre à la lutte littéraire. Plus tard, après le coup de foudre qui frappa Jules, j'ai revu la maison bien triste et bien vide. Edmond, resté seul, dans cet arrachement de tout son être, l'abandonnait. Il n'avait plus le courage de faire du petit hôtel la retraite d'art que tous deux avaient rêvée, lorsqu'ils s'étaient enfuis à ce bout verdoyant de Paris. La mort était venue, quand les meubles se trouvaient à peine à leur place.

Puis, les années passèrent, la maison lentement le rattacha à l'existence. Il avait la peur et le dégoût de tout travail littéraire. Longtemps, nous l'avons vu planter son jardin en sabots, monter sur des échelles

pour accrocher des dessins. Le collectionneur avait reparu, il s'entourait des chefs-d'œuvre délicats du dix-huitième siècle, des merveilles exquises de l'extrême Orient. Et ce fut ainsi qu'il se retrouva un jour à sa table de travail, dans ce milieu d'un raffinement d'art si plein d'excitation, qu'il s'y grisait et y retournait aux idées par les images.

La maison avait sauvé l'écrivain. Parlons donc de cette maison, toute vibrante d'humanité. On comprend sa tendresse pour elle, ces deux volumes qu'il lui consacre, sous ce titre : *la Maison d'un artiste*. Ses tendresses y tiennent à cette heure, et il a nettement inscrit sa pensée à la première page, dans cette préface d'une phrase : « En ce temps où les choses, dont le poète latin a signalé la mélancolique vie latente, sont associées si largement par la description littéraire moderne à l'Histoire de l'Humanité, pourquoi n'écrirait-on pas les mémoires des choses au milieu desquelles s'est écoulée une existence d'homme ? »

—

Comme l'explique très bien Edmond de Goncourt, nous tournons tous au bibelot, dans notre amour du coin du feu. Les travailleurs vivent les journées devant leur table, n'ayant pour se récréer les yeux que la vue des meubles voisins et des quatre murs. Alors, s'ils sont artistes, s'ils ont le besoin des choses belles de travail et de couleur, ils couvrent les meubles de bronzes, ils pendent aux murs des tableaux, des faïences, des soies brodées.

Dès le vestibule de la maison d'Auteuil, on se sent chez un artiste qui s'est cloîtré dans sa passion

de l'art et de la littérature. Ce n'est pas le vestibule nu et banal des logis bourgeois. Il est égayé et comme chauffé par des faïences, des bronzes, surtout par des *fouikousas*, ces carrés de soie brodée qui servent au Japon à envelopper les cadeaux. Il en est là de merveilleux, un surtout, représentant deux pigeons, d'une broderie si fine, que « la lumière joue sur le plumage comme sur un plumage naturel ».

Puis, à droite, c'est la salle à manger. Elle est toute tendue d'une suite de panneaux de tapisserie, qui autrefois décorait un pavillon de musique, dans un jardin. Peu de meubles : une table et huit chaises, sculptées par Mazaroz, une servante en bois de rose dans un coin, et dans un autre un grand écran japonais. Sur la cheminée, entre deux flambeaux à trois branches portant les armes d'un cardinal, un petit marbre de Falconet.

C'est dans cette salle à manger que je revois Jules de Goncourt me lisant, peu de temps avant sa mort, des pages encore fraîches de *Madame Gervaisais*, ce livre d'une analyse si pénétrante, dont l'insuccès hâta son agonie. C'est ici également que, plus tard, un autre mort pleuré de nous tous, Gustave Flaubert, tonnait contre « la haine de la littérature », dans nos déjeuners du printemps. Il y avait là Daudet et Tourguéneff. Après-midi charmantes, qui sont aujourd'hui parmi les meilleurs de mes souvenirs.

On passe dans un petit salon et dans un grand salon, ouvrant tous les deux sur le jardin. Edmond de Goncourt, après de longues méditations, les a tendus d'andrinople et a fait peindre les portes et les corniches en noir, le noir poncé et poli des panneaux de voiture ; de sorte qu'il a obtenu cette harmonie

neutre du noir et du rouge, qui fait valoir avec une intensité sévère l'or bruni des vieux cadres, le blanc jauni des anciens dessins. Peu de meubles encore, dans ces deux pièces. Un meuble de Beauvais superbe dans le grand salon, alignant son vaste canapé et ses dix larges fauteuils ; sur chaque dossier, se trouve le sujet d'une fable de La Fontaine, d'après Oudry. Au milieu de la pièce, une merveille, un bronze du Japon, une grande vasque à cire perdue, d'un travail extraordinaire. Puis, sur la cheminée, dans les angles, des terres cuites de Clodion, dont Edmond de Goncourt parle avec une religion attendrie.

Ce fut dans le petit salon qu'il passa les terribles journées des deux sièges, lorsque les obus des Prussiens, et plus tard ceux de l'armée de Versailles, tombaient sur Auteuil et l'incendiaient. Pensez à l'angoisse du collectionneur, au milieu de ses bibelots, de ses livres et de ses dessins. Sa collection de dessins du dix-huitième siècle fait, comme il le dit, son orgueil et sa joie. Les belles pièces sont pendues dans les salons, dans l'escalier, dans les chambres ; mais la plus grande partie gonfle de grands cartons, « près de quatre cents dessins montrant l'École française du dix-huitième siècle sous toutes ses faces, et presque dans tous ses spécimens, des dessins qui sont en général les dessins les plus importants de chaque Maître, petit ou grand ». Il en a dressé un catalogue très complet, annoté de détails curieux et augmenté d'anecdotes, que l'on trouvera tout au long dans le premier volume de la *Maison d'un artiste*.

—

L'escalier est transformé en galerie. Les murs,

comme ceux des pièces, en sont couverts de *foukousas*, de *kakemonos*, de dessins, de grands plats de porcelaine. Sur le palier du premier étage, se trouve un petit meuble en forme de coffre, où est rangée une admirable collection d'albums japonais. Et je recommande les cinquante pages du livre qu'Edmond de Goncourt a consacrées à ces albums : une merveille de description chaude et intense, une transcription dans notre langue des souplesses, des caprices adorables, des notations délicates et comme tremblées, de tout cet art du Japon qui reste intraduisible par nos peintres, et qu'ici la plume d'un écrivain a rendu dans son originalité vivante.

Dans le cabinet de travail, qui donne sur le jardin, il n'y a eu place que pour des livres. La pièce paraît petite, resserrée par les rayons dont les murs sont garnis. D'ailleurs, les livres modernes sont dans des armoires, au second étage ; on ne trouve là que des ouvrages du dix-huitième siècle : des livres, des manuscrits, des autographes, des affiches, des placards. Edmond de Goncourt a dressé un catalogue des pièces les plus curieuses, d'un très vif intérêt anecdotique. Là, aussi, dans un meuble qui occupe tout un panneau, sont les énormes cartons crevant de dessins et d'estampes. Je ne parle point des bronzes, des porcelaines, des marbres. Enfin, devant la fenêtre, est la table de travail, une ancienne table à modèle, solide et simple au milieu de ces richesses artistiques. Qu'on me permette de citer ces deux phrases, qui ont retenti dans mon cœur de travailleur : « Pauvre table qui a vu le désespoir de tant de phrases rebelles, et aussi la joie du mot *Fin*, écrit au bas de la dernière page de beaucoup de volumes. Vieux

morceau de bois associé à mon existence, et pour laquelle j'ai des regards amis, quand j'ai été quelque temps absent et sans écrire, lui demandant presque qu'elle me soit favorable et qu'elle me fasse trouver une fois encore l'inspiration de l'écrivain. »

Le cabinet de toilette sépare le cabinet de travail de la chambre à coucher. C'est une très petite pièce, rendue toute blanche par les dessins et les porcelaines qui y sont accrochés. La chambre est plus éteinte, complètement tendue de tapisseries, aux murs et au plafond, avec un lit immense qui occupe toute la pièce. Pour mobilier, simplement « deux fauteuils en tapisserie, une console Louis XVI d'une forme rare, une commode tombeau dont le sombre bois sanguin disparaît sous les dorures des ferrures... ». C'est comme un grand coffret ancien. que cette chambre, un de ces coffrets où l'air d'un autre siècle est enfermé, dans un sommeil doux et profond. Edmond de Goncourt termine le chapitre par cette phrase mélancolique : « A l'heure où l'on devient vieux, malingre, souffreteux, il faut songer à meubler pour la maladie un coquet logis, où elle sera moins laide pour les autres et pour soi-même, et se preparer, au milieu d'élégances, à accueillir la mort en délicat. »

Si l'on traverse le palier, on entre enfin dans le cabinet de l'extrême Orient, une pièce qui donne sur la rue. C'est là que le collectionneur a entassé ses richesses, ses précieux bibelots japonais, chinois, indiens, persans. On se croirait dans un petit musée, devant les vitrines, les étagères, les rateliers. Certes, je ne m'aventurerai que dans un dénombrement rapide : les *netskés*, ces boutons, ces petites sculptures

d'ivoire ou de bois, d'un travail si précieux et si vivant; les porcelaines de la Chine, potiches, vases, cornets, flacons, bouteilles, plats, coupes, boîtes, bols, gobelets, écrans, pots de toutes les familles, la blanche, la jaune, la bleue, la verte; ensuite les bols de Satzuma, d'une pâte si fine, une des dévotions du collectionneur; puis, les sabres, « ces délicieux petits sabres, qu'on pourrait appeler les bijoux du suicide », et les gardes de sabre, des prodiges de ciselure ; puis, les laques et toutes sortes de petits objets précieux en or, en argent, en ivoire, en écaille, en cristal de roche, des tabatières, des pipes, des encriers, des bonbonnières, des boîtes à médecine ; enfin, dans une vitrine, les bronzes, des pièces rares qu'Edmond de Goncourt a choisies, comme presque tous ses bibelots d'ailleurs, au déballage des caisses qui arrivent de l'extrême Orient.

Il faut tenir compte au collectionneur d'un aveu qui m'a frappé. Il établit nettement que les plus anciens bibelots japonais datent de cent ans à peine. L'art, au Japon, n'a pas d'antiquité; il n'était, au siècle dernier, qu'une servile imitation de l'art chinois. Mais le collectionneur n'en adore pas moins les jeunes chefs-d'œuvre de ce peuple artiste, « où le paysan, avec deux ou trois pierres, se crée dans son champ une cascatelle, y plante un abricotier à fleurs doubles, et jouit, des heures entières, de la floraison de son arbuste au-dessus de la musique de l'eau, ainsi qu'un peintre et un poète ».

—

C'est dans une chambre du second étage que Jules de Goncourt est mort, « la mansarde de l'étudiant

où il aimait à travailler, la chambre choisie par lui pour mourir ».

Ici, je ferme la *Maison d'un artiste* et je demande à donner une lettre assez longue qu'Edmond de Goncourt m'écrivit de Bar-sur-Seine, en juillet 1870, quelques semaines après la mort de son frère. Elle n'a paru nulle part, je l'ai toujours gardée, attendant l'occasion de la faire connaître, car elle a le haut intérêt d'une des pages les plus poignantes de notre histoire littéraire.

« Si je n avais pas été souffrant, en arrivant dans ma famille, je vous aurais répondu plus tôt, je vous aurais répété combien j'étais touché et reconnaissant de toutes les marques de sympathie courageuse que vous nous avez données, je vous aurais dit combien vos deux lettres m'avaient été douces dans ma douleur; je vous aurais demandé à échanger, selon le désir de mon frère arrêté par la maladie, la mort, nos relations lointaines et épistolaires en une amitié intime.

« J'ai sous les yeux votre lettre et, devant la demande que vous me faites de la cause de sa mort, je me laisse aller à causer avec vous, à répandre dans votre cœur ami toutes les interrogations que je me suis adressées, toutes les suppositions que j'ai forgées, avec les cruelles découvertes et les amères retrouvailles du passé, sans pouvoir toutefois m'expliquer cette mort bien plus faite pour moi que pour lui ; je suis un mélancolique, un rêvasseur, tandis que, lui, était fait de gaieté, de vivacité d'esprit, de logique, d'ironie.

« A mon sentiment, mon frère est mort du travail, et surtout de l'élaboration de la forme, de la ciselure

de la phrase, du travail du style. Je le vois encore reprenant des morceaux écrits en commun, et qui nous avaient satisfaits tout d'abord, les retravaillant des heures, des demi-journées avec une opiniâtreté presque colère, changeant ici une épithète, là faisant entrer dans une phrase un rythme, plus loin reprenant un tour, fatiguant et usant sa cervelle à la poursuite de cette perfection si difficile, parfois impossible de la langue française, dans l'expression des choses et des sensations modernes. Après ce labeur, je me le rappelle maintenant, il restait de longs moments brisé sur un divan, silencieux et fumant.

« Ajoutez à cela que, quand nous composions, nous nous enfermions des trois ou quatre jours, sans sortir, sans voir un vivant. C'était pour moi la seule manière de faire quelque chose qui vaille, car nous pensions que ce n'est pas tant l'écriture mise sur du papier qui fait un bon roman, que l'incubation, la formation silencieuse en vous des personnages, la réalité apportée à la fiction et que vous n'obtenez que par les accès d'une sorte de fièvre hallucinatoire, qui ne s'attrape que dans une claustration absolue. Je crois encore ce procédé de composition le seul bon pour le roman, mais je crains bien qu'il ne soit pas hygiénique.

« Songez enfin que toute notre œuvre, et c'est peut-être son originalité, originalité durement payée, repose sur la maladie nerveuse, que ces peintures de la maladie nous les avons tirées de nous-mêmes, et qu'à force de nous détailler, de nous étudier, de nous disséquer, nous sommes arrivés à une sensitivité supra aiguë, que blessaient les infiniment petits de la vie. Je dis « nous », car quand nous avons fait

Charles Demailly, j'étais plus malade que lui. Hélas! il a pris la corde depuis *Charles Demailly!* c'est bien singulier, écrire son histoire quinze ans d'avance! Cette histoire, cependant, n'a pas été, Dieu merci, tout à fait aussi horrible.

« Il n'y a eu jamais, chez lui, de conception déraisonnable; il y avait surtout la perte de l'attention et comme un enfoncement de sa personne encore vivante dans un lointain mystérieux. Il était avec moi et je ne le sentais pas avec moi. Il n'y a pas longtemps que je lui disais : « Jules, où es-tu, mon ami? » il me répondait, après quelques instants de silence : « Dans les espaces... vides. » Et pourtant, dans nos promenades, le matin même de la crise qui l'a tué, il trouvait une expression pittoresque pour caractériser un passant, une expression peinte pour noter un effet de ciel.

« Cela me soulage et semble adoucir mon chagrin de vous parler de lui, et je continue.

« Je cherche encore et je trouve une autre cause. Moi, j'étais collectionneur, j'étais souvent distrait de mon métier par une babiole, par une bêtise; lui, beaucoup moins passionné pour la possession des choses d'art, était surtout collectionneur par déférence pour ce que j'aimais, par une touchante immolation à mes goûts. Il n'aimait ni la campagne, ni le monde; il avait une certaine paresse de corps pour les exercices violents, les armes, la chasse, le mouvement physique. Sa pensée donc n'était pas un seul moment enlevée à la littérature par un plaisir, une occupation, une passion, que sais-je? l'amour pour une femme ou pour des enfants; et quand la littérature devient ainsi la maîtresse exclu-

sive d'un cerveau, c'est triste à dire, la médecine voit, dans cette préoccupation unique et fixe, un commencement de monomanie.

« Il est évident que, pour un être ainsi constitué, ainsi fait, ainsi amoureux des lettres, vivant uniquement sur et pour le livre qui allait paraître, un échec, une déception apportaient une blessure qu'il mettait un certain orgueil à dissimuler aux autres comme à moi-même, et il n'est pas douteux que les fortunes malheureuses d'*Henriette Marechal* et de *Madame Gervaisais* n'aggravèrent un état déjà maladif.

« Ce fut surtout la chute d'*Henriette Maréchal* qui lui fut sensible, au moment où, plein de courage et d'énergie, il présenta une nouvelle pièce écrite au milieu de crises de foie intolérables, et qu'il se sentit le théâtre fermé. En effet, il croyait avoir une vocation pour le théâtre, il croyait posséder des qualités de dialogue que j'avoue ne point avoir, et que je trouve franchement chez lui supérieures à celles de ses contemporains; et ce refus venait au moment où il comptait prendre une revanche avec *Blanche de la Rochedragon* (*la Patrie en danger*), où il rêvait de faire de grandes comédies satiriques modernes. Je me rappelle que c'était un de ses plus doux rêves, de se mettre aussitôt son rétablissement à une grande satire théâtrale de ce temps, sous le titre : *la Blague*, en même temps que nous travaillerions à un roman qui devait être le complément de *Germinie Lacerteux*.

« Dans les causes meurtrières qui ne procèdent ni de l'intelligence ni du moral, je ne sais rien. Il n'a fait quelques excès de femme que tout jeune; il ne buvait jamais un verre de liqueur. Je ne trouve

dans sa vie, que des excès de tabac, il est vrai du plus violent et du plus fort, avec lequel nous nous stupéfions pendant les entr'actes du travail. Mais le tabac et les causes physiques ont-elles l'influence que leur prêtent certains médecins?

« J'ai toujours dans la mémoire cette terrible proposition formulée devant moi par Beni-Barde, le médecin qui l'a soigné et qui a étudié tant de maladies nerveuses : « Dix ans d'excès de femmes, dix ans d'excès de boisson, dix ans d'excès de n'importe quoi, quelquefois démolissent moins un homme qu'une heure, une seule heure d'émotion morale. »

« Une proposition à méditer pour nous tous gens de lettres, pour vous qui travaillez dans notre genre et qui êtes nerveux. Il faut vous distraire parfois de votre métier, combattre l'excès de la pensée par la fatigue physique, vous occuper de la bête qui est en vous et lui faire prendre de la vie matérielle tout ce que vous pouvez lui donner, travailler à vous faire un épiderme de bronze. Ce sont, dans notre dur métier, les conditions pour vivre, pour durer, pour réaliser tout ce que vous êtes en droit d'obtenir de la nature de votre talent, bonheur et récompense refusés à mon frère. »

—

Lettre superbe, et dont les artistes seuls comprendront la profonde émotion, la logique désespérée.

Je l'ai donnée tout entière, car la maison d'Auteuil serait vide, si je n'y avais pas montré cette ombre chère et tant pleurée du frère mort. Elle est dans

toutes les pièces, elle emplit la salle à manger et les salons, elle s'assied encore à la table de travail du cabinet, elle rôde dans l'escalier et devant les vitrines des collections. C'est elle qui attendrit et qui chauffe d'un souvenir ce logis de vieux garçon, qui serait froid sans elle, car on n'y sent pas la tiédeur d'une femme.

Maintenant, la porte est entr'ouverte, la *Maison d'un artiste* est en vente chez les libraires, le public peut y entrer. Mais je crois bien que les délicats seuls seront là chez eux Ils y trouveront une distinction de race, la religion de l'art et du travail, le styliste le plus original de ce temps, un romancier qui nous a ouvert la route à coups de chefs-d'œuvre, et dont la victoire est aujourd'hui complète.

LA RÉPUBLIQUE EN RUSSIE

Les secousses politiques des temps modernes ont fait naître, en France et partout, une espèce nombreuse de politiciens qui disposent des peuples, comme les joueurs d'échecs peuvent disposer des pièces de bois qu'ils ont sous la main. Ils sont dans la spéculation pure, ils défont des monarchies et font des républiques, ils ne comptent ni avec les êtres ni avec les choses, traitant l'humanité et le monde ainsi qu'un simple théorème de géométrie. Je vois là tout à la fois une conséquence de l'absolu classique et de l'extravagance romantique.

Et remarquez que l'opinion n'importe pas. Ces politiciens peuvent aussi bien être royalistes que républicains. Entre un homme politique qui veut rétablir la monarchie dans un pays où elle est morte de sa belle mort, comme une plante dans un terrain épuisé, et un homme politique qui parle de fonder une république chez un peuple où elle ne saurait trouver aucun élément d'existence, je ne vois pas de différence sensible, car tous les deux sont

également en dehors des conditions scientifiques, en dehors de l'observation et de l'expérimentation.

La seule politique raisonnable et digne du siècle est donc cette politique expérimentale ou naturaliste, qui a tant égayé les plaisantins de la presse, lorsque j'en ai parlé. C'est la formule philosophique de nos sciences appliquée au gouvernement des hommes. Elle traite un peuple comme un jardinier traite un arbre, étudiant les origines, les croissance successives, le sol et la température, favorisant l'épanouissement de toutes les fleurs. De même que la création continue du monde est une affaire de milieu physique et chimique, de force mécanique agissant sur les corps, de même il n'y a qu'une question de force et de milieu agissant sur les races, dans l'histoire des nations. Tous les progrès sont possibles, mais à la condition qu'ils s'opèreront dans les circonstances voulues, ainsi que des phénomènes naturels.

Voici, par exemple, les événements de Russie, ces événements terribles qui, depuis huit jours, troublent si fort les cervelles. Ce qu'on dit de sottises est inimaginable, aussi bien à droite qu'à gauche. Cela vient d'abord de ce que la Russie est un pays très ignoré, et que notre rage en France est de tout rapporter à nos mœurs et à nos idées ; mais cela vient aussi de la façon dogmatique dont les politiciens tranchent les questions, en dehors des faits. Parmi les opinions énormes qui circulent, je n'en retiendrai qu'une, celle que la proclamation d'une république devient possible en Russie, dans la guerre féroce que les nihilistes ont déclarée au pouvoir ab-

solu des empereurs. On parle d'un 89 prochain. Un 89 à Saint-Pétersbourg, bon Dieu ! mais pour imaginer une pareille chose, il faut ne pas être allé plus loin que la Villette et Montmartre, il faut faire de la politique comme on fait du théâtre historique chez nous, avec toutes les rengaînes classiques et romantiques qui traînent sur les planches.

Me permettra-t-on d'étudier cette question un peu sévère en simple observateur ? J'ai des documents très exacts, et la vérité m'est toujours facile à dire, car je ne me suis ni donné ni vendu à aucun parti. Ce sera un modeste essai de politique expérimentale, une application de la formule naturaliste au gouvernement des hommes. Je ne juge pas, j'expose des faits, rien de plus.

—

D'abord, un fait considérable se présente, le sol même de la Russie et la population rurale qui l'habite.

Nous ne sommes plus en France, dans un pays très peuplé où les villages se touchent, où même aux anciennes époques d'ignorance et de misère, les habitants vivaient comme en famille, sous la douceur d'un climat tempéré. Là bas, des espaces larges et désolés séparent les hameaux, les paysans habitent des solitudes, sans avoir conscience de leur nombre, enfermés chez eux durant des mois par les rudesses de l'hiver. Ajoutez que leur ignorance est complète ; pas d'école, ils ne savent ni lire ni écrire, ils en restent à des procédés de culture si mauvais, qu'ils ne récoltent pas de quoi man-

ger. On les dit très doux et très intelligents ; mais ils ont derrière eux des siècles de servage qui leur ont enlevé toute personnalité et toute initiative. S'ils ne savent rien, ils n'éprouvent pas le besoin de savoir quelque chose. Aujourd'hui que l'émancipation est accomplie depuis des années, ils sont encore comme un troupeau qu'on aurait lâché et qui resterait dans la stupeur et l'embarras de sa liberté, cherchant partout un berger et des chiens.

Pour nous faire une idée nette du paysan russe, il faut évoquer notre ancien paysan féodal du douzième siècle ; et encore, dans notre race, trouve-t-on toujours un vieux levain de rébellion, tandis que le sentiment religieux, très développé, a toujours agenouillé le paysan russe devant l'empereur, roi et pape, comme devant un dieu. Même de nos jours, aucun doute ne l'a effleuré ; le souffle du scepticisme moderne, si puissant qu'il soit, n'a point pénétré dans l'immensité des steppes, où les livres n'entrent pas. De là cette immobilité du paysan, dans ce qu'il croit et dans ce qu'il ignore.

Et, maintenant, songez que, sur quatre-vingts millions d'habitants environ, la Russie compte plus de soixante millions de paysans. Ce sont eux, en somme, qui font la nation. Il y a là, sous le monde russe que nous connaissons, sous les autoritaires, les libéraux et les révolutionnaires, une force énorme, inerte, qui dort comme une eau profonde. Imaginez qu'un homme se produise et ait le génie d'employer cette force : ce serait formidable. Eh bien ! la solution du problème politique, en Russie, sera tôt ou tard dans l'emploi du peuple, qu'on laisse à l'écart.

Il faudrait étudier l'état actuel des paysans. L'é-

mancipation, qui a été une conquête politique, loin d'améliorer leur état social, l'a au contraire empiré. On leur a accordé la liberté individuelle, on leur a même donné une petite part de la propriété territoriale. Mais eux, qui auparavant ne payaient rien, ont été écrasés sous des impôts si lourds, que leur titre de citoyen leur coûte aujourd'hui terriblement cher. On a calculé qu'ils n'avaient que le onze pour cent de la propriété totale et qu'ils payaient le trente-un pour cent des impôts; c'est-à-dire qu'ils paient trois fois plus qu'ils ne possèdent. Leurs procédés de culture défectueux, leur ignorance et leur inertie les réduisent à une misère noire, dans l'ahurissement douloureux de ce bonheur politique d'être libre, dont ils ne sentent pas du tout les joies. Ils préféreraient du pain.

Un détail caractéristique. Depuis l'émancipation, il a poussé des milliers d'usuriers dans les campagnes, comme dans un terrain brusquement favorable ; encore un curieux exemple de l'influence des milieux. Dès qu'un paysan ne peut payer les impôts. ou n'a pas de quoi acheter des semences, et le cas est général, il s'adresse à ces usuriers qui lui prêtent au cent vingt-cinq et au cent cinquante pour cent. C'est la ruine de plus en plus complète, une aggravation annuelle de la pauvreté et des souffrances des campagnes, devant aboutir fatalement à une catastrophe.

—

Si l'on étudie l'autre partie de la nation russe, on trouve, en face des soixante millions de paysans, environ vingt millions d'habitants qui se répartissent,

en gros, de la façon suivante : un million de nobles, un million et demi de soldats, huit cent mille prêtres, quatre millions d'employés, huit millions de marchands et de bourgeois. Je ne donne ces chiffres approximatifs que pour mieux faire comprendre l'état politique et social de la Russie.

Or, sans craindre de se tromper, on peut estimer que le tiers de ces classes supérieures se compose de libéraux, souhaitant des réformes politiques, tout en ne sachant pas trop en quoi ces réformes pourraient consister, car l'existence du régime parlementaire présente des difficultés particulières, dans ce pays où la masse des paysans formerait un corps électoral d'un maniement presque impossible. C'est donc six ou sept millions d'esprits cultivés, acquis aux idées européennes, rêvant la liberté et la justice par des moyens plus ou moins énergiques. Mais, dans ce nombre, les révolutionnaires, les nihilistes comme on les nomme, ne sont guère que cinq ou six cent mille ; et même il faut réduire à une vingtaine de mille au plus les enragés, ceux qui sont résolus à tout, qui tueront et brûleront pour le triomphe de leur passion.

Les nihilistes se recrutent un peu dans toutes les classes. Il y a quelques nobles parmi eux, car il se produit une lente désorganisation de la noblesse, comme dans tous les pays dont l'état politique et social se transforme. L'armée ne fournit encore que de rares révoltés, et dans les grades subalternes. Ce sont les fils des prêtres, les petits gentilshommes, les étudiants, les employés, qui se trouvent les plus nombreux et qui se montrent les plus ardents. On sait aussi que les femmes jouent un grand rôle dans

le parti. Elles sont très intelligentes, très instruites, généralement supérieures aux hommes, et d'une énergie extraordinaire, comme dépouillées de leur sexe, vierges le plus souvent, dédaigneuses de l'amour. L'athéisme est au fond. Les nihilistes font profession de ne croire à rien. Mais j'imagine que, dans ce doute fervent, il y a une bonne part de mysticisme. Nous sommes là aux frontières de l'Asie, l'Inde est derrière, et je vois je ne sais quelles extases bouddhiques, sous l'illuminisme de ces héroïnes nihilistes, qui semblent agir dans une crise d'hystérie révolutionnaire.

On discute beaucoup sur le but que poursuivent les nihilistes. Ce but est pourtant bien simple, dans sa grandeur sauvage. Ils n'en sont plus aux rêveries littéraires et philosophiques d'Hertzen. Ils marchent derrière Bakounine, l'exterminateur. Selon eux, la Russie est mauvaise, il faudrait des siècles pour amener par l'instruction ce qu'ils regardent comme la vérité. De quelle façon agir sur la masse inerte des paysans ? Comment en faire des hommes libres? Les nihilistes, qui sont pressés, ont reculé devant cette besogne et pensent qu'il est plus commodé et plus rapide de déterminer un cataclysme général, dans lequel la Russie se renouvellera tout entière. C'est le bain de sang, c'est la fonte dans le creuset, sous la flamme des incendies, au milieu des écroulements et des désastres. Un nouvel équilibre est pour eux au bout de l'anarchie. Peut-être Attila, lorsqu'il brûlait et massacrait, voulait-il mettre de l'ordre dans le monde.

D'ailleurs, je le dis encore, les nihilistes sont trop intelligents pour essayer d'agir sur les campagnes.

Ils savent très bien que les paysans restent absolument insensibles aux idées politiques ; et c'est justement parce qu'ils sentent là un terrain qui leur échappe, parce qu'ils doivent renoncer à provoquer une révolution populaire, qu'ils se sont jetés dans la violence, dans la destruction de tout. La passion religieuse seule pourrait mettre debout les paysans ; mais ils sont d'une piété profonde, et, s'ils se soulevaient, ce serait contre les nihilistes, qui font profession d'athéisme. Ceux-ci ont même tenté de spéculer sur la mise hors la loi des « raskolniks », nom sous lequel on désigne en Russie les dissidents religieux, toute une classe qui compte près de douze millions de membres. Les « raskolniks », traités en lépreux par le gouvernement, ont pourtant repoussé avec horreur la pensée d'une alliance avec les nihilistes, parce que ceux-ci n'ont pas de Dieu.

Telle est donc la situation. En dessous, une masse énorme et inerte, les paysans, la nation elle-même, qui n'a aucune idée des évolutions politiques et qui ne serait sensible qu'à des mesures sociales, diminuant la misère dont elle agonise. En dessus, le groupe des classes supérieures, très divisé, gagné de jour en jour par les idées libérales, mais terrifié par l'impatience meurtrière des quelques milliers de nihilistes, qui, niant le progrès, veulent d'un coup l'absolu. Et, entre les deux, le pouvoir, ce pouvoir despotique des Tzars qui lutte désespérément, en craquant de tous côtés.

—

Un empereur vient d'être supprimé violemment.

Un autre empereur est monté sur le trône. C'est une nouvelle expérience qui commence.

Alexandre II était peu aimé. On attendait Alexandre III, dont les vertus domestiques, l'intelligence solide, l'esprit foncièrement russe, faisaient enfin espérer l'homme de génie souhaité ; car, seul, un grand homme politique peut sauver la Russie des catastrophes qui la menacent.

Admettez qu'Alexandre III se rende un compte bien net de la situation. On l'a déjà nommé « l'Empereur des paysans ». Sans doute il mettra le salut de l'Empire plus dans des mesures sociales que dans des mesures politiques. Chez nous, Proudhon, avec sa terrible logique, avait déjà rêvé ce socialisme césarien. Le Tzar qui rangera autour de lui les soixante millions de ses paysans, en changeant l'assiette des impôts, en les délivrant des usuriers, aura là une formidable armée pour le défendre. Il pourra même conquérir les « raskolniks », mais ceux-ci par une mesure politique, s'il consent à faire d'eux des citoyens. Dès lors, le peuple le bénit et l'adore; il devient sacré pour ce peuple, qui mange enfin du pain.

Que feraient les nihilistes ? Là-bas, le peuple des villes n'existe pas ; ou, du moins, on ne connaît pas les grandes agglomérations ouvrières de Paris et de Lyon, ces foyers d'insurrection permanents. Puis, les villes sont rares, peu peuplées, très espacées ; et, d'autre part, Saint-Pétersbourg n'est point, comme Paris, une tête, un cerveau qui commande au pays entier. Une de nos révolutions est donc impossible ; on n'en trouverait pas les éléments. Devant la popularité du Tzar dans les campagnes, devant ces soixante

millions de sujets fidèles qui lui devraient l'existence. les nihilistes continueraient-ils leur besogne sanglante? Ils sont assez résolus, assez passionnés pour aller jusqu'au bout. Alors, ce serait effroyable, on pourrait craindre une immense jacquerie, les paysans furieux de voir leurs Tzars assassinés les uns après les autres, ne parvenant pas à comprendre et se ruant sur les villes, pour y tout massacrer. De pareils faits se sont produits déjà, dans les premières années du dix-septième siècle, à une époque de l'histoire de Russie qu'on appelle « les temps troubles » ; et, dernièrement, des symptômes graves ont fait craindre des désordres de ce genre.

Sans doute ce serait là cette anarchie que souhaitent les nihilistes. Ils ressemblent aux enfants qui jettent des pierres dans un guêpier, sans trop savoir ce qui va se passer, certains pourtant que l'événement ne peut être que très fâcheux. Comme je l'ai dit, ils n'ont pas de programme et ne peuvent en avoir un, puisqu'ils représentent seulement la destruction, sans vouloir se demander encore de quelle façon on reconstruira, confiants peut-être dans les forces de l'humanité et s'en remettant à la nature pour refaire la nation russe.

Quant aux libéraux, ils ont bien un programme, mais on les accuse avec raison de trop obéir à l'esprit européen. Eux-mêmes sentent au fond qu'aucune constitution de l'Europe ne peut prendre racine dans ce terrain si particulier de la Russie, dans ce corps électoral si ignorant et si passif. Alors, il emploient une comparaison, ils disent que le nouvel État russe se constituera comme la langue russe s'est faite, il y a deux siècles. Toutes sortes de mots sont venus du

dehors, la langue ancienne a été envahie ; puis, ces éléments se sont mêlés, ont fondu dans le même creuset, et enfin des hommes de génie, comme Pouchkine, ont paru, qui ont dégagé une langue originale, toute jeune, gardant pourtant la saveur russe. De même, selon eux, dès que de grands hommes politiques paraîtront, la Russie moderne naîtra, avec son originalité propre, de tous les éléments politiques et sociaux empruntés aux nations de l'Europe.

—

Mon avis est que la vérité est là. On ne plie pas violemment les hommes, du jour au lendemain, à un état politique arrêté d'avance. Le fer et le feu n'y feront rien. On pourra encore tuer des empereurs, les paysans pourront se soulever, sans que l'heure de la liberté et de la justice soit hâtée en Russie. Le progrès n'est que le produit du sol et de la nation, dans des circonstances déterminées.

Et comprend-on au moins combien l'idée d'une république en Russie est ridicule ? Dans leurs manifestes, jamais les nihilistes ne lancent ce mot de république, parce qu'il n'a aucun sens là-bas. Il n'y a pas chez eux un peuple latin, nourri de nos codes, de nos vieilles lois libérales, pour l'accepter et le mûrir. Nous sommes en Orient, dans le fatalisme religieux. Des années et des années seraient nécessaires pour réaliser là ce rêve des États-Unis d'Europe, qui est une des conceptions les plus drôles de notre humanitairerie républicaine.

Pour nous, qui ne croyons qu'à l'observation et à l'expérimentation, le cas actuel de la Russie est su-

perbe. On y peut surprendre une grande nation, placée entre le vieux monde et le nouveau, dans la crise même de sa transformation sociale et politique. C'est à ce point de vue qu'elle est intéressante. En résumé, l'évolution sera pour elle plus ou moins longue et désastreuse, selon que ses hommes d'État appliqueront avec plus ou moins de discernement la nouvelle politique expérimentale. Si je ne craignais de passer pour un homme d'esprit, je répéterais ici la formule : « La Russie sera naturaliste ou elle ne sera pas » ; ce qui voudrait dire, pour les gens sérieux, que la Russie devra obéir aux données scientifiques du siècle, ou qu'elle souffrira terriblement de son dédain des faits et de la méthode.

LA POLITIQUE EXPÉRIMENTALE

Plusieurs fois, et dans mon dernier article entre autres. j'ai prononcé les mots de politique expérimentale. Or, il m'a semblé que ces mots n'avaient pas un grand écho dans le public. Les farceurs les trouvent drôles et éclatent de rire. Les gens sérieux gardent un silence plein de gravité. Au fond, pour les uns comme pour les autres, cela ne représente rien de net. Jusqu'à ce jour, dans la politique, on a procédé par la passion, et non par l'expérience.

Il faudrait risquer une définition, ce qui est toujours délicat. Enfin, je me dévoue, quitte à retirer ma définition, si quelqu'un en trouve une meilleure. La politique expérimentale est donc celle qui, s'appuyant sur les faits, tenant compte de la race, du milieu et des circonstances, assure à une nation le développement normal du progrès. En d'autres termes, elle observe et elle expérimente ; elle ne part pas de principes posés comme des dogmes, mais de lois prouvées par l'expérience; elle aide simplement l'évolution naturelle des sociétés, sans

vouloir les plier violemment à un idéal quelconque ; elle a pour but la plus grande somme de vie possible, obtenue par la culture méthodique des rapports sociaux, au point de vue de la richesse, de la force, de la liberté, de tout ce qui constitue l'existence et l'expansion d'un peuple.

En résumé, on y trouve la science et la philosophie évolutionnistes qui caractérisent le siècle. C'est toujours un retour à la nature, le retour aux sources mêmes, à la connaissance de l'homme et du milieu dans lequel il baigne. Il faut reprendre la comparaison d'un jardinier, qui a une grande plante, au milieu d'une pelouse. S'il veut en favoriser la croissance, il devra étudier le terrain, fumer ou arroser, se méfier du froid ou du chaud, connaître à fond la nature de la plante et lui donner tous les éléments dont elle a besoin pour grandir ; tandis qu'il l'étiolera fatalement, s'il lui impose une culture de théoricien, arrêtée d'avance, dogmatique, en dehors des faits.

Avec l'homme de Bossuet, la machine purement métaphysique fonctionnant dans l'absolu, on a la monarchie ou la république de droit surnaturel, des gouvernements despotiques dont le principe est placé en dehors des gouvernants et des gouvernés. Avec l'homme de Darwin, cette machine physiologique qui n'est plus qu'un rouage du monde, on a des gouvernements relatifs, qui sont les produits mêmes des nations évoluant par la force de la vie vers la plus grande somme de bonheur possible.

Il faut donc poser nettement que la politique scientifique n'est pas plus républicaine que monarchique. Elle est humaine, elle combat pour la vie. Si même un savant considère la République comme

l'état idéal du bonheur parfait, il ne commettra pas l'erreur de vouloir plier violemment à la République une vieille terre monarchique, car cela serait antiscientifique et ne pourrait que provoquer des catastrophes. Il se contentera de faciliter le lointain établissement du régime républicain. Personnellement, je crois qu'une évolution lente emporte tous les peuples vers la République ; mais cela au milieu de circonstances si diverses, sur des races et dans des pays si contraires, qu'on ne saurait même en rêve prévoir l'époque où un équilibre général s'établira.

—

Ainsi donc, ces mots de politique expérimentale sont peu compris et ne provoquent guère que de l'étonnement. Si nos gouvernants font de la politique expérimentale, c'est comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. Un seul de nos maîtres, il est vrai le plus puissant, M. Gambetta, lance de temps à autre, dans ses discours, une courte phrase, en évitant d'ailleurs de s'engager à fond. Il y a quelques mois, il parlait d'Auguste Comte ; l'autre semaine encore, au Trocadéro, il a justement employé l'expression de « politique scientifique », qui m'a d'autant plus frappé que, dans un autre passage, il semble donner la République comme un gouvernement absolu, presque de droit divin.

Voilà le grand malheur des hommes politiques. Ils ne sauraient avoir ni la netteté ni la logique du savant, parce qu'ils sont continuellement sur des tréteaux, devant la foule, qu'ils doivent conquérir à tout prix. En admettant même que M. Gambetta soit

pénétré de l'esprit scientifique moderne et qu'il sache réellement ce qu'il veut dire, lorsqu'il joue ainsi de la science devant des marchands de vin ou des marchands de toile, n'est-il pas évident qu'il ne pourra jamais aller jusqu'au bout de la science, car il y trouverait des négations et des équivalents qui le feraient huer par son public? Il faut absolument qu'il mente, qu'il flatte, qu'il joue un rôle, qu'il tienne compte de toutes les sottises et de toutes les passions.

Mais j'ai déjà dit combien je doutais qu'il y eût, dans M. Gambetta, un véritable ouvrier de notre esprit scientifique et littéraire actuel. Certes, il est fort intelligent, d'une intelligence souple et pratique. On le dit aussi frotté à toutes les connaissances, ayant la compréhension rapide, la mémoire large. N'importe, depuis qu'il est le maître, un maître occulte mais puissant, quoi qu'il dise, je ne sens pas en lui le grand souffle du siècle, la foi scientifique, la flamme de l'observation et de l'expérimentation, qui doivent refaire le monde en l'étudiant et en le connaissant enfin.

M. Gambetta est un classique, un dogmatique, soyez-en convaincu. Il a le tempérament latin, l'amour de l'absolu, un idéal de construction symétrique et pompeuse. On ne trouve jamais, dans sa conduite, l'élan de l'investigateur, que la vérité entrevue passionne. Au contraire, il y a sans cesse là un balancement, un art pratiqué avec tant de ressources, qu'il semble exclure le besoin du vrai, ce besoin impérieux qui décide des grandes choses. Sans doute il parle du peuple; il en est, il est bien forcé d'en vouloir le triomphe, pour triompher avec lui. Mais je ne sais pourquoi, je vois toujours M. Gambetta, non pas

avec la redingote râpée du savant qui conclut au gouvernement du peuple, parce que l'expérience y couclut elle-même, mais avec le costume éclatant de Masaniello, chantant la démocratie devant le trou du souffleur, en ténor fastueux, grisé par le lustre.

Maintenant, M. Gambatta est peut-être un Lorenzaccio, un homme du génie le plus grave jouant le rôle d'un bouffon, ivre de popularité. J'ai parfois fait ce rêve, lorsque je l'ai vu si complaisant avec les foules, abonder dans le sens de la bêtise publique, tout ménager pour tout conduire. Admettez qu'il se rende compte de cette France bonne enfant, si divisée et si croyante, où la République ne se fonde qu'en se faisant toute petite, afin de se glisser entre les partis et peu à peu de les jeter dehors. Dans de telles circonstances, se tailler un personnage; étourdir les foules par des phrases vides et sonores; promettre une républiqne athénienne, avec le vague profil d'une pompe monarchique; témoigner en tout des goûts classiques, sous des apparences révolutionnaires, de façon à gagner les partis les plus opposés; et, ces choses, les faire volontairement, uniquement par méthode, en les méprisant et dans le seul but de ne rien brusquer, de faciliter le régime républicain en France : ce serait en vérité un raffinement de politique expérimentale bien ingénieux et bien extraordinaire. Mais, je l'avoue, je ne crois pas encore M. Gambetta de cette force.

—

Voulez-vous un exemple de la persistance des influences héréditaires dans les mœurs politiques et

sociales d'une nation? Nous en avons un tout à fait décisif sous les yeux. Dans le vieux sol monarchique de la France, les rois repoussent d'eux-mêmes, depuis cent ans qu'on les en arrache. On a eu beau en guillotiner un, en chasser deux ou trois autres : les racines n'en restent pas moins dans la terre, comme celles d'un vieil arbre qu'on aurait abattu, et qui, à chaque saison nouvelle, jetterait des tiges puissantes, parmi les herbes fauchées. Toutes les théories, tous les systèmes se brisent contre ce phénomène de notre ancien tempérament national. Malgré nos idées démocratiques, malgré nos révolutions et nos républiques, nous faisons des rois, parce que notre race, pendant des siècles, a porté des rois comme les pommiers portent des pommes.

Rappelez-vous simplement notre histoire. Au lendemain de la lutte de 89, après avoir abattu la monarchie dans le sang, nous avons fait Napoléon, le roi le plus absolu et le plus lourd qui ait pesé sur la France. En 1830, nous venions de chasser Charles X, lorsque nous avons fait Louis-Philippe. En 1852, las de quatre années de République, nous avons fait Napoléon III. Ainsi donc, sur le vieil arbre français, malgré les greffes nouvelles, les rois ont sans cesse reparu comme des fruits entêtés du sol et du climat. Nous restons stupéfaits nous-mêmes devant cette production, et nous nous remettons à bouleverser notre terre, semant toujours des républiques et récoltant quand même des monarchies.

Aujourd'hui, voilà que nous faisons M. Gambetta. Nous attendions un citoyen, et c'est un nouveau roi qui pousse. Certes, nous n'avons pas voulu cela. Je suis même persuadé que M. Gambetta n'a jamais

ambitionné la couronne; il faut le croire, lorsqu'il montre de la modestie et qu'il rejette avec indignation l'idée d'une dictature. Mais il n'en est pas moins vrai que, malgré lui, malgré nous, il prend une place de plus en plus considérable et qu'il peut être appelé un beau matin à jouer brusquement un rôle de sauveur. Qu'y a-t-il donc là? Un simple phénomène scientifique, je le répète, une habitude lointaine de notre sol, un effet de l'hérédité dans notre race.

Voyez les faits. M. Gambetta, qui occupe une place secondaire dans l'État, ne peut paraître, sans qu'on l'acclame comme le prince aimé dont la nation attend le bonheur. Il fait des discours de plus en plus médiocres, — car il se relâche dans sa fortune, — et l'on se pâme, et ses moindres paroles, des banalités quelconques, prennent immédiatement une importance considérable. Des journaux se sont vendus à lui, des journaux se sont fondés pour le détruire, ceux-ci plus utiles encore au tapage de son nom que les premiers; de sorte que, chaque matin, son nom retentit dans toutes les trompettes de la renommée, musique assourdissante qui a fait de lui l'homme unique du moment.

Le voici donc posé en idole populaire. Que fait-il? que pense-t-il? que mange-t-il? C'est une religion. La France est à ses pieds. Il est plus que le roi futur, il est le dieu de l'heure présente. Résultat extraordinaire, tout à fait imprévu dans une démocratie. Comment! nous avons balayé la royauté pour en arriver à ce fétichisme! Nous proclamons la liberté pour la remettre entre les mains de cet homme, nous exigeons l'égalité pour le hausser au-

dessus de nous! Ah! les pauvres républicains, avec nos violences, avec notre espoir de plier d'un coup la nature à notre caprice! Ce n'est pas en dix ans, ce n'est pas même en cent ans, qu'on refait le sol d'une patrie et le tempérament d'une race. Nos énergumènes eux-mêmes, avec leur construction toute faite d'une république idéale, sont des métaphysiciens, des catholiques retournés, à genoux devant des dogmes. Nous restons un peuple de sujets fidèles qui, le jour où il a tué son roi, en fabrique un autre, par instinct et sans le vouloir, du premier gaillard dont la poigne solide ou les grandes phrases lui remuent les entrailles.

Mais imaginez un peu la stupéfaction de M. Gambetta, s'il est réellement un savant de bonne foi. Le voilà observateur et expérimentateur, pratiquant la politique scientifique, conduisant la nation du fond de son laboratoire. Il veut la République, il travaille pour la faciliter en France. Et, un beau matin, il trouve une couronne au fond de ses cornues. Il s'était endormi en pleine république expérimentale, il se réveille dictateur. Quelle fin d'expérience!

—

A la vérité, je crois, pour ma part, qu'il en est de la politique expérimentale comme de la médecine expérimentale; et encore cette dernière a-t-elle des bases nettement scientifiques. Quand ils en viennent à la pratique, les politiciens comme les médecins, sont forcés de faire la plus large part à l'empirisme, tellement les conditions des peuples et des malades varient, selon les tempéraments et les milieux.

Je soupçonne donc M. Gambetta d'introduire une certaine fantaisie dans ses expériences. En tous cas, il n'avoue que les résultats qui peuvent lui être utiles dans sa carrière d'homme politique. A ce point de vue, le discours qu'il vient de prononcer au banquet de l'Union syndicale du commerce et de l'industrie, est bien caractéristique. Il faudrait l'étudier avec soin pour y montrer les parties vraiment scientifiques et les parties de pure flagornerie démocratique. On verrait clairement, comme je l'ai dit, qu'un homme politique de la nature de M. Gambetta, ambitieux et rhétoricien, ne peut pas être un savant d'esprit honnête et désintéressé.

Ainsi, il fait bien l'historique du droit d'association, il avoue bien que ce droit n'a pu prendre racine dans notre sol monarchique, même après la Révolution, et que de longues années ont été nécessaires pour l'y faire germer, constatant de la sorte la nécessité des lentes évolutions de la nature. Mais, plus loin, il ajoute cette phrase, extraordinaire de style, digne de M. Prud'homme : « Quelle est la couronne de la démocratie ? Messieurs, c'est la liberté. » Et il repart, pour prédire qu'après les prochaines élections toutes nos querelles, tous nos malheurs seront finis : « Vous verrez alors se dissiper au grand jour des assises nationales toutes ces rumeurs, vous verrez disparaître comme par enchantement tous ces artisans, je ne dirái pas de désordre, mais de discorde, etc., etc. » La tirade se termine par un souhait de longue existence à M. Grévy. Eh bien! voilà la flagornerie, ce ne sont là que des phrases pour berner la foule, rien n'est moins scientifique, car rien n'est moins vrai. M. Gambetta sait parfai-

tement que la lutte continuera après les élections et deviendra même plus vive. Seulement, comme chef de parti, il est obligé de conter de ces bourdes aux électeurs.

Ce discours du Grand-Hôtel est d'une forme lâchée, très médiocre. L'orateur a beau y adresser sa révérence accoutumée à la science, en disant qu'il entend faire de la « politique expérimentale » : on ne sent, ni dans le style, ni dans la construction même du discours, un esprit supérieur, amoureux de la précision et de la logique. Le fond reste mou, un peu fuyant ; c'est de la rhétorique d'une qualité grossière, habillant des généralités quelconques. En somme, la science me paraît venir là, non pas comme la base du discours, mais comme un lieu commun qui est à la mode et qui doit bien faire aux yeux des électeurs graves. On devine que, rentré chez lui, M. Gambetta lâche carrément la science pour se remettre à sa terrible cuisine politique, cette cuisine encore obscure où s'accommodent nos destinées.

Au demeurant, je suis loin d'être l'adversaire de M. Gambetta. Il est d'une étude fort intéressante. J'éprouve un malaise devant lui, parce qu'il n'a encore montré ni la netteté ni la puissance que j'aime ; ses retraites savantes, le flot de mauvaises phrases sous lequel il a noyé ses actes jusqu'ici, ont affaibli mon admiration première. Du reste, il faut attendre. Il se pose de plus en plus en observateur et en expérimentateur, il annonce dans tous ses discours qu'il va faire de la politique scientifique. Nous verrons bien.

La situation est simple, chez nous. D'un côté, les

intransigeants qui veulent tout brusquer, en dehors des faits. De l'autre côté, M. Gambetta, qui, plus sagement à coup sûr, sinon avec un respect plus grand des réalités, entend procéder d'une façon lente. Et, entre les deux, la France, qui restera république ou repoussera monarchie, selon les phénomènes qui vont se produire. Je suis théoriquement pour la république. Mais, en vérité, je n'ose me prononcer sur le résultat définitif de l'expérience, lorsque je vois, d'une part, le dogmatisme violent et illogique des révolutionnaires, et, d'autre part, la réapparition fatale de l'idolâtrie monarchique autour de la personne de M. Gambetta. Si les révolutionnaires triomphent, nous allons à une dictature par l'anarchie; si M. Gambetta l'emporte, nous courons le risque d'une dictature par le rétablissement de l'ordre lui-même, par le don volontaire de la nation retournant comme une femme mûre à la rage de ses jeunes amours. Est-ce à dire qu'il nous faut cent nouvelles années de politique expérimentale pour être un peuple régénéré, foncièrement républicain? Peut-être. Le problème est alors renvoyé à nos petits-fils : dans cent ans, ils devront recommencer l'expérience.

NOTRE ÉCOLE NORMALE

C'est avec un attendrissement mouillé de larmes que M. Sarcey écrit parfois ces mots : « notre École Normale. » Cela veut dire : l'École dont nous sommes, nous qui savons tout et qui tranchons de tout; notre École à nous et pas à d'autres, l'École où l'on fabrique des écrivains parfaits, des penseurs impeccables, des politiques aussi profonds que malins; l'École en un mot, l'unique, celle dont il faut être pour réussir.

Et, à la vérité, les anciens élèves de l'École Normale constituent aujourd'hui un État dans notre État littéraire. Ils se tiennent, ils ont une franc-maçonnerie. Comme nous avons eu des journaux où tous les juifs de la littérature étaient certains de se voir accueillir, nous avons également des journaux qui se recrutent spécialement parmi les Normaliens, jeunes et vieux. La *République française* les voit d'un œil amical; *les Débats* et *le Temps* les prient de monter; le *Dix-neuvième Siècle* et la *Revue des Deux Mondes* descendent sur le trottoir et se jettent dans leurs bras.

Mais où la chose devient touchante, c'est lorsqu'un Eliacin de la rue d'Ulm se produit. Les patriarches, M. Sarcey, M. About et les autres, sont pâles d'émotion et de tendresse. Ils prennent le petit par la main, le montrent au peuple, lui promettent publiquement leur succession. Ils ont un style à eux, qui ne doit heureusement pas sortir de la famille. Et, pendant six mois, un an, le phénomène, tiré de son bocal, tambouriné, poussé, tient l'emploi de futur grand homme, dans la hiérarchie normalienne. S'il est bien sage, il n'y a même aucune raison pour qu'il ne devienne pas sur le tard un patriarche à son tour.

Parlons donc de « notre École Normale », puisqu'elle occupe une place dans les lettres françaises. Cet hiver, les patriarches ont lancé deux têtes blondes, M. Reinach et M. Ganderax, avec toute la dévotion qu'ils apportent aux cérémonies de leur culte. L'heure est bonne pour juger, au point de vue des idées et du style, les produits de cette École qui devrait être en somme l'École des Arts et Métiers de la littérature.

—

L'invasion des lettres par les Normaliens date de la fameuse fournée des Taine, des About, des Sarcey, des Weiss, des Prévost-Paradol. Ce sont les succès de ces victorieux d'hier qui ont tourné la tête des Reinach et des Ganderax d'aujourd hui. Et, pourtant, il me semble que les cadets devraient hésiter, s'ils étudiaient sévèrement le cas de leurs aînés. Sous le talent, très réel chez quelques-uns de ceux-ci, sous le bruit que leurs noms ont pu faire et font encore,

une vérité se dégage, qui se formule ainsi : « Quand on a été élevé pour être un pion, il vaut mieux se résigner à être un vrai pion, que d'être en tout et partout un pion déguisé. »

Quiconque a trempé dans l'air de l'École, en est imprégné pour la vie. Le cerveau en garde une odeur fade et moisie de professorat; et ce sont, quand même et toujours, des attitudes rêches, des besoins de férule, de sourdes envies impuissantes de vieux garçons qui ont raté la femme. Lorsque ces gaillards-là sont spirituels et hardis, qu'ils trouvent des idées neuves, ce qui leur arrive parfois, ils les coupent en si petits morceaux ou les déforment si bien par le tour pédagogique de leur esprit, qu'ils les rendent inacceptables. Ils ne sont pas, ils ne peuvent pas être originaux, parce qu'ils ont poussé dans une fumure particulière. Si vous semez des professeurs, vous ne récolterez jamais des créateurs.

L'exemple de M. Taine lui même ne dément pas le fait. Certes, M. Taine est de tous ses anciens condisciples le tempérament le plus personnel, un penseur qui a formulé une doctrine, un philosophe qui écrit souvent avec la passion nerveuse d'un artiste. Mais voyez comme la robe du professeur l'a mangé et réduit. Il a cru la jeter au fossé, dans le libre élan de ses premières œuvres; et elle lui est restée collée aux épaules, elle a peu à peu étouffé ses audaces, elle a fait un académicien timoré, un trembleur de la philosophie, un équilibriste de la critique, de cet esprit investigateur que nous avons salué au début ainsi qu'un des chefs de l'évolution moderne. Aujourd'hui, retiré dans l'histoire comme un rat inquiet, il voit 89 à travers notre Commune de 71, en

homme de cabinet que l'émeute de la rue a terrifié. Il finira comme un pion.

Et M. Sarcey, ce professeur qui, depuis vingt ans, je crois, baigne dans les chaudes voluptés de nos théâtres? On pourrait croire que celui-là s'est dégourdi, parmi tant de petites femmes, sous l'ardeur des lustres, au milieu de cet air parisien qui aurait dû le griser. Eh bien! pas du tout : il appelle les dames « mon enfant »; il professe, plein de bon sens dans sa cuisine courante de critique dramatique, d'une pesanteur incroyable et d'un horizon brusquement borné, lorsqu'il s'attaque à des idées générales ou à des questions d'art. Sa vraie gloire est d'être un pion.

Et M. About, dont l'École a mangé l'esprit, comme elle a mangé l'audace de M. Taine; ce pauvre M. About qui, blessé d'avoir lu quelque part que le romancier était mort en lui, a eu la malencontreuse idée de vouloir nous prouver le contraire, en écrivant son *Roman d'un brave homme*? Et M. Weiss, ce politique fin comme un cheveu, dont les opinions sont si difficiles à démêler, ce dilettante de tous les régimes, ce littérateur aussi indécis que remarquable, qui est resté en tout un professeur de Faculté? Et ce malheureux Prévost-Paradol, gorgé de sucreries par les doctrinaires, assis tout enfant sur les genoux de la vieille Académie, dont le talent bien tenu a inquiété l'Empire et qui est mort de l'Empire? Des pions, tous des pions, rien que des pions!

Je ne nomme que les Normaliens en vue. Il faudrait un volume pour les citer tous. Ils peuplent les lettres, le journalisme, les Chambres, qu'ils émiettent, avec un bruit discret de souris. C'est une armée

en marche. Et ils s'entassent par couche, les jeunes sur les vieux, chaque année lâchant ses recrues. Sur M. Sarcey, il y a M. Bigot, et sur M. Bigot, il y a M. Gaucher. Vous connaissez sans doute M. Bigot, un esprit distingué et gris, toutes les qualités et pas un accent. Mais vous ne connaissez certainement pas M. Gaucher, et c'est dommage, car celui-là est la nullité littéraire étalant son pédantisme le plus désagréable, la bile du professorat s'éjaculant en phrases livides, dans des articles maussades d'impuissant. Des pions, tous des pions, rien que des pions!

—

Et les jeunes n'ont pas peur! Cette fatalité de la férule, cet avortement de l'originalité chez leurs aînés, au lieu de les faire réfléchir, semble les exciter au contraire. Ils se jettent dans la presse, dans les lettres, dans la politique, l'estampille à l'épaule, conquérant le monde par la force de la médiocrité jointe à la force des idées toutes faites.

D'ailleurs, la fameuse franc-maçonnerie de l'École leur évite les longs combats du début, qui les décourageraient. Ils ont eu des prix au concours général, ils sont célèbres comme des enfants prodiges, avant d'être nés à la vie parisienne. A peine ont-ils écrit un bout d'article, qu'on parle déjà de leur style. N'ont-ils pas tout appris, ne sortent-ils pas de « notre École Normale »? M. Sarcey, par exemple, les traite tout de suite d'écrivains, avec une affection paternelle, lui qui a de si beaux dédains pour les jeunes poètes. Tuez-vous pendant dix ans à fouiller la langue dans des œuvres personnelles, apportez

une nature nerveuse et exquise d'artiste, M. Sarcey ne s'en apercevra pas; mais ayez seulement épelé l'alphabet à l'École, écrivez dans le style neutre de l'endroit, et du coup M. Sarcey comprend et retire son chapeau.

Ne vient-on pas de faire un écrivain du jeune M. Ganderax? Certes, ce débutant est très sympathique, pour employer le mot banal; mais il faut bien dire que ses débuts sont fort ordinaires et doivent même causer de l'inquiétude sur son originalité future. Il a publié dans le *Gaulois* des chroniques médiocres, prétentieuses et ternes, sous le pseudonyme de Mortsauf, je crois; il a fait au *Parlement* de la critique dramatique quelconque; enfin, il vient de donner au Gymnase une pièce : *Miss Fanfare*, dont l'insuccès ne prouve rien, mais dont la formule vieillie, empruntée à M. Dumas fils, indique clairement un manque radical d'originalité propre. Et, n'importe! voilà M. Ganderax lancé par les anciens de l'École; on amortit sa chute, on le relève homme de style. Ah! monsieur, comme il écrit bien! que de finesse! que d'esprit! On va jusqu'à citer Voltaire. M. Ganderax, allons donc! C'est un jeune pion émancipé, qui, à cinquante ans, sera un pion aigri et insupportable.

L'histoire du jeune M. Reinach est la même. Encore un écrivain, celui-là, comme on en fabrique à la douzaine, là-bas, derrière le Panthéon. Il met Voltaire dans sa poche, quand il va dans le monde, et le sort devant les dames. Voltaire, madame, ah! Voltaire! C'est une phrase mécanique qu'on lui a apprise. Et il fait évidemment profession de mépriser les écrivains d'aujourd'hui, car on lui a enseigné

le mépris de notre philosophie et de notre art. Tandis que M. Ganderax se mettait derrière M. Dumas, lui se mettait derrière M. Gambetta. On sait le scandale de sa querelle avec M. Rochefort. Il fut célèbre huit jours. C'était une faute. Le voilà simplement redevenu un écrivain pour M. Sarcey. Certes, la littérature devrait de la reconnaissance à M. Gambetta, s'il faisait un sous-préfet du jeune M. Reinach. Ce serait un pion de moins, et un pion qui se montrera féroce dans vingt ans, pour ceux de nos pauvres enfants qui commettront le crime d'écrire des œuvres vivantes.

—

Tôt ou tard, il faudra causer une bonne fois du style, avec ces pions de l'École Normale. Je sais que le sujet a été discuté cet hiver, dans un dîner où se trouvait M. Sarcey, en compagnie d'autres Normaliens. Si je le nomme, ce dont je lui demande pardon, c'est pour ne pas sembler me battre contre des moulins à vent.

Donc, voilà des gaillards qui ont entre eux des sourires d'intelligence. Ils clignent l'œil, pincent la bouche, comme pour dire : « Le style, mais nous avons appris ca ! C'est un monsieur de notre connaissance ! » Et ils s'installent carrément dans ce qu'on leur a seriné. Le style, c'est ceci, c'est cela. Ils tranchent comme des bottiers, dans une société où l'on viendrait à parler de bottes. Au fond, ils paraissent même en avoir le droit, car ils devraient être très forts, puisqu'on s'imagine leur avoir enseigné, dans nos classiques, le moyen immanquable

de l'être. Pendant deux ans, on leur a montré à faire des bottes, ils ont la prétention de savoir les faire à la perfection, comme pas un bottier du dehors, pas un bottier marron ne saurait les établir.

Ils partent de là, et ils nient carrément le style chez Flaubert et les Goncourt. M. Sarcey n'a compris Victor Hugo qu'il y a quatre ou cinq ans; il est vrai que, depuis, il y met une telle fureur d'enthousiasme, sans doute pour rattraper le temps perdu, qu'il accepte tout, aussi peu critique dans l'admiration que dans la négation. Aujourd'hui, dans l'œuvre de Flaubert, M. Sarcey en est à admettre seulement *Madame Bovary;* le reste lui échappe. Quant aux Goncourt, ils auraient écrit en chinois, que M. Sarcey les entendrait certainement davantage. Pour lui, ça n'existe pas, il le déclare carrément. Comprenez que ça n'existe pas pour toute « notre École Normale ».

Et je vous épargne les arguments, tels que ceux-ci : les règles, la langue immuable, la confusion des genres, etc. Remarquez qu'il ne s'agit pas d'aimer, mais de comprendre. J'accorde que, par goût, on veuille s'en tenir à la langue de Voltaire, claire et sèche; et même je crois que nous ferions bien de boire à cette source française, dans notre griserie de mots actuelle. Mais qu'on ne se cabre pas devant l'évolution qui s'est produite dans notre littérature, qu'on ait l'intelligence assez large pour accepter, au moins à titre de fait acquis, la langue nerveuse et vivante de nos artistes contemporains, ce style où sont entrés les sons, les clartés, les odeurs, toute une notation nouvelle de la vie. Ne pas sentir cela, ne pas vibrer à cette langue, même quand on la re-

doute, c'est avoir l'épiderme d'une épaisseur de cuir.

Je me rappelle une autre théorie d'un Normalien. Dans un salon, il établissait deux genres de littérature : la littérature naturelle et la littérature voulue. Par exemple, il disait : « Flaubert a voulu faire *Madame Bovary*, et à force de volonté il l'a faite. J'en ferais autant, si je le voulais. L'exquis, c'est le naturel, c'est de ne pas vouloir faire un chef-d'œuvre et d'en faire un, comme l'abbé Prévost a fait *Manon Lescaut*. » Appliquez donc cette jolie théorie aux chefs-d'œuvre de toutes les littératures, et vous verrez ce qu'il en restera. Il n'y a là qu'un de ces paradoxes chers aux esprits d'une naïveté compliquée. D'ailleurs, ce Normalien a bien tort de ne pas vouloir faire une *Madame Bovary;* cela serait plus utile à sa gloire que toute la littérature inutile qu'il fait sans vouloir la faire, ce qui est au fond sa seule excuse.

En somme, « notre École Normale » peut être une excellente pépinière de professeurs. On y apprend beaucoup, et je crois qu'il serait bon d'y passer, comme préparation au métier d'écrivain, s'il n'y régnait un mauvais air pour la personnalité. Mais que les professeurs en rupture de ban qui se jettent dans la littérature, se persuadent bien qu'ils ne savent rien, du moment où ils posent les pieds sur le pavé des rues. Ce n'est pas avec des règles apprises, des auteurs classiques étudiés, une syntaxe et une rhétorique enfoncées à coups de férule dans le crâne, qu'on se fait un style original. On apporte son style comme on apporte son tempérament ; il faut sentir puissamment pour rendre avec intensité. Une langue se transforme sans cesse et elle n'est

jamais que l'expression vivante de la société du moment, fixée dans les œuvres des écrivains qui ont le plus fortement senti et rendu cette société.

—

Je conclus. M. Sarcey et les autres, qui ont appris le style, me semblent radicalement l'ignorer, tellement ils en parlent d'une façon étrange. Ils l'embaument, ils le placent dans des recettes. Quand ils vont se mettre à écrire, ils passent leur style, comme on passe un habit. Et quelle pauvreté, quelles incorrections, quelle fâcheuse langue, dure et morte, sentant le renfermé des Académies de province!

Se doutent-ils que Gustave Flaubert s'est suicidé à refaire ses phrases? Se doutent-ils que Jules de Goncourt est mort, lui aussi, de ce travail acharné? qu'Edmond de Goncourt, qu'Alphonse Daudet, que nous tous, passons des journées sur une page? que nous nous tuons, à vouloir la perfection, la flamme, la vie du style? Et ils ne nous sentent pas, et ils nous nient, et ils se poussent du coude, en gens entendus qui connaissent les bons crus du style et qui en ont dans leur cave. C'est ce qui m'enrage. Mais vous ne savez pas écrire, mais vous ne savez ce que vous faites, mais vous n'aurez jamais le courage d'en mourir! Tous des pions, rien que des pions!

Enfermez-vous donc, écrivez une œuvre, tâchez d'y mettre votre sang, rendez-vous très malades, et nous causerons du style ensuite!

CÉARD ET HUYSMANS

Avez-vous étudié parfois comment les légendes se forment ? Il y a là une végétation particulière de la bêtise et de la paresse humaines. Dans notre monde surtout, dans le monde du livre, du théâtre et du journal, c'est miracle comme on habille tout homme nouveau qui se produit. Les reporters partent avec un fort bagage de renseignements erronés ; les chroniqueurs viennent à la suite, gâtant encore ces premiers mensonges pour en tirer le plus de drôlerie possible ; enfin, la masse galope dans l'ornière creusée, amplifiant toujours, donnant aux légendes les plus folles une solidité indestructible.

Justement, depuis quelques années, j'assiste à la lente éclosion d'une légende. C'est un bel exemple qui pousse sous mes yeux, dans des conditions très curieuses. Il s'est rencontré cinq jeunes écrivains, J.-K. Huysmans, Henry Céard, Guy de Maupassant, Léon Hennique et Paul Alexis, que la vie littéraire a rapprochés et qui se sont retrouvés un soir chez moi, comme chez un frère aîné. Et voilà que peu à peu,

sans les connaître le moins du monde, sans lire leurs premières pages, uniquement pour égayer les abonnés, reporters et chroniqueurs ont fait d'eux je ne sais quels grotesques fantoches de disciples à plat ventre dans l'ordure. Un plaisantin à court de copie a donné la note : tout le monde a suivi, les gens graves aussi bien que les blagueurs.

Donc, selon la légende, les cinq jeunes écrivains se ressemblent : cinq abstractions, cinq têtes taillées dans le même bois. L'opinion est faite, il y a des phrases pour les juger, sans distinction d'œuvre ni de signature. Et le stupéfiant de l'affaire, c'est que tous cinq diffèrent radicalement de tempérament, c'est qu'en dehors des questions générales, pas un des cinq n'a les mêmes sentiments ni les mêmes idées.

Un jour, il faudra que je raconte cette aventure, ce cas si caractéristique de notre histoire littéraire. Mais, en attendant, puisqu'une occasion se présente, je parlerai de J.-K. Huysmans et d'Henry Céard, j'esquisserai d'un trait ces deux physionomies littéraires si différentes, ces deux prétendus élèves qui compteront parmi les maîtres originaux de demain. Huysmans a publié récemment un roman : *En ménage* ; Céard donne cette semaine son roman de début : *Une belle journée*. Voyons-les donc à l'œuvre et jugeons-les, au lieu de les plaisanter et de les injurier.

—

Huysmans a derrière lui plusieurs volumes : *le Drageoir aux épices*, *Marthe*, *les Sœurs Vatard*. C'est un artiste tout formé, un tempérament qui a donné sa

note personnelle, et dont un critique de quelque flair aurait pu déjà faire une étude documentée et exacte. Ah bien ! oui, si vous croyez que nos bons critiques d'aujourd'hui se soucient des documents ! Ils ne lisent pas toujours les livres dont ils parlent ; et, quand ils les lisent, ils ne prennent pas la peine de les comprendre.

On vous a dit, par exemple, que le romancier Huysmans était un écrivain de la dernière grossièreté, piquant de sa plume les immondices de la langue, se plaisant dans tout ce que l'art a de plus crapuleux. On vous l'a montré coiffé d'une casquette, vêtu d'une blouse sale, vidant les fosses de la littérature. Dans tout le roman des *Sœurs Vatard*, on n'a vu que les fameuses « pisses de chat » qui se trouvent à la troisième ou quatrième page ; pas un critique n'est allé plus loin, et tous se sont répétés. La légende s'est faite, Huysmans — excusez le mot — écrit comme un cochon.

Eh bien ! il arrive que justement Huysmans est un raffiné de la langue, un des stylistes les plus précieux, les plus délicats que nous ayons. Il a outré encore le rendu intense de ses aînés, il est allé plus avant dans la curiosité des tournures, dans la vie tourmentée des images, dans la traduction nerveuse des choses et des êtres. Voilà les beaux coups de notre critique ; à chaque pas, elle se casse le nez ; quand elle déclare : « Cet homme ne sait pas écrire », dites-vous immédiatement : « Diable ! voilà un fin styliste ! »

Huysmans, d'origine hollandaise, apporte dans nos lettres françaises un tempérament de grand coloriste, qui rappelle les Rembrandt et les Rubens. C'est une

des visions les plus colorées que je connaisse. La vie entre en lui pas les yeux ; il traduit tout en images, il est le poète excessif de la sensation. Le traiter d'écrivain grossier est une bêtise colossale, car s'il descend dans la rue, il la voit toute flambante de vie, il en parle en artiste passionné, que la lumière grise. Rien de lourd, de commun ; au contraire, son défaut est le rare, l'exquis, l'exceptionnel. Il raffine trop, il tourmente et travaille trop ses phrases comme des bijoux.

Sans doute, il est dans la matière, ainsi que tous les peintres. Il voit la bête chez l'homme, en observateur qui ne va pas au delà du document. Il y a peu d'analyse dans ses livres, on n'y trouve guère que des tableaux. La psychologie passe au second plan, ou parfois même manque tout à fait. Ce n'est qu'une puissante évocation du réel, tout ce qu'il a senti et tout ce qu'il a vu, aboutissant à de cruelles conclusions, à notre néant et à notre misère, sans que le romancier ait songé un instant à se poser en moraliste.

Mais allez donc faire comprendre aux pions de l'École Normale dont je parlais l'autre jour, qu'il y a plus de réelle philosophie et de style vécu chez Huysmans que dans toutes leurs doctes personnes réunies ! Ces patauds de la férule ont la peau littéraire trop dure.

—

Voici *En ménage*, la dernière œuvre du jeune romancier. Ce n'est qu'une page de la vie, la plus banale et la plus poignante. Une nuit, en rentrant, un

mari trouve sa femme en flagrant délit d'adultère. Il ne tue ni le monsieur ni la dame, s'en va, reprend son existence de garçon, retombe dans les mêmes maîtresses. Puis, un soir que sa femme s'est présentée pour causer d'intérêts communs, tous deux restent étranglés d'émotion et se remettent ensemble. L'éternelle souffrance et l'éternelle bêtise de la vie recommencent.

Je ne connais pas de sujet plus profondément humain, dans sa simplicité. Nos joies et nos souffrances tiennent là. Tel est le train moyen de l'existence. Inventez des héros, promenez d'Artagnan par le monde, faites sangloter Claude Frollo de concupiscence devant la Esméralda, lamentez-vous avec Lélia sur les sommets de la passion romantique : vous remuerez à coup sûr moins d'humanité. Notre roman ne séduit plus comme un rêve de l'imagination ; il passionne et bouleverse, car il est fait de notre chair et de notre sang.

Prenez ce ménage, Berthe et André. La femme est une bourgeoise chlorotique, qui tombe aux bras d'un amant par sottise, sans un désir ; du reste, lorsqu'elle veut se réfugier chez lui, l'amant s'épouvante et rompt tout net. Quant au mari, il tâche de se rattraper à l'existence par toutes sortes de calculs égoïstes, travaillé au fond de souffrances sourdes. Il reprend sa vieille bonne Mélanie, s'efforce de sentir le bonheur de la liberté et de la solitude, puis est reconquis fatalement par la femme, qu'il avait cru chasser. Ce n'est plus la femme légitime ; ce sont des femmes de hasard, jusqu'au jour où Jeanne, une maîtresse de jadis, le ramène au ménage, à tous les soucis de la vie à deux. Alors, à quoi bon quitter

l'une, pour retrouver l'autre ? Lorsque Jeanne part, c'est un écroulement. André n'a qu'à se remettre avec Berthe. Il est aussi avancé que le matin où il a quitté la maison conjugale, furieux et hébété sous l'injure de l'adultère ; seulement, il a derrière lui un peu plus de douleur et de boue. Logique féroce, conclusion terrible, dans sa bonhomie.

Huysmans a montré les faits, plus qu'il ne les a analysés. Il les a montrés avec sa puissance d'évocation, avec sa furie de style. Certaines pages sont absolument d'un grand écrivain. D'autres, celles où les deux amis, André et Cyprien, évoquent leurs souvenirs de collège, ont une passion et une colère qui montent jusqu'à l'éloquence. Tout l'épisode de la petite Jeanne est d'une délicatesse exquise dans la sensualité. Et que de coins curieux, que d'observations notées d'un trait définitif, quel sens profond de notre Paris moderne, sans compter l'admirable scène de la fin, la réconciliation d'André et de Berthe, où sanglote la nécessité lâche du bonheur, la chair bête, éperdue et frissonnante de l'homme et de la femme !

Littérature morbide, dira-t-on. Oui, peut-être. Il y a là une recherche du cas pathologique, un goût pour les plaies humaines. Mais ce que personne ne veut voir, c'est que, si le romancier va à la bête dans l'homme, l'artiste est un sensitif des plus délicats et un merveilleux ouvrier de la langue.

—

Avec Henry Céard, nous entrons en pleine psychologie. C'est le produit d'une race différente, c'est

un crâne d'une autre structure. Il peut avoir avec Huysmans une instruction commune, des lectures et des conversations qui les ont rapprochés ; leurs tempéraments n'en restent pas moins très distincts, presque opposés.

Céard est un enfant de Paris, grandi dans le calme d'une famille bourgeoise, venue de province avant sa naissance. Pendant quelque temps, il a fait de la médecine. Il a été touché par la science, il en a gardé un besoin de logique, tout en montrant un fond de scepticisme sur la certitude des vérités acquises. C'est un observateur et un expérimentateur qui considère la méthode scientifique comme la seule digne d'un esprit raisonnable, mais qui s'attend aux déconvenues et qui doute fort du bonheur final de l'humanité. Il y a là un trait général de sa génération : nos sciences commençantes font des sceptiques, mais des sceptiques braves, décidés à aller jusqu'au bout des faits.

L'artiste passe au second plan, le psychologue vient au premier. Céard a lu Flaubert et les Goncourt; comme Huysmans, dans l'admiration de ses premières lectures, il leur a pris de leur rhétorique, de leurs procédés d'observation et de style. Mais ce n'est plus la vision ni le rendu excessifs, devenus si personnels chez Huysmans ; c'est au contraire un besoin d'équilibre, une marche plus lourde et plus solide à la fois. Certes, les paysages abondent, les descriptions encombrent encore bien des pages ; seulement, l'histoire des idées domine, les personnes dévident la continuelle analyse de leur cerveau. Céard est beaucoup plus dans la mécanique de l'âme que dans l'évocation des choses.

Aussi est-il un critique de la plus fine pénétration. Il a donné à des journaux des études remarquables, qui n'ont manqué que d'un grand public pour avoir du retentissement. Il sait beaucoup et a la passion de démonter tout ce qui passe à portée de sa main. Même l'écueil est là pour lui, dans l'amour de la mécanique, dans l'idéologie ; car il lui arrive de construire plus avec sa tête qu'avec ses sens, et ce sont toujours, dans un roman surtout, des constructions inquiétantes, plus voulues que réelles.

Dire qu'il s'est trouvé des gaillards pour le mettre dans un même sac avec Huysmans ! Ah ! les braves gens, comme ils nous amusent !

—

Une belle journée est un début remarquable. Du premier coup, Céard a donné la note la plus extrême, dans la simplicité que nous avons cherchée, nous tous ses aînés en littérature. On nous accuse de manquer d'imagination, ce qui est possible ; en tout cas, nous ne cherchons pas l'imagination, nous choisissons des histoires toutes nues, des faits simples, apportant dans leur simplicité même le plus d'humanité possible. Eh bien ! je crois réellement qu'il sera difficile désormais de dépasser Céard, d'écrire tout un volume avec un fait plus simple. Les bons critiques vont certainement croire à une gageure.

Madame Duhamain, la femme d'un architecte, femme honnête, d'une intelligence moyenne, donne un jour, dans une crise d'ennui et de désirs, un rendez-vous à un voisin, M. Trudon, un monsieur

qui fait du commerce. Donc, un dimanche que son mari est absent, elle va à ce rendez-vous, sur le pont de Bercy, accepte un déjeuner au restaurant des Marronniers, résiste à M. Trudon, qui peu à peu la répugne et l'exaspère. La pluie, un orage brusque, les retient toute la journée dans le cabinet particulier, pleins de malaise, s'ennuyant à mourir. Puis, dans le fiacre qui les ramène, ils retrouvent leurs désirs, très attendris au moment de se quitter. Madame Duhamain rentre, se glisse sous le drap auprès de son mari qu'elle a trouvé couché, et rêve dans l'obscurité, en ententant marcher à l'étage supérieur Trudon, qui, furieux de sa résistance, est rentré avec une femme ramassée au coin d'une rue.

Quoi, c'est tout ? Oui, absolument tout. Mais alors l'auteur s'est moqué du public ? Il ne s'en est pas plus moqué qu'il n'a voulu le satisfaire. Je crois qu'il s'est demandé bonnement si, de l'aventure la plus banale, il ne serait pas possible de tirer de l'intérêt, de dégager une émotion profondément humaine. Et il a réussi à mettre, dans cette aventure si plate de madame Duhamain, tout le roman de la bourgeoise qui, un jour de bêtise, veut tâter de la passion et qui retombe au train-train de son ménage, heureuse de cet adultère manqué.

Étudiez cette œuvre, suivez-en l'analyse délicate et profonde. C'est un traité de psychologie, exposé dans les menus faits de l'existence. La crise part des premières entrevues de Trudon et de madame Duhamain; tout est noté avec un soin extrême, le bal où ils se rencontrent, le rendez-vous donné, l'attente sur le pont de Bercy, puis ce long emprisonnem en

forcé dans le cabinet du restaurant, où, loin de goûter les joies rêvées, ils arrivent à une souffrance insupportable ; ce qui est très moral par parenthèse, et d'une leçon très forte pour les bourgeoises que les romans de MM. Feuillet et Cherbuliez conduisent à deux doigts de l'adultère. Mais le morceau qui m'a le plus frappé, l'analyse de premier ordre est celle qui montre madame Duhamain et Trudon alanguis dans le fiacre, las de la faute qu'ils n'ont pas commise, la poitrine serrée à la pensée qu'ils vont se séparer, après cette abominable après-midi qui a désormais la douceur d'un souvenir. Toutes nos larmes sont là, toutes nos larmes pour nos pauvres bonheurs, emportés à chaque minute, dans l'horreur frissonnante du plus jamais.

Et quelle fin d'une banalité effroyable : madame Duhamain de retour dans le lit conjugal, près de son mari qui ronfle, et écoutant sur sa tête le beau Trudon finir la journée avec une maîtresse de rencontre ! C'est ici, sans phrases, par la simple exposition des faits, un des réquisitoires les plus éloquents qu'on ait lancé contre l'imbécillité de certains adultères bourgeois. Céard a débuté par une œuvre qui marquera, je le dis sans crainte de me tromper ; car cette œuvre est d'une philosophie nette et d'un accent personnel. Elle arrive comme une note extrême, ce qui la met à part, très en vue.

—

Maintenant, je m'attends bien à ce que la légende fonctionne. Céard et Huysmans vont avec Hennique, Alexis et Maupassant. J'étudierai ceux-ci un autre

jour, sans espérer faire d'un coup revenir la foule sur les jugements tout faits qu'elle a pris dans les journaux.

D'ailleurs, l'avenir est à mes jeunes amis. Qu'ils travaillent, on les connaîtra.

NOS HOMMES D'ESPRIT

Nous sommes très fiers en France de nos hommes d'esprit. Ils sont une des curiosités de la nation, une des gloires de Paris, comme le pâté aux alouettes est la gloire de Pithiviers. Notre théâtre a popularisé l'homme d'esprit français, grand faiseur de mots, qui garde des grâces de ténor dans toutes les fortunes et sous tous les climats, à Bruxelles ou à Pékin, chez les Lapons ou chez les Cafres.

Mais, depuis une cinquantaine d'années, le développement considérable de la petite presse a surtout fait pousser toute une race d'hommes d'esprit. Du jour où il a fallu cuisiner les informations à une sauce aimable, amuser les lecteurs par le tour plaisant donné aux faits de la chronique quotidienne, il s'est créé forcément une situation nouvelle dans le journalisme, celle des hommes d'esprit fonctionnant à ce seul titre, vendant de l'esprit comme on vend de la science et du bon sens. Ah ! oui, un tel, il a de l'esprit ! Et c'est uniquement sa raison d'être.

Certes, ce sont des gens utiles dans les journaux,

dont la note gaie est fort agréable au public et qui aident à répandre le goût de la lecture. J'en connais même quelques-uns qui ont manqué avoir du talent. Seulement, je voudrais bien qu'ils ne sortissent jamais de leur spécialité ; puisqu'ils ont de l'esprit, qu'ils tâchent de faire de l'esprit, mais qu'ils ne se risquent pas dans la critique, dans les questions générales, difficiles à égayer; car ils y perdent pied dès la seconde phrase, et rien n'est plus irritant ni plus douloureux que cette blague parisienne, mirlitonnant à faux sur des sujets où il n'y a pas le plus petit mot pour rire.

—

Par exemple, voici M. Aurélien Scholl. Il me fait l'honneur de s'occuper souvent de moi dans ses chroniques. Je me permettrai de le nommer aujourd'hui, et si je ne puis y mettre l'esprit qu'il me refuse évidemment, j'abuserai au moins de mon avantage d'homme lourd pour être poli.

Les meilleurs amis de M. Scholl prennent des airs affligés, lorsqu'ils parlent du talent de poète, de romancier et d'auteur dramatique qu'il aurait pu avoir. Savez-vous qu'il a écrit des vers comme tout le monde, des romans et des pièces qui ne sont pas plus mauvais que d'autres ? Seulement, il me paraît dangereux d'insinuer que le journalisme l'a tué, car il ne vaut réellement que comme journaliste, et je ne vois pas trop ce qu'il resterait de son bagage, si l'on en retranchait les nouvelles à la main qui ont fait sa réputation.

J'ai lu ses vers et ses romans, j'ai vu ses pièces :

c'est bien médiocre. Il n'a tenu sa petite place, dans ces vingt dernières années, que par sa verve batailleuse. Il est généralement exquis en dix lignes, bon quelquefois en cinquante, toujours ordinaire en cent. S'il se lance dans un article de fond, il devient détestable. Tâchez de lire les chroniques sérieuses qu'il risque sur des questions politiques, philosophiques ou littéraires; c'est d'une lourdeur, d'une confusion où l'on sent toute la misère, tout le néant de notre fameux homme d'esprit, voulant se battre avec une idée. Pour être à l'aise, pour retrouver sa souplesse et faire plaisir aux lecteurs, il doit retourner à son turlututu, à ses anciens échos, qu'il a l'unique tort de trop souvent repêcher dans ses tiroirs. Dame ! on finit par se vider, à un pareil métier d'amuseur.

L'idée est la grande ennemie des hommes d'esprit. On ne plaisante pas avec l'idée; s'ils résistent, elle passe sur eux et les écrase ; s'ils veulent la servir, ils restent tout petits, les mains maladroites, sans force. C'est bien pour cela qu'ils se trouvent condamnés aux paradoxes à perpétuité, à la blague qui exagère et qui déforme tout. Dès qu'ils cessent de blaguer, ils ne sont plus que des bourgeois dévoyés. Je parle bien entendu de nos petits journalistes, de nos hommes d'esprit qui n'ont que de l'esprit, dans le sens drôle du mot, et qui ne le poussent pas jusqu'au génie comme Voltaire.

Mon Dieu ! oui, M. Scholl est un bourgeois dévoyé. Il peut avoir l'esprit du mot, il n'a certainement pas la haute et libre allure de l'intelligence. Toutes les fois qu'il a abordé un sujet grave, je l'ai vu répéter des lieux communs, s'enfoncer en pleine banalité jusqu'aux épaules. Je ne connais pas, dans le domaine

de la pensée, d'homme plus ordinaire, de cerveau plus épais, que ce cavalier élégant et spirituel de l'anecdote. On se tromperait souvent, si l'on voulait juger, sur la mine, de l'aristocratie littéraire : tel qui passe, avec des petites phrases légères et fringantes, n'est au fond qu'un pataud ; tel qui s'en va carrément, en brave homme aux chaussures solides, a la tête dans les étoiles.

Mais ce qui est d'une particularité plus amusante, c'est que M. Scholl, ce pourfendeur dont les jeunes journalistes se font peur entre eux, est certainement au fond un élégiaque, une âme tendre et sensible. Il aime les petites fleurs et les papillons. Le poète gobeur a persisté chez le sceptique féroce de la nouvelle à la main. Lui, qui a marché sur tant de vilenies, dans sa guerre d'épigrammes, est pris de brusques nausées, quand il parle de la littérature naturaliste, par exemple. Sa conscience et sa pudeur sont blessées, il a des indignations de bon épicier dont on veut pervertir la fille. Pur regain de poésie, évidemment.

—

Le voilà donc homme d'esprit, sans rien par dessous. Quand il est spirituel, tout va bien, on n'est pas en droit de lui demander autre chose. Mais, quand il ne l'est pas, cela devient simplement funèbre.

Je suis mauvais juge sans doute, car on sait que je n'ai pas d'esprit, et d'autre part M. Scholl exerce le sien à tâcher de me rendre ridicule, ce qui m'empêche peut-être de le goûter comme il convient.

Aussi, me défiant de mon appréciation, vais-je le prendre lui-même pour juge.

Par exemple, il a écrit dernièrement un article, dans lequel il parodiait l'étude que j'ai donnée ici sur Huysmans et Céard. Dès la première ligne, il trouve énormément spirituel de défigurer leurs noms et de les appeler Chouya et Boulou. Voyons, monsieur, rentrez un instant en vous-même, dites-moi si vous trouvez cela vraiment drôle ? Ne vous gênez pas : si vous le trouvez drôle, dites-le, pour que nous sachions au moins une bonne fois quelles sont vos idées sur l'esprit.

Dans mon article, j'avais dit que Céard était un tempérament équilibré. M. Scholl arrange ainsi la phrase, pour la rendre extrêmement piquante : « Il y a chez lui un besoin d'équilibre, surtout le soir. » D'abord, on ne comprend pas ; puis, on se doute qu'il y a là une fine accusation d'ivrognerie quotidienne. Monsieur, la main sur la conscience, est-ce drôle ? Encore un coup, parlez librement, ayez le courage de votre goût littéraire. Si vous trouvez ça drôle, dites-le bien haut, dites-le de façon à ce que personne ne l'ignore.

Plus bas, M. Scholl lâche ce délicat jeu de mots : « Je m'en tiens les côtes de Bretagne. » Très joli. Je ne sais si ça fait rire les bons lecteurs ; moi, ça me fait pleurer. Cette ânerie du *Tintamarre* est-elle drôle, monsieur ? Non, n'est-ce pas ? Vous me l'abandonnez. Mais alors où est-ce drôle, mon Dieu ? Il faut pourtant que ce soit drôle.

Je trouve une phrase que je ne comprends pas : « On dit que nous manquons d'imagination, c'est possible, mais faute de personnages, nous mettons

beaucoup d'humanité dans nos récits. » Cela est certainement très fin, car cela m'échappe. Ajoutez que c'est écrit en savoyard. Que peut bien vouloir dire « faute de personnages » ? Enfin, ce n'est pas encore ça qui est drôle. Passons.

Cette fois, je crois y être. Voici la perle de l'article, l'essence de l'esprit, le mot destiné à faire le tour des cafés du boulevard. Il s'agit de ma personne. « Physiquement, il a trouvé la quadrature du cercle : c'est sa tête, un fromage de Hollande incrusté dans une pierre de taille. » Mon Dieu ! l'image ne me blesse pas outre mesure. Les gens d'esprit du journalisme m'ont comparé déjà à des choses si sales, que le fromage de Hollande me laisse sans répugnance ; il me flatte même. Mais, en vérité, ce fromage est-il drôle ? Vous, monsieur, qui avez imaginé cette comparaison spirituelle, digne de Chamfort auquel on vous compare, étudiez-la donc de près, maintenant que vous n'êtes plus dans le feu sacré de l'inspiration, et avouez-moi franchement, de confrère à confrère, ce que vous pensez de ce fromage incrusté dans cette pierre de taille. Il n'est pas drôle, avouez donc qu'il n'est pas drôle !

Eh bien ! voilà la qualité de cet esprit. Il est à fleur de mots, il va du coq-à-l'âne à l'amphigouri. Sa drôlerie ne porte que sur une poignée de Parisiens oisifs, et elle vit au plus l'espace d'un matin. Parfois, on me répète en pouffant de rire le mot d'un chroniqueur, dont Paris se tord jusqu'au soir ; je reste glacé, je n'ai pas le sens de ce rire-là. Mais si je répète le mot deux ou trois jours plus tard, on est tout aussi glacé que moi, on ne comprend plus. Cet esprit, c'est le tic nerveux qui agit sur la bêtise d'une

foule, c'est le refrain idiot qui s'empare de tous po une semaine. Rien n'est au fond plus vide ni plus sot. Et le pis est que, lorsqu'un journaliste a été sacré homme d'esprit, il peut lâcher toutes les pauvretés imaginables : tant de gens s'ennuient d'eux-mêmes, qu'il s'en trouve toujours quelques-uns pour se pâmer. Ah! grand Dieu! non, ce n'est pas drôle! C'est triste à pleurer.

—

Et j'élargis la question, car je n'entends nullement m'acharner contre M. Scholl, avec lequel j'ai eu des rapports fort courtois, pendant les quelques mois qu'il a été rédacteur en chef du *Voltaire*. Je parle de tous les amuseurs du journalisme ; je dis qu'ils font souvent une mauvaise besogne, lorsqu'ils cherchent, par besoin de métier, à ridiculiser les choses les plus courageuses du monde.

Oui, c'est là mon plus grave reproche. Nos hommes d'esprit n'ont pas la bravoure philosophique et littéraire. Jamais vous n'en verrez un défendre un novateur, marcher en avant d'une idée. Et cela s'explique aisément : nos hommes d'esprit sont forcés, par leur rôle même d'amuseurs, de se mettre toujours derrière la foule, car ils doivent faire rire le plus grand nombre. Ce sont les forçats de la gaieté universelle. Dès lors, ils ont toutes sortes de ménagements à prendre, il faut qu'ils se fassent bêtes à plaisir. Comme la foule aime à rire des nouveautés, des héroïsmes de l'intelligence, ils la grattent à cet endroit, ils tapent sur les tempéraments originaux qui se produisent, pour la plus

grande hilarité du public bourgeois. A Jérusalem, les hommes d'esprit du temps ont dû écrire des nouvelles à la main contre le Christ.

La colère me prend, quand je lis certains articles, écrits par ces amuseurs uniquement pour flatter la férocité de M. Prudhomme. Ils blaguent la jeunesse, ils blaguent la volonté, ils blaguent tous ceux qui cherchent et tous ceux qui osent. Je l'ai dit, ils sont M. Prudhomme lui-même, sous leurs airs fanfarons, M. Prudhomme avec ses préjugés, son horizon étroit, son art et sa morale aux grands mots vides. Leurs phrases ont beau sonner des fanfares : elles cachent une soumission aux sottises courantes, elles répètent les lieux communs, elles traînent l'intelligence française dans la banale ornière de tout le monde.

Encore s'ils n'étaient que méchants, méchants d'une façon large et avec quelque littérature ; mais c'est qu'ils sont plus médiocres que mauvais. Ah! qui donc collectionnera les clichés de nos hommes d'esprit, les plaisanteries toutes faites dont ils vivent depuis quarante ans! Cela devient surtout très sensible, dans la génération actuelle, qui a jeté son éclat avant la guerre. Voilà dix ans qu'ils vivent sur leur réputation, répétant les mêmes farces, riant de ce même rire nerveux, noté par Offenbach dans ses opérettes. Gaieté fausse et irritante, qui a aujourd'hui des cheveux blancs. Rien n'est plus factice, rien ne sent davantage le procédé. Heureux les pauvres d'esprit, en vérité! La bêtise est moins bête au fond, plus saine et plus désirable, que ces cabrioles réglées comme les pas d'un ballet.

J'en parle, du reste, sans rancune et sans peur, car ils n'ont pas de réelle puissance. Ils peuvent

faire rire la galerie, ils ne la persuadent pas. Ce ne sont que des insulteurs qui accroissent le tumulte du triomphe. Quand ils s'attaquent à un homme vraiment fort, leurs mots fameux retombent à terre comme des flèches émoussées. J'ai vu ce spectacle cent fois. Balzac, Victor Hugo, Delacroix, Flaubert, les Goncourt, tous les puissants, sont debout, sans une égratignure, après avoir servi de cible aux hommes d'esprit de leur âge. Allez, cherchez des drôleries, plaisantez notre effort, rééditez les clichés qui ont servi contre nos aînés: cela ne nous effleurera même pas. Et nous ne regretterons qu'une chose, c'est que vous soyez si rarement drôles, car nous aurions au moins quelque bénéfice à vous lire

—

O génie français, esprit français, si net et si droit, fait de bon sens solide et de vive personnalité, tu sais bien quel faux esprit m'exaspère et me jette ainsi hors de moi! C'est cet esprit de tremplin, cet esprit de culbute dans les idées et dans les mots, qu a faussé notre journalisme et notre théâtre, qui a gâté des hommes tels que M. Dumas fils, et fait de nos chroniqueurs les mieux doués des amuseurs de parade foraine. Toi seul es l'esprit, ô vieil esprit national, toi qui tires le rire de la raison, qui es simplement la fleur de l'intelligence et de la vérité!

Pardon pour les gens qui te salissent. Tu n'es pas en question, lorsque mes yeux tombent sur un journal et que cette exclamation découragée m'échappe : « Mon Dieu! que c'est donc bête un homme d'esprit! »

ÉMILE DE GIRARDIN

Il est peut-être à la fois trop tard et trop tôt pour parler aujourd'hui d'Émile de Girardin : trop tard pour une oraison funèbre, trop tôt pour un jugement définitif.

Je me risquerai pourtant, car mon intention est moins de m'occuper de l'homme et de son œuvre, que d'étudier à propos de lui les rapports de la politique et de la littérature. Il a été un exemple bien typique, dans cette question qui me passionne. Une fois de plus, je reviens donc sur ce sujet, puisque l'actualité m'apporte des arguments décisifs

—

Songez un instant à la carrière politique d'Émile de Girardin. Quelle somme énorme de travail, quelle continuité d'efforts, quelle vie pleine, donnée tout entière aux affaires publiques ! Et, si l'on songe ensuite à l'inutilité pratique de tant de besogne, on demeure stupéfait ; car Émile de Girardin n'est jamais

parvenu à monter au pouvoir, et l'on peut même affirmer qu'il n'a jamais eu la moindre influence directe dans le gouvernement du pays.

Nos hommes politiques expliquent d'une phrase la singulière anomalie de cet esprit si actif, qui a passé son existence à diriger les divers régimes, du haut de ses journaux, et dont tous les régimes se sont méfiés, au point de ne pas lui confier seulement une situation de garde-champêtre. Ils disent : « Emile de Girardin n'était d'aucun parti.» Et cela explique tout, en effet : lorsqu'on n'est pas l'homme d'un parti en politique, on a beau aimer la vérité, la chercher et la vouloir en tout, on doit se résigner à ne l'imposer jamais, écrasé à droite et à gauche sous les différentes sectes qui jurent être les seules à la détenir.

Au fond, Émile de Girardin a été le premier opportuniste. Il n'admettait que les faits; tout régime existant lui était bon, car, disait-il, il vaut mieux améliorer que changer sans cesse. C'était presque déjà la conception d'une politique scientifique, basée sur la race, le milieu et les circonstances historiques. De là, les apparentes variations qu'on lui a tant reprochées : il poursuivait les mêmes émancipations sociales à travers tous les gouvernements, utilisant la République comme il avait utilisé la Royauté et l'Empire. Certes, il risquait souvent des utopies, et souvent aussi les faits donnaient tort à ses tentatives. Mais il n'en demeurait pas moins très logique avec lui-même.

Tel a été son crime : il était seul, il ne s'appuyait sur aucune bande. Les monarchistes le regardaient comme un traître, les républicains ne pouvaient oublier ses campagnes contre eux. Dès lors, il ne lui

était plus permis ni d'avoir raison, ni d'avoir tort. Avoir tort en tas, à plusieurs centaines de mille, parlez-moi de ça ! On est un parti, on est idiot à son aise, on attend son tour pour reprendre à sa façon les bêtises du parti qu'on remplace. Mais apporter une personnalité indépendante, émettre des idées en dehors des formules, aller en solitaire vers le vrai, sans ménager les ambitions ni les sottises d'un état-major, c'est ne vouloir jamais être quelque chose dans le plus éphémère des gouvernements, pas même ministre de l'instruction publique.

Eh oui ! en politique, on n'arrive à rien, on ne gouverne pas sans un parti. Émile de Girardin s'est trompé radicalement, s'il a cru que l'intelligence suffisait. En face de ce mort d'hier, dont l'activité a continuellement échoué, mettez donc les vivants d'aujourd'hui, qui réussissent si aisément sans rien faire. Leur triomphe est de ne pas avoir d'idées, car dès lors on ne se défie pas d'eux. Puis, ce sont des gens à ne point sortir leurs opinions à tous propos : ils ont épousé un parti, ils en défendent les crimes et les platitudes, ils sont prêts à le suivre jusque dans le sang et dans la boue, tout en étant parfois assez intelligents pour savoir à quoi s'en tenir. Voilà des hommes de gouvernement ! voilà des gaillards qui ont l'art de mettre les peuples en coupes réglées !

Toute la misère de la politique est là. Si Émile de Girardin a souffert de son ambition déçue, c'est uniquement sa faute. Il a pris la politique de trop haut, dans la spéculation des idées : on est lapidé à faire ce métier, et l'on n'obtient pas même des croix pour ses amis. Pour que la politique soit d'un bon rende-

ment, il faut en tirer tout le pouvoir qu'on peut et avoir des créatures affamées à placer ; il faut régner sur un petit peuple de fanatiques, d'innocents et de malins qui ont intérêt à la toute-puissance du patron ; il faut subordonner la vérité absolue à l'intérêt du parti, être imbécile à l'occasion, abdiquer ouvertement sa personnalité, accepter les mots d'ordre de la discipline. Dès lors, on vit du parti et on le fait vivre, on devient l'associé d'une exploitation quelconque, on a sa chapelle et son culte, on est en passe d'être dieu.

Ne me parlez donc pas d'Émile de Girardin en politique ! C'était un enfant, malgré sa réputation d'habileté ; c'était un philosophe, un littérateur !

—

Mais il faut insister, car le cas est vraiment trop joli.

A tour de rôle, Émile de Girardin, qui n'était d'aucun parti, a été choyé et gâté par tous les partis. Quand il se rendait utile grâce à son grand talent, on le baisait tendrement sur les deux joues. Sous Louis-Philippe, dans plusieurs occasions, il a été de la sorte l'enfant chéri. En 1870, lorsqu'il soutenait le ministère Ollivier, l'Empire souriait et lui promettait le Sénat. Enfin, lors de sa furieuse campagne contre le 16 Mai, notre République, brusquement séduite, trouvait des chatteries de jeune femme pour ce vieillard ; et il a même dû, à ce retour des républicains, d'être enterré décemment.

La bonne comédie ! Un parti le choyait tant qu'il se battait pour lui. Puis, si les faits, si les besoins de

ce qu'il croyait être la vérité, le poussaient à défendre les intérêts d'un autre parti, c'étaient des huées dans la première bande, tandis que cet autre parti, qui l'injuriait la veille, le comblait à son tour de compliments. Dès lors, on comprend l'étonnante quantité de boue qne lui a value son obstination d'indépendance, car il a eu successivement toutes les sectes politiques contre lui ; et trois ou quatre le salissaient à la fois, lorsqu'une seule s'occupait à lui essuyer hypocritement, sur le visage, ses crachats de la veille.

Mais, dites-moi, que pensez-vous, en ces occasions, de la moralité des partis ? Émile de Girardin est, par son talent de polémiste, une force considérable ls le savent, ils en usent quand ils peuvent, quittes à la nier et à la qualifier abominablement, dès que leurs voisins en profitent à leur tour. Il y a mieux : toutes les fois qu'un parti, aidé par Émile de Girardin, arrive au pouvoir, il se hâte de le payer d'ingratitude, en le laissant à l'écart ; il s'est bien servi de lui, mais, au lendemain de la victoire, il le traite en soldat suspect et compromettant. Pensez donc ! un homme qui est seul, qui a des idées à lui, qui se bat en enragé ! Et, chez les hommes politiques à principes, perce un mépris pour ce vaillant qui fait le coup de feu dans tous les camps, dès que la passion l'emporte.

Farceurs ! ce n'était guère propre, ce que vous faisiez là. On n'accepte pas de ces coups d'épaule, quand on est résolu à ne pas les payer. Encore un de ces calculs peu moraux des hommes de gouvernement : ils emploient tous les outils, quittes à jeter ensuite ceux qui leur paraissent indignes ; ce qui, à

leur manque complet de scrupules, ajoute une forte dose d'ingratitude. La politique est le cloaque où croupissent toutes les vilenies et toutes les lâchetés humaines.

Et remarquez qu'Émile de Girardin, s'il n'avait pas de parti derrière lui, avait un public considérable. Quand il prenait un journal, brusquement la vente montait de cinquante à soixante mille exemplaires. Les hommes politiques ne pouvaient donc le traiter en rêveur solitaire, car beaucoup des plus importants d'entre eux, qui ont la bouche pleine de leur mandat, sont loin de s'appuyer sur une pareille foule. N'importe, il n'était qu'un journaliste : on le trouvait bon pour agir sur le pays, dans les crises graves ; mais, quant à le regarder comme pouvant représenter le pays, c'était une autre affaire. On ne représente pas le pays, lorsqu'on exprime la moyenne du bon sens de la nation, ce que pensent les braves gens qui restent chez eux. Pour le représenter, il faut être d'une bande, d'une minorité enrôlée sous un drapeau, et ne plus parler qu'au nom de cette poignée d'hommes

—

Je veux en arriver à ceci.

Quand on est bâti comme Émile de Girardin, quand on a une personnalité, quand on entend marcher seul, à sa guise, on ne fait pas de la politique, on fait de la littérature. Dès lors, plus de honteux compromis, plus de mensonges imposés, plus de troupeau marchant sous le fouet de la discipline.

L'écrivain est d'autant plus grand qu'il s'est dégagé davantage.

Mais c'est ici le malheur d'Émile de Girardin : il a fait de la politique avec un tempérament d'écrivain, et je crois qu'on ne saurait le juger d'une phrase plus nette ni plus précise. Tout son cas découle de cette dualité de nature. Il ne laissera absolument rien, parce qu'en politique il a travaillé en philosophe, en utopiste, en simple virtuose de la polémique, et parce que dans les lettres il n'a vu uniquement que le côté social, dédaigneux de l'art et du mouvement des idées.

Prenez sa grande création, celle à laquelle son nom restera attaché, cette presse politique à quarante francs, qui aujourd'hui règne sur l'opinion. Affiche-t-elle un assez beau mépris de la littérature ? Nourrit-elle le public d'une nourriture assez indigeste ? toujours de la politique, de la première page aux annonces ! Un homme qui a enfanté une pareille fille, si vide et si bruyante, encombrant l'esprit français d'une matière si grossière, n'aimait certainement pas les lettres, et soyez certain qu'il en portera la peine par un oubli rapide.

Le plus singulier est que, pour lancer la *Presse*, autrefois, Emile de Girardin crut devoir utiliser la littérature. La spéculation était basée sur l'engouement du public, alors dans tout son feu, pour les romans-feuilletons. D'autre part, il a compté les écrivains célèbres de l'époque parmi ses collaborateurs. Mais les choses avaient bien changé quelques années plus tard. Sans doute, le succès étant venu, il s'imagina que la littérature, employée par lui à titre d'amorce, n'avait plus aucune raison d'être. Il

ne conserva, dans son amitié, aucun des grands écrivains de 1830, et il ne chercha point à s'attacher les nouveaux écrivains qui grandissaient. Du moment que ses journaux marchaient sans littérature, il en paraissait enchanté ; c'était un bon débarras, on allait donc pouvoir politiquailler jusqu'au ramollissement complet des lecteurs.

Et c'est alors que poussèrent les journaux d'Emile de Girardin que ma génération a connus. J'avoue rester béant devant eux, comme un âne devant un tournebroche. Je ne les comprends pas, je ne parviens pas à m'imaginer comment des cerveaux français peuvent quotidiennement faire leur nourriture, et pour beaucoup leur nourriture unique, de ces feuilles où ils ne trouvent d'un bout à l'autre que de la politique, accompagnée parfois d'un peu de basse littérature ; et encore quelle politique! un piétinement sur place, des douzaines d'articles filandreux à la file sur des questions infimes, du remplissage continuel pour combler les vides de la semaine, un effroyable déluge de phrases n'apportant rien, tombant dans le vide à chaque numéro. Le pis est que, les journaux d'Émile de Girardin étant réputés pour être très bien faits, tous les nouveaux politiciens les imitent. De là, notre presse politique actuelle, que je déclare illisible, quand on a le cœur à gauche et qu'on ne nourrit pas l'ambition de devenir sous-préfet.

J'osai dire mon sentiment à Émile de Girardin lui-même, un soir que je m'étais rencontré avec lui, dans une maison amie. Je ne l'avais pas revu depuis 1865, époque où il désira me connaître, après avoir lu un chaud plaidoyer signé de mon nom, en

faveur de sa pièce : *les Deux sœurs*. Il parut très surpris. Est-ce que réellement la littérature intéressait encore quelqu'un ? Ses abonnés ne lui en demandaient pas ; alors, à quoi bon leur en donner ? Et, comme j'ajoutais que la passion des lettres est au moins aussi puissante que la passion de la politique, qu'on pouvait remuer les foules avec le seul mouvement littéraire, il eut un sourire de doute. Il était alors, je crois, dans le scrutin de liste, et il n'y avait au monde que le scrutin de liste. Le théâtre seul l'intéressait ; encore le considérait-il comme une tribune et rêvait-il d'y porter simplement ses batailles de polémiste.

—

Je le répète pour conclure, la littérature se vengera de ce dédain sur sa mémoire. Le vent qui, chaque soir, emportait ses articles, emportera toute son œuvre.

Eh ! quel dommage ! car il y avait, dans cet homme, une personnalité superbe, une indépendance rare, un grand courage intellectuel, le plus beau des courages. C'est bien en cela qu'il était trop haut pour réussir dans les œuvres basses de la politique ; mais il y est trop descendu, et il y restera étouffé, comme dans un tas de boue, sans avoir jamais eu les bénéfices de sa déchéance.

PROTESTANTISME

Si l'esprit pédagogique, dont j'ai parlé dans mon étude sur les Normaliens, est un danger pour notre génie français, fait de logique et de clarté, il est un esprit plus nuisible et plus redoutable encore, l'esprit protestant, qui, à cette heure, s'efforce de tout envahir, notre littérature, notre presse, notre politique. Ce n'est plus simplement une coterie, c'est une religion. Là est l'ennemi.

Je n'attaquerai aucune foi, j'entends rester dans le pur domaine de la discussion scientifique. Ce sont, d'ailleurs, ici des opinions personnelles qui n'engagent personne autour de moi. Que les lecteurs du *Figaro* veuillent donc bien m'accorder toute la liberté d'examen nécessaire.

—

Aux yeux des libres-penseurs d'aujourd'hui, la Réforme, lorsqu'elle s'est produite, a été un pas en avant dans l'enquête de la vérité. Elle retournait aux

sources, elle réclamait la discussion, elle conviait tous les fidèles à faire le plus de clarté possible sur les textes, de manière à n'obéir qu'à la raison. C'était une façon de rationalisme chrétien, se proposant d'épurer les mœurs et de mettre de l'ordre dans l'intelligence. Les débuts furent superbes d'héroïsme et d'espoir : le monde, régénéré, allait en quelques enjambées entrer dans la vérité absolue et goûter la félicité parfaite. Et, au bout de trois siècles, voilà que le protestantisme est devenu une borne, un bloc tombé en travers de la route du progrès, plus lourd, plus entêté, plus dangereux que les religions dont il se flatte d'être le perfectionnement.

L'aventure était fatale. Elle se produit dans tous les ordres de phénomènes : quand le mieux s'exalte et se pose en solution définitive, il barre l'avenir et n'est plus que détestable. Aujourd'hui, un esprit scientifique s'entendra plus facilement avec un catholique qu'avec un protestant ; il trouvera chez le premier plus d'humanité et plus de souplesse ; tandis que le second gardera une raideur maussade, en homme qui est convaincu d'avoir la vérité dans sa poche.

Les protestants ont beau être partis de la liberté d'examen, ils n'en sont pas moins une secte religieuse, et non une école scientifique. Or, une école scientifique seule peut aller au bout de la vérité, car elle s'appuye uniquement sur les faits, et se déclare toujours prête à modifier ses solutions, si de nouveaux faits l'exigent. Une secte religieuse, au contraire, qui base toute sa croyance sur un document révélé, immuable, en est réduite à l'obstination, et doit plier la nature au gré de ce document. Par exemple, les

protestants ont pu avoir la prétention de ramener le christianisme à l'esprit de la Bible : ils n'en restent pas moins enfermés dans la Bible, dans un document extra-scientifique, et aussi étroitement que les catholiques à coup sûr. Dès lors, les voilà murés, ils ne peuvent faire un pas en avant. Les libéraux, les révolutionnaires du seizième siècle, sont devenus les réactionnaires du dix-neuvième.

Et, j'insiste, des réactionnaires d'autant plus féroces, qu'ils prétendent toujours marcher à la tête des idées. La science les a dépassés ; mais ils ne veulent pas en convenir. Ils tâchent de l'accommoder avec leurs dogmes ; puis, comme elle résiste, ils finissent par la nier. Au fond, ils l'exècrent, ils sentent en elle la toute-puissance qui les écrasera un jour. Comment voulez-vous que l'entente soit possible ? Pour un protestant, une fatalité pèse sur la vie, l'homme est né mauvais, il n'y a rien à attendre de lui ; pour un savant, la vie est la grande force, l'humanité est le produit toujours superbe de la machine universelle. Toutes les religions viendront se briser contre les faits, surtout celles qui se raidiront contre eux, après avoir cru les dominer.

Voyez, d'ailleurs, où en sont les protestants. Je trouve des détails très curieux dans un roman : *Palmyre Veulard*, que publie M. Edouard Rod, un jeune écrivain de grand avenir. M. Rod est Suisse et parle des sectes religieuses de son pays en homme admirablement renseigné. On n'imagine pas un gâchis pareil. Cela finit par être drôle. Il y a d'abord deux grandes Églises bien distinctes : l'Église nationale, dépendant de l'État, démocratique, d'une orthodoxie discutable ; et l'Église libre, soutenue par les famil-

les riches, conservatrice, d'une orthodoxie plus rigide. Puis, entre les deux, s'est produit un pullulement de sectes extraordinaire. Les Églises, continuellement, se forment et se divisent à l'infini. Pour la plus légère façon nouvelle d'expliquer un verset de la Bible, on se met à quatre ou cinq, et on fonde sa petite Église. Par exemple, dans la secte des Darbistes, une scission effroyable a éclaté sur la question de savoir si le Christ « compatit » ou « sympathise » à nos malheurs ; et voilà deux Églises, voilà deux groupes de braves gens qui tombent en fureur et qui se damnent réproquement, à grands coups de textes sacrés !

Les protestants disent aux libres-penseurs : « De quoi vous plaignez-vous ? Nous sommes l'Église ouverte. Si les sectes se multiplient chez nous, c'est que nous posons en principe la liberté d'examen. » Je le veux bien. Seulement, l'Église ouverte n'est plus l'Église, sans être encore la Science. Et de là viennent la misère et l'impuissance du protestantisme. L'esprit d'examen est un outil terrible qui se révolte dans leurs mains et finira par les tuer ; il va au delà des documents révélés, il anéantit toute religion. Malheur à la foi qui s'avise de l'employer ! Aussi l'émiettement des sectes protestantes est-il un symptôme caractéristique. Le catholicisme immuable a sa raison d'être. Le protestantisme, comme toutes les formules intermédiaires, restera écrasé entre les dogmes et les lois qu'il a voulu concilier.

—

Je me hâte de rentrer dans ma spécialité d'écrivain et de moraliste. Au demeurant, comme toute

métaphysique m'épouvante, le protestantisme ne m'intéresse que par son influence sur les mœurs littéraires, sociales et politiques. S'il paraît s'émietter, si nous sourions du pullulement de ses Églises qui poussent en une nuit, comme les champignons, il ne faut pourtant pas le dédaigner, car il reste une puissance redoutable. On nous en menace comme de la religion de demain, quand les races du Nord auront dévoré les races du Midi. Il est d'autant plus à craindre qu'il semble répondre au rationalisme de notre âge, satisfaisant à la fois le vieil instinct religieux et les nouveaux besoins d'analyse.

Et quelle détresse, quelle société de cuistres et d'hypocondres, s'il triomphait ! Il faut vivre quelques mois dans un pays protestant, en Suisse, par exemple, pour voir quel niveau la Réforme passe sur la tête d'un peuple. La moyenne est honnête et a horreur du mensonge, c'est vrai ; mais cette moralité à été achetée au prix de l'individualité et de la virilité de l'homme. La fatalité du mal pèse sur tous ces pauvres gens, les aceable et les assombrit. Pour eux, la vie n'est plus qu'une lutte obscure et désespérée contre le péché, au lieu d'être l'expression de toutes les forces, la floraison même de la création. On meurt dans cet air de continuelle pénitence, dans ce prétendu libre examen qui aboutit fatalement à la négation de la liberté humaine.

En littérature, les résultats sont plus désastreux encore. Je voudrais qu'un esprit jeune et hardi étudiât l'influence du protestantisme sur les lettres, dans les pays où il a triomphé. Ainsi, voyez l'Angleterre actuelle et comparez-la à l'Angleterre de Shakspeare, de Ben Jonson, de tous ces génies d'une

audace et d'une violence si larges. A côté du théâtre qu'ils ont créé, de ce théâtre où la bête humaine est lâchée tout entière, mettez donc le train-train bourgeois et évangélique des romans d'aujourd'hui. Le protestantisme a fait son œuvre : il a passé son niveau, il a créé une littérature utilitaire, dans laquelle l'analyse exacte et complète de l'homme est défendue comme une inconvenance. Aussi le théâtre, qui vit de passion, est-il mort à Londres ; on y discute encore avec terreur si l'on doit y autoriser la *Dame aux Camélias*. Quant au roman, il est tombé au conte moral, à la lecture permise en famille. Sans doute l'ancien génie saxon, si âpre et si cru, se débat parfois. Ils ont eu Tackeray, ils ont eu Dickens. Et encore prenez Dickens, d'une émotion si pénétrante, d'une vie si intense : ses personnages ne sont que des poupées sentimentales, à côté des personnages de notre Balzac ; pas un ne dresse un type vivant, complexe, ayant la hauteur du mal et du bien. Dickens est un Balzac dont la race a trempé dans des siècles de protestantisme.

Il en est de même en Allemagne, où les lettres agonisent sous le joug des sectes religieuses et dans les brouillards de la métaphysique. Ils n'ont plus un auteur dramatique, plus un romancier d'une véritable valeur. La police religieuse est là qui écrase l'originalité. Leur morale tourne à l'hypocrisie ; ils exigent, dans les livres et au théâtre, le silence sur les chancres qui les dévorent.

Mais c'est en Suisse où l'exemple devient le plus frappant pour nous, car il s'est créé là toute une littérature écrite en notre langue et ayant une odeur propre. On ne saurait s'y tromper : en ouvrant un

livre, on sent immédiatement s'il a poussé dans l'air épais de Genève ou de Lausanne ; et le plus singulier est qu'il suffit parfois d'avoir respiré cet air. sans être soi-même protestant. La littérature suisse est à la fois enfantine et pesante, grise et d'un idéalisme fleuri. Au fond, elle cède toujours à la rage du prêche et elle apporte, même lorsqu'elle veut consoler, la désespérance de la damnation finale.

Toppfer est un des maîtres de cette littérature. Je ne connais pas de livre plus lourd dans l'aimable que les *Nouvelles génevoises*. Aujourd'hui, les romans de M. Victor Cherbuliez sont aussi d'excellents échantillons de la littérature suisse, bien qu'additionnés d'une dose de George Sand. Le protestantisme qui, dans les batailles de sa naissance, a dicté les vers énergiques d'Agrippa d'Aubigné, ne produit plus, aux jours maussades de sa vieillesse, que des œuvres incolores et romanesques, dont la prétendue morale détraque les jeunes filles bien élevées.

—

Voilà l'ennemi, entendez-vous ! pour le génie de notre race si primesautier, si libre, allant de lui-même à la vie et à la vérité.

Tenez ! à mon sens, tout le protestantisme, toute la lourdeur allemande et l'épaisseur suisse s'incarnent dans un homme, M. Edmond Schérer. Il suffirait d'étudier celui-là pour nettement déterminer le danger qui nous menace, si nous nous laissons jamais conquérir.

M. Schérer est né à Paris, d'une famille originaire de la Suisse. Il a étudié la théologie à Strasbourg et

a occupé pendant quelque temps une chaire d'exégèse à l'École évangélique de Genève. Plus tard, ses idées se modifièrent, il prit la direction du mouvement libéral, lors de la crise qui se déclara parmi nos protestants français. Jusque-là, rien de mieux ; chacun est le maître de sa foi. Mais M. Schérer devint journaliste, fit des campagnes dans le *Temps*, et dès lors il travailla à notre conversion littéraire, politique et sociale, avec cette pesanteur et cette maussaderie qui sont la marque même du protestantisme.

Comme il nous arrivait avec tout un solde de philosophes allemands, et qu'il déballait sa marchandise dans des articles interminables, d'un poids énorme, les lecteurs lui tirèrent respectueusement leur chapeau. En France, nous avons une admiration profonde pour l'ennui. Dès qu'on nous assomme et que nous ne comprenons plus, nous préférons nous en sortir en déclarant que le monsieur est très fort. Il eut donc tout de suite une réputation parmi les gens graves. Certes, personne n'a envie de l'en déposséder ; car il faudrait le lire, besogne dont bien peu se sentent capables. Pourtant, j'ai lu son dernier travail sur Diderot, et je déclare que c'est une pitié et une grande tristesse, que de voir notre Diderot, ce passionné, ce vibrant, cette flamme toujours flambante de notre génie, tomber entre ces mains carrées de protestant. L'étude est absolument médiocre.

Ce n'est pas tout : on a fait de M. Scherer un homme politique. Et, ici, je voudrais pouvoir m'étendre, car c'est notre République surtout qui est menacée d'une invasion de protestants. M. Scherer n'est pas le seul ; il y en a d'autres, au Sénat et à la

Chambre ; on dit même qu'on choisit volontiers des ministres parmi eux. C'est que notre République dogmatique est elle-même d'essence protestante ; non pas la République des capacités, la République scientifique, progressive et vivante, que nous sommes quelques-uns à rêver ; mais cette République des médiocrités, cette République de doctrine et de néant que l'on nous impose. Ils sont là tout un banc de protestants, parlant de leur honnêteté, abusant de leur moralité, prenant des airs absolus d'hommes qui seuls dispensent du bien et du vrai. Et si on les laissait faire, la France deviendrait une grande Suisse, qui, avant dix ans, serait morte d'hypocrisie et d'ennui.

En littérature, le ravage serait plus terrible encore. On ne lit pas assez les articles littéraires de M. Scherer. Je comprends qu'on se contente de les saluer au passage, en les acceptant sur l'étiquette ; mais que de perles de style, que d'affirmations étranges on perd à ce respect exagéré ! Ainsi, M. Scherer en est encore à nier Balzac ; j'ai lu une étude de lui où il déclarait qu'un honnête homme n'avait pas Balzac dans sa bibliothèque. Quant à son style, il est extraordinaire d'épaisseur et de vide ; c'est à croire que l'écrivain traduit de l'allemand. Et cela ne va pas sans une ignorance absolue de notre monde moderne, de notre art, de nos volontés et de nos efforts. Il nous juge comme La Harpe nous jugerait. Quand on le compare à Sainte-Beuve, dont le sens critique était si souple et si pénétrant, on est pris d'un rire involontaire, tant il apparaît lourd, carré, têtu et fermé. Ici, le protestantisme se complique de pédantisme. Il y a, au fond, un professeur de théologie qui se

prononce d'après des dogmes. Cet homme qui n'a pas de style personnel, qui ignore radicalement l'art d'écrire, a toutes sortes de principes pour nier le style, chez les écrivains qui en ont apporté un, dans leur chair et dans leur sang.

Eh bien ! non, il faut se révolter à la fin ! Ces protestants ne sont ni la vérité ni la liberté. Je préfère les catholiques, qui au moins sont des artistes. Toute notre race répugne à cet enrégimentement des volontés, à cet aplatissement des individualités, sous un prétexte souvent hypocrite de morale. Nous voulons être libres et fiers, être même capables de ce qu'on appelle le mal, s'il doit en sortir une affirmation éclatante de la vie. Qu'ils s'en aillent, s'ils ont faim de métaphysique et soif de discipline ! Nous sommes en France et non en Allemagne !

—

Je ne leur envie qu'une chose, leur rage de propagande. Certes, je ne rêve pas de faire, comme eux, donner des sous aux enfants pour acheter et élever des petits nègres, ou bien pour envoyer aux Esquimaux des gilets de flanelle et des Bibles. Mais en voyant la puissance du prêche, la force de l étude des textes en commun, je songe souvent à la belle besogne qu'on ferait, si des missionnaires de nos sciences partaient à leur tour pour conquérir les intelligences.

Oui, c'est un rêve dont je me berce. Nous aussi, nous commençons à avoir nos Évangiles, nos textes de vérité. Eh bien ! pourquoi ne pas nous les communiquer les uns aux autres, pourquoi ne pas les

expliquer à qui les ignorent et semer ainsi la bonne parole, jusque dans les hameaux les plus reculés ? Allons, où est notre Calvin ? Qu'il se lève et qu'il marche !

RÉPONSE AUX PROTESTANTS

Les lettres d'injures pleuvent chez moi, à la suite de mon article sur le protestantisme. Cela ne m'étonne pas, je m'attendais même à ce déluge, car les protestants, malgré leur fameuse liberté d'examen, endurent très mal la discussion et en arrivent toute de suite aux gentillesses bibliques. Pour un rien, vous êtes traité de chien, de cadavre et de vomissement.

Certes, quinze années de bataille littéraire m'ont bronzé. Mes confrères m'en ont fait voir d'autres. Aussi ne serais-je pas ému, s'il ne s'agissait que de mon humble personnalité ; mais le cas est plus grave, ces poignées d'ordures pieuses sont jetées surtout à la face de Paris et de la France entière. Paris est la grande Babylone qu'il faudra un jour assainir par la flamme ; la France est une prostituée que les soldats de Dieu devront pousser dans une basse fosse, les pieds et les mains chargés de chaînes. Ce sont là des images sans doute, et dont le lyrisme fait sourire; seulement, quel étrange état d'esprit, dans

notre siècle de science, et comme ces âmes sont troublées au fond, pour qu'un pauvre article de journal, en y tombant, y soulève tant de boue sanglante !

Je reviens donc sur le protestantisme. Pour nous, la question est capitale, au point de vue social, politique et littéraire ; et je n'ai qu'un regret, celui de ne pouvoir la traiter avec les développements qu'elle demande. Enfin, je l'aurai toujours signalée aux esprits savants, qui sont en situation de l'étudier avec plus d'autorité et de certitude que moi.

—

Naturellement, je laisse de côté les injures. Je préfère répondre à une correspondance de Genève, publiée dans *les Débats*, et à un article donné au *Temps* par M. Edmond Scherer.

Le correspondant de Genève est surtout très étonnant. Il affecte la légèreté, il veut montrer sans doute que la littérature protestante a des grâces et des souplesses d'écureuil, quand elle veut bien descendre au badinage. Il badine donc, il affecte de rire beaucoup de cette idée que le protestantisme est aujourd'hui un bloc tombé en travers de la route du progrès. On croirait qu'il y a là une farce de mon invention personnelle.

Mon Dieu ! je n'ai pas plus inventé ça que je n'ai inventé le naturalisme. C'est une vérité acquise depuis longtemps pour tout esprit scientifique, pour tout philosophe positiviste. Auguste Comte a formulé cette vérité bien avant moi, et je trouve justement de lui ces lignes très nettes, dans l'excellent ouvrage

que M. Jules Rig vient de publier : « Le protestantisme, en développant incomplètement l'esprit d'examen, procure une demi-satisfaction à la raison, dont il retarde ensuite l'entière émancipation, surtout chez le vulgaire ; de même, sous l'aspect politique, il apporte des modifications insuffisantes et temporaires. Aussi les nations protestantes, après avoir devancé dans leur progrès social les peuples restés catholiques, sont-elles ensuite, malgré les apparences contraires, demeurées en arrière. »

Je n'ai pas dit autre chose ; qu'on se reporte à mon article. Et le piquant de l'aventure, c'est que des feuilles républicaines et libres-penseuses sont tombées sur moi par habitude, sans se douter le moins du monde qu'elles tombaient sur Auguste Comte. Je conseille au correspondant de Genève de relire les pages que ce philosophe a écrites sur la sociologie. Il y trouvera l'étude scientifique du protestantisme, que je ne puis faire ici ; il y verra la Réforme immobilisée fatalement, après avoir été un progrès, et immobilisée à ce point, que l'évolution politique et sociale de 89 n'a été possible que dans une nation catholique. Politiquement, le protestantisme est une borne. On le verra bien, chez nous, si notre République cède à l'esprit protestant, ce dont j'ai peur, au lieu d'aller à l'esprit scientifique. Le jour où j'ai écrit que la République serait naturaliste ou qu'elle ne serait pas, j'ai simplement posé cette alternative, qui se trouve d'ailleurs au fond de la sociologie d'Auguste Comte.

Mais il faut voir la désinvolture du correspondant de Genève. Il joue de la Bible comme d'une muscade,

sans parvenir, il est vrai, à l'escamoter : « La Bible, dit-il, n'est plus qu'un document, pleinement accepté par les uns, librement discuté par les autres. » Je le veux bien, surtout si l'on ajoute que, pour une virgule déplacée, les sectes différentes se damnent avec des raffinements de tortures. Seulement, la Bible reste quand même, pas une secte ne la supprime ; et, dès lors, les sectes sont bien réellement enfermées dans la Bible, dans un document révélé, extra-scientifique. Ce sont, si l'on veut, des prisonnières qui ont la liberté de jouer à pigeon vole dans leur préau, petit jeu qui se termine toujours fort mal, par de gros mots et des gifles.

La vérité est que le pullulement des sectes est la plaie douloureuse des protestants. Ils tâchent de tourner cela au libéralisme, ils affectent d'être fiers et ravis de ce résultat de la liberté d'examen ; mais, si on les touche à cette place, ils crient tout de suite de souffrance. C'est, comme je l'ai dit, qu'ils sentent très bien leur état transitoire, entre le catholicisme immuable et les vérités scientifiques qui s'élargissent. L'Église catholique est logique ; elle s'est murée dans ses dogmes, elle s'oppose à toute évolution humaine ; sa puissance et sa grandeur sont là. Les Églises protestantes, au contraire, sont emportées par un continuel illogisme, ayant posé en principe la liberté d'examen, et la refusant ensuite, en dehors de la Bible. La science arrive, examine ce document divin, déclare qu'elle ne peut en tenir compte. Dès lors, voilà trois groupes en présence : les catholiques qui n'admettent en aucun cas l'examen, les savants qui l'exigent partout et toujours, et entre eux les protestants qui le veulent bien, mais dans de certaines

conditions et jusqu'à un certain point. Évidemment, ces centre-gauche doivent disparaître.

Il est dur, je le sais, après avoir été le progrès, d'être la réaction. De là, la colère des protestants qui se coupent aujourd'hui à cette arme de la liberté d'examen, dont le tranchant, tout neuf au seizième siècle, faisait leur force. Ils voudraient la mettre au fourreau ; mais elle est sortie, et il faut bien qu'elle fasse sa besogne. Terrible besogne qui s'étend toujours, qui rase la plaine, qui ne laisse rien debout des antiques documents. Si vous n'êtes pas catholiques, faites-vous libres-penseurs, car être protestants ne signifie plus rien, à cette heure d'enquête positive et expérimentale.

—

Où le correspondant de Genève devient tout à fait gai, c'est lorsqu'il me lance à la tête des noms de grands écrivains et de grands savants, nés dans des nations protestantes. « Comment! monsieur, vous osez dire que le protestantisme a une influence désastreuse sur l'évolution humaine, eh bien! et Shakspeare, et Swift, et Sterne, et Sheridan, et Gœthe, et Hegel, et Humboldt? »

Je connais ce procédé de discussion, qui consiste à prêter des affirmations imbéciles à son adversaire. Ma thèse a été justement que le protestantisme, au début, a offert un magnifique épanouissement de la pensée humaine. Il était un cri de liberté, dont l'écho a retenti profondément dans les littératures. Pendant deux siècles, il reste vivace, il produit des chefs-d'œuvre, comme il en naît, chaque fois qu'une révo-

lution retourne le champ de l'humanité. De là, en Angleterre, en Allemagne, une poussée de génies. Je n'ai donc parlé que de l'appauvrissement actuel des nations protestantes, au point de vue littéraire. C'est depuis notre 89 qu'on les voit aller en dégénérant, car une période nouvelle s'est ouverte, l'esprit souffle ailleurs, avec les méthodes d'observation et d'expérimentation.

Mais ce n'est pas tout, j'ai entendu naturellement parler des protestants qui pratiquent, qui croient et s'inclinent, et non des protestants sortis de leur Église, affranchis de toute foi. Ces derniers ne sont plus que des libres penseurs, n'appartenant à aucune religion. Ainsi, le correspondant de Genève nomme Gœthe et Hégel, entre autres : Gœthe, un indifférent, un païen dont toute l'œuvre est une violente réaction contre le protestantisme ; Hégel, un philosophe tombé dans le panthéisme et qui en est venu à nier l'immortalité de l'âme. Évidemment, ce ne sont pas là des esprits protestants; ce sont des révoltés, dont le rôle devrait être étudié à part.

Je croyais pourtant m'être exprimé clairement. J'ai dit qu'à notre époque, après avoir déterminé toute une évolution humaine avec un éclat incomparable, les protestants se sont fatalement emprisonnés dans une formule religieuse, et que, dès lors, ils piétinent sur place, s'appauvrissent de jour en jour, deviennent des réactionnaires d'autant plus dangereux et implacables, qu'ils ont la prétention d'avoir délivré à jamais le monde. J'ai ajouté que, par là même, leur influence sur la littérature est détestable, qu'ils la réduisent au train-train étroit de leur culte, aux besoins de leur propagande, en lui défendant l'étude

exacte et complète de l'homme. Certes, il y a des exceptions ; mais il faut prendre les littératures contemporaines dans leur ensemble. Par exemple, étudiez le théâtre et le roman en Amérique, en Angleterre, en Allemagne : la moyenne en est très basse, tout cela est gris, fade, sans progrès possible ; et la raison en est, je le répète, que l'étude sincère des passions n'y est pas permise. Les sciences marchent, lorsque les lettres sont immobilisées : l'Angleterre a un Darwin, et elle ne peut avoir un Balzac. Selon moi, la faute en est surtout au protestantisme.

Il est vrai que le correspondant de Genève affirme que les protestants sont les pionniers de la science. Mon rêve d'un Calvin du positivisme le fait sauter de surprise, et il nous apprend qu'en Suisse des gens de bonne volonté enseignent quotidiennement les sciences au peuple. Allons donc ! monsieur, nous les connaissons, vos sciences ! On les fabrique dans les officines pieuses d'où sortent ces millions de brochures ineptes dont vous inondez le monde. Depuis quinze jours, il en pleut chez moi, mêlées aux lettres d'injures. Vous ne démontrez pas un théorème de géométrie, sans l'appuyer d'un verset sacré ; vous ne permettez pas à deux gaz de se combiner, sans leur adresser d'abord des exhortations morales. Vos sciences sont des sciences ramenées aux dogmes, réduites au texte de la Bible. Quand une vérité dépasse, vous la sabrez. Et, d'ailleurs, ce ne sont pas des savants que vous voulez faire, ce sont des fidèles. La propagande est par dessous. Laissez-nous donc tranquilles, avec toute cette cuisine hypocrite, avec cet air de vouloir affranchir l'intelligence humaine, pour

la cadenasser ensuite dans la froideur humide de vos temples (1) !

—

M. Edmond Scherer s'en est tenu à la question littéraire. On me dit qu'il a rompu avec les sectes, qu'il appartient aujourd'hui tout entier à la libre pensée. Du reste, la question littéraire est au fond la seule qui m'intéresse.

Je ne voudrais pas introduire ma personnalité dans le débat ; mais, en vérité, je doute fort que M. Scherer ait jamais lu mes livres. Certes, je ne lui demande pas de les lire, puisque cela lui serait désagréable. Seulement, si M. Scherer ne m'a pas lu et ne peut me lire, il devrait au moins comprendre combien il lui devient difficile de parler de moi avec quelque justice. Veut-il me croire sur parole? Eh bien ! je lui jure qu'il me prête les intentions et même les actes littéraires les plus faux. Un homme de sa gravité et de sa conscience ne devrait pas s'en tenir aux farces des plaisantins de la presse. Ce n'est pas me juger que de le faire avec trois pages de l'*Assommoir* ou de *Nana*.

Je néglige donc son « odeur des commodités », que Louis XIV aimait. J'ai pu mettre parfois mon pied dans un égout, car, hélas ! les égouts ne sont pas rares ; mais, pour ceux qui ont bien voulu me lire, je l'ai mis plus souvent, trop souvent peut-être,

(1) Je ne parle évidemment pas des illustres professeurs, nés dans le protestantisme, comme Littré était né dans le catholicisme. Je parle des savants qui pratiquent, et non des savants devenus libres-penseurs.

dans l'herbe et dans les fleurs. Tenons-nous-en plutôt à cette phrase : « M. Zola, lui, a supprimé de la littérature le fond et la forme, la pensée et le talent. » Diable ! je ne lui ai pas laissé grand'chose, dans ce cas. Ce n'est pas la sévérité du jugement qui m'inquiète, c'est le sort de cette pauvre littérature française que voilà toute nue par ma faute.

Il est vrai que, plus loin, M. Scherer déclare : « La littérature est en train de disparaître, ou, si l'on aime mieux, de se transformer. » Ah ! monsieur, que voilà donc un « ou, si l'on aime mieux, de se transformer », qui me console et qui me paraît naïf de votre part ! Comment pouvez-vous douter de notre choix ? Soyez-en convaincu, monsieur, nous aimons mieux cela, tout le monde doit le mieux aimer, à moins d'être de mauvais citoyens ! Donc, il ne s'agit plus que d'une transformation de la littérature, c'est-à-dire de son train ordinaire, car elle n'est jamais restée immobile, elle a toujours suivi, dans leur évolution, l'état social et la pensée humaine. Les peuples marchent, pourquoi voulez-vous que les littératures ne marchent pas ?

Sans doute, je comprends la consternation des lettrés de votre tempérament, qui se sont fait une retraite littéraire dans les siècles morts, et que la littérature du siècle vivant va troubler au milieu de leur quiétude. C'est très désagréable : on sommeille, on chuchote avec des ombres, on vit dans une compagnie d'autant plus distinguée et vertueuse qu'elle est sous terre ; et voilà des gaillards qui crient, qui ont le mauvais ton d'être en vie, qui abusent de ce qu'ils sont jeunes pour marcher à l'avenir ! Mais qu'y puis-je faire, monsieur, et franchement croyez-vous

que ce soit ma faute? Je me tâte, je ne me sens pas coupable; car si je marche, c'est qu'on me pousse; oui, il y a derrière moi des milliers de siècles qui me jettent en avant. Je ne suis personne, je ne suis qu'un fétu de paille. Vous me faites rire, quand vous parlez de ma souveraineté. La littérature se transforme, vous avez dit le mot; et elle m'emporte, voilà tout. Seulement, je m'abandonne à elle, tandis que vous, monsieur, vous avez l'obstination étroite de résister. Dans un siècle, on cherchera vos membres.

N'est-ce point une chose stupéfiante que les réactionnaires de la littérature naissent toujours parmi les libéraux de la politique? Voilà un républicain, un homme qui travaille au triomphe de la démocratie, et il ne veut pas que notre démocratie ait son expression dans les lettres, il ne comprend pas que la société nouvelle doit fatalement déterminer une évolution littéraire! Il en est resté à Louis XIV, il a une borne dans le crâne.

Nous qui marchons, nous ne savons peut-être pas toujours la besogne que nous accomplissons; mais nous allons où va le siècle, c'est ce qui fait notre force et notre sérénité.

—

Je ne sais plus, dans quelle feuille obscure, un rédacteur inconnu m'a accusé de vouloir rallumer les guerres de religion. Il faut une cervelle singulièrement fumeuse et détraquée pour avoir découvert cette belle chose dans mon premier article. Si quelqu'un rêvait une pareille guerre, en tous cas, ce ne serait pas nous. J'en trouve la pensée et même la

menace dans presque toutes les lettres d'injures que j'ai reçues. Oui, c'est le protestantisme qui gronde à nos frontières ; c'est lui qui exige l'empire du monde, c'est lui qui parle de supprimer la France comme un ulcère, pour la santé de la vieille Europe. Il a deux ennemis chez nous : le catholicisme et la révolution ; de là son acharnement. Les victoires de la Prusse ont été des victoires protestantes.

Eh bien ! notre patriotisme est tout tracé. La France, qui a toujours résisté au protestantisme, se rait perdue le jour où elle se laisserait conquérir Notre République se débat contre les catholiques : elle devrait se défier plus encore des protestants, qui essayent de l'envahir, pour faire d'elle une arme de propagande. Il viendra un jour où elle les trouvera sur son chemin comme un terrible obstacle, et il faudra alors les abattre violemment.

Qu'ils fassent des enfants, qu'ils se déclarent les seuls honnêtes, qu'ils rêvent de peupler et de réglementer le monde. Peu importe ! Même lorsqu'ils semblent avoir les faits pour eux, ils ne comptent pas, devant le travail de l'évolution humaine. Le jour où ils seront un obstacle à la force du monde, ils disparaîtront comme une poussière. Du moment qu'ils se sont immobilisés, ils se sont condamnés. Le monde passera sur eux.

Et c'est de la France que l'évolution nouvelle, l'évolution scientifique, est partie. C'est chez nous qu'elle fait ses plus grands progrès. Encore un coup, où est notre Calvin ?

HUGO ET LITTRÉ

Deux faits ont marqué ces dernières semaines : la publication des *Quatre vents de l'Esprit*, de Victor Hugo, et la mort d'Émile Littré. Il semble qu'il y ait là une rencontre voulue, que nécessairement les circonstances devaient établir un jour un parallèle décisif entre ces deux hommes, pour faire, dans nos esprits encore troublés, le procès suprême au romantisme. L'heure est venue.

Pour moi, depuis huit jours, ces deux hommes me hantent. L'un est ma jeunesse, l'autre, mon âge mur. Ils se heurtent et s'excluent. Littré a pris toute la place dans ma raison, Hugo n'est plus à mon oreille qu'une lointaine musique. Le positivisme a scellé la pierre sous laquelle le romantisme dort à jamais. Telle est la vérité qui devrait être profondément gravée sur les murs de nos écoles. Et c'est, aujourd'hui, cette vérité que je veux développer dans une de mes études hâtives, où je ne puis malheureusement que jeter des idées,

sans les approfondir ni les appuyer comme il le faudrait.

—

Je viens de lire *les Quatre vents de l'Esprit*. Certes, comme facture, cela est supérieur aux ouvrages séniles du poète, *le Pape*, *la Pitié suprême*, *Religions et Religion*, *l'Ane*. Beaucoup de pièces datent d'un quart de siècle ; d'autres ont dû être écrites il y a dix ans ; et l'on y retrouve le rhétoricien de génie, l'admirable jongleur de mots qui a révolutionné et conquis l'empire de la prosodie, où il règne en César tout-puissant.

On dirait que ces *Quatre vents de l'Esprit* sont faits avec des fonds de tiroir. Il y a là des miettes, des rognures de la *Légende des siècles*, des *Contemplations* et des *Châtiments;* ce qui n'a pu être publié dans ces livres, a été gardé, et le poète nous le sert aujourd'hui sous un titre d'ensemble, pour ne rien perdre. J'explique ainsi ce résumé, ces épaves dans les divers genres, qui, tout en étant de la bonne époque de son talent, ne peuvent rien ajouter à son nom ; car il a déjà donné dans chaque genre ses chefs-d'œuvre. Ce ne sont, au point de vue de sa gloire, que des répétitions affaiblies et inutiles.

Et quel continuel abus des mêmes procédés ! Dire que de prétendus critiques osent parler des renouvellements de Victor Hugo ! Mais il n'a jamais eu qu'une manière, et cette manière, l'envolement lyrique, il l'a portée partout, dans le roman comme dans le drame, dans l'épopée comme dans l'idylle ! Aujourd'hui, après soixante ans d'usage, il n'a pas changé un seul de ses procédés, ses œuvres ne vi-

vent même plus que par eux. De là, sous l'orchestration des admirations voulues, l'étonnement et l'indifférence où elles tombent, dans le vrai public. Cela ne nous touche plus. On entend le creux de la rhétorique, derrière le ronflement des mots.

Prenez, par exemple, *les Quatre vents de l Esprit*. Il y a quarante ans, certaines pièces auraient bouleversé le public. Or, dans quinze jours, vous verrez le beau silence. L'évolution sociale et littéraire a continué, et nous sommes dans une autre période d'intelligence, voilà tout. L'œuvre entière de Victor Hugo est bâtie sur le surnaturel, sur la légende et le symbole. Il vole continuellement dans l'abstraction et la synthèse, au-dessus des faits, en plein ciel de l'hypothèse extravagante et déréglée. Son ambition, toujours caressée, a été d'être pris pour un prophète conversant avec Dieu et Satan. Et, au fond, nulle base positive, aucune méthode, pas même une philosophie nette. Rien que des mots vagues et démesurés, une idée du progrès purement sentimentale, une humanitairerie se noyant dans un rêve d'amour universel.

Je ne parle pas de ses trois actes : *les Trouvailles de Gallus*, qui m'ont consterné. Mais lisez attentivement son petit poème : *la Révolution*. L'idée est un lieu-commun dont on n'ose même plus se servir dans les feuilles républicaines à un sou. On hésite, avant de lâcher encore une fois ce cliché que, si Louis XVI a été exécuté, c'est la faute des rois ses ancêtres. Eh bien ! Victor Hugo n'hésite pas, lui ; il ramasse cette vieille loque, ce raisonnement puéril, vide et faux, lorsqu'on le pose avec la raideur d'un dogme. Ce semblant d'idée lui suffit, parce qu'il n'a pas besoin

d'une idée, que son art est surtout dans la chimère et dans le décor. Et le voilà qui enfante un cauchemar stupéfiant ; il fait son Isaïe, il promène des statues sur notre pavé parisien, il prête des discours interminables aux mascarons du Pont-Neuf, il transforme l'ancienne place Louis XV en un carrefour de cinquième acte. Toute la formule romantique est là, on peut y étudier à l'aise les procédés de Victor Hugo. Les vers sont parfois superbes, et nous sourions, égayés par cette bête de l'Apocalypse, au ventre bourré de rhétorique, et dont la mécanique grince. A l'heure où nous exigeons des documents exacts, des observations et de l'analyse, c'est se moquer de nous que de nous jouer cette farce lugubre.

Je comprends les raisons de sentiment qui inclinent les fronts autour du vieux poète. Mais, en vérité, ne pourrait-on y mettre quelque mesure et s'arranger de manière à ce que la vérité ne souffrît pas trop de cette vénération si légitime ? Nous serions les premiers à courber la tête et à nous taire, si l'on ne voulait pas nous imposer, comme une règle, la formule détraquée du romantisme. On nous injurie, on nous refuse le droit de marcher en avant. Alors, nous nous révoltons et nous disons ce qui est.

Ce qui est, c'est un mensonge universel, au sujet de Victor Hugo. Tous le jugent comme nous. Je connais des gaillards, — qu'ils se rassurent, je ne les nommerai pas, — qui pensent absolument ce que nous pensons et qui écrivent tout le contraire. Victor Hugo est devenu une religion en littérature, je veux dire une sorte de police pour le maintien du bon ordre. Si on disait la vérité sur lui, où irait-on ? à tous les abîmes du naturalisme triomphant. On le

maintient donc, comme certains bourgeois voltairiens, tout en le blaguant au dessert, maintiennent le bon Dieu, afin que leurs femmes aient des mœurs et ne les trompent pas avec des artistes. Être passé à l'état de religion nécessaire, quelle terrible fin pour le poète révolutionnaire de 1830 !

—

Voici maintenant Émile Littré. Il est né quelques mois avant Victor Hugo. Pendant que celui-ci escaladait les cimes du surnaturel, s'abandonnait au vent du lyrisme, exagérait de plus en plus son effarement de prophète, l'autre cherchait avec passion une méthode, en arrivait à se donner pour règle d'intelligence de n'accepter que les faits absolument prouvés. Jamais un antagonisme ne s'est établi avec plus de netteté. Ces deux hommes ont marché côte à côte sans jamais se toucher, et nous mesurerons leur besogne, au point de vue intellectuel, en étudiant leur part d'influence sur la fin de ce siècle.

Littré avait rencontré Auguste Comte en 1845, je crois. Il était admirablement préparé, ayant déjà parcouru toutes les connaissances humaines, des sciences mathématiques aux sciences physiques et naturelles, de la physiologie à la médecine, de l'histoire à la linguistique. Auguste Comte lui donna la méthode qu'il cherchait, et dès lors son intelligence fut fixée. Il accepta la formule positiviste, cette formule qui s'appuie sur une hiérarchie des sciences et sur une étude exacte de l'évolution humaine, divisée en trois phases, la phase théologique, la phase métaphysique et la phase positive. Mais Littré, qui n'était

pas un créateur, apportait dans l'application un bon sens et une logique dont l'influence fut considérable : il arrêta la formule, en la dégageant des rêveries d'Auguste Comte, en la ramenant à une rigueur toute scientifique. Pour lui, l'inconnu doit être réservé ; Dieu n'est pas nié, mais mis à part ; jamais il ne raisonne du « pourquoi » des choses. Sa peur de l'hypothèse est telle qu'il refuse toute théorie où elle entre pour la moindre part ; ainsi, il n'a jamais accepté le système évolutionniste de Darwin, parce que les faits connus n'en prouvent pas l'absolue certitude. Littré est là tout entier, avec sa méthode.

D'ailleurs, cette méthode peut être déjà jugée à ses résultats. Je ne saurais entrer ici dans les travaux considérables du savant et du philosophe : sa traduction et son commentaire d'Hippocrate, ses études si nombreuses sur la physiologie, la médecine, l'histoire, la linguistique, la philosophie, la politique. Il me suffira de rappeler son Dictionnaire, ce monument colossal que seule la méthode positive pouvait mettre debout. Cette méthode nous y a donné une histoire complète de notre langue et une philosophie raisonnée du langage. L'étude des faits en est la base solide. Littré remonte à l'origine des mots, et, par des exemples choisis dans nos écrivains, dresse le procès-verbal de leurs significations. Il y a là une application décisive de la formule, un exemple des grandes besognes que l'on fera demain, avec cet outil si net et si puissant des sciences modernes.

Et quel branle donné à toute notre époque ! On ne s'aperçoit pas encore du chemin parcouru, on ne voit pas que la méthode positive a gagné peu à peu toute notre activité humaine. En politique, elle est

de [illegible]s en plus appliquée, elle refera la France, si la [illegible]tise et les appétits des hommes le lui permettent. En littérature, elle est ce naturalisme dont je parle si souvent et qu'on feint de ne pas entendre. A ce propos, je signale la définition du mot imagination, dans le Dictionnaire : « Faculté que nous avons de nous rappeler vivement et de voir en quelque sorte les objets qui ne sont plus sous nos yeux. » Ces trois lignes bouleversent toutes les idées littéraires acceptées ; elles remplacent la fiction, la fantaisie comique ou lyrique, par les documents évoqués et classés. Je n'ai jamais dit autre chose, je n'ai jamais réclamé que les faits pour base et que la vérité des êtres et des choses pour étude.

Enfin, la rencontre heureuse est que cette admirable intelligence soit tombée dans un tempérament équilibré, sans vices. Littré a été un sage. Il fallait voir la stupeur de Sainte-Beuve, ce voluptueux, devant ce chaste qui s'était cloîtré dans la science. Il disait : « Que voulez-vous? Littré n'a besoin de rien, il peut tout. » Cette haute honnêteté devient un argument précieux contre certaines attaques. Voilà le travail, voilà la morale, et dans un homme qui est notre maître, à nous qu'on couvre de boue. Vous voyez donc bien que, pour être un honnête homme, la démence lyrique n'est pas indispensable !

—

Maintenant, placez côte à côte Victor Hugo et Emile Littré. Certes, dans le premier, je mets le poète à part; l'auteur des *Feuilles d'automne* et de la *Légende des Siècles*, est le plus grand de nos poètes lyriques ;

je l'ai écrit vingt fois et je le répète une fois encore. Mais je parle du penseur, de l'initiateur; je réponds à ceux qui veulent faire de Victor Hugo un génie universel, l'homme du siècle. Eh bien! cette prétention devient risible, lorsqu'on le compare à Émile Littré.

Les voilà donc face à face : l'un avec ses colossales machines de rhétoricien affolé, son abus des mots, ses idées troubles, son continuel cabotinage, sa défroque de prophète en zinc, son piétinement sur place au milieu de grands mots vides, son humanitairerie finale de bon vieillard gâteux; l'autre avec ses grands travaux de logicien impeccable, la rectitude de sa méthode, l'unité et la clarté de son œuvre, la modestie et la simplicité du travailleur que la passion de la vérité attache à la terre, le progrès réel déterminé par chacun de ses ouvrages qui nous emportent à l'avenir.

Je le demande sans passion, je le demande aux gens de bonne foi : lequel des deux est le penseur original, lequel des deux est l'homme du siècle? Oui, qu'on me dise si notre siècle de science s'incarne dans le poète lyrique qui veut recommencer Isaïe, ou dans le savant qui élargit et règle nos connaissances, à l'aide de la méthode positive. Ce dernier n'est-il pas le cerveau encyclopédique, et ne voit-on pas que toute sa besogne est précisément la négation de la besogne du premier? La science et la révélation, le positivisme et le romantisme ne peuvent vivre côte à côte : c'est pourquoi l'un est en train d'achever l'autre. Cela a tué ceci.

Je faisais le vœu, dans mes derniers articles, d'un Calvin du positivisme, c'est-à-dire d'un missionnaire, d'un propagateur des vérités scientifiques. Quel

homme mieux que Littré aurait pu remplir ce rôle? Il possédait la vaste intelligence, l'instruction universelle : lui seul avait le droit de parler au nom des faits, de répandre l'Évangile nouveau des vérités démontrées. Que lui a-t-il donc manqué pour partir en mission et instruire les peuples? C'est triste à dire, il lui a manqué un peu du cabotinage qui fait les grands acteurs de nos drames humains. Il était trop scrupuleux, trop enfoncé dans le respect du vrai, pour risquer de conclure. Quand on parle aux hommes, il faut toujours faire la part du mensonge, et il y a un besoin de mise en scène, dans la foi la plus sincère. Avec sa haine de l'hypothèse et de la synthèse, Littré ne pouvait être qu'un homme d'étude.

Quand je songeais à lui, je regrettais son effacement volontaire. Mais, aujourd'hui, je l'aime mieux ainsi, cloîtré dans un travail de géant. Il a obéi aux nécessités de sa besogne d'application ; il préparait un exemple, il nous apportait des matériaux. Rien ne rend modeste comme la science, lorsqu'on y descend avec ce scrupule de l'exactitude. On y apprend la patience, on y sent l'inutilité des polémiques, on y marche avec une prudence de plus en plus grande, en remettant toujours les conclusions au lendemain. Aussi, nous qui ne savons rien auprès de Littré, qui ne sommes que des écrivains tourmentés du désir de savoir et de nous faire une méthode, devons-nous nous incliner devant la claustration d'un des esprits les plus puissants de ce siècle. Nous nous trompions, lorsque nous désirions le voir se dresser en apôtre, au milieu de notre société troublée. Les temps sont changés, les saints Paul de la science sont nécessairement des hommes de cabinet. C'est maintenant que

ses œuvres vont partir en mission, pour répandre la bonne parole.

Du reste, ni Darwin, ni Auguste Comte, ni Claude Bernard, ni Littré, pour ne nommer que ceux-là, ne sont toute la vérité. Chacun donne sa part d'intelligence, chacun laisse son œuvre, d'où les hommes du lendemain dégagent les bonnes pages, les vérités prouvées. Et c'est de cette continuelle glane que se fait le progrès. Littré a été l'homme du siècle, parce qu'il en a incarné les besoins de certitude scientifique et qu'il a travaillé de toute sa force à substituer la méthode positive aux vieilles méthodes théologiques et romantiques. Dans ce cas, comment Victor Hugo serait-il également l'homme du siècle, lui qui est retourné à toutes les fantasmagories du moyen âge, qui a augmenté la légende et embrumé les hypothèses? Sa part de vérité est si petite, que nos fils ne tireront pas un progrès certain de ses œuvres. Il a chanté pour la joie de l'humanité; c'est assez évidemment, mais c'est tout.

—

Je supplie la jeunesse française de songer à ces choses. L'avenir de la nation en dépend. Deux routes s'ouvrent : d'un côté les erreurs du lyrisme, de l'autre les certitudes du positivisme ou du naturalisme, comme il plaira de le nommer. La jeunesse veut-elle être avec le passé? Veut-elle marcher à l'avenir? Qu'elle juge, d'un côté, la forte génération qui grandit sur les pas de Littré, et, de l'autre, les attardés du romantisme qui végètent dans la grande ombre de Victor Hugo.

SOUVERAINETÉ DES LETTRES

Ah ! cette politique, quelle personne désagréable et plate, quelle mangeuse d'hommes! Elle est comme ces femmes de trottoir qui diminuent leurs amants et les enfoncent dans le train-train d'un concubinage maussade et exaspéré.

J'ai dit ces choses, en parlant d'Émile de Girardin, et j'éprouve le besoin de les redire, après avoir lu *le Bachelier*, la dernière œuvre de M. Jules Vallès. Certes, voilà un écrivain qui est un exemple caractéristique de la toute-puissance des lettres, devant l'ordure et le néant de la politique. L'étude est curieuse à faire.

—

M. Jules Vallès nous a conté son enfance, dans son *Jacques Vingtras*, publié il y a deux ans, et dont *le Bachelier* n'est qu'une suite. Terrible enfance d'un fils de petit professeur, qu'on attelle malgré lui au latin et au grec, que tout le monde gifle, qui san-

glote plus encore des humiliations de son père, des ridicules de sa mère, des sévérités étroites et injustes de cette famille souffrante. On sent qu'il a pris là sa haine de la discipline et de l'instruction, une haine dont le feu toujours cuisant lui fait regretter à chaque page de n'être pas né dans un ménage d'ouvriers, qui auraient fait de lui un charpentier ou un maçon.

Mais le milieu ne suffit pas pour expliquer ce beau cas de révolté. Il faut admettre qu'il apportait un tempérament de révolutionnaire, une nature d'irrégulier et d'outrancier rêvant une existence de liberté et de force, dans un monde idéal de poète. Si vous ajoutez une sensibilité cachée comme un ridicule, une brutalité souvent voulue, et par dessus tout la passion de la vie, du grouillement humain, vous aurez toute sa nature. Il aime le peuple, les travailleurs et les déshérités ; il s'est battu pour eux, comme un cœur sensible s'apitoye sur les pauvres qui passent et vide sa bourse dans leurs chapeaux. Avec cela très gai, « blaguant » tout de suite, peut-être de peur d'être « blagué », cachant ses larmes sous une ironie féroce. C'est même là ce qui le caractérise : il est tout à la sensation, il éclate du rire trop gros d'un gaillard que rien n'arrête, ni le respect de la famille ni les mots d'ordre d'un parti, ni les idées toutes faites qui régissent le monde.

On comprend quelle belle besogne un pareil tempérament devait faire en littérature. Dès les premiers articles que M. Jules Vallès écrivit, il fut connu. Il y avait là une note personnelle qui sonna comme un coup de clairon, et cette note de cuivre, éclatante, est demeurée dans nos oreilles. Un écrivain original

nous était né. Depuis, M. Jules Vallès a pu traverser d'effroyables aventures, disparaître, être traité de bandit et de martyr, l'écrivain en lui est quand même resté debout. Lorsqu'il a reparu, il n'a eu qu'à jeter la note de son clairon sonore, et tous se sont retournés, tous lui ont rendu sa place dans nos lettres françaises. Il y est maître, il y possède un champ qui n'est à personne, dont ses propres folies ne pourraient le déposséder.

Et c'est de cet homme qu'on veut faire un homme politique? et c'est cet homme qui se joue à lui-même la cruelle plaisanterie de croire qu'il est un homme politique? En vérité, cela chagrine. Que fait-il donc de son indiscipline, de sa peur de l'enrégimentement, de son manque de respect pour les traditions? Est-ce qu'on est un homme politique, quand on ne se laisse pas parquer comme un mouton, quand on ne tire pas son chapeau aux mensonges des historiens et à la médiocrité des chefs? Un homme politique, allons donc! il a trop de talent, trop d'originalité, pour être cette chose bête ou hypocrite, cette chose qui doit marcher dans le rang, sans même avoir la permission de rire. Vous l'imaginez-vous dans cette galère, lui qui n'a pu vivre au collège? Mais, monsieur, la politique est un bagne, tous nos hommes politiques sont des pions lamentables, qui devraient vous faire regretter l'époque où l'on ne vous tirait que les oreilles!

Aussi, M. Jules Vallès, très heureusement, n'a-t-il aucune autorité en politique. Il ne compte pas, il est peut-être dans la musique, et encore! C'est ce qui m'attendrit et me le fait aimer de tout mon cœur. On m'a bien conté qu'il a été membre de la

Commune ; seulement, cela n'importe pas pour lui. Il était déjà Jules Vallès en y entrant ; et, quand il en est sorti, il n'était toujours que Jules Vallès, ni plus, ni moins. S'il n'y a rien perdu, il n'y a rien gagné. Qu'il songe à ses anciens collègues : les obscurs de la veille sont restés les obscurs du lendemain, il ne s'est pas même révélé parmi eux un homme vraiment fort.

Le cas n'est-il pas superbe et ne dit-il pas cruellement la maladie de notre époque ? Voilà un romancier d'un talent très personnel, incontestable, n'ayant rien du tempérament d'un politicien, pataugeant dans la politique en rhétoricien affolé ; un gaillard solide, tendre aux misères des petits, coupant ses larmes des éclats d'une gaieté allant jusqu'à la grosse farce ; et ce romancier, ce gaillard, a l'idée baroque de s'embarquer, dès son jeune âge, dans cette vieille barque crevée de la politique, où il n'a que faire, où il gêne les autres, où il s'ennuie certainement beaucoup sans vouloir le dire, où il me fait l'effet d'un hanneton bon enfant tombé dans un nid humide de cancrelats et de cloportes ! Mais le pis est que le malheureux n'a pas voulu cela. Il est là-dedans, parce qu'il y a glissé avec toute sa génération. Le siècle pour passer a dû combler le trou.

—

Voulez-vous un homme politique ? prenez M. Ranc, et comparez-le à M. Jules Vallès, si vous désirez comprendre en quoi celui-ci n'est pas un homme politique. Justement, tous deux sont partis du même pied, à la même heure, dans une étreinte fraternelle.

A vingt ans, ils étaient, au quartier latin, d'une bande qui rêvait du régicide, comme notre bande à nous, dix ans plus tard, a rêvé de gloire littéraire. Et ce qui est très piquant, c'est que M. Jules Vallès, dans *le Bachelier*, conte cette jeunesse, dont M. Ranc avait déjà fait un tableau dans son livre : *Sous l'Empire*, qui est également une sorte de roman autobiographique ; de sorte que nous avons deux versions profondément différentes, où chacun d'eux se confesse. Tout l'antagonisme d'un tempérament d'artiste et d'un tempérament d'homme politique se trouve là.

Ainsi, il s'agit des complots sous l'Empire, du complot de l'Opéra-Comique par exemple. Il faut voir le sérieux de M. Ranc; il ne lâche rien qui puisse diminuer le parti ; il parle des conspirateurs en poète soignant ses fins de strophe ; à la vérité, il commet bien la légèreté d'introduire une jeune personne dans l'affaire, mais quelle jeune personne ! une Louise Michel de vingt ans, tirée de Walter Scott, maîtresse insupportable qui sauve la République avec son amant tous les soirs, à l'heure où ils soufflent la chandelle ! En somme, je ne connais pas de livre plus impersonnel, plus arrangé, plus politiquement et plus littérairement gris que ce maussade *Sous l'Empire*, qui a l'air d'avoir été écrit par un Lamartine jacobin, ayant des vues secrètes sur la préfecture de police.

Maintenant, si nous passons à la version de M. Jules Vallès, le fameux complot tombe du coup dans un grotesque noir. Une blague énorme lui monte quand même aux lèvres, en face de ces étranges conjurés qui ratent piteusement leur coup et qui se

sauvent ensuite comme des lièvres. Son sens profond du comique l'emporte, il finit par ne plus voir que les misères de l'aventure : l'attente vaine, avec les poches bourrées de pistolets ; un certain Collinet surtout, qui n'en est pas et qui se charge obligeamment de l'arsenal ; un professeur de philosophie, au nez rouge, qui n'a pas ri depuis le 2 décembre ; puis, l'insuccès lamentable, parce que « on n'était pas prêt » ; et la débandade finale des conspirateurs, qui ont l'air d'une division d'écoliers en faute, surpris par le pion. Je ne sais ce que M. Jules Vallès a voulu faire ; mais le complot de l'Opéra-Comique sort de là bête comme tout. C'est à pleurer.

Et il en a une conscience très nette, ce révolutionnaire d'instinct qui n'entend rien à la politique et qui est seulement bon pour la bataille. On le sent honteux, embarrassé des mystères, des finasseries de son camarade Rock (lisez Ranc) ; c'est pourquoi il préfère rire, en attendant les coups de fusil. Quand tout est fini, quand les conjurés sont en fuite, il a ce cri superbe d'ironie et de dégoût : « Mes luttes contre l'Empire se terminent toutes par des courbatures. Des blessures piteuses font saigner mes pieds. C'est bête et honteux comme la fatigue d'un âne. »

Il faut l'entendre blaguer Robespierre, tomber à coups de poing sur les géants de 93, se plaindre avec fureur qu'on ne puisse pas rire dans le parti républicain. Il faut le voir rougir, quand un conjuré lui demande si « ses hommes » sont prêts ; ses hommes ! quatre ou cinq étudiants jeunes, roses et gras, qu'il ne connaît point. Décidément, le respect, l'amour de la tradition et de la discipline lui manquent tout à fait, à ce pur sensitif, qui confesse à voix haute ce

qu'il éprouve. C'est ainsi que, sans le vouloir peut-être, il a ridiculisé à jamais le complot de l'Opéra-Comique.

Voilà M. Jules Vallès, et voilà M. Ranc. L'un se donne tout entier, l'autre se réserve ; on peut même dire qu'il met une véritable coquetterie à se réserver. Aussi, quelles vies différentes ! Ils ont eu beau partir du même pied et à la même heure, aujourd'hui un abîme les sépare. M. Jules Vallès, nommé membre de la Commune, est allé jusqu'au bout de son tempérament de révolté, tout en luttant sans relâche contre la majorité bêtement enragée de ses collègues. M. Ranc, ce finaud, élu par un nombre double de voix, a lâché au bon moment, ce qui lui a permis plus tard d'opérer une évolution lente vers l'opportunisme de M. Gambetta. Tel est le véritable homme politique, souple, obéissant aux faits et aux hommes, gardant s'il le faut pendant vingt ans le silence de Lazare le Pâtre, vivant de ruses et de tactique, sans dégoût pour la cuisine puante du pouvoir ; tandis que l'autre, le révolté qui chante, l'irrespectueux qui casse les bustes, le blagueur qui donne des chiquenaudes sur le nez de la République, quand elle n'est pas bonne fille, n'a été et ne sera jamais qu'un poète, un tempérament superbe d'écrivain que nous aimons et qui vivra.

—

Ce livre de M. Jules Vallès : *le Bachelier*, est une stupeur pour moi. Comment ! diable, des garçons jeunes, bien portants, ayant devant eux la vie ouverte, peuvent-ils se passionner pour cette chose laide et

sale qui se nomme la politique? Ils sont là une douzaine parlant de tuer le tyran, prononçant des discours, croyant qu'ils font avancer le siècle. Eh! petits malheureux, aimez donc les filles, buvez sec et faites des vers! Puis, si vous avez de l'ambition, tâchez d'être des intelligences; cela vaudra mieux que d'être des ministres un jour.

Je me souviens de notre bande, à nous. La politique nous dégoûtait profondément. Nous pensions, et je pense encore pour ma part, que l'idée est la reine du monde, que c'est elle qui fait les peuples, au-dessus des basses agitations de la politique. Aussi, dédaigneux de l'action, nous étions-nous donnés tout entier aux lettres et à la science, résolus à agir dans le haut domaine de la pensée. Plus tard, on décidera laquelle a fait la meilleure besogne, d'une génération d'enfants qui conspiraient, qui rêvaient la liberté par les barricades et par la police, ou d'une autre génération d'enfants qui la voulaient par le mouvement naturaliste du siècle, par les nouvelles méthodes d'observation et d'expérimentation. Je crois que la vérité est avec nous. Quiconque tient une plume est le maître; les autres, ceux qui tiennent une épée, ne sont que les valets de l'idée.

Sans doute, je devine bien ce que veut, ou plutôt ce que rêve M. Jules Vallès. Son livre est un aveu; cette guerre féroce à l'instruction universitaire, cette rage d'un bachelier jeté sur le pavé sans un métier pour vivre, est une simple révolte sociale, une revendication de la vie libre et heureuse, contre les hontes et les souffrances de notre vieille société disciplinée, marchant sous le fouet de la routine. De même, comme je l'ai dit, M. Jules Vallès ne voit dans la ré-

volution que le triomphe des petits et des souffrants. Il veut la république de la rue, par attendrissement pour les pauvres. Il est humain autant que républicain. Même son talent d'écrivain est là, avec la foule, avec le tapage et l'éclat des carrefours. Il y a eu une simple rencontre, entre son tempérament d'artiste et l'heure politique qu'il a traversée. Je comprends, à la rigueur, qu'il ait besoin de ce milieu pour écrire; mais je voudrais le convaincre que, dans ses révoltes, dans ses déclamations républicaines qu'il croit peut-être utiles à la cause, c'est lui seul, lui l'écrivain, qui importe et qui intéresse.

Ainsi, comme cette guerre contre les bacheliers est inutile et petite! Tant de colère lyrique dépensée n'amènera pas une réforme, tandis que l'évolution du siècle refondra certainement notre Université. Puis, qu'importe! M. Jules Vallès, qui divise le monde en réguliers et en irréguliers, ne semble pas se douter qu'il y a des réguliers d'intelligence vaste et libre, tandis que certains irréguliers ne sont que des cabotins au crâne étroit, esclaves de leur rhétorique, d'anciens bohêmes ayant des idées rances et des lieux-communs plus insupportables que ceux de M. Prudhomme. D'ailleurs, pourquoi en veut-il tant au baccalauréat? On en fait ce qu'on peut. Lui, en fait des livres superbes de rage. Quel désastre pour les lettres, s'il n'avait pas été bachelier!

Mais surtout, les mains jointes, je supplie M. Jules Vallès de ne pas se croire un homme politique. Non, il n'en est pas un! Qu'il s'interroge, qu'il regarde autour de lui : se voit-il dans un parti, acceptant l'imbécillité de son voisin de gauche, utilisant la scélératesse de son voisin de droite? se voit-il à la

Chambre, perdu dans les intrigues de couloir, vendant sa voix, étouffé au premier mot et mis en quarantaine, s'il s'avise d'avoir une opinion personnelle? se voit-il au pouvoir, engraissant dans une présidence, lâchant ses bien-aimés pauvres, devenant un régulier, ô horreur! ô comble de la traîtrise! S'il veut, qu'il soit un révolutionnaire d'instinct, qu'il soit un poète enfiévré battant la charge de la misère mais un homme politique, oh! non, grâce pour son talent!

—

Tenez! un homme passe. Que M. Jules Vallès le suive et l'étudie. C'est M. Ranc, son ancien camarade, qui rase les murs. Il est profond, mystérieux et souriant, car il porte un monde dont il ne parvient pas à accoucher. L'autre semaine encore, on a voulu en faire un député; mais lui, très malin, s'est réservé une fois de plus; car ses couches, paraît-il, ne sont pas prêtes. Il aime mieux garder l'enfant. On en fera peut-être plus tard un préfet de police, à moins que sa constipation ne continue. En attendant, il écrit des articles rosâtres où il cligne malicieusement de l'œil, et il tâche d'écouler ses romans que personne ne lit. La presse républicaine les a trouvés très remarquables. Et cela suffit, l'affaire n'a pas eu de suite.

Voyons, ces choses ne font-elles pas trembler M. Jules Vallès? Veut-il être un homme politique à ce prix? Mais *le Roman d'une conspiration*, *Sous l'Empire*, tous ces bouquins indigestes et nuls, où ne vibre aucune personnalité littéraire, seront enterrés

depuis longtemps, lorsque les *Réfractaires* et *Jacques Vingtras* flamberont encore, dans l'éclat de leur vie ardente, en l'honneur de la littérature française!

Tel est donc le point d'arrivée. Des deux galopins qui conspiraient ensemble, le premier, celui qui n'avait pas de personnalité, s'est envasé dans la politique, où il digère bourgeoisement aujourd'hui; tandis que le second, l'écrivain doué, a eu beau traverser tous les casse-cou de l'émeute, il s'est relevé grand romancier, il est devenu maître dans le domaine littéraire. Et je vois là, d'un côté, le baquet commun où tombent toutes les médiocrités, de l'autre la souveraineté des lettres sauvant les artistes et leur ouvrant les siècles.

ALEXIS ET MAUPASSANT

J'ai promis de présenter au grand public les cinq jeunes écrivains, dont les plaisantins de la presse s'amusent à faire de si étranges caricatures de disciples, autour de ma personne. Après avoir parlé d'Huysmans et de Céard, je m'occuperai aujourd'hui de Guy de Maupassant et de Paul Alexis.

—

J'ai connu Maupassant chez Flaubert. C'était vers 1874. Il sortait à peine du collège, personne ne l'avait encore aperçu, dans notre coin littéraire. Quand nous arrivions le dimanche, vers deux heures, au petit appartement de la rue Murillo, ces pièces étroites dont les fenêtres ouvraient sur les ombrages du parc Monceau, nous trouvions presque toujours Maupassant installé déjà, ayant parfois déjeuné avec le maître, auquel il venait lire ainsi chaque semaine ses essais, et qui lui faisait retravailler sévèrement les phrases d'une sonorité douteuse. Dès que nous

étions là, il s'effaçait modestement, parlait peu, écoutait de l'air intelligent d'un gaillard qui se sent les reins solides et qui prend des notes.

Plus tard, une camaraderie s'établit, il nous émerveilla par le récit de ses prouesses. De taille moyenne, râblé, les muscles durs, le sang sous la peau, il était alors un terrible canotier qui faisait pour son plaisir ses vingt lieues de Seine en un jour. En outre, c'était un fier mâle, il apportait des histoires de femme stupéfiantes, des crâneries d'amour qui épanouissaient le bon Flaubert dans un rire énorme.

Jusque-là, nous ne nous demandions même pas si Maupassant avait du talent. Nous connaissions bien de lui certaines pièces de vers, écrites pour les hommes ; mais il est assez facile d'avoir de la vigueur dans ce genre. Aussi restâmes-nous étonnés, lorsqu'il publia un petit poème : *Au Bord de l'Eau*, où il y avait des qualités de premier ordre, une simplicité et une solidité de facture rares, une nature d'écrivain déjà maître de son métier. Dès lors, il compta pour nous, il fut parmi les jeunes, que nous regardons grandir, un des mieux doués, un de ceux qui ont le plus de courage et le plus de force pour continuer l'œuvre du siècle, au point où les aînés la laisseront.

Une autre surprise, une autre révélation fut *Boule-de-Suif*, la nouvelle que Maupassant publia dans *les Soirées de Médan*. La dernière fois que je causai avec Flaubert, à Croisset, il me dit : « Maupassant vient d'écrire une nouvelle qui est très bien ; vous en serez content. » Lorsque notre volume imprimé m'arriva, et que je la lus, j'en fus ravi; elle est certainement la meilleure des six, elle a un aplomb,

une tenue, une finesse et une netteté d'analyse qui en font un petit chef-d'œuvre. Du reste, elle a suffi, dans le public lettré, pour mettre Maupassant au premier rang, parmi les jeunes écrivains d'avenir.

Tel est donc son tempérament : une carrure toute normande, une solidité sanguine, un style d'écrivain de race. Il doit certainement beaucoup à Flaubert, dont il a été le fils adoptif, dans les dernières années. Mais il apporte une originalité propre qui perçait dès ses premiers vers, et qui s'affirme aujourd'hui dans sa prose ; c'est une virilité, un sens de la passion physique dont flambent ses meilleures pages. Et il n'y a là aucune perversion nerveuse, il n'y a qu'un désir sain et fort, les amours libres de la terre, la vie largement étalée au soleil. Cela donne un accent très personnel de santé féconde et de belle humeur un peu hableuse à tout ce qu'il écrit.

—

Maupassant a publié dernièrement un recueil de nouvelles, la *Maison Tellier*.

Je n'insisterai pas sur le sujet de la première nouvelle, dont le volume a pris le titre. Il s'agit de la propriétaire d'un certain établissement qui emmène cinq femmes à la première communion d'une de ses nièces, dans un village d'un département voisin ; et toute l'étude porte dès lors sur l'échappée de ces filles, sur leur jeunesse qui repousse au milieu des grandes herbes, sur l'attendrissement religieux qui les saisit dans la petite église, au point que leurs sanglots gagnent l'assistance. Rien ne saurait être

d'une analyse plus fine, et l'histoire restera comme un document psychologique et physiologique très curieux, avec le retour des femmes, heureuses, rajeunies, embaumées de grand air.

On dira : « Pourquoi choisir des sujets pareils? Ne peut-on prendre un milieu honnête? » Sans doute. Mais je pense que Maupassant a choisi ce sujet, parce qu'il y a senti une note très humaine, remuant le fond même de la créature. Ces malheureuses, agenouillées dans cette église et sanglotant, l'ont tenté comme un bel exemple de l'éducation de jeunesse reparaissant sous les habitudes, si abominables qu'elles puissent être ; et il y a encore là les nervosités de la femme, le besoin du merveilleux, la foi qui persiste même dans l'abjection quotidienne. L'écrivain n'a pas eu l'idée de railler la religion ; il en a plutôt constaté la puissance. C'est toute une expérience philosophique et sociale, faite à la fois avec audace et discrétion.

Parmi les autres nouvelles qui composent le volume, celles que je préfère sont : *Histoire d'une fille de ferme* et *En famille*. Je ne puis les analyser longuement. Dans la première, une servante, après avoir eu un enfant d'un garçon de charrue, épouse son maître, auquel elle cache le petit, et qui plus tard l'adopte, enchanté; dans la seconde, une famille de bourgeois se jette goulûment sur la succession d'une vieille mère, simplement tombée en léthargie, et dont le réveil est un véritable coup de foudre. Ce que j'aime, dans ces œuvres, c'est leur belle simplicité. L'*Histoire d'une fille de ferme* surtout a un début superbe de largeur simple. Je conseille aux romanciers qui voient nos paysans à travers Homère

Shakspeare ou Hugo, de lire ces quelques pages, où ils trouveront la note juste de nos campagnes.

En somme, Maupassant reste, dans son nouveau livre, l'analyste pénétrant, l'écrivain solide de *Boule-de-Suif*. C'est à coup sûr un des tempéraments les plus équilibrés et les plus sains de la jeune génération. Il faut maintenant qu'il écrive un roman, une œuvre de longue haleine, pour donner toute sa mesure.

—

Quittons la Normandie, où Maupassant est né, et passons en Provence, d'où Paul Alexis est débarqué en octobre 1869. Autres cieux, autres natures.

Il arriva en étudiant, tout frais sorti de la Faculté de droit, et qui désole sa famille en se jetant dans la littérature. C'était une véritable fuite, avec des projets de travail magnifiques. Que j'en ai vu déjà tomber ainsi sur notre pavé parisien, de ces Provençaux de vingt ans qui ne doutent pas du triomphe! Ils m'apportent du pays où j'ai grandi, l'âme même de ma jeunesse, cette belle flamme de courage qui flambe là-bas au grand soleil.

Du reste, il faut le dire, Paul Alexis, myope et distrait, n'était pas du tout le Provençal classique, vif, turbulent, cassant tout. Lorsque un autre enfant d'Aix, le poète Antony Valabrègue, qui a publié depuis des vers remarquables, me l'amena un soir d'automne, le lendemain de son arrivée à Paris, je sentis tout de suite un esprit contemplatif, un peu lent à se mouvoir, mais d'une prise très personnelle sur les choses. La Provence ne fait pas que des brouillons,

des écureuils lancés dans une course aux idées ; elle mûrit souvent aussi des tempéraments d'une heureuse paresse, sensuels au fond, goûtant la vie en gourmands et en artistes.

Le talent de Paul Alexis est là, dans une sensation très développée. C'est un sensitif qui a besoin d'avoir été ébranlé pour rendre. Il s'analysera lui-même, il analysera les personnes qu'il a coudoyées, avec une pénétration, une souplesse et une abondance tout à fait remarquables ; tandis qu'il hésitera et fera moins bon, s'il cherche à bâtir, en dehors de ce qu'il a vu ou éprouvé. J'insiste, parce que cette question du tempérament classe presque toujours un écrivain. Et, d'ailleurs, mon intention première a été de montrer quels fossés il y a entre ces jeunes romanciers, venus des quatre points cardinaux, et qu'on s'obstine à mettre en tas, pour le plaisir de les « blaguer ».

Le fort de ces tempéraments sensitifs, dans la littérature, est d'aller au fond des choses, quand ils les tiennent. Ils ont quelque peine à entrer dans un personnage ; mais, lorsqu'ils le possèdent, ils le donnent tout entier, et avec une flamme de vie, qui en fait une créature réelle. Leur faible, malheureusement, est une certaine pente à l'indolence, un besoin de vivre pour eux qui leur rend le travail lourd ; et cela explique les débuts un peu lents de Paul Alexis, le temps qu'il a perdu à regarder l'ardente besogne de ce grand Paris qu'il ignorait, et dont, par tempérament, il n'aurait pu parler, sans en avoir joui et souffert lui-même.

Aujourd'hui, le voilà lancé. Je m'occuperai tout à l'heure de son volume de nouvelles. En dehors de ses travaux sérieux, il fait du journalisme avec un talent

qui s'impose peu à peu. Je n'ai point, contre le métier de journaliste, la haine de mes aînés, Balzac et Flaubert. Au contraire, je crois que, pour tout romancier débutant, il y a dans le journalisme une gymnastique excellente, un frottement à la vie quotidienne, dont les écrivains puissants ne peuvent que profiter. Et, dans le cas qui lui est personnel, Paul Alexis gagne évidemment tous les jours à mieux connaître notre monde parisien et à forger son style sur la terrible enclume des articles bâclés en quelques heures.

—

Lorsque parut son recueil de nouvelles, *la Fin de Lucie Pellegrin*, il se produisit, dans notre coin littétaire. un peu de l'étonnement qui a accueilli *Boule-de-Suif*, de Maupassant. Moi, je savais à quoi m'en tenir, car je connaissais déjà ces nouvelles. Mais d'autres s'exclamaient. Quoi ! Paul Alexis, qui avait l'air si endormi parfois, était capable d'écrire avec cet accent personnel des pages d'analyse fouillées nerveusement jusqu'au fond des personnages. Et, dès ce jour, il a été quelqu'un parmi nous. On l'attend à des œuvres de plus longue haleine, décisives pour sa réputation. Il n'y a plus là qu'une affaire de travail.

C'est qu'en vérité ces nouvelles sont pleines de talent. La première, celle qui a donné son titre au volume, est une peinture sobre et intense à la fois d'un coin particulier de notre débauche parisienne. Il s'agit simplement d'une fille, Lucie Pellegrin, qui se meurt, qui crache son sang, dans une dernière noce avec des amies, attablées devant le lit où elle râle. La donnée est quelconque ; même ce n'est pas le côté

dramatique qui m'en plaît le plus, bien qu'il y aurait une curieuse comparaison à établir avec le dénouement de la *Dame aux Camélias*. Mais l'œuvre vaut par l'analyse vécue, par la quantité de détails vrais, surtout par l'évocation du style qui fait les œuvres vivantes.

Ce qui nous séduisit encore, dans le volume, ce fut la variété. Après la note aiguë de *la Fin de Lucie Pellegrin*, il y a une note goguenarde, une histoire de province : *l'Infortune de M. Fraque*, où se trouve analysée avec beaucoup de finesse, la guerre sans merci que se font un mari et sa femme, jouant à qui mourra le premier. La femme trompe le mari et devient dévote sur le tard, au point de mettre toute sa fortune à la construction d'une chapelle. Le mari répond en faisant des folies pour l'établissement d'une porcherie modèle, et en finissant par donner tout ce qu'il possède à un ministre protestant. Enfin, la femme meurt, le mari triomphe. Il faut lire cette histoire pour y retrouver un peu du souffle de Balzac, la connaissance des terribles batailles qui se livrent dans certaines maisons silencieuses des petites villes.

Avec *les Femmes du père Lefèvre*, c'est encore une autre note, la plus originale du volume peut-être : une note gaie, d'une gaieté particulière, une sorte d'épopée naturaliste poussée au comique lyrique. Le sujet tient en dix lignes : les étudiants d'une petite ville veulent donner un bal ; mais, n'ayant pas de femmes, ils chargent le père Lefèvre, un ancien sous-officier, d'aller leur en chercher une douzaine à Marseille ; et toute la nouvelle consiste dès lors dans l'attente de ces femmes qui n'arrivent pas, dans le

débarquement triomphal de leurs laideurs, dans le fameux bal, dans la queue des filles qui restent et qui sillonnent la ville pendant des semaines, au grand ahurissement des bourgeois. C'est là du bon comique, de l'esprit comme je l'aime, solidement campé sur de l'humanité vraie, et aiguisé d'une pointe de fantaisie littéraire.

Enfin, *le Journal de M. Mure* est une analyse pénétrante d'un cas de psychologie amoureuse, d'un ton complètement différent, sérieux et attendri. Écrite la dernière, cette nouvelle est certainement la plus équilibrée, si elle n'est pas la plus à effet. Comme je l'ai déjà dit ailleurs, Paul Alexis étouffe dans la nouvelle, chacune de celles qu'il a publiées n'est qu'un petit roman écourté. Lui aussi nous doit un roman.

—

Après Céard et Huysmans, voilà donc Paul Alexis et Guy de Maupassant. Mon désir est de faire un peu de vérité sur ces jeunes écrivains qu'on plaisante, qu'on insulte et qu'on provoque. Puisque je suis le coupable en tout ceci, puisque c'est moi que le reportage et la chronique tâchent d'assommer en eux, je devais bien à mes amis de les dégager de ma fortune, en montrant qu'ils existent par eux-mêmes, et solidement.

Il n'y a ni chef ni disciples, il n'y a que des camarades, qu'une différence d'âge sépare à peine.

PRO DOMO MEA

On m'accuse de parler trop souvent de moi. Mais, en vérité, ma position est terrible. Attaqué de toutes parts, et presque toujours d'une façon odieuse, je n'ai naturellement que deux partis à prendre : ne pas répondre, ce que je fais neuf fois sur dix, et passer alors pour un homme écrasé sous des réquisitoires triomphants ; ou répondre, et alors être convaincu d'avoir encombré la presse de ma personnalité vaniteuse.

Eh bien ! me voici encore, cette semaine, dans cette position délicate Le cas est même cette fois tout à fait extraordinaire ; je crois bien qu'il ne s'est jamais présenté. Un de mes collaborateurs, M. Albert Wolff, vient brusquement de me prendre à partie, sans crier gare. Faut-il répondre ? ne faut-il pas répondre ? J'inclinerais volontiers vers le silence, car nos querelles intéressent bien peu le public, et nous diminuent même devant lui. Mais on m'affirme qu'on attend ma réponse. Je vais donc tâcher de mettre

ma dignité à l'abri, avec le plus de modération possible.

—

Mon vif désir serait d'élever le débat, en le généralisant, en le tirant des personnalités blessantes. D'abord, posons le cas nettement. J'ai publié, la semaine dernière, sur un jeune romancier, M. Paul Alexis, un article purement littéraire, dans lequel j'exprimais une opinion sincère, telle que j'avais le droit absolu de l'exprimer. Là-dessus, M. Albert Wolff se fâche et me fait publiquement sommation de n'avoir pas à parler de ce romancier, parce que, paraît-il, il aurait à s'en plaindre (1). Vous voyez ma stupéfaction. Le pis est que M. Albert Wolff sait parfaitement que mon article, écrit il y a trois mois, n'a pu passer, à la suite de certaines circonstances, et que, par conséquent, il y a eu une simple rencontre, s'il a paru au lendemain des attaques dont il se trouve blessé. Je ne lui dois pas cette explication, mais je la donne au public, pour montrer mon innocence en tout ceci.

Tenons-nous-en, d'ailleurs, aux règles usitées en matière de journalisme. Je désire poser cette question à une assemblée de mes confrères : Est-il tolérable qu'un collaborateur tombe sur un autre collaborateur, à propos d'un article où il n'est nullement question de lui, et sous le prétexte qu'on y accorde du talent à un écrivain qu'il déteste ? La réponse est certaine à l'avance. On jouit

(1) M. Paul Alexis avait publié dans un journal des portraits de chroniqueurs, parmi lesquels se trouvait celui de M. Albert Wolff.

d'une très grande liberté au *Figaro*, liberté précieuse dont j'ai peut-être abusé moi-même. Mais jamais je n'ai poussé les choses jusqu'à mettre directement un de mes collaborateurs en cause, à le nommer, à l'interpeller, à fouiller sa conscience, à exiger des explications, à lui donner des conseils. Un rédacteur en chef n'oserait même prendre une pareille attitude. Il ferait venir le rédacteur dans son cabinet et ne rendrait pas le public témoin d'une lessive de famille.

—

Voilà pourquoi, à mes yeux, l'article de M. Albert Wolff est inacceptable, en dehors des usages, en dehors des égards qu'on se doit entre collaborateurs. Je pense que tous mes confrères sont de cet avis. Je n'ai aucune explication à fournir à M. Albert Wolff, et je refuse très catégoriquement ses conseils. Je ne lui accorde pas plus le droit d'intervenir dans ce que j'écris ici, que je ne m'arroge celui de contrôler ce qu'il publie à cette place. Il fait sa besogne, je fais la mienne. C'est à notre rédacteur en chef qu'il appartient de s'occuper de ces choses, et c'est le public seul qui doit juger nos articles.

On m'apprend que, depuis dix mois, mes articles publiés dans le *Figaro* blessent le plus souvent M. Albert Wolff. Il trouverait que je n'ai pas ses idées, que je le contrecarre, que je ne partage ni ses amitiés ni ses inimitiés. Cela est certainement fâcheux. Mais il ne songe pas à une chose : c'est que, de mon côté, je pourrais exhaler les mêmes plaintes. Pourquoi n'a-t-il pas mes idées ? pourquoi ne respecte-t-il pas mes amis et ne m'aide-t-il pas à vaincre

mes ennemis ? pourquoi publie-t-il des articles qui vont contre tout ce que je pense et tout ce que j'écris? Moi je ne me fâche pas, je tolère Il pourrait, il me semble avoir la même patience. Ne sent-il pas qu'il perd toute mesure, lorsqu'il traite mes articles de « folies » ? Que dirait-il si, oubliant ce que je lui dois et ce que je me dois à moi-même, je répondais que ses articles sont des « niaiseries » ? Ce serait aimable, n'est-ce pas ? et nous nous lancerions là dans un beau chemin !

Le plaisant de l'histoire est que les amis de M. Albert Wolff, journellement, me traînent dans la boue. Est-ce que je lui ai jamais fait une invitation publique à ne plus avoir à imprimer leur nom dans le *Figaro* ? Est-ce que je me mets en colère, quand il leur trouve beaucoup de talent, moi qui ne leur en trouve pas du tout ? Non, je lui laisse sa liberté, et je ne me permets que de réclamer la mienne.

En résumé, nous exprimons ici librement nos idées, nous signons nos articles, et c'est au public seul à prononcer, sans que nous ayons à nous blâmer les uns les autres. Comme je n'ai jamais introduit directement la personnalité de M. Albert Wolff dans mes polémiques, je ne lui reconnais pas le droit d'introduire ma personnalité dans les siennes, tant que je serai rédacteur de ce journal, au même titre que lui. Tel est, je crois, le code formel en matière de journalisme.

—

Au fond, je devine bien la cause de la grande colère de M. Albert Wolff. Il me reproche amèrement

de ne pas aimer la chronique ; il me laisse entendre qu'en voyant mépriser les chroniqueurs, dans un journal où ils ont régné et où ils règnent encore, il n'a pu résister au besoin de les défendre. C'est là, sans doute, une excuse. Si je ne me fâche pas de mon côté, si je veux bien discuter le cas, c'est que je sens la parfaite bonne foi de mon collaborateur et que je lui accorde toutes sortes de circonstances atténuantes.

Seulement, il a oublié que ma situation était particulière au *Figaro*. M. Francis Magnard a bien voulu venir à moi, et, avec une sympathie dont je lui suis très reconnaissant, il m'a offert de faire une campagne dans ce journal. Je ne lui ai point caché que je ne partageais pas toutes les opinions du *Figaro ;* mais je me suis engagé à exprimer les miennes poliment, de façon à ménager de justes susceptibilités ; et j'estime que j'ai tenu ma parole. Je ne suis donc ici que l'hôte d'un moment, auquel on veut bien donner toute liberté de langage, sachant qu'il n'en abusera pas. Quand M. Albert Wolff me conseille de rentrer dans les rangs, il se méprend d'une façon singulière, car je n'ai accepté aucun rang. Je suis en représentation si l'on veut, j'apporte ma note, dont le mérite n'est peut-être que dans le contraste.

Puis, franchement, peut-on sans rire m'accuser de ne pas aimer la chronique ? Entre nous, la chère femme n'a pas fait grand'chose pour me plaire. Aimez-vous les personnes qui vous griffent, qui vous mordent, qui vous mettent en sang ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! il me serait doux encore de recevoir des coups d'ongle ; mais la chronique n'en est plus avec moi à ce joli jeu de femme nerveuse : elle me

jette à la figure ses eaux de vaisselle et ses eaux de toilette, toutes les rinçures de sa cuisine et de son débarbouillage. A la longue, ce jeu malpropre finirait par donner de l'humeur au plus patient.

On dirait, en vérité, que M. Albert Wolff ignore ce qui se publie couramment sur moi. Il y a chaque jour un débordement de commérages odieux, d'histoires bêtes et sales, d'accusations abominables. Et toujours la même ordure, ma maison transformée en tonneau de vidange, tout ce que je touche changé en excrément, mes amis, les miens, tout ce que j'aime noyé dans ce flot de puanteurs. Voyons, franchement, M. Albert Wolff trouve-t-il que la chronique soit très drôle, quand elle s'attaque de cette façon honteuse à un homme de travail, à un homme qui depuis bientôt vingt ans ne se bat que pour la vérité ? Et pourtant ce sont les amis de M. Albert Wolff qui descendent à ces personnalités ordurières, des hommes qu'on prétend très spirituels. Non cela n'est point de l'esprit, c'est de l'injure, et de la plus basse, de la plus vulgaire !

—

M. Albert Wolff sait-il pourquoi j'ai accepté de faire une campagne dans le *Figaro* ? Mon unique but a été de me montrer à un grand public, tel que je suis, avec mes partis-pris sans doute, avec mes injustices peut-être, mais avec le souci de ma dignité et de la dignité des autres. Depuis dix mois, j'écris à cette place. Eh bien ! que les lecteurs impartiaux me jugent. Ne me suis-je pas toujours tenu sur le terrain strictement littéraire ? Suis-je sorti un seul

instant d'une langue honnête, polie, respectueuse des personnes ? Qu'on cite une de mes phrases dont un galant homme ait pu se blesser. Et, ensuite, qu'on passe aux amis de M. Albert Wolff, qu'on juge cette éternelle fiente qu'ils me jettent à la face. Ils n'ont que de ça à la bouche et dans les mains. Comparez et prononcez. Où sont les vidangeurs ? où est l'homme propre ?

Je ne suis pas autrement inquiet de ce massacre à coups d'épluchures. La violence de ces hommes doit finir par dépasser le but ; ils en arrivent vraiment à me rendre trop répugnant, et il est impossible qu'une réaction ne se produise pas. Je m'en remets au grand public, je lui dis : « Telles sont mes œuvres, j'ai tâché de me faire connaître, jugez-moi. Sans doute, il est explicable que j'expie certaines de mes franchises. Mais voici ma vie de travail, qui est claire et sans tache. Mon orgueil est un mensonge, ma méchanceté est un mensonge, je ne suis que l'humble soldat du vrai. Quand je me suis trompé, je l'ai fait par passion pour les lettres. Que le public, le public seul, me mette à ma place, et qu'il mette mes adversaires à la leur. J'accepte la décision. »

—

J'ai hâte de finir. M. Albert Wolff s'est permis des allusions que je ne veux pas relever, car je désire enterrer au plus tôt cette polémique, qui n'aurait pas dû naître.

Un mot seulement à propos de ce que M. Albert Wolff appelle nos relations brisées. Il paraît ne pas avoir la mémoire des dates, lorsqu'il déclare que

notre froideur vient de son jugement sur *Nana*, car il y a un an, presque jour pour jour, nous nous rencontrions sur un terrain tout amical, et ses sévérités au sujet de mon œuvre dataient déjà de plusieurs mois. Non, cette froideur est plus récente, elle s'est déclarée le jour où je suis entré au *Figaro;* et, depuis ce temps, elle n'a fait que grandir.

Des médisants, qui se trompent, je l'affirme, prétendent que M. Albert Wolff a peur d'être envahi. Lui-même, aux dernières lignes de son article, laisse percer la crainte que je ne m'empare du *Figaro*, et, afin de m'en détourner, il me fait remarquer que je n'ai point les épaules assez solides pour porter un tel poids. Il a raison, et mon ambition n'est point là.

Mais pourquoi cette crainte? Il n'ignore pas que je suis simplement un passant dans ce journal. On m'en a ouvert les portes pour une année, avec une cordialité et une largeur dont je suis très touché. Quand ma campagne d'un an sera terminée, c'est-à-dire dans deux mois, je me retirerai. C'est là une volonté que j'ai formellement exprimée devant témoins, à plusieurs reprises.

Eh bien! je crois que M. Albert Wolff aurait dû attendre ce délai pour vider son cœur. C'est si peu de chose, deux mois! Et, alors, il aurait pu me juger à son aise, sans que notre dignité à tous deux en eût à souffrir.

LE SUFFRAGE UNIVERSEL

Nous voici en pleine période électorale, et la grande comédie moderne recommence une fois encore. Molière, aujourd'hui, étudierait là les appétits et la sottise des hommes. C'est un rut universel, c'est un étalage de toutes les médiocrités, c'est la bête humaine lâchée avec ses vanités et ses misères. Au vingtième siècle, le résultat pourra être superbe; mais, à cette heure, la cuisine en est des moins ragoûtantes.

J'ai ri, dans mon coin, du soulèvement des hommes politiques et de la presse, quand on leur a signifié qu'ils auraient seulement trois pauvres petites semaines d'agitation électorale. Ils ont parlé furieusement de guet-apens, de mauvaise foi, et le mot d'escamotage a couru; oui, le gouvernement malhonnête leur escamotait leur jouissance, leur enlevait de la bouche le pain du désordre. Pensez donc! rien que trois semaines à écrire des professions de foi imbéciles et incorrectes, à endoctriner de pauvres diables qui se vendent pour un verre de vin, à em-

plir la presse d'un tas effroyable de prose dont on ne pourra même pas faire du fumier, à tenir le pays dans un malaise intolérable, d'où la nation sort, les yeux battus et la tête vide, comme après une nuit d'ivresse. Mais c'est une mesure inique, cela ne se peut supporter ! Il fallait trois mois de cette gourmandise, il fallait toute la vie !

Ah ! toute la vie, ce serait le rêve ! des élections continues, des députés nommés pour un jour, siégeant le matin et se représentant le soir devant les électeurs ! plus rien que de la politique, au déjeuner et au dîner, au lit comme à la table ! une nation, qui mangerait des journaux au lieu de pain, qui en serait réduite à faire la chaîne pour déposer des bulletins dans les urnes, sans avoir même le temps de se moucher !

Le fait est simple. Dans leurs boutiques, les bouchers poussent à la consommation de la viande. Du moment que la politique est devenue une carrière, le refuge naturel des ambitions souffrantes, des petits hommes qui ont échoué partout ailleurs, il est naturel que ces hommes nous accablent de politique. C'est le combat pour la vie. Que deviendraient, par exemple, M. Floquet, ou M Ranc, ou les autres, si du jour au lendemain la France qu'ils ennuient, leur supprimait leur vache à lait ? des avocats sans talent, des romanciers de dixième ordre, des passants inconnus sur le trottoir banal. En avant donc la politique ! de la politique partout, de la politique toujours ! Plus l'eau est trouble, plus la pêche est abondante. On met la bêtise publique en coupe réglée, et l'on pousse un cri de douleur et de rage, lorsqu'on vous accorde seulement

vingt et quelques jours pour l'exploiter en grand.

Moi, qui ne suis pas de la boutique, je trouve que ces trois semaines vont être d'un joli poids, pour les garçons de quelque littérature, sensibles à la bonne tenue intellectuelle de leurs contemporains. Le mieux sera de ne plus lire un journal, car les journaux ravis de l'aubaine, dans ce mois d'août si vide d'habitude, si difficile à passer, abuseront certainement de la matière électorale Ils se rattraperont de la brièveté du temps sur la quantité de prose indigeste. Trois jours, il me semble, auraient suffi : le premier pour avertir le pays, le second pour qu'il réfléchisse, et le troisième pour qu'il vote. S'il ne sait pas en un jour ce qu'il doit faire, il ne le saura jamais. J'ai comme une idée qu'un jour suffirait aux électeurs pour bien voter, mais que trois semaines ne suffisent pas aux hommes politiques pour faire voter les électeurs à leur guise. La question pratique du suffrage universel est là.

—

Certes, le principe du suffrage universel paraît inattaquable. C'est le seul outil de gouvernement d'une logique absolue.

Imaginez une nation dont tous les citoyens sont également sages et instruits. Ils se réunissent tous les trois ou quatre ans, délèguent le pouvoir à ceux d'entre eux qu'ils savent les plus capables de l'exercer. Rien de plus net en théorie, rien de plus humainement juste.

Mais le fâcheux est que la théorie se détraque, dès que l'on passe à l'application. Un peuple n'est pas

une addition dont tous les chiffres se valent. Dès lors, en donnant la même valeur à chaque citoyen, on introduit dans le total des causes d'erreur énormes qui vicient l'opération tout entière. En un mot, du moment que les hommes interviennent avec leurs folies et leurs infirmités, la logique mathématique du suffrage universel est détruite, il ne reste qu'un gâchis abominable. Ce n'est plus de la science, c'est de l'empirisme, et du plus trouble, du plus dangereux.

Voilà pourquoi tous les esprits scientifiques de ce siècle se sont montrés pleins d'hésitation et de défiance devant le suffrage universel. Je parle de nos philosophes, de nos savants, de ceux qui procèdent par l'observation et l'expérimentation. Ils refusent l'absolu, ils étudient l'homme en dehors des dogmes, et ils trouvent que l'égalité physiologique n'existe pas, qu'un homme n'en vaut pas un autre, qu'il y a une élimination continue et nécessaire de presque toute une moitié de l'humanité. Si bien que le suffrage universel n'est plus une réalité basée sur le vrai, mais qu'il devient une idéalité s'appuyant sur la conception religieuse d'une égalité des âmes. Nos terribles intransigeants, nos athées se doutent-ils qu'ils sont de simples catholiques, lorsqu'ils appellent au scrutin jusqu'aux idiots et aux goîtreux?

Voyez Littré, voyez M. Taine et M. Renan, voyez tous ceux qui ont tenté d'appliquer la formule moderne de nos sciences à la politique : ils reculent à l'idée de remettre le gouvernement aux mains de la nation tout entière, parce que les éléments ne leur en paraissent pas assez déterminés, parce que l'observation et l'expérience leur ont montré les inéga-

lités que le travail de sélection produit dans chaque peuple, parce qu'enfin ils refusent de se lancer dans un empirisme qui va droit au charlatanisme des médiocres et des ambitieux.

Voilà ce qu'il faut nettement établir : le suffrage universel n'a rien encore de scientifique, il est tout empirique. Avec la masse considérable de nos électeurs illettrés, avec les honteux trafics sur la coquinerie des uns et la bêtise des autres, on ne peut savoir ce qui sortira du scrutin. Le total de l'opération est quand même falsifié, jamais le vrai ne sera obtenu, parce qu'il est le vrai. Les candidats qui méritent d'être élus, en sont réduits à descendre aux mêmes manœuvres louches que les candidats qui n'ont aucune bonne raison pour l'être. En un mot, le principe superbe de la souveraineté du peuple disparaît, il ne reste que la cuisine malpropre d'un tas de gaillards qui se servent du suffrage universel pour se partager le pays, comme on se sert d'un couteau pour découper un poulet.

—

Et cela explique que les hommes politiques se fâchent, quand il leur faut, en trois semaines, pétrir les élections, les cuire et les manger. C'est que la besogne ne va pas toute seule ! Il s'agit pour chacun de conquérir l'électeur, de l'amener à ses idées, de lui brouiller la cervelle au point de lui arracher son vote. Cela, en langue polie, s'appelle l'éclairer. Mais, comme chaque parti et même chaque candidat a la prétention d'éclairer l'électeur à sa façon, vous vous doutez du bel effarement qui doit se produire dans

la tête de celui-ci. On le tire à hue, on le tire à dia, et le plus souvent il vote au petit bonheur, cédant aux considérations les plus étranges du monde.

La vérité est que, jusqu'à présent, le suffrage universel est à qui sait le prendre. C'est une affaire d'habileté et d'énergie. On se rappelle avec quelle carrure le second Empire s'en était emparé. Pendant dix-huit ans, il l'a tenu docile sous le fouet, et si la bête lui échappait vers la fin, c'est qu'il devenait maladroit et qu'il ne savait plus la monter. Aujourd'hui, la République tient les guides ; mais il ne faudrait pas qu'elle fît la moindre faute, car elle serait vite jetée sur les cailloux, les reins cassés.

Il n'est pas d'instrument que l'on connaisse moins encore et dont l'emploi cause plus de surprises. Nos hommes politiques s'en servent visiblement avec le respect de la peur. Cela se devine aux précautions qu'ils prennent, aux efforts énormes qu'ils dépensent, chaque fois qu'ils tentent le scrutin. S il suffisait au mérite de se présenter, le mérite se présenterait simplement et serait élu. Mais nous voyons le mérite plus inquiet que la sottise, employant des engins formidables, se risquant comme sur un terrain plein de gouffres. C'est une loterie où il faut tricher. Le suffrage universel nature et bonhomme, celui qui n'a point passé par les casseroles de la politique, n'existe pas. Il n'y a que le suffrage universel cuisiné, sophistiqué, travaillé ainsi qu'une pâte pendant des semaines, promis comme de la brioche au bon peuple qui n'a pas de pain ; et encore il arrive que, lorsque un candidat l'a mis au four, c'est le candidat adverse qui le mange. Pourquoi ? On ne sait pas. Une farce.

Et ce qui prouve combien le suffrage universel est un outil peu connu, que personne n'a complètement en sa main et que tout le monde voudrait faire sien, c'est la terrible lutte qui a eu lieu dernièrement, au sujet du scrutin d'arrondissement et du scrutin de liste. En réunissant les arguments qu'on s'est lancé à la tête de part et d'autre, on obtiendrait le réquisitoire le plus écrasant qu'on ait jamais écrit contre le suffrage universel : d'une part, le scrutin d'arrondissement, avec ses bourgs pourris, ses achats de conscience, la pression des grands propriétaires sur les communes conquises ; de l'autre, le scrutin de liste, substituant des comités aux électeurs, imposant des candidats inconnus, introduisant une élection à deux degrés déguisée, et n'étant au fond que la négation du suffrage universel lui-même. Dès lors, les observateurs, les penseurs ne peuvent que hausser les épaules devant une machine d'un mécanisme si défectueux, et sur le fonctionnement de laquelle personne ne s'entend. Elle est sans doute un outil politique nécessaire, mais nous attendrons que l'usage la règle et lui donne un caractère scientifique, avant de la déclarer le véritable régulateur des nations modernes.

—

Je ne crois pas que les élections prochaines nous apportent à ce sujet des documents bien sérieux, car on ne peut s'empêcher de sourire, en voyant de quelle façon puérile et effarée s'engage la campagne électorale.

C'est un ahurissement universel. Tout le monde a commencé par demander un programme, comme

un troupeau demanderait un chien. Songez-vous à cela, pas de programme! pas de poteau indicateur! pas de guide-âne! Le suffrage universel, qui est aveugle, reste terrifié au milieu du chemin, en réclamant à grands cris la main du premier passant venu; autrement, il est certain de ne pas faire trois pas sans culbuter.

Voilà où l'on en est. Les journaux ouvrent une enquête. On s'arrête aux coins des rues et on s'interroge en se demandant avec angoisse pourquoi et sur quoi l'on vote. Cela, à mon sens, est d'un assez bon comique, et juge d'une façon piquante notre politique française, qui est une politique romantique, à coups de théâtre, toute dans la bataille des principes et des personnes, au lieu d'être une politique d'affaires, une politique de braves gens travaillant à la seule prospérité du pays.

En 77, les élections ont été brillantes, parce qu'il y avait un programme superbe : il s'agissait de réélire les 363, c'était un grand air à jouer, et cela convenait parfaitement à notre bravoure française. Mais, aujourd'hui, on lâche les 363, et le pis est qu'on n'a pas trouvé le moindre prétexte à planter un drapeau, qu'on aurait enlevé ensuite aux accents de la *Marseillaise*. M. Gambetta devait être ce drapeau; seulement, les circonstances l'ont diminué, tout son plan de campagne s'est trouvé compromis. Certes, il est homme à reprendre position. N'importe, l'éclat des élections souffrira de son effacement imprévu, et nous aurons des élections ternes, du moment qu'elles ne se feront point sur le dos d'un ténor, ni à propos de quelque grand opéra politique, comme une guerre ou un renversement d'empire.

En France, je le répète, il nous faut un homme ou un principe, pour que nous nous passionnions. A cette heure, l'homme a fait un faux pas, et les principes sont trop en menus morceaux, cassés et secoués ensemble. On essayera bien d'accrocher les élections à la révision, on tentera une campagne contre le Sénat, mais vous verrez qu'on ne parviendra pas à remuer le pays avec une question qui le laisse encore dans une parfaite indifférence. Et c'est ainsi qu'on va voter dans le trouble et dans l'ennui, sans scènario à succès, après une petite guerre de clocher à clocher. Dès qu'on ne fait plus des élections d'opposition, le suffrage universel devient maussade, et il pose cette étrange question, que je n'ai pu trouver sans rire dans les journaux de la semaine : « Dites-moi donc pourquoi et sur quoi l'on vote? »

Mon Dieu ! on vote, parce que la Constitution le veut, et on devra voter sur les besoins de la France, sans autre programme que de lui donner des représentants dignes d'elle, capables d'assurer sa grandeur. La raison réclame des capacités, lorsque la politique nous donne des hommes de parti. Personne ne semble se douter de la simplicité de la question ; un programme tout naturel s'impose aux électeurs : qu'ils choisissent, parmi eux, le plus éclairé, le plus honnête, et qu'ils l'envoyent à la Chambre, en lui disant uniquement : « Faites de la bonne besogne. » Seulement, que deviendraient les médiocres, si le suffrage universel, échappant à toute cuisine politique, était enfin l'expression même du bon sens de la nation ?

Oui, que deviendraient les Ranc et les Floquet de

province, qui ont raté leur vie et qui ont faim depuis leur jeunesse ?

—

Ah ! je la hais, cette politique ! je la hais pour le tapage vide dont elle nous assourdit, et pour les petits hommes qu'elle nous impose !

Vous allez voir, quoi qu'il arrive, quelle pauvre Chambre elle nous enverra. C'est comme une écume d'ignorance et de vanité que le suffrage universel pousse dans Paris. Pantins d'un jour, illustres inconnus retombant dans le néant, plats ambitieux venant faire le jeu du plus fort et se contentant d'un os à ronger, cerveaux malades rêvant de venger leurs continuels échecs, tous les appétits déréglés et toutes les sottises lâchées ! Lorsqu'un homme simplement raisonnable passe et qu'il jette un regard sur ce grouillement qui fermente, il s'arrête, stupéfait navré.

Quoi ? est-ce possible, est-ce donc la France qui est là ? Non, la France est ailleurs, elle n'est pas avec la vermine qui la dévore, elle est avec ceux de ses enfants qui pensent et qui travaillent.

PLUIE DE COURONNES

Il est bien tard déjà pour parler de la grande distribution de prix et de couronnes qui marque d'ordinaire la première semaine d'août. Mais la fièvre électorale a détraqué l'actualité, et je fais mes excuses aux lecteurs, si je reviens sur un sujet que je m'étais promis de traiter en son temps et à mon point de vue.

Concours à droite, concours à gauche, pluie de récompenses de tous les côtés, dans les collèges, à la Sorbonne, au Conservatoire, à l'Académie : c'est l'heure où l'on décerne à la nation tout entière des lauriers de papier doré et des croix de fer blanc. Depuis les bébés au maillot, portés par leurs nourrices, jusqu'aux octogénaires, s'appuyant sur des cannes, tous montent les marches de l'estrade et sont baisés par les autorités. Il n'y a pas là qu'un régal réservé à la jeunesse, il y a une gloutonnerie de tout un peuple pour les babioles de la vanité. C'est dans notre sang, des siècles nous ont donné cette éternelle fièvre de prix et de diplômes, qui nous ga-

lope dès le berceau, et dont nous ne guérissons que dans la tombe.

Un enfant, qui en est encore aux bâtons, obtient un prix d'écriture. Dès lors, il est dans l'engrenage, toute sa vie il passera des concours et travaillera pour des récompenses. Après le collège et le baccalauréat, les écoles spéciales et leurs examens ; ensuite, les prix des académies, la hiérarchie des ordres nationaux. A soixante ans, on rêve le ruban de commandeur, comme on a ambitionné, à seize, le prix de version grecque. On retourne à l'enfance, avec la glorioole d'être le premier de sa classe et d'en recevoir l'attestation, paraphée par le gouvernement.

Certes, je n'espère pas changer les hommes, je n'en éprouve même pas le désir. La vie est ainsi, et la virilité viendra aux peuples, quand ils auront grandi. Mais, comme il faut bien parler de quelque chose, ce sujet me paraît d'une observation intéressante.

—

Je lisais dernièrement, en tête d'un journal, la défense inquiète et éplorée des distributions de prix dans les collèges et particulièrement du concours général. Le rédacteur, qui signait d'un pseudonyme, était évidemment un ancien fort en thème, dont le cœur battait à l'écho lointain de ses succès. Les prix d'autrefois tenaient la plus large place dans la poésie de sa jeunesse. Il se revoyait embrassé par un académicien, comme d'autres soupirent au souvenir des grands bois et de la première maîtresse de leurs seize ans.

Ce bon journaliste le prenait donc sur le mode sentimental. Oh ! le jour de la distribution des prix, lorsque les drapeaux claquent dans le vent et que le censeur se lève pour lire le palmarès ! Et les parents qui pleurent d'émotion, et le vainqueur qui traverse les rues, chargé de livres et de couronnes ! Certes, rien ne vaut d'être jeune. Je regrette aussi les pommes vertes que je mangeais et qui me donnaient pourtant des coliques. Aujourd'hui encore, on trouve des gens qui ont gardé la nostalgie des diligences. Elles étaient pleines de poésie, ces diligences ! elles mettaient huit jours pour aller de Paris à Marseille, on y était adorablement mal.

Mais ce que je veux surtout retenir de l'article, c'est l'inquiétude avouée de l'ancien fort en thème. Il confesse que les distributions de prix perdent de leur poésie, que la jeune génération les traite dédaigneusement, enfin qu'elles sont sérieusement menacées par les idées nouvelles. On révolutionne le programme des études, on vient d'enterrer le discours latin au concours général ; est-ce que le concours général serait lui-même en péril, est-ce qu'on osera le supprimer un jour ? Ah ! par grâce, ne touchez pas à la rose ! Vous allez désoler la jeunesse, si vous moissonnez ses fleurs.

Et le fort en thème plaide la cause du concours général, à l'aide des vieux arguments qui traînent partout. Il nomme Prévost-Paradol, il nomme MM. Taine, About, Weiss, toute cette fournée de Normaliens, dont le talent et l'heureuse rencontre ont certainement prolongé de cinquante ans l'existence du concours. Il cite même, parmi les anciens lauréats, Michelet, qui fait là une singulière figure,

avec son talent libre. Puis, c'est tout, il néglige de donner la longue et lamentable liste des triomphateurs d'un jour, qui sont retombés le lendemain dans le néant ; pauvres garçons, dont on a exalté la vanité, qu'on a lâchés dans le monde comme des prodiges, et qui ont agonisé toute la vie de leur médiocrité tournée à l'aigre !

D'ailleurs, le fort en thème est obligé d'en arriver lui-même à cette circonstance atténuante : si le concours général ne fait pas de bien, il ne fait pas de mal. Cela encore est discutable; mais admettons que les pauvres diables qui reçoivent, à la face de la France, un brevet de génie, parce qu'ils ont fait un devoir sans faute, ne souffrent pas plus tard de l'inutilité et du mensonge de ce brevet. Le concours n'en reste pas moins une simple formalité, une solennité que l'on conserve pour l'unique joie des enfants et des parents. A ce titre, il est à coup sûr aussi agréable qu'un concert. Les gens que cela intéresse, vont y passer deux heures charmantes. C'est une fête de famille qui ne tire pas autrement à conséquence. La première dent de l'enfant cause à la mère attendrie autant d'émotion que son premier prix. Si l'on n'a pas un galopin à soi parmi les lauréats, on passe absolument froid devant la Sorbonne, sachant très bien que le sort de l'intelligence française n'est pas du tout en question dans la cérémonie.

Voilà donc, je crois, le seul point de vue pratique où il faut se placer. Autant le programme des études est une chose importante, autant les destinées de la nation en dépendent, et autant les concours et les distributions de prix me paraissent une simple récréation, un air de musique après les travaux sé-

rieux. Ils ne prouvent rien, ils ne donnent pas même la valeur exacte et comparée des élèves. La fameuse théorie de l'émulation est également très discutable ; en tous cas, elle ne fait le plus souvent que des vaniteux, insupportables de pédantisme. Si nous étions une nation virile, nous supprimerions d'un coup toute cette pompe scolaire, nous ne distribuerions que des certificats d'études. Mais j'avoue que cela serait bien sec pour nos tempéraments latins. Gardons la musique, tant que la grosse caisse ne sera pas crevée.

En somme, les mœurs seules doivent défaire ce que les mœurs ont fait. Et vous voyez qu'un sourd travail a lieu, que la besogne avance même, puisque les forts en thème s'effarent et demandent grâce pour les concours et les prix. Ceux-ci disparaîtront, quand le progrès le voudra. Nous n'avons qu'à regarder passer la vie.

—

Mais, s'il n'y a pas là un grand danger, et s'il est même charitable de laisser à nos enfants la fameuse poésie des distributions des prix, ces distributions prennent un ridicule et un caractère d'injustice autrement grave, lorsqu'elles ont lieu par exemple à l'Académie française.

Je ne parlerai pas des prix décernés aux actes de vertu. C'est là une imagination assez baroque, dont la bonne intention seule peut faire excuser l'étrangeté. Rien de triste comme ces misérables sommes d'argent, données à grand orchestre, en payement des longues abnégations ignorées et des existences

entières passées dans l'idée fixe de la charité. Il n'y a pas même là un encouragement, car la vieille servante qui se dévouerait à ses vieux maîtres, pour gagner cinq cents francs, ferait d'abord une mauvaise spéculation, et perdrait ensuite tout le bénéfice moral de son dévouement. Quand un soldat s'est distingué, on ne lui donne pas cent sous : on le porte à l'ordre du jour. Eh bien ! la vertu est comme le courage, l'argent la salit. Portez-la simplement à l'ordre du jour, si vous voulez l'afficher ; et le mieux serait encore de la laisser être la vertu sans l'orgueil, tout simplement.

Puis, je dirai qu'en voyant l'Académie distribuer les prix littéraires avec la belle inintelligence que je constaterai tout à l'heure, des doutes sérieux me prennent sur la justice avec laquelle elle dispose des prix de vertu. L'Académie se connaît-elle mieux en vertu qu'en littérature ? Question ardue. Est-ce que ses servantes charitables ne seraient pas plus authentiques que ses écrivains de talent ? Jadis, lorsqu'elle couronnait madame Louise Collet à titre de dixième muse, se moquait-elle aussi agréablement de nous en donnant ensuite des pourboires à de prétendues saintes, lasses de rôtir le balai ? Enfin, je me méfie. Si l'Académie pèse les vertus dans les mêmes balances que les vers, elle a derrière elle un joli tas de crimes.

Tenons-nous-en d'ailleurs aux prix littéraires. Nous ne sortirons pas absolument du domaine de la vertu, car l'Académie se pique de ne couronner que les ouvrages les plus utiles aux mœurs. La phrase est vague, il est vrai, et je chercherai tout à l'heure quelle serait la meilleure façon de l'entendre. En

attendant, je constate que le talent de l'écrivain n'est pas la grande affaire aux yeux de l'Académie ; il faut d'abord que l'écrivain soit bien pensant et qu'il se tienne dans la moyenne des œuvres consolantes. Cela suffit à expliquer les étranges choix auxquels nous assistons chaque année.

Je m'imagine une Académie idéale, régnant sur la littérature, ayant à cœur de prendre la haute direction du mouvement intellectuel. Son rôle sera simple : elle jugera d'elle-même tous les ouvrages publiés dans l'année, elle dégagera les plus remarquables, les plus originaux, et dira nettement que l'avenir est à eux. De cette façon, elle sera juste, elle marchera toujours à l'avant-garde, elle n'aura jamais à craindre d'être submergée par le flot montant des continuelles évolutions littéraires.

Au lieu de cela, que voyons-nous? le plus stupéfiant des spectacles. D'abord, il faut que l'écrivain soumette son œuvre au jugement de l'Académie ; de manière que si un chef-d'œuvre paraît, et que ce chef-d'œuvre ne lui soit pas envoyé, il n'existe pas pour elle. De là, son ignorance affectée de presque toute la littérature contemporaine. Quand on ne lui envoie que des médiocrités, ce qui est constamment le cas, elle en est réduite à choisir parmi ces médiocrités. Ensuite, loin d'avoir le souci de l'avenir, elle se plante comme une borne en travers du chemin, hostile à tout mouvement, attendant d'avoir été culbutée pour reconnaître par la force des choses que la littérature a fait un pas. Entre deux ouvrages également médiocres, elle se prononcera pour le plus réactionnaire, celui qui s'attardera dans quelque vieille formule, autrefois combattue par elle, et

dont elle a fini par faire une arche sainte. La loi est constante.

Aussi est-ce une stupeur profonde, chaque mois d'août, lorsqu'on lit la liste des ouvrages couronnés par l'Académie. Pas un nom connu, pas une œuvre qui ait réellement marqué. C'est un défilé de nullités honorables, de bons élèves ayant pioché leurs devoirs, dans l'obscurité d'une classe. Connaissez-vous celui-là? pas du tout! Et celui-ci? moins encore! On ne sait où l'Académie les déniche, il doit y avoir quelque part une maison tenant cette spécialité : auteurs en tous genres pour prix littéraires. Je ne voudrais désobliger personne ; mais, en fait de romanciers, cette année, elle en est au bon vieux M. Élie Berthet et à de médiocres débutants, si inconnus, qu'il est inutile de les nommer; comme poète, elle a découvert M. Arthur Tailhand ; sans parler de ses historiens et de ses critiques, qu'elle prend d'ordinaire dans le tas des orthodoxes. Faites-vous donc une bibliothèque avec les ouvrages couronnés, et vous vous amuserez, et vous aurez là un joli résumé du mouvement littéraire en France !

Je dis que cela est triste. Quand on est l'Académie française, on ne trompe pas ainsi la nation, en sacrant écrivains des gens qui n'ont pour eux que leur bonne tenue. C'est une duperie, c'est nous rapetisser à l'étranger et nous faire rougir de honte en France. Heureusement, nous avons d'autres poètes et d'autres prosateurs. Supprimez donc ces prix inutiles et menteurs, qui vous déconsidèrent et qui ne sont même d'aucune utilité aux lauréats, car vos jugements tombent dans l'indifférence publique. Vous êtes sans autorité aucune, parce que vous êtes sans

justice et que vous allez fatalement contre le sentiment populaire.

—

En lisant la péroraison du discours que M. Renan a prononcé cette année, je songeais à la misère de l'Académie française, cette prétendue tête de notre littérature, dont l'influence est radicalement nulle et dont le rôle de dangereuse inutilité serait comique, s'il n'était lamentable.

Pendant près de vingt ans, elle a résisté au romantisme ; puis, elle s'est laissé envahir. Aujourd'hui, elle résiste au naturalisme ; puis, si le naturalisme daigne la prendre d'assaut, elle se laissera prendre. Tel est son unique rôle : ne rien faire, empêcher qu'on fasse, et, quand l'œuvre est faite malgré elle, l'accepter forcément et recommencer à barrer la route aux nouvelles besognes du lendemain. Jamais elle n'est avec le siècle. Aussi n'est-elle qu'une gloriole de lettré, dont la fonction est nulle dans le grand travail de notre société moderne.

Par exemple, voici M. Renan qui se lamente, à propos des terribles vérités de nos œuvres réalistes. M. Renan est un esprit très érudit et très fin, dont le seul tort est de noyer ses connaissances si vastes et si précises dans un flot sentimental de religiosité. Ce savant se désespère des documents trop rudes de la science, et il fait en ces termes le procès au roman naturaliste : « On dirait, en lisant les œuvres d'imagination de nos jours, qu'il n'y a que le mal et le laid qui soient des réalités. Quand donc nous fera-t-on aussi le roman réaliste du bien ? »

Je connais l'argument, il est devenu un lieu commun. D'abord, ce terme « les œuvres d'imagination » est impropre, car nous avons la prétention d'imaginer le moins possible. Ensuite, on n'a pas su nous lire, lorsqu'on déclare voir dans nos livres une collection voulue et exclusive des laideurs humaines ; comme nous n'imaginons pas, comme nous tâchons de donner la vie telle qu'elle est, nous croyons la donner avec le bien et le mal, et nous sommes convaincus que nous faisons à la vertu une place plus grande encore que la place tenue par elle dans le monde. Il faudrait du reste s'entendre sur ce mot de vertu ; pour nous, nous la mettons dans l'activité humaine, dans la plus grande somme de progrès possible. Ce n'est pas le roman réaliste du bien qu'on vous demande, c'est le mensonge du bien, c'est un monstre fait de pièces et de morceaux, en dehors de toute analyse sérieuse et complète. Nous croyons être plus utiles à l'humanité, en dédaignant ces peintures fausses, bonnes pour la consolation des petites filles, et en disant virilement aux hommes de notre époque ce qu'ils sont et ce qu'ils font. Le vingtième siècle jugera de quel côté il y a eu le plus d'honnêteté et de courage.

Et puis le lettré M. Renan se moque-t-il de nous, quand il nous reproche nos pauvres coquineries modernes ? Si nous quittons le grave terrain social, si nous nous en tenons au seul domaine littéraire, que pense-t-il des horreurs de la tragédie grecque, à côté de nos crimes bourgeois ? Le meurtre, le viol, le parricide, l'inceste, toutes les monstruosités y fleurissent comme dans leur fumier naturel. Nous sommes des timides, voilà le vrai. Du reste, le dramaturge et

le romancier sont un peu comme le médecin, que l'état de santé n'intéresse pas. Il nous faut la passion, c'est-à-dire le détraquement de la créature.

Et j'en reviens à l'Académie, j'estime que M. Renan en a exprimé les sentiments, lorsqu'il a souhaité une littérature expurgée de toutes les vérités désagréables. Voilà la littérature châtrée, la littérature fausse qu'elle entend couronner. Lorsqu'elle a décerné le prix de Jouy au roman d'Alphonse Daudet : *Fromont jeune et Risler aîné*, elle a longtemps tremblé de son audace, dont elle n'avait pas mesuré toute la portée, et on prétend qu'elle s'est promis d'être prudente à l'avenir. Eh bien ! c'est ainsi qu'elle se met à l'écart de notre siècle littéraire et qu'elle se prépare une nouvelle défaite, quand ce siècle l'aura bousculée et peut-être emportée. Au lieu de marcher à notre tête, c'est ainsi qu'elle se traîne à notre queue. Sa peur des documents exacts et de la libre analyse la jette fatalement dans la réaction. Elle se lie les mains, elle est l'éternelle ouvrière des médiocres, réservée d'avance à tous les avortements.

Maintenant, si elle désire savoir ce que j'entends par un ouvrage utile aux mœurs, je dirai que cet ouvrage est celui qui fait le plus de besogne pour la grandeur du pays. Molière a été un meilleur patriote que M. Déroulède, et j'estime que Rabelais, malgré ses gros mots, est plus utile à la France que M. Elie Berthet. Dans les lettres, le génie, c'est la vertu.

—

Couronnez donc vos grands hommes de carton, prenez les enfants à la mamelle pour en faire des

lauréats du concours général, et chargez plus tard l'Académie française d'acquitter la facture de leur talent. La bonne santé de l'intelligence française est heureusement en dehors de cette cuisine universitaire et académique.

Ce n'est jamais dangereux que pour ces pauvres diables de médiocres, qui sont d'ailleurs condamnés d'avance. Il n'y a que le génie. Les grandes fortunes littéraires sont aux hommes libres.

ESCLAVES IVRES

Avant tout, il faut poser les faits, nettement.

Le vendredi, M. Gambetta réunit à Belleville deux mille citoyens, et prononce un discours, qui devient immédiatement un « magnifique programme » ; pas la moindre hostilité, rien que des applaudissements enthousiastes dans la salle ; au dehors, il est vrai, des bousculades terribles, des huées et des sifflets.

Le mardi suivant, M. Gambetta réunit à Charonne dix mille citoyens et veut prononcer un discours, dont les protestations et les hurlements de la salle l'empêchent de dire le premier mot. M. Gambetta, peu habitué à cet accueil, se fâche, perd bientôt toute mesure, effondre presque une table à coups de canne, en criant : « Silence aux braillards ! silence aux gueulards ! » Et, avec une richesse de dictionnaire incroyable, il répond aux injures par des injures, appelle ses adversaires des énergumènes et des lâches, les accuse d'avoir été payés, de déshonorer et de pervertir le vingtième arrondissement, les menace enfin d'aller les chercher au fond de leurs re-

paires, pour leur couper le cou sans doute. Ajoutez l'étonnante insulte d' « esclaves ivres », qu'il faut mettre à part, et sur laquelle je réfléchis depuis dix jours.

Le lendemain, la surprise est grande dans le public. On pense d'abord tout naturellement que la salle a été mal faite, que les ennemis politiques de M. Gambetta ont dû s'y introduire en grand nombre ; de là le scandale regrettable. Deux mille fidèles l'ont écouté le vendredi ; si dix mille citoyens ont refusé de l'entendre le mardi, c'est qu'il y avait parmi eux une bonne moitié d'adversaires trop passionnés. Mais pas du tout, les journaux de M. Gambetta se sont évertués pour donner une autre explication : selon eux, les énergumènes, les braillards, les lâches, étaient simplement au nombre de trois cents. Et la *République française* recommence à les injurier, avec un luxe de gros mots à faire pâlir le catéchisme poissard : bonapartistes, cléricaux, misérables, bohèmes de la politique, habitués des cabarets de barrière, souteneurs de filles, repris de justice ; et encore odieux attentat, violences déloyales, infamie, lâcheté et bassesse de déclassés, association d'incapables, coterie ignoble, parade grossière et souvent immonde. Diable !

A la lecture de l'engueulade de M. Gambetta et de son journal, — qu'on me passe le mot, puisque nous sommes en pays de gueulards, — une furieuse démangeaison m'a pris de tirer sur-le-champ de l'aventure certaines conséquences qui me tenaient fort au cœur. Je n'entends pas faire de la politique, je juge simplement les faits en analyste. Mais, avant de raisonner sur ces faits, j'aurais voulu qu'ils fussent so-

lidement établis. Après tout, M. Gambetta et les feuilles dévouées avaient peut-être raison : les esclaves ivres pouvaient n'être que trois cents, mettons cinq cents pour arrondir le chiffre. On ne s'expliquait guère comment cinq cents lâches avaient pu tenir en échec neuf mille cinq cents braves citoyens ; seulement, le cas restait obscur, et j'aurais désiré des chiffres indiscutables.

C'est alors que l'idée d'attendre les élections du dimanche m'est venue. Rien de plus net, en effet. M. Gambetta avait donné très catégoriquement rendez-vous devant les urnes aux esclaves ivres, en leur criant : « Je vous condamne, comme vous condamnera le verdict populaire. » Et, le lendemain, la *République française* craignant que la situation ne fût pas assez claire, ajoutait : « Leur sentence sera prononcée dans quatre jours. » Donc, pas d'obscurité, pas de faux-fuyant possible : les pochards et les souteneurs allaient se classer d'eux-mêmes ; tous ceux qui auraient l'audace de voter contre M. Gambetta, se rangeraient par là même parmi les protecteurs de filles et les habitués des cabarets de barrière. Et j'ai tranquillement attendu, pour procéder en toute certitude à mon petit travail de statistique.

Or, à cette heure, les élections sont faites, et l'on en connaît les résultats. Depuis 1877, M. Gambetta a perdu quatre mille quatre cent dix voix : donc, j'inscris d'abord quatre mille quatre cent dix esclaves ivres. Mais il faut surtout établir le tant pour cent de pochards, car l'intérêt de mon enquête est là. Dans les deux circonscriptions, M. Gambetta a obtenu le total de neuf mille quatre cent quatre voix, tandis que ses adversaires en obtenaient, de

leur côté, un total de huit mille sept cent quatre-vingt-dix neuf. On voit donc que les chiffres se balancent à peu près. Dès lors, il est absolument prouvé qu'à Belleville comme à Charonne, sur deux citoyens, il y en a un qui ne dessoûle pas. Ce n'est plus la proportion de la *République française*, cinq cents sur dix mille, un sur vingt, ce qui était déjà joli; c'est bel et bien un contre un. Voilà les chiffres.

Oui, dans le peuple, les gueulards, les énergumènes, les lâches, entrent désormais pour une moitié. M. Gambetta leur a dit : « Vous vous compterez. » Et ils se sont comptés. Le document restera : sur vingt mille citoyens, il y a dix mille esclaves ivres. Que Bercy défonce ses tonneaux et qu'il noie ce peuple de soulards!

—

Dix mille esclaves ivres! Cela me fait rêver.

Je me souviens d'un romancier qui avait écrit un roman, intitulé l'*Assommoir*. C'était une œuvre consciencieuse des ravages que l'ivresse fait à Paris, dans les classes ouvrières. Ce livre était trempé de pitié et de tendresse ; il criait grâce pour la femme, grâce pour l'enfant; il montrait le travail vaincu par la fainéantise et l'alcool; il demandait de l'air et de l'instruction pour ces misérables, moins d'excitation politique et plus de bien-être social.

Or, savez-vous de quelle façon les amis et les journaux de M. Gambetta ont accueilli ce livre? Ils l'ont dénoncé violemment comme une mauvaise action, comme un crime. L'auteur a été traîné dans la boue,

et l'est encore chaque jour. Les brochures n'ont pas suffi, ils ont fait des conférences, pour déclarer publiquement que le romancier avait insulté le peuple de Paris. Ils l'auraient fait pendre, s'ils avaient pu, espérant que cette exécution leur assurerait cent voix de plus aux élections prochaines.

Mon Dieu, oui! les amis et les journaux de M. Gambetta en étaient alors aux tendresses aveugles avec le peuple. M. Gambetta avait toujours eu de très fortes majorités à Belleville, et naturellement pas un citoyen ne buvait, sur le mont sacré de la démocratie. Comment! un infime romancier se permettait d'insinuer qu'il y avait des cabarets dans les faubourgs? Mais cet homme mentait, il injuriait gratuitement les électeurs de M. Gambetta, ce ne pouvait être qu'un gredin! Aux ordures, balayez-moi! Et tous les dogues qui attendent les os du maître, tous les roquets qui vivent de ses miettes, exécutaient l'ordre, se jetaient aux trousses du malencontreux écrivain.

Ah! mes amis, le rire me prend, tenez-moi ferme pour que je n'éclate pas! Brusquement, changement à vue, coup de théâtre. Le peuple, dans son évolution révolutionnaire qui ne s'arrête jamais, se lasse de M. Gambetta; il lui reproche de mentir à son programme de 69, d'être un jouisseur, de s'engraisser au pouvoir, sans tenir ses promesses les plus formelles. Admettons, si l'on veut, que le peuple soit en outre travaillé par des ambitions encore affamées, comme l'était autrefois celle de M. Gambetta. Et voilà que le jour où celui-ci se présente et où le peuple le siffle, il est pris d'une colère enragée, oublie que les Ranc et les Floquet ont répondu devant

la nation de la tempérance de Belleville, et traite furieusement les citoyens électeurs d'esclaves ivres! Tous des gueulards, tous des pochards!

Mais, monsieur, comment se fait-il qu'ils ne buvaient pas, lorsqu'ils écoutaient vos discours, bouche béante, comme des oies qui attendent la pâtée, et que tout d'un coup ils boivent, dès qu'ils cessent de vouloir vous entendre? Sans doute, ce sont là des mœurs politiques très condamnables, et vous méritez des égards. Mais nous n'en tirerons pas moins cette conclusion, nous simples spectateurs : vous les flattez, tant que vous comptez sur leurs votes, et du moment où leurs votes vous échappent, vous les traitez avec une verdeur de paroles qui a dû réjouir le Père Duchêne dans sa tombe.

L'auteur de l'*Assommoir* ne les avait pourtant pas injuriés, lui. Il ne les avait traités ni de gueulards, ni de lâches, et surtout il ne les avait pas menacés d'aller les trouver au fond de leurs repaires. Vous me faites trembler, monsieur : voulez-vous donc les envoyer à Nouméa, parce qu'ils auront bu un coup de trop? Le romancier était moins sévère : il les plaignait. Enfin, monsieur, vous voilà édifié. Ils boivent, c'est prouvé, puisqu'ils ne vous respectent plus. Mais, en vérité, vous avez mis trop d'emportement, dans la brusque découverte que vous venez de faire. Les sergents de ville eux-mêmes, sous l'Empire, étaient plus doux pour les ivrognes qui leur résistaient.

Je sais qu'on va encore parler du vrai peuple. M. Gambetta l'a dit lui-même : « Jamais je ne vous confondrai avec le vrai peuple. » M. Gambetta a son vrai peuple, j'ai le mien. Tout le monde a son vrai

peuple. Votre vrai peuple, c'est le peuple qui vote pour vous. Il y a le vrai peuple des bonapartistes, le vrai peuple des légitimistes, et aujourd'hui voilà le vrai peuple de M. Gambetta qui se trouve réduit à la moitié des citoyens de Belleville. Admettez qu'on lui eût opposé, au lieu de MM. Tony Révillon et Sigismond Lacroix, des adversaires ayant la popularité de M. Rochefort, il était certainement battu ; du coup, Belleville n'avait plus de vrai peuple. C'était fini : disparu, enterré le vrai peuple !

Laissez-nous donc tranquilles, hommes politiques, farceurs majestueux, qui vous fichez du monde et qui voulez encore être respectés ! La patrie vous occupe, je le veux bien ; mais l'intérêt de vos personnes vous enrage. Voyez comme il est honteux d'avoir outragé un écrivain paisible, ayant l'unique souci de la vérité ; de l'avoir traqué ainsi qu'un malfaiteur, uniquement pour vous faire une réclame électorale ; puis, au premier mécompte de vos ambitions, de vous être vous-même rué violemment sur ce peuple pour le supprimer, lorsque le romancier n'avait parlé que de le guérir !

—

Bonne journée pour moi, car je puis mépriser la politique davantage. La voilà prise en flagrant délit de mensonge et de haine contre les lettres. Elle n'aime pas les lettres qui la démasquent ; mais les lettres le lui rendent bien, et sont certaines de vaincre toujours sur ses décombres, aujourd'hui et dans les siècles.

Personnellement, je n'ai aucune hostilité contre

M. Gambetta. Il est certainement une force, mal déterminée jusqu'ici et dont la véritable fonction ne peut encore s'apprécier. Nous autres, observateurs et analystes, nous le suivons donc avec une curiosité où il entre de la sympathie. Seulement, je l'ai déjà dit, nous restons pleins de stupéfaction, lorsque sa bande l'acclame et crie au génie, pour des discours absolument quelconques. Par exemple, lisez le discours du vendredi, celui qui a été écouté et que la presse républicaine du lendemain, tombée en pâmoison, qualifiait de programme magnifique. A coup sûr, les politiciens ont sur les idées et la langue des vues esthétiques singulières. Un écrivain, devant un morceau pareil, est rebuté tout de suite : les fameuses réformes sont lasses de traîner dans les parlottes politiques ; aucune originalité, aucune opinion d'ensemble, large et nouvelle ; et quant au style, il est vraiment abominable, sans correction et sans netteté, charriant les expressions toutes faites, la phraséologie redondante des avocats de province. Encore, si l'on se contentait de dire que M. Gambetta a prononcé un discours opportun, en politique habile ; mais non, on parle de langage superbe, de nouveautés hardies, de génie profond ; et c'est là ce qu'il nous est impossible d'accepter.

Je le répète, que M. Gambetta prenne demain le pouvoir, qu'il exécute son programme : dès lors, on le classera, on jugera de sa place parmi les grands citoyens. Jusque-là, il n'aura pas donné sa mesure, il restera dans cette situation louche d'un général qui mène la bataille, en refusant les responsabilités du commandement. D'ailleurs, je ne puis songer à lui, sans une certaine pitié, lorsque je le vois en

proie à sa terrible bande, qui fait à la fois sa force et sa misère. Comme tout chef politique, plus qu'un autre peut-être, il est bien forcé de s'appuyer sur une meute d'ambitieux, travaillant pour lui, à la condition qu'il travaillera pour eux davantage encore. L'empire a été dévoré par ses créatures. M. Gambetta le sera par les siennes. C'est la loi constante. Et il faut dire que la bande de M. Gambetta est bien une des plus voraces, insupportable de médiocrité autoritaire et d'hypocrisie dogmatique.

Je ne sais ce que l'avenir garde à cet homme, qui est une puissance après tout. Depuis quelques mois, la fortune semble lui devenir sévère; il perd de sa grâce à plier les faits, il va de meurtrissure en meurtrissure. Songe-t-il à l'écroulement possible ? Quelle débandade, quel sauve-qui-peut dans cette presse qu'il ne paie pas en argent bien sûr, mais qui lui envoie du génie par la figure, uniquement pour battre monnaie avec sa popularité ou pour tirer de lui des situations et des places! Quel effarement parmi la bande, chez tous ces médiocres qui se sont attelés à sa destinée, afin de passer grands hommes, dans l'éclat de son triomphe ! Il se réveillerait seul, de son rêve royal, et c'est alors, réduit à une soudaine impuissance, qu'il sentirait le vide menteur de la politique. Sa bande le tue en lui donnant du génie. Il n'y a de génie que dans une œuvre faite, vivante et solide.

Ces gens croient tenir la France, parce qu'ils en troublent la surface. Mais s'ils savaient combien le pays reste indifférent! Ainsi pendant ces dernières élections, j'ai traversé plusieurs départements, j'ai été étonné du mépris où la très grande majorité te-

nait la politique. On hausse les épaules : à quoi bon des élections qui renvoient à la Chambre les mêmes hommes, si bien qu'on parle déjà d'une dissolution possible ? Il y a peut-être dans le pays quelques milliers de politiciens dont les intérêts et l'ambition sont en jeu ; le reste de la nation donnerait volontiers la Chambre, et le Sénat par dessus, pour un jour de clair soleil.

A mes yeux, le crime de la bande est sans pardon : elle n'aime pas la littérature, et j'espère que la littérature la clouera à quelque poteau d'éternel ridicule. Tout pouvoir, décidément, est anti-littéraire : c'est pourquoi je crains bien de rester à jamais dans l'opposition. J'ai la haine de ces ratés du roman et du théâtre, de ces journalistes de quatrième ordre, qui, après s'être vendus à une ambition puissante, disposent du pays comme de leurs vieilles chemises et osent régenter jusqu'aux lettres, où nous ne leur permettrions pas même de cirer nos souliers, de peur qu'ils ne gâtent le cirage. Et ils prennent des airs supérieurs, et ils se permettent de discuter notre bonne foi et notre moralité, eux dont la vie est une continuelle spéculation sur l'imbécillité publique !

Va donc, bon peuple, donne tes voix à ces farceurs qui te promettent des confitures, tant que tu travailles à leur fortune ! Tu es grand, tu es noble, et si un passant s'avise de te conseiller le travail, ces farceurs crient au sacrilège et se hâtent de l'immoler devant toi, pour te prouver ta perfection de Dieu impeccable. Puis, le jour où tu réclames les confitures tant de fois promises, en refusant de continuer un marché où tu es l'éternelle dupe, ils

t'injurient, te traitent d'esclave pris de vin, te menacent de coups de fusil au fond de tes repaires. Ils ont nié Mes-Bottes, avec une indignation de commande ; et, brusquement, à les entendre, sur le Belleville des gueulards et des pochards, Mes-Bottes est roi !

LA DÉMOCRATIE

J'arrive bientôt au bout de cette campagne d'une année, qu'il m'a été donné de faire dans le *Figaro*, où j'ai trouvé une si large et si bienveillante hospitalité. Et, aujourd'hui, en me rappelant mes articles, une inquiétude me prend : je crains, dans les ardeurs de la lutte, lorsque la sottise et la mauvaise foi des hommes me soulevaient, de n'avoir pas assez dit ma tendresse pour le siècle, ma foi profonde au grand mouvement démocratique qui nous emporte.

Qu'on me permette donc d'insister. Je sais que j'exprime ici des idées contraires à celles du journal où j'écris. Mais il me faut bien dire toute ma pensée, pour qu'il n'y ait justement pas de confusion possible, et que chacun garde la responsabilité de ses croyances. D'ailleurs, il est aisé de ne blesser personne, lorsqu'on se contente d'établir courtoisement ce qu'on pense être la vérité.

—

En relisant, ces jours-ci, les *Mémoires d'outre-tombe*,

de Chateaubriand, je suis tombé sur les phrases suivantes : « L'Europe court à la démocratie... Depuis David jusqu'à notre temps, les rois ont été appelés ; les nations semblent l'être à leur tour... Les symptômes de la transformation sociale abondent. En vain, on s'efforce de constituer un parti pour le gouvernement d'un seul : les principes de ce gouvernement ne se retrouvent point... Après tout, il faudra s'en aller. Qu'est-ce que trois, quatre, vingt années dans la vie d'un peuple ? L'ancienne société périt avec la politique dont elle est sortie..... L'ère des peuples est venue. »

Voilà ce qu'écrivait, il y a environ un demi-siècle, le paladin désabusé de la monarchie. Il s'était noblement drapé dans la fidélité à son roi, et il jetait ce cri d'absolue désespérance, en face de la société nouvelle qui montait irrésistiblement comme la mer. Aujourd'hui, le mouvement a continué, s'est accentué encore, balaie à cette heure les derniers décombres du vieux monde. Eh bien ! le siècle tout entier est là, dans cette évolution sociale. C'est l'avènement de la démocratie qui renouvelle notre politique, notre littérature, nos mœurs, nos idées. Je constate un fait, rien de plus. Et j'ajoute que quiconque voudra barrer le chemin à ce fait, sera emporté.

D'ailleurs, je comprends tous les regrets. Un vieil édifice, d'une majesté séculaire, ne craque pas, sans emplir les cœurs religieux de colère et de douleur. Les monarchistes mettent leur espoir dans une restauration, qu'ils croient possible ; rien de plus respectable. J'admets même que cette restauration ait lieu demain. Un roi règnera dix, vingt, trente ans. Et puis, quoi ? comme le dit Chateau-

briand, dans ce cri de mélancolie suprême : « Après tout, il faudra s'en aller. » Un nouveau reflux noiera le trône, la démocratie s'étalera plus large et plus profonde.

A quoi bon se fâcher, se briser les poings contre une force ? La force passe, quand elle doit passer. Nous aurions un roi demain, que son premier souci serait de faire la part de la démocratie, car la royauté n'est déjà plus possible, si elle ne lui donne pas la moitié du trône. Du reste, je ne préjuge pas la forme du gouvernement ; tous les essais peuvent être tentés ; même, depuis cent ans, nos catastrophes politiques viennent des tâtonnements à régler le fonctionnement normal des sociétés nouvelles. De là, notre malaise, nos querelles, le gâchis auquel nous assistons, et qui parfois, dans l'écœurement de l'heure présente, nous fait oublier le grand travail du siècle.

Je ne parle pas même en républicain, je parle en homme. Pourquoi ne pas avoir foi dans la vie, dans l'humanité ? Un travail sourd la secoue et la pousse : eh bien ! ce travail ne peut être qu'un élargissement de l'être, qu'une prise de possession plus vaste du monde. Il n'y a aucune raison pour croire au mal final ; au contraire, lorsque la somme des efforts est faite, on constate toujours dans l'histoire un pas de plus en avant, malgré les erreurs de route. Marchons donc, mettons notre certitude dans l'avenir. Quand même, demain aura raison.

Telle est la croyance inébranlable que je voudrais voir à tout homme politique, au-dessus de l'abominable cuisine des partis. La misère commence, lorsqu'on descend à la médiocrité et à la scélératesse

des ambitieux qui mettent leur époque en coupe réglée. Alors, on est pris d'une indignation, on tient campagne contre ces petits hommes, pour peu qu'on ait le tourment de la vérité; et peut-être ferait-on mieux de se taire, d'attendre dans son coin le total des résultats, car tout entre dans le travail de la vie, même les éléments malpropres et destructeurs. De même que la mort est nécessaire à l'existence, les petits hommes sont faits sans doute pour combler les fossés, où ils retombent dans le néant, tandis que le siècle passe.

La politique, aujourd'hui, n'est pas ailleurs. Si l'heure paraît trouble encore, les faits s'indiquent avec plus de précision chaque jour, et ce que tout le monde entend, c'est le grondement de la démocratie qui monte sans cesse. Elle est l'avenir, il ne saurait y avoir de doute pour personne. Dès lors, il faut l'accepter, il faut croire en elle, en laissant les passions des uns la nier et l'ambition des autres vouloir la mettre dans leur poche. Ce n'est point sa faute, si des imbéciles et des gredins spéculent sur elle. Et surtout il ne faudrait pas trembler à son approche, quel que soit l'orage qui nous l'apporte. Le monde s'est fait au milieu des cataclysmes. Quand l'œuvre sera accomplie, elle sera bonne.

—

Mais je laisse la politique, qui n'est point en somme mon domaine, et où je guerroie seulement parce que tous les détraquements humains y abondent. Passons à la littérature.

Dans les lettres, l'évolution démocratique s'accom-

plit avec autant de puissance que dans la politique. Après l'insurrection romantique, qui a déblayé le terrain, le mouvement naturaliste est venu, pour y asseoir l'ordre nouveau. Toute société apporte sa littérature, et voici longtemps que les critiques sagaces annoncent la transformation de l'esprit littéraire. Sainte-Beuve, pris d'inquiétude devant ce flot montant, s'était rejeté dans les âges classiques, après avoir mis vainement son espoir dans le romantisme. Malgré sa large compréhension, il se sentait débordé dans ses habitudes et ses goûts, il disait qu'un âge finissait et que l'heure était venue où les écrivains de la vieille France devaient s'en aller.

Ce sentiment de terreur, cette envie d'en finir, je les ai trouvés chez tous mes aînés, et chez les plus illustres. C'est l'attitude inquiète et désespérée des royalistes en politique, devant la nation bouleversée, jetant bas les constructions antiques ; et ce qui es singulier, c'est que les écrivains qui tremblent devant la démocratie en littérature, sont parfois ceux qui ont travaillé le plus à son avènement. Mais ils sont les enfants d'un autre âge, tout les blesse dans le nôtre. La presse, avec son vacarme assourdissant, sa besogne si trouble, les jette hors d'eux. Ils en restent à la tour d'ivoire de Vigny, ils ont gardé le pontificat du poète, rimant à ses heures, pris de colère à l'idée de vendre ses œuvres. Dans notre production contemporaine, mêlée et hâtive, devenue une profession, ils voient la fin prochaine de la littérature, l'effondrement définitif des grandes et belles œuvres.

Je tâche de peindre ici exactement un état d'esprit très caractéristique. La terre leur manque, il semble

que le monde soit fini. Au loin, le grondement de la démocratie qui s'avance, leur paraît être la clameur des barbares, accourant sabrer les intelligences et passer sur les peuples le niveau égalitaire d'une médiocrité universelle. Et cette épouvante, cette idée que la démocratie est l'ennemie née des arts et des lettres, leur donne la haine de leur temps, des idées nouvelles, des inventions modernes, de ce vaste courant positiviste, dont l'influence est de plus en plus marquée dans notre littérature contemporaine.

Parlez de l'époque aux écrivains qui ont aujourd'hui de cinquante à soixante ans. Quelques uns se lanceront peut-être dans des effusions lyriques sur la démocratie, à laquelle le romantisme aux abois a passé le justaucorps d'Hernani. Mais les autres, ceux qui ne sont pas du carnaval humanitaire, lèveront les bras au ciel, devant l'abomination du pays des lettres. L'ancien esprit, ce joli esprit poussé dans les jardins académiques, tout d'érudition aimable et de rhétorique malicieuse, agonise aujourd'hui, pour faire place à un autre esprit, d'une netteté brutale, tout aux documents, remplaçant la récréation littéraire de jadis par les expériences du savant, acceptant enfin le métier d'écrivain, le pratiquant et vivant de la plume comme un médecin vit de sa lancette. C'est ce côté positif des lettres qui rebute nos aînés et leur fait prédire la fin de la littérature française, noyée dans l'utilitarisme et dans la besogne égalitaire de la démocratie.

Parmi mes contemporains, je connais un autre groupe d'écrivains qui, sans se lamenter, restent sceptiques et méprisants devant le mouvement démocratique. Ceux-là ont mon âge. Ce sont des mélo-

distes de l'intelligence, mettant une sorte d'aristocratie à tout comprendre et à ne se passionner pour rien. Ils raffinent sur l'art de couper les cheveux en quatre, se posent en hommes d'esprit, poussent la subtilité jusqu'à prendre les choses par la queue, pour ne pas faire comme tout le monde. Mais, surtout, ils ont la prétention de se planter à l'écart, avec le dédain de la foule ; j'en sais qui affectent d'écrire pour un seul lecteur, quelque confrère éminent, en disant qu'ils se moquent de l'opinion du reste de la terre. La vérité est qu'au fond ils ne vont pas à leur siècle, parce qu'ils n'en ont pas la passion.

Et, sincèrement, ces jeunes dandies de la littérature m'attristent plus, avec leur musique de chambre, que les romantiques nos aînés, avec leurs lamentations à grand orchestre. On comprend les regrets du passé, en face de l'avenir ; mais que dire de ces enfants de l'heure présente, qui trouvent distingué et spirituel de lâcher la besogne, pour jouer à l'écart aux jeux innocents? La démocratie monte, et ils mettent des bateaux en papier dans des cuvettes d'eau, sous le prétexte qu'ils sont chaussés trop finement pour aller se mouiller dehors.

—

Eh bien ! en littérature comme en politique, je crois qu'il faut être sans peur, devant les temps nouveaux. Une littérature ne meurt qu'avec une langue. Demain apportera son œuvre, et je l'espère d'autant plus large, que la trouée paraît s'agrandir davantage sur le vingtième siècle. Il est impossible que nous assistions à une agonie, après la prodi-

gieuse activité intellectuelle qui marque notre temps ; c'est à coup sûr un enfantement, le début de quelque grande période historique. Quel siècle va naître ? on ne peut le dire. Mais pourquoi ne pas avoir confiance et ne pas attendre, avec la sérénité de la foi ?

Sans doute, notre époque littéraire est singulièrement trouble. Depuis l'écroulement du temple classique, nous avons vécu dans l'anarchie des styles; la cathédrale gothique s'est émiettée tout de suite, comme ces ruines factices qu'un coup de pluie fait fondre, dans les jardins bourgeois; et, dès lors, a régné la confusion des fantaisies personnelles, tandis que, lentement, la formule naturaliste se complétait et s'imposait. Nos fils, seuls, pourront la dégager et l'asseoir, car nous sommes encore trop échauffés dans la lutte, pour avoir le calme nécessaire. De là, viennent nos exagérations regrettables, notre langue encore empanachée, notre observation trop spécialement tournée vers certains sujets. Toute révolution débute ainsi, par des violences fâcheuses. Il faut attendre que le nouvel État soit fondé.

C'est comme le tapage vide de la presse, ce flot de basse littérature qui encombre l'intelligence publique et qui désespère les véritables écrivains. Certes, cela n'est guère propre, et il y a là un résultat démocratique qui inquiète. Seulement, comme dans toute évolution humaine, on doit faire la part des misères et des hontes. Puis, la presse accomplit une besogne utile ; elle est l'avant-garde de la démocratie, elle répand la lecture et élargit notre public. Je sais que c'est justement de ce public trop grand

que se plaignent les anciens lettrés et les raffinés de la jeune génération. Mais pourquoi tremblerions-nous devant une clientèle faite de toute la nation ? La vraie démocratie en littérature est là : parler de tous et parler à tous, donner droit de cité dans les lettres à toutes les classes et s'adresser ainsi à tous les citoyens. Si notre public devient immense, c'est à nous d'avoir la voix assez puissante pour qu'elle porte aux quatre coins du pays.

Et il en est de même du mercantilisme que l'on reproche aux lettres modernes. Je l'ai dit ailleurs, l'argent nous fait dignes, parce qu'il nous fait libres. Nous sommes des commerçants, c'est très vrai ; nous ne pleurnichons plus comme ce dadais de Chatterton, lors qu'il nous faut vendre nos livres ; et, justement, nos livres sont à nous, depuis que nous les vendons. Nous avons conquis le droit de tout y dire, en vivant de notre travail, ainsi que les autres producteurs de la nation.

Laissez s'écouler les eaux boueuses dont tout déluge a dû noyer la terre, et comptez sur le ciel bleu. Sans doute, l'avenir reste obscur, personne ne peut prétendre le fixer. Les heures de désespoir s'expliquent, dans des temps troublés comme les nôtres. Que de fois les plus fermes, perdant la terre de vue, s'abandonnant au milieu de l'orage, blasphèment contre leurs croyances ! Et c'est pourquoi il faut donner la science pour base à toutes les manifestations de l'activité humaine. La science est la seule certitude. Mettez-la sous la politique comme sous la littérature, si vous avez le besoin de croire. Aussitôt vous redevenez fort. Vous êtes debout sur un roc qui ne bougera pas.

Oui, la science est là, qui règlera la démocratie elle-même. Cette démocratie n'est encore qu'un mot, un monstre terrifiant pour les uns, une vache à lait pour les autres. Je ne cherche pas moi-même à la définir, à savoir ce qu'elle nous apporte de bon ou de mauvais, car il me suffit qu'elle arrive par la science et que la science un jour doive la déterminer. La science enterrera les folies humanitaires, les conceptions délirantes des affamés et des ambitieux, pour établir le nouvel ordre social sur les vérités naturelles. Dès lors, pourquoi nous inquiéterions-nous de ce qui sera, puisqu'il y aura seulement là un produit logique du travail du monde? Ce ne pourra être, je le répète, qu'un élargissement de la vie.

—

On nous reproche de ne pas croire. Je voudrais me mettre debout et faire bien haut mon acte de foi.

Je crois à mon siècle, de toute ma tendresse moderne. Seuls, les croyants sont forts. Quiconque, en politique et en littérature, ne croit pas à son temps, tombe dans l'erreur et l'impuissance. J'ai vu mes aînés se stériliser au milieu de leurs regrets; je verrai certainement glisser au néant ceux de mes contemporains qui enfilent des perles à l'écart, par une distinction de scepticisme.

Je crois à la science, parce qu'elle est l'outil du siècle, parce qu'elle apporte la seule formule solide de la politique et de la littérature de demain. C'est elle qui a ouvert la révolution et c'est elle qui la fermera. Il n'y a plus pour l'humanité de salut qu'en

elle. Elle agrandira notre domaine, sans rien en retrancher, en précisant nos facultés et en établissant la logique de nos rapports.

Je crois au jour qui s'écoule, et je crois au jour de demain, certain d'un élargissement toujours plus vaste, ayant mis ma passion dans les forces de la vie.

ALPHONSE DAUDET

J'aurais préféré attendre pour parler d'Alphonse Daudet, dont la dernière œuvre : *Numa Roumestan*, paraîtra en librairie dans les premiers jours d'octobre. Mais je n'ai plus devant moi que deux articles, et j'éprouverais un véritable chagrin à terminer cette série, sans donner une poignée de main de bon camarade au romancier si personnel et si pénétrant, qui est un des maîtres des lettres contemporaines.

Qu'on me permette donc de devancer l'actualité. D'ailleurs, *Numa Roumestan* a été publié cet été dans l'*Illustration*. Il ne s'agit pas d'une œuvre inédite, et il n'y aura ici aucune indiscrétion de reporter et de chroniqueur. Ce sera simplement une étude littéraire, un peu hâtive.

—

Alphonse Daudet est un observateur et un évocateur. La nature bienveillante l'a mis à ce point exquis où la poésie finit et où la réalité commence. A la

fois, il apporte le document exact et il y ajoute une flamme personnelle. C'est ce qui fait son irrésistible séduction, car tout son charme vient de là.

Remarquez que l'imagination lui manque, au sens donné à ce mot par les conteurs. Il n'a point d'invention, je veux dire qu'il se sent incapable de bâtir des fables en l'air, d'entasser les aventures, ou du moins qu'il dédaigne ce métier de romancier à la grosse. Le réel seul lui paraît être une base solide ; toujours il mettra une histoire vraie sous ses œuvres les plus travaillées, les plus allumées de sa flamme individuelle. Ce poète, qui s'échappe parfois dans de si libres fantaisies, ne s'est pas couché, pendant de longues années, avant d'avoir résumé chaque soir, en notes brèves, ce qu'il avait vu et senti pendant la journée : notes de toutes sortes longuement amassées, vaste magasin de documents où plus tard il a pu puiser à pleines mains, pour ses études parisiennes.

Dès lors, on s'explique le mécanisme de cet observateur doublé d'un évocateur. Le voilà qui puise dans ses notes. Il y choisit un fait, un homme qu'il a connu, une aventure à laquelle il a assisté. J'ai dit ailleurs comment, autour de ce fait central, il groupera d'autres faits secondaires, toujours pris dans ses souvenirs. Peu à peu, les documents se complètent, soit par ressemblance, soit par opposition. Mais ce ne sont encore que des matières éparses, ramassées un peu partout ; il faut une refonte générale, et c'est ici que l'évocateur entre en besogne, pour souffler la vie à l'œuvre entière.

Du jour où il tient son sujet, où il a extrait de ses notes assez de personnages et assez d'épisodes pour

donner de la chair à l'idée première, Alphonse Daudet vit son livre, l'évoque, le réalise dans un effort constant de son imagination; et je prête ici à ce mot d'imagination le seul sens philosophique et littéraire qu'il puisse avoir aujourd'hui. Lui-même confesse avec gaieté devenir dès lors un tourmenteur impitoyable pour tous ceux qui l'approchent. Il s'accroche aux siens et à ses amis, leur conte son roman, essaye sur eux des chapitres et jusqu'à des phrases, se servant d'eux pour se fouetter lui-même, pour se griser de ses idées et arriver à un état de demi-ivresse cérébrale, en dehors de laquelle il ne saurait travailler. C'est ainsi que son œuvre se fond et s'élargit, qu'elle prend cette envolée d'œuvre vécue par un poète.

Pour qui connaît Alphonse Daudet, on ne peut le lire, sans croire l'entendre causer. Dans la causerie, il joue admirablement son œuvre, il en fait toucher les délicatesses. Il prépare de la sorte les scènes importantes, les met en action par sa voix ardente, par ses gestes passionnés, avant de les coucher sur ce papier blanc, si froid et si impersonnel. Et encore ne les écrit-il pas posément, en homme maître de sa sensation et de son métier, il les écrit à toute volée, comme s'il craignait de laisser refroidir le jet; plus tard seulement, il revient sur ce premier texte, le recopie à loisir deux et trois fois, pour enlever les bavures et remettre les phrases sur leurs jambes. Le coup de fièvre est passé, il n'y a plus qu'un rhétoricien polissant son œuvre.

Lisez maintenant un roman d'Alphonse Daudet et vous en verrez la structure. Au fond, je le répète, la base solide du vrai; pas une figure, pas un fait

employé qui n'ait vécu, qui ne se soit accompli devant l'auteur. Les moindres détails sont glanés à droite et à gauche ; et quand il risque un bout d'intrigue inventée, par une concession fâcheuse à ce qu'il croit être le goût du public, cette intrigue est généralement le côté faible de l'œuvre. Mais, sur ces notes, sur ces types et sur ces cadres faits de pièces et de morceaux, il opère ensuite un travail merveilleux de mise au point et de création vivante. Il leur souffle non seulement la vie, mais une vie qui lui est propre, une vie littéraire toute chaude de sa personnalité. Les personnages prennent de son allure, ont l'intensité de ses tendresses et de ses passions méridionales ; les épisodes, les objets inanimés eux-mêmes pleurent ou se moquent avec lui. Il a ces deux grandes forces : les larmes et l'ironie. Ses livres vivent par elles, ils sanglotent sur les petits et cinglent de coups de fouet les épaules des méchants et des imbéciles.

—

Par exemple, voici *Numa Roumestan*. Le sujet peut tenir aisément en vingt lignes.

Numa, un terrible Provençal, qui ment plus encore par nature que par besoin, a épousé Rosalie Le Quesnoy, la fille d'un haut magistrat, une nature droite et fière ; et, tout de suite, l'antagonisme du Midi et du Nord s'établit. Numa, une première fois, trompe sa femme qui manque en mourir, à la suite d'une fausse couche, puis la trompe une seconde fois, ce qui amène une rupture définitive entre les époux, au moment où ils sont de nouveau sur le

point d'avoir un enfant. Au dénouement, Hortense Le Quesnoy, la jeune belle-sœur de Numa, qui, un peu par la faute de celui-ci, s'est éprise d'un amour romanesque pour le tambourinaire Valmajour, succombe à une maladie de poitrine et réconcilie le ménage à son lit de mort.

Eh bien ! il est aisé de dégager l'idée première. L'auteur avait certainement, dans ses notes et dans ses souvenirs, des documents sur ce type du menteur qui se grise de ses paroles, qui de bonne foi promet à tout le monde et s'attire ainsi les histoires les plus désagréables. Dès lors, il a eu la pensée d'incarner la Provence entière, avec ses hâbleries convaincues, dans une figure d'avocat beau parleur, las de végéter au quartier Latin, voulant se faire une large place au soleil ; et, naturellement, il a été amené à le lancer en pleine politique, à le donner comme un gaillard sans scrupule, quoique souvent d'une inconscience naïve, conquérant le pouvoir à coups de discours d'une rhétorique douteuse. Il est inutile d'insister, ces dix dernières années fournissaient un excellent cadre au romancier. Son Numa se trouvait marqué pour devenir ministre.

Mais ce n'était là qu'une figure et qu'un milieu ; il fallait un drame. C'est à ce moment que les notes fournissent un autre document, l'antipathie de deux races, l'homme du Midi, tout de vacarme vide, sans foi, jonglant avec les mots comme s'ils n'avaient pas de sens, et la femme du Nord, toute de raison et de justice, ne comprenant pas le mensonge, exigeant l'accord des paroles et des actes ; et le drame était trouvé, il suffisait de lier ces deux natures contraires, de les heurter, pour obtenir l'aventure tragique

nécessaire à un roman. Ici encore, je suis persuadé que l'auteur n'a rien inventé, que ses notes lui ont presque tout fourni. D'ailleurs, il s'est contenté, en grand artiste, d'une trahison conjugale dont les péripéties sont absolument banales, et qui se termine par une réconciliation toute de lassitude et de bon sens. La vie recommence : dénouement plus amer et plus terrible dans sa vulgarité, que les violences compliquées de certaines œuvres à fin romanesques

Maintenant, si nous passions aux personnages secondaires, aux épisodes de deuxième plan, nous sentirions également partout le terrain solide du réel, la note prise, l'observation directe. Ce sont les Valmajour : d'abord le tambourinaire que j'ai connu comme Daudet, et dont il a conté si finement les échecs d'artiste ; ensuite la sœur Audiberte, une Provençale câline et féroce, tout à l'argent, s'étranglant de colère à l'idée de perdre, une des meilleures figures du livre, d'une vérité cruelle. C'est également la petite Alice Bachellery, la gourgandine dont Numa tombe amoureux, une fausse jeune à laquelle sa mère pose des cils, une noceuse dont les farces manquent de renverser un ministère. Ce sont enfin les secrétaires du ministère, des profils que tout le monde a vus ; puis Bompard, le menteur extravagant qui vit dans le continuel rêve de ses colossales inventions ; puis toutes les silhouettes qui passent dans le fond du roman, et dont le dessin est si net qu'on les reconnaît pour les avoir coudoyées.

Les notes ont donc tout apporté, mais le don d'évocation est ensuite intervenu, pour donner la vie à ces documents inertes, souvent sans lien entre eux, en morceaux et épars. Et le charme profond du livre

est là, dans ce souffle qui l'anime, dans cette haleine allant de la première page à la dernière, faisant de l'œuvre une créature unique, ayant sa personnalité, son air de visage, sa voix, une voix tendre et mordante, qui arrête au passage comme la voix d'un ami. Nous mettons aujourd'hui l'imagination dans ce travail : elle classe les documents, elle évoque la la vie par le souvenir, elle fait de la vie par la logique des rapports et par l'intensité du style.

—

Ainsi, que de pages adorables et puissantes, dans ce *Numa Roumestan!* L'histoire est quelconque, car une trahison conjugale de plus ou de moins ne compte guère comme invention; et pourtant l'histoire est typique, inoubliable, à ce point que désormais Numa Roumestan vivra, restera une variété du menteur. Il est le produit d'une race et d'une époque ; il vit justement parce qu'il s'agite dans son milieu propre, parce que le romancier s'est contenté de l'évoquer avec l'atmosphère ambiante, sans le diminuer ni le grandir.

Voyez Numa aux Arènes. L'épisode, qui ouvre le livre, est superbe de vérité, sous le grand soleil de Provence. Cela n'a plus l'intérêt faux et creux d'une page d'Eugène Sue ou même de Dumas père. On lit, passionné par cette reconstruction du vrai ; on a le soleil dans les yeux, on entend la foule, c'est la scène réelle elle-même qui se joue, toute vibrante de l'originalité du romancier. Il lui a suffi de se rappeler et de rendre, dans un style personnel. Ce style savant et vécu est le sang même de l'œuvre, car le don du

style semble ici se confondre avec ce don de la vie dont je parlais. Les romans d'Alphonse Daudet vivent parce qu'ils sont écrits, et écrits dans une des langues les plus originales et les plus séduisantes que je connaisse.

Il faudrait tout citer : les scènes au ministère d'un comique si fin et si vrai; les aventures des Valmajour dans ce grand Paris, dont ils battent les trottoirs en sauvages effarés ; les pages si colorées sur Arvillard-les-Bains, où la petite Bachellery se vend à Numa, comme on se donne dans un opéra-comique ; enfin les épisodes de Provence chez la tante Portal, la mort d'Hortense et ce baptême qui termine l'œuvre, une fin lasse et sans illusion, Numa parlant au peuple d'Aps du haut de son balcon, pendant que Rosalie tient son nouveau-né sur les genoux, en lui demandant tout bas : « Est-ce que tu seras un menteur, toi aussi ? »

La terrible cuisine de la politique actuelle est restée dans la coulisse. Le romancier a simplement fait de son héros un ministre, pour les besoins de ce type de méridional, bavard et menteur, la main toujours tendue, se jetant à la tête des gens et leur promettant, malgré eux, des choses qu'il oublie, le dos tourné ; mais, le cadre une fois indiqué, il n'insiste pas, car son sujet est tout entier dans l'étude d'un caractère. L'effort de l'observateur a porté sur l'antagonisme de Numa et de Rosalie. L'œuvre donne à peine des échappées sur le monde officiel, et l'on peut regretter cette discrétion volontaire, car il y a là des indications bien vives et bien curieuses, dans leur brièveté. Quel beau roman il reste à faire, avec ce sujet d'un ministre, enfoncé jusqu'au cou dans l'ordure de la politique

On nous reproche, paraît-il, de nous casser en public des encensoirs sur le nez, entre romanciers de même famille. Notre affection littéraire fait souffrir des gens qui pourtant abusent de la camaraderie, lorsqu'il s'agit d'étayer un médiocre de la médiocrité de tous les autres. Si les chroniqueurs et les reporters, par exemple, se soutiennent, pour s'accorder de l'esprit quand ils n'en ont pas, il serait bien naturel que notre tendresse forçât la note, lorsque nous parlons d'écrivains amis dont le grand talent nous passionne. Mais je ne veux pas même qu'on me soupçonne de céder ici à ce sentiment fraternel, et je vais faire mes restrictions sur *Numa Roumestan.*

—

D'abord, Alphonse Daudet me semble voir la Provence dans un des mensonges dorés de son héros. Je ne parle pas des habitants, qu'il traite même avec trop de cruauté ; je parle des horizons, de ce rêve ensoleillé où il fait passer toute la poésie romanesque des troubadours. Il adoucit jusqu'au mistral, qu'il appelle « la saine et vivifiante bourrasque étendant son allégresse au plus loin de l'horizon. » Ma Provence, celle dont l'âpreté ardente souffle encore sur ma face, a plus de rudesse, et le mistral gerce mes lèvres, brûle ma peau, emplit la vallée de sa dévastation, si terrible, qu'il pâlit le ciel bleu. Je me souviens du soleil éteint dans l'air pur et blême, par cette haleine rugissante, qui parfois en un jour ruine la contrée. La Provence d'Alphonse Daudet est donc, pour mes sensations, une Provence trop aimable ; je la voudrais plus forte et plus brûlée, d'un parfum

dont la violence tourne à l'amertume, sous la dureté de son azur sans nuage.

Mais ce n'est là qu'un détail. Ma grosse querelle portera sur l'épisode de la passion romantique d'Hortense pour le tambourinaire Valmajour. C'est la fable inventée dans l'œuvre; et, je l'ai dit, les romans d'Alphonse Daudet pèchent presque toujours, selon moi, par la petite intrigue romanesque qu'il croit devoir jeter en pâture aux lectrices sensibles. Cette fois encore, l'épisode me blesse comme un air faux introduit dans un morceau complet et correct, sans aucune nécessité logique. Songez qu'Hortense est la fille d'un haut magistrat, qu'elle a été élevée à Paris, qu'elle est fort intelligente; et la voilà qui tombe amoureuse jusqu'à s'engager follement par une signature, rêvant je ne sais quelle légende provençale, devant ce ridicule Valmajour, un paysan sans instruction aucune, sans talent et sans passion!

J'ai éprouvé un malaise. Ce romanesque m'est pénible comme une souillure. Qu'une jeune fille s'amourache d'un ténor, cela s'explique, car elle aime le personnage d'opéra dans l'interprète, elle a devant elle souvent un garçon affiné par la vie, élégant, ayant tout au moins des apparences de talent et d'intelligence. Mais ce tambourinaire avec sa caisse et son galoubet, ce coq de village, ce pauvre diable qui ne sait pas même parler! Non, la vie n'a pas de ces cruautés, je proteste, moi qui pourtant ne recule guère devant les détraquements humains! Aucun document n'a fourni au romancier une telle perversion, d'autant plus qu'il n'a pas fait d'Hortense une nature assez ravagée pour y planter cette végétation monstrueuse.

L'explication est simple. Je le répète, il a voulu une fable pour corser le livre, pour nouer les Valma jour aux Roumestan, et il a imaginé celle-là, qui détonne au milieu des documents vrais. Son intention, en outre, a été de charger davantage son Numa, dont les mensonges sur le tambourinaire exaltent Hortense ; mais, en vérité, une légende, dite en passant, suffit-elle pour déranger à ce point une cervelle, dont rien ne nous indique la lésion? Et voyez ici toute la misère des épisodes inventés : cet amour d'Hortense, dont l'auteur a voulu sans doute tirer un attendrissement, gêne comme un amour hors nature ; ce sont les pages écrites pour les dames, qui révoltent un homme habitué aux plus tristes dissections du cadavre humain.

—

Il n'y a d'ailleurs là qu'une bien faible tache, dans une œuvre que je considère comme une des plus personnelles d'Alphonse Daudet. Il s'y est mis tout entier aidé par son tempérament de méridional, n'ayant qu'à puiser au plus intime de ses souvenirs et de ses sensations. Je ne pense pas qu'il ait encore atteint une telle intensité dans l'ironie et dans le charme, et je crois à un succès considérable.

Heureux les livres qui arrivent ainsi, à l'heure de la complète maturité du talent! Ils sont l'épanouissement même d'une nature d'artiste, ils ont l'heureux équilibre de l'observation et du style. Pour Alphonse Daudet, *Numa Roumestan* marquera cette rencontre d'un tempérament et d'un sujet faits l'un pour l'autre, cette plénitude de l'œuvre que l'écrivain emplit exactement de tout son être.

ADIEUX

Me voici au terme. J'ai tenu la promesse que je m'étais faite de batailler ici pendant une année, et j'estime à cette heure que cela suffit.

Quand j'ai accepté l'hospitalité si large du *Figaro*, ma pensée a été d'y venir défendre, à la tribune la plus retentissante de la presse, devant le grand public, quelques idées bien simples et peu nombreuses, qui me tenaient au cœur. Mon sentiment est que le triomphe d'une idée unique demande la vie d'un homme. Mais il faut compter avec les exigences légitimes d'un journal, et pour le succès même de ma cause, je préfère ne pas me répéter, ayant dit en somme tout ce que j'avais à dire.

Ma position était d'autant plus délicate que j'apportais à cette place, presque sur toutes choses, des opinions contraires à celles de mes collaborateurs. Ni en religion, ni en philosophie, ni en littérature, ni en politique, nous n'avions les mêmes façons de voir. J'ai fait mes efforts pour ne blesser personne, et je suis heureux d'arriver au bout de ma tâche, sans

avoir aucun écart de plume à regretter. Je puis bien avouer maintenant que je me défiais plus encore de moi que des autres, car ce n'était pas une petite besogne que de tenir la campagne, au milieu de tant de susceptibilités, et avec ma légende d'écrivain malpropre. Heureusement, j'ai trouvé une aide puissante dans la bienveillance des lecteurs et des directeurs de ce journal.

Donc, tout finit bien, et j'en suis ravi. Il me suffit, je le répète, que le terrible naturalisme, cette pourriture des chroniqueurs et des critiques, ait montré ici des mains blanches, le souci de la dignité des lettres, l'amour du bon sens et de la vérité. J'ai simplement voulu mettre dans le *Figaro* les pièces du procès. Voilà comme nous sommes, et voilà comme sont nos adversaires. Qu'on nous juge.

—

En politique, j'ai dit toute ma haine de la médiocrité bruyante, des ambitions exaspérées qui se saisfont au détriment de la tranquillité nationale. On m'a reproché d'y avoir mis de la violence. Suis-je réellement allé trop loin ? Les lecteurs ont-ils pu se méprendre sur mes véritables sentiments ?

La République n'a jamais été en cause, dans mes discussions. Je la crois le seul gouvernement juste et possible. Ce qui a toujours soulevé mon cœur, c'est la bassesse et la bêtise des hommes. Je ne suis pas un politique, je n'ai pas de parti à ménager, je puis dire nettement leur fait aux petits hommes qui passent ; et si l'on m'accuse de frapper sur la République, en frappant sur les gens qui la salissent ou

qui la mangent, je répondrai qu'elle se portera mieux, lorsque chaque matin elle se débarbouillera et se donnera un coup de peigne. Quand on ambitionne le pouvoir, on cache les ulcères et les goîtres des créatures dont on a besoin ; mais, quand on vit solitaire et libre, pourquoi accepterait-on ces malades et ces infirmes ? C'est travailler à la santé du pays, que de vouloir les supprimer.

Certes, l'évolution démocratique s'impose, il serait fou de prétendre arrêter l'histoire. Nous subissons des catastrophes fatales, et nous ne pouvons qu'exprimer un regret, celui de n'être pas né en un siècle plus stable, à une de ces heures d'équilibre, lorsqu'une société s'est fixée pour un temps dans une formule gouvernementale. Mais, si notre société s'est remise en marche, si nous devons accepter les casse-cou de la route, est-ce une raison pour que, pendant la bousculade, nous supportions en plus les vexations des imbéciles et des gredins qui entendent s'engraisser des malheurs publics ? Ma colère est là, dans le pullulement de ces parasites, dans le vacarme assourdissant qu'ils déchaînent, dans ce spectacle honteux d'un grand peuple mangé par des hommes sans talent aucun, ayant à satisfaire la terrible faim de leur ambition toujours déçue. Peut-être, à chaque déluge social, le flot doit-il apporter cette écume. Il faut un ferment pour détruire les vieux mondes. L'indignation ne vous en prend pas moins aux entrailles : on doute, on voudrait que le génie seul fût l'agent des siècles futurs.

Et voilà pourquoi j'ai réclamé si hautement la priorité des lettres. Elles seules règnent éternellement. Elles sont l'absolu, tandis que la politique est

le relatif. Dans nos temps troublés, les hommes politiques prennent, grâce à l'effarement de la nation, une importance considérable et malsaine, qu'il faut combattre. Ces pantins d'une heure, ces instruments presque toujours inconscients d'un résultat qu'ils n'ont pas prévu, doivent être ramenés à leur taille, si l'on ne veut pas que le pays se détraque devant leur parade. Non, ils ne sont pas tout! non, ils ne tiennent pas l'époque, car l'époque est aux savants et aux écrivains! Tel est le cri que je voudrais faire continuellement entendre, au-dessus de la politiquaillerie actuelle. Votre tapage tombera, nos œuvres resteront. Vous n'êtes rien, nous sommes tout. Quand bien même je serais le seul à le crier, je le crierais encore et toujours, sans peur de le crier trop fort, certain de ma bonne besogne et de votre néant final.

Par exemple, on s'est étonné de mes sévérités sur M. Ranc. Je l'ai pris justement parce qu'il incarne ce type de l'homme politique, donné pendant vingt années comme un gaillard supérieur, et allant d'avortement en avortement. Romancier, il est médiocre; journaliste, il est quelconque, nous comptons deux ou trois douzaines de publicistes qui le valent; administrateur, homme politique, il n'a rien fait. Je ne dis pas qu'il soit complètement un sot, car s'il a réellement quelque talent, son cas devient plus triste. Et c'est là un de vos hommes remarquables? Mais, grand Dieu! si M. Gambetta n'était pas derrière lui, on ne lirait pas ses articles, entre les lignes desquels on cherche seulement la pensée du maître; pas plus qu'on ne l'aurait élu dans le neuvième arrondissement, où il a joué le rôle de créature nécessaire. J'ignore s'il garde quelque person-

nalité, dans un coin de son crâne ; actuellement, il est un reflet, et il n'existe qu'à ce titre. D'ailleurs, puisque le voilà député, j'espère qu'il va bien vouloir être enfin l'homme hors ligne, annoncé depuis si longtemps par ses amis. Nous ne lui réclamerions point du génie, si toutes les trompettes jacobines ne nous en avaient promis en son nom. Il aurait tort de se retenir davantage.

Prenez M. Gambetta lui-même. Voilà certes un triomphe, une apothéose. La politique a saisi cet homme et l'a mis au sommet. Il emplit la France de son tapage. N'importe ! s'il reste intelligent il se méfiera. Son journal, *la République française*, le présentait, je crois, ces jours-ci, pour expliquer sa popularité, comme une sorte d'idole, dans laquelle le pays incarnait les réformes heureuses, le bon sens et le courage d'un gouvernement idéal. Cette image est fort juste ; mais elle reste inquiétante pour l'idole. On raconte l'histoire de ces paysans qui, las de réclamer de la pluie à leur saint, finirent par le jeter à la rivière, avec une pierre au cou. Que fera la nation, le jour où elle s'apercevra que M. Gambetta ne commande pas aux éléments ? Une idole, c'est bien cela ; mais une idole de bois sous la dorure, n'ayant ni les connaissances, ni le pouvoir, ni le génie qu'on lui prête.

Actuellement, les créatures de M. Gambetta lui donnent de la politique scientifique par la figure. Rien de mieux ; il est fâcheux seulement que cette politique scientifique vienne après l'échec de Charonne. M. Gambetta opère à cette heure une évolution fatale, nécessitée par des questions d'ambition personnelle, et non déterminée par des idées solides,

arrêtées d'avance. Les faits ont, malgré lui, hâté l'expérience qu'il voulait reculer encore. Nous allons donc assister à cette expérience, et c'est alors seulement qu'il faudra juger M. Gambetta, puisque, jusqu'ici, par ce mirage qui prête aux politiciens le génie qu'ils n'ont pas, la nation a vu uniquement en lui ses besoins et ses espoirs. L'heure est venue d'être le grand homme annoncé, heure terrible où généralement tout s'effondre, dans le terrain détestable de la politique.

Oui, les triomphateurs eux-mêmes y culbutent contre un gravier. Seules, les sciences et les lettres sont des certitudes, ont devant elles le temps et l'espace. S'il faut qu'un homme sans cesse répète cette vérité, j'ai pris ce rôle et je ne me lasserai pas.

—

En littérature, j'ai insisté sur cette grande évolution naturaliste qui, partie de la science au siècle dernier, a transformé, dans le nôtre, l'histoire, la critique, le roman, le théâtre. Le travail superbe de notre époque est là tout entier. Chaque nouvelle société apporte une littérature nouvelle, et notre société démocratique a déterminé ce mouvement qui commence à Rousseau pour passer par Balzac et pour aboutir à nos œuvres positivistes et expérimentales d'aujourd'hui.

Il faut s'entendre sur l'idée de progrès dans les lettres. Le génie humain pris en lui-même, l'individualité de l'artiste ne progresse évidemment pas à travers les âges. Homère, au début du monde, a un génie égal à celui de Shakespeare. On ne peut cultiver le

cerveau humain pour y agrandir la puissance de la force créatrice ; ou du moins aucun fait ne nous prouve que nous sommes aujourd'hui plus capables de chefs-d'œuvre que dans l'antiquité grecque et latine. Mais ce qui progresse à coup sûr, ce sont les moyens matériels de l'expression et les connaissances exactes sur l'homme et la nature.

Ainsi, voyez en musique. L'exemple y est frappant, décisif. Lulli, Rameau et les autres avaient sans doute autant de génie que Beethoven, Meyerbeer et nos grands musiciens contemporains. Pourquoi donc leurs œuvres nous paraissent-elles vides aujourd'hui, enfantines, simplement curieuses au point de vue archaïque ? C'est qu'il y a, en musique, un côté technique, des formules absolument scientifiques qui ont progressé d'une façon considérable. Le génie musical ne s'est pas élargi sans doute, mais la science a mis à la disposition du génie musical des moyens d'expression de plus en plus puissants, qui lui ont permis de développer les œuvres, avec une largeur incomparable.

A ce point de vue, rien n'est plus instructif, que l'histoire de la musique. On y voit, pas à pas, et en deux siècles à peine, le progrès que la science peut apporter dans un art. L'orchestration surtout a pris un développement énorme, depuis les quelques violons de Lulli jusqu'aux instruments sans nombre de Wagner. Je sais que, dans les autres arts, la peinture par exemple, nos connaissances nouvelles ne paraissent pas avoir déterminé de progrès ; mais, si nos peintres prenaient la peine d'être des chimistes et s'ils ne s'en remettaient pas à des industriels pour la préparation des couleurs, qui sait s'ils ne trouve-

raient pas des effets puissants, dans un usage raisonné des matières employées ? D'ailleurs, pour la peinture, à côté du progrès des moyens d'expression, il y en a un autre plus important : le progrès de l'esprit d'analyse, la vue plus nette et plus humaine du modèle, cette formule naturaliste qui a transformé notre école et qui fera sa grandeur prochaine.

Eh bien ! en littérature, la situation est aujourd'hui la même. Peu importe sans doute que nos plumes et notre encre soient meilleures qu'autrefois. Notre langue, d'autre part, n'est pas un instrument plus commode ; le dictionnaire s'est seulement enrichi, donnant de la souplesse et de l'éclat au style. Mais ce qui a progressé réellement, ce qui nous a apporté une formule nouvelle et sans cesse élargie, c'est l'analyse exacte des êtres et des choses, c'est la méthode scientifique appliquée à nos études littéraires. Si la nature est notre domaine, on doit comprendre quelle solidité doivent avoir nos œuvres, le jour où la science nous livre cette nature sans voile, avec son mécanisme. Nous en devenons les maîtres, nous tenons tous les fils de la vie, nous pouvons reprendre tous les sujets antiques, pour les traiter à nouveau, d'après les documents indiscutables de l'observation et de l'expérience.

Voilà la formule naturaliste, apportée par l'évolution sociale de notre siècle. En tant que formule, elle est à coup sûr un progrès sur la formule classique et la formule romantique, auxquelles elle succède logiquement. Je crois qu'à génie égal, un Homère ou un Shakespeare qui naîtrait aujourd'hui, y trouverait un cadre plus vaste et plus solide, et qu'il laisserait des œuvres plus grandes ; en tous cas, elles

seraient plus vraies, elles en diraient davantage sur le monde et sur l'homme.

Littérairement, j'ai donc tâché de dégager cette formule naturaliste et de montrer avec quelle force elle s'impose, tout en faisant la part de la personnalité chez l'écrivain. Ma seule tristesse est d'avoir rencontré la haute figure de Victor Hugo sur ma route, sans pouvoir mentir comme tant d'autres. La logique même de ma campagne me forçait à parler, à dire de quel tas de décombres la cathédrale romantique embarrasse déjà le sol. J'ai dû frapper l'ennemi à la tête. Quand tout le monde conviendra à voix haute qu'il y a uniquement un admirable poète lyrique chez Victor Hugo, quand on cessera de vouloir lui donner le siècle entier comme philosophe et comme penseur, le naturalisme passera triomphant, une nouvelle période littéraire sera publiquement ouverte. C'est ce que j'ai voulu constater, sans grand espoir, d'ailleurs, de hâter les temps.

—

Tels sont mes adieux. Mais, je le confesse, au moment de remettre mon grand sabre au fourreau, je suis pris du regret de la bataille, malgré les lassitudes et les dégoûts qu'elle m'a souvent apportés.

Depuis plus de quinze ans, je me bats dans les journaux. D'abord, j'ai dû y gagner mon pain, très durement; je crois bien que j'ai mis les mains à toutes les besognes, depuis les faits-divers jusqu'au courrier des Chambres. Plus tard, lorsque j'aurais pu vivre de mes livres, je suis resté dans la bagarre, retenu par la passion de la lutte. Je me sentais seul,

je ne voyais aucun critique qui acceptât ma cause, et j'étais décidé à me défendre moi-même ; tant que je demeurerais sur la brèche, la victoire me semblait certaine. Les assauts les plus furieux me fouettaient et me donnaient du courage.

A cette heure, j'ignore encore si ma tactique avait du bon ; mais j'y ai au moins gagné de bien connaître la presse. Mes aînés, des écrivains illustres, l'ont souvent foudroyée devant moi, sous de terribles accusations : elle tuait la littérature, elle traînait la langue dans tous les ruisseaux, elle était l'agent démocratique de la bêtise universelle. J'en passe, et de plus féroces. J'écoutais, je songeais que, pour en parler avec cette rancune, ils ne la connaissaient pas ; non, certes, qu'elle fût absolument innocente de tout ce qu'ils lui reprochaient, mais parce qu'elle a des côtés puissants et qu'elle offre des compensations très larges. Il faut avoir longtemps souffert et usé du journalisme, pour le comprendre et l'aimer.

A tout jeune écrivain qui me consultera, je dirai : « Jetez-vous dans la presse à corps perdu, comme on se jette à l'eau pour apprendre à nager. » C'est la seule école virile, à cette heure ; c'est là qu'on se frotte aux hommes et qu'on se bronze ; c'est encore là, au point de vue spécial du métier, qu'on peut forger son style sur la terrible enclume de l'article au jour le jour. Je sais bien qu'on accuse le journalisme de vider les gens, de les détourner des études sérieuses, des ambitions littéraires plus hautes. Certes, il vide les gens qui n'ont rien dans le ventre, il retient les paresseux et les fruits secs, dont l'ambition se contente aisément. Mais qu'importe ! Je ne parle pas pour les médiocres,

ceux-là restent dans la vase de la presse, comme ils seraient restés dans la vase du commerce ou du notariat. Je parle pour les forts, pour ceux qui travaillent et qui veulent. Qu'ils entrent sans peur dans les journaux : ils en reviendront comme nos soldats reviennent d'une campagne, aguerris, couverts de blessures, maîtres de leur métier et des hommes.

Les meilleurs d'entre nous, aujourd'hui, n'ont-ils point passé par cette épreuve ? Nous sommes tous les enfants de la presse, nous y avons tous conquis nos premiers grades. C'est elle qui a rompu notre style et qui nous a donné la plupart de nos documents. Il faut simplement avoir les reins assez solides, pour se servir d'elle, au lieu qu'elle ne se serve de vous. Elle doit porter son homme.

Ce sont là, d'ailleurs, des leçons pratiques que les plus énergiques paient très cher. Je parle pour moi, qui l'ai souvent maudite, tellement ses blessures sont cuisantes. Que de fois je me suis surpris à reprendre contre elle les accusations de mes aînés ! Le métier de journaliste était le dernier des métiers; il aurait mieux valu ramasser la boue des chemins, casser des pierres, se donner à des besognes grossières et infâmes. Et ces plaintes sont ainsi revenues, chaque fois qu'un écœurement m'a serré à la gorge, devant quelque ordure brusquement découverte. Dans la presse, il arrive qu'on tombe de la sorte sur des mares d'imbécillité et de mauvaise foi. C'est le côté vilain et inévitable. On y est sali, mordu, dévoré, sans qu'on puisse établir au juste s'il faut s'en prendre à la bêtise ou à la méchanceté des gens. La justice, ces jours-là, vous semble morte à jamais; on rêve de s'exiler au fond d'un cabinet de travail bien

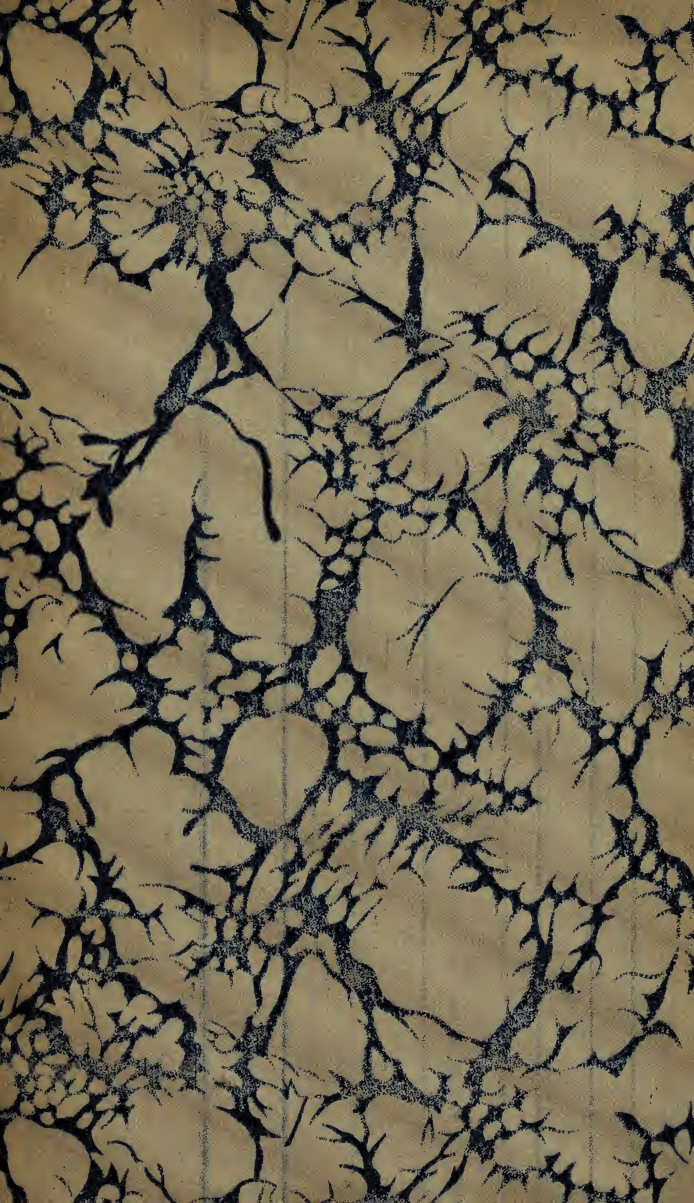
clos, où n'entrera aucun bruit du dehors, et dans lequel on écrira en paix, loin des hommes, des œuvres désintéressées.

Mais la colère et le dégoût s'en vont, la presse reste toute-puissante. On revient à elle comme à de vieilles amours. Elle est la vie, l'action, ce qui grise et ce qui triomphe. Quand on la quitte, on ne peut jurer que ce sera pour toujours, car elle est une force dont on garde le besoin, du moment où l'on en a mesuré l'étendue. Elle a beau vous avoir traîné sur une claie, elle a beau être stupide et mensongère souvent, elle n'en demeure pas moins un des outils les plus laborieux, les plus efficaces du siècle, et quiconque s'est mis courageusement à la besogne de ce temps, loin de lui garder rancune, retourne lui demander des armes, à chaque nécessité de bataille.

TABLE DES MATIÈRES

Un homme très fort. 1
Les trente-six Républiques. 12
Le parti de l'indignation. 22
L'encre et le sang. 32
Victor Hugo. 43
Impuissance de la critique. 54
Futur ministre 64
Un bourgeois. 74
Une statue pour Balzac. 85
Gambetta. 96
Bêtise. 107
Monsieur le comte. 117
Le naturalisme 127
La fille au théâtre. 137
Nana. 148
Comment elles poussent. 157
L'adultère dans la bourgeoisie. 167
Femmes honnêtes. 177
Le divorce et la littérature. 187
Un cadavre récalcitrant. 196

Edmond de Goncourt. 205
La République en Russie. 218
La politique expérimentale. 230
Notre École Normale. 241
Céard et Huysmans. 251
Nos hommes d'esprit. 262
Émile de Girardin 271
Protestantisme 280
Réponse aux protestants. 291
Hugo et Littré. 302
Souveraineté des lettres. 312
Alexis et Maupassant 323
Pro domo mea. 332
Le suffrage universel. 340
Pluie de couronnes. 350
Esclaves ivres. 362
La démocratie. 373
Alphonse Daudet. 384
Adieux. 395



3 0112 062174096